Les Artocrates

Tome 2

La Part du Feu

Pauline Pucciano

J'annonce que rien n'est éternellement calme : tout peut périr et donner la mort. Eh bien! cela même est un motif de nous rassurer, motif le plus puissant de tous ; car enfin, où le mal est sans remède, la crainte est une folie. La raison guérit les sages de la peur ; les autres doivent au désespoir leur profonde insouciance.

Sénèque, *Questions naturelles*, livre VI

Certes, nous aurions pu les convaincre et les conquérir,
Car l'angoisse de l'ouragan est émouvante.
Oui, l'ouragan allait bientôt venir;
Mais cela valait-il la peine que l'on en parlât et qu'on dérangeât l'avenir ?
Là où nous sommes, il n'y a pas de crainte urgente.

René Char, Les Inventeurs (in Les Matinaux)

Résumé des événements du tome 1 :

Sur l'île de Marsilia, le pouvoir appartient aux Artocrates, divisés en Arts Majeurs (peinture, sculpture, architecture, poésie, musique) et Mineurs (théâtre, danse, arts du jardin, gastronomie, érotisme, illusionnisme). Les Artocrates vivent au « quartier dell'Arte » du Palazzo, dans une sorte de cour où ils créent sans cesse, assistés de leurs Petites Mains. C'est la famille Albaregno qui règne sur cette Cité. Le Roi Ridolfo, surnommé le Roi-Comédien, a été (20 ans avant le récit) l'un des Rois les plus brillants de la Cité. Installé avec sa maîtresse Sofia Calvenzano dans une villa aux abords du volcan, il a sombré dans l'Oubli, une drogue puissante qui l'a rendu dépendant et à-demi fou. Dans le tome 1, il vit enfermé dans ses appartements, et c'est sa femme, Lorenza, qui règne à sa place. Sofia Calvenzano a été bannie de son entourage.

La fratrie Albaregno se compose de 3 enfants : Guasparre, l'aîné, le dauphin chéri de la Cité, rechigne à suivre les pas de son père et préfère s'engager en mer, à bord de la Libertà, afin de faire commerce des oeuvres d'art que la Cité exporte pour vivre. Le second, Fabio, en rupture avec sa famille, adopte un mode de vie plus traditionnel, critique le système politique en place et rêve de prendre les rênes d'une cité dédiée non plus à l'Art, mais au commerce. La cadette, Gemma, adule l'Art et l'Oubli. Les affaires courantes sont souvent dirigées par le Consigliere Lazzaro Calbi, gros homme fidèle à la Couronne et secrètement épris de Lorenza.

Dans le tome 1, Lorenza se découvre une maladie mortelle, et décide de suivre des étrangers de passage, Aelenor et Keller, originaires d'une lointaine Cité où l'on pratique l'Esprit, une magie spirituelle peut-être capable de la sauver. A la fin du tome 1, Lorenza quitte donc Marsilia pour essayer de rejoindre Albâtre, à bord de la Libertà, commandée par son fils préféré, Guasparre.

Avant de partir, elle confie la régence à sa fille Gemma, au détriment de Fabio dont les intrigues politiques et la moralité douteuse (il a tenté de manipuler son père et est probablement responsable du meurtre d'une Ballerine qu'il a utilisée à cet effet) inquiètent le Consigliere. Ce dernier promet de seconder Gemma dans sa difficile prise de fonction.

Le Consigliere Calbi, parallèlement à cela, a comploté avec la soeur du Roi, la vieille Rigarda, Dottoressa, pour tenter de sauver Lorenza. En effet, en désespoir de cause, ils ont fait appel à une sorte de sorcière, la Strega, nommée Santa, pour soigner la Reine, et cette dernière leur a recommandé, pour la sauver, de tuer l'origine de son mal: le roi Ridolfo. C'est ce qui se passe à la fin du roman : tandis que Fabio essaie de manipuler le

vieux dément pour s'assurer la Régence et la retirer à sa soeur, la vieille Rigarda administre un poison à son frère.
La fille de la Strega est dotée comme elle d'étranges yeux verts, et a hérité de son pouvoir magique, appelé le « toucher ». Petite Main au Palazzo, elle a séduit le Prince Guasparre, et obtenu de le suivre dans son voyage, en tant que Petite Main personnelle de la Reine. Dès qu'elle monte à bord, elle rencontre une femme, Marla, prêtresse de l'Eglise de la Mère, qui voit en elle une sorte de réincarnation de la Déesse. Au cours du tome 1, les pouvoirs de la jeune fille se sont éveillés, et développés.
Enfin, un détail est présent en filigrane pendant l'ensemble du tome 1 : l'île de Marsilia est volcanique, et le volcan, nommé le Zoccolo, fait l'objet d'une vénération artistique. Des savants étrangers ont débarqué au début du tome 1, et on apprend au fur et à mesure qu'ils sont venus pour étudier le Zoccolo. Ils tentent d'avertir Guasparre d'un danger, lorsqu'ils le rencontrent par hasard, mais ils ne parlent pas très bien le Marsilien et Guasparre, amoureux d'Agnese, ne les écoute pas.
Le tome 1 se termine, quelques heures après le départ de la Libertà, par la mort de Ridolfo, qui est suivi immédiatement par un terrible craquement du volcan.

PERSONNAGES DU TOME 1

Les Albaregno :
Ridolfo, roi
Lorenza, reine
Guasparre, prince et dauphin
Fabio, prince
Nicolina, épouse de Fabio
Duccio, Lucrezia et Dino, enfants de Fabio et Nicolina
Gemma, princesse
Rigarda, Dottoressa, soeur du Roi

Les Artocrates :
Appollonio Vitelli, peintre
Margherita Barberigi, peintre
Gabrielle Bascio, cantatore
Adrieyn, jeune chanteur lyrique, abusé par le Cantatore
Sofia Calvenzano, ancienne maîtresse de Ridolfo, ancienne comédienne, Chorégraphe

Les alliés de Fabio :

Marla, prêtresse de la Mère

Miniato Lego, marchand

Les Petites Mains :

Graziella, petite fille anciennement Petite Main de la Reine et du Roi, maintenant attachée au service d'Adrieyn

Corrado, Petite Main du prince Fabio

Fiammetta, Petite Main de la princesse Gemma

Agnese, ancienne Petite Main de Margherita et Petite Main de la Reine, maîtresse de Guasparre

Autres personnages importants :

Santa, Strega, marchande d'Oubli, mère d'Agnese

Lazzaro Calbi, Consigliere

Signora Matilda Calbi, sa mère

Aelenor, citoyenne d'Albâtre

Keller, citoyen d'Albâtre, son compagnon

Chapitre 1. Le Mort, la Danseuse et les Savants / Requiem Mozart

La barque funéraire royale était d'une sombre splendeur. Elle ne pouvait accueillir aucun nautonier; son fond était celui du sarcophage dont le couvercle noir, étincelant, sculpté à l'effigie de Ridolfo, avait été refermé. Seules les armoiries des Albaregno - parti de gueules et d'or, au lion ailé de sable - tranchaient, luxueuses et sanglantes, sur le noir de l'ébène. À la proue, une figure féminine, au visage voilé, repliait ses ailes immenses autour de la tête du mort. Des haleurs, tous recouverts d'un long voile noir, faisaient avancer la barque très lentement, au rythme du chant terrible qui accompagnait sa progression. En ce début de crépuscule, tous les Marsiliens se tenaient au bord du Canale Funerale, noirs et immobiles comme une légion de fantômes. Le chant émanait de leurs lèvres fermées, et se modulait en si mineur, sur les cinq notes de la gamme marsilienne. Tous les habitants en fredonnaient la mélodie sinistre, tandis que des Artocrates, disposés tous les cent pas, chantaient un contrechant poignant au passage de la barque. Adrieyn avait tenu à participer au rituel, et, lorsque vint son tour, son chant pur fit monter les larmes aux yeux de nombreux sujets.

Ridolfo, qui avait vécu ses dernières années dans l'abjection et l'oubli, mourait en pleine gloire. L'émotion créée par le rituel collectif était si puissante que chacun croyait ressentir sa perte de façon personnelle. Le Roi, dont les plus âgés se rappelaient les éblouissantes prestations théâtrales, les frasques amoureuses et les fêtes baroques, allait maintenant rejoindre l'Abysse, et cette flottaison funèbre, son dernier spectacle, refermait la boucle de son existence. Le Roi reclus était enfin rendu à son public. Comme si l'île entière de Marsilia se mettait en berne, la nuit s'approchait lentement, et le Zoccolo exhalait des fumerolles noires qui se répandaient dans le ciel empourpré.

Arrivée au bas de la Grotta dei Morti, la barque funéraire pénétra dans l'écluse. Ce qui restait de la famille Albaregno, Rigarda, Gemma, Fabio et Nicolina, l'attendait en haut pour les derniers adieux. Tandis que le niveau de l'eau, très lentement, montait, pour mettre le sarcophage au niveau de l'entrée de la grotte, les membres de la famille royale jetèrent sur l'ébène des brassées de fleurs.

Ce fut au moment suprême où la barque s'engouffra vers les profondeurs obscures que la voix stridente de Sofia Calvenzano se fit entendre, au pied de l'écluse.

« C'est Lorenza qui a tué notre Roi ! Maudite soit-elle ! »

Ce cri solitaire et désespéré n'eut aucun écho et n'arrêta ni la cérémonie, ni le soleil qui descendait vers l'horizon, ni le mouvement inexorable de l'eau, qui, suivant une pente

naturelle, emportait maintenant la barque, sans plus aucun haleur, vers l'intérieur caverneux de la Grotte. On se recueillit dans un silence profond, jusqu'à entendre les échos formidables du sarcophage plongeant, d'une grande hauteur, dans les eaux abyssales qui mugissaient en contrebas. Ce bruit parut être celui du soleil s'écroulant dans les flots.

La cantilène funèbre reprit alors, et la famille Albaregno, suivie par un cortège choisi, gravit à la lueur des torches le sentier escarpé qui longeait les parois d'obsidienne. Seule Rigarda, malgré le bras offert de Fabio, refusa de grimper jusqu'au sommet du rocher, où un dais recouvrait l'effigie de Ridolfo. Les meilleurs Artocrates venaient de sculpter, sans relâche, de nuit comme de jour, et sur un échafaudage dangereux, une représentation digne de leur Roi. Lorsque Gemma, de sa belle main blanche aux bagues noires, tira sur le dais, apparut le gigantesque profil du Roi-Comédien, éternellement figé dans un demi-sourire énigmatique, une larme perlant au coin des yeux. La grande figure noire brillante, sur laquelle luisaient les reflets du feu, était visible depuis le bas du rocher, et toute la foule put admirer ce portrait stylisé et pourtant ressemblant, que les ombres mouvantes semblaient animer. On vanta le mérite extraordinaire du sculpteur Caliara. On se recueillit devant cette transformation dernière de l'homme en oeuvre d'art. Puis on éteignit, une à une, toutes les torches.

Un jeûne collectif et une extinction des feux avaient été décrétés par le Palazzo, et la ville ce soir là, y compris dans le quartier Dell'Arte, se noya dans l'ombre et le silence, comme si les vivants devaient temporairement, et tous indistinctement, ployer l'échine devant la Mort qui venait de soumettre leur Roi.

@@@

Lazzaro Calbi, dans l'obscurité de son appartement privé du Palazzo, se consolait du jeûne collectif par un petit festin individuel. Il avait bien essayé de s'opposer à cette idée saugrenue de Nicolina; mais Fabio avait soutenu cette proposition de sa femme, avec force grimaces papelardes, et Gemma avait déclaré qu' elle ne pourrait de toutes façons rien avaler. Lazzaro se demandait comment ces gens étaient faits, pour se priver du réconfort de manger dans des circonstances aussi perturbantes, mais, après avoir dit bonne nuit à sa mère à la maison basse, il était revenu au Palazzo et s'était enfermé à double tour avec les tourtes, les fruits, les petits pains et les fromages qu'il avait amassés là durant la journée, et qui, même dans le noir, lui prodiguaient maintenant leur amitié odorante et muette.

Des coups frappés à sa porte le mirent sur le qui-vive. Il eut presque envie de faire le mort, puis il se rappela qu'il avait promis à Lorenza de veiller sur Gemma, et recouvrit sa table d'une grande nappe avant d'aller ouvrir. Dans la galerie, le clair d'une lune bientôt pleine, qui n'avait pas jugé nécessaire de s'éteindre en signe de deuil, éclaira le visage de Fiammetta, la Petite Main de Gemma.

- Consigliere, dit-elle respectueusement, je ne sais pas vers qui me tourner… La Principessa…
- La Régente, la corrigea doucement Lazzaro.
- La Régente, oui, elle ne va pas très bien.

Lazzaro eut une pensée douloureuse pour la tourte qu'il laissait entamée - une tourte au goéland et aux champignons particulièrement savoureuse - et s'autorisa, dans l'ombre, à lever les yeux au ciel.

- Je te suis, dit-il simplement. Que lui arrive-t-il ?
- Je pense que c'est… l'Oubli, Consigliere.
- Le jeûne que nous avions décidé incluait cette substance, dit-il d'un ton sévère.
- Je sais, Consigliere. Mais la Régente…

La Petite Main, affolée, ne termina pas sa phrase.

- Est-elle seule dans ses appartements ?
- Non. Elle est avec la poétesse Maddalena, c'est elle qui a insisté pour que j'aille quérir de l'aide.

Lazzaro fut frappé, dès l'entrée dans les appartements luxueux de Gemma, par l'odeur d'abandon et de négligence. Il demanda à Fiammetta d'ouvrir toutes les fenêtres en grand. Fort heureusement, Gemma avait été installée sur sa terrasse. La poétesse Maddalena était auprès d'elle et lui tapotait la main d'un geste affecté et maladroit. Gemma, le visage humide - de larmes, de sueur, de bave, cela n'était pas clair, mais cette effusion anormale luisait au clair de lune - avait sa tenue de deuil largement dégrafée, et sa tête, qu'elle relevait régulièrement, retombait sans cesse, pendante, au bout de son cou de cygne qui paraissait trop faible pour la soutenir.

Une colère sourde montait en Lazzaro. Les Albaregno commençaient à le fatiguer. Fabio ourdissait ses complots sans relâche. Ridolfo les avait usés pendant vingt ans et finalement acculés à le tuer; Rigarda semblait avoir un pied dans la barque funéraire depuis qu'elle y avait couché son frère; Lorenza n'avait rien trouvé de mieux que d'aller mourir à l'étranger, en emmenant avec elle le seul membre à peu près raisonnable de la famille : Guasparre, qui s'était rué sur l'occasion pour se dérober à ses devoirs. Quant à Gemma, instable et explosive, il était impossible de compter sur elle, et elle exerçait la

Régence depuis à peine une semaine, qu'elle lui donnait déjà du fil à retordre. Elle devait absolument siéger demain matin dans la Cour Principale du Palazzo, pour recevoir les condoléances de ses sujets, incarner la continuité du pouvoir, et donner ses directives pour les « oeuvres de mémoire ». La mort d'un Roi, tout comme son mariage, ne se résumait pas à un événement biologique, ou même psychologique. C'était une période politique, administrative, artistique, dont il fallait franchir toutes les étapes. C'était aussi un virage dangereux, qu'il fallait négocier avec tout le savoir-faire d'un pilote expérimenté.

- Maestra, dit Lazzaro à Maddalena. Je vous remercie de votre sollicitude. Etes-vous avec la Régente depuis son retour des funérailles ?
- Oui, dit Maddalena. Ce moment était tellement beau. Je suis allée spontanément lui présenter mes condoléances, et elle m'a priée de demeurer avec elle. Elle semblait si dévastée, et si seule… L'accusation proférée par Sofia Calvenzano l'avait profondément choquée.
- Mais vous ne faites pas partie de ses proches ? demanda Lazzaro.
- Nous avons le même âge et nous nous connaissons depuis l'école. Mais j'ai été la première surprise qu'elle me demande de rester avec elle.
- Eh bien, Maestra, je vais vous libérer de vos obligations pour la soirée, qui a dû être déjà éprouvante pour vous. Je vais prendre soin de la Régente, ne vous inquiétez pas. Je vous serais reconnaissant de ne pas…
- De ne pas colporter de rumeurs sur sa consommation excessive d'Oubli ?
- Oui, exactement, Maestra. Ce serait là une preuve de loyauté envers la Couronne.
- Ne vous inquiétez pas, Consigliere. Je comprends, je sais que Gemma a été très affectée par la mort de son Père, comme nous l'avons tous été par la perte de notre Roi.
- Oui. Depuis l'enfance, l'amour de Gemma pour son père a toujours été…
- Volcanique ? proposa Maddalena.

Lazzaro détestait qu'on finisse ses phrases à sa place, et, même si le mot convenait parfaitement, il en chercha un autre.

- Intense, et excessif, dit-il.

Maddalena hocha la tête. Lazzaro tenta de la jauger, mais la pénombre l'empêchait de bien voir ses traits. Ce rapprochement soudain, ces condoléances « spontanées » parce que le « moment était si beau » ne lui disaient rien qui vaille. Maddalena pouvait fort bien être sincère; elle pouvait également être une intrigante cherchant les faveurs de la Régente par ambition; il n'était pas impossible non plus qu'elle fût un agent de Fabio. Il lui faudrait enquêter discrètement sur elle, surtout si cette belle amitié perdurait.

Quand elle fut partie, Lazzaro questionna Fiammetta sans pitié, jusqu'à ce que la vérité et les larmes sortent d'elle. Gemma consommait beaucoup d'Oubli depuis sa rupture avec Vitelli, et en avait avalé beaucoup trop ce soir. Mais Fiammetta jurait que la Principessa - la Régente - était malgré tout, la plupart du temps, en possession de ses moyens.

- Cela commence ainsi, fit remarquer Lazzaro avec hargne. Vous voyez où cela a mené son père.

Fiammetta redoubla de sanglots.

- Je ne peux pas lui désobéir, Consigliere…
- Allez chercher la Dottoressa, tout de suite, et racontez lui ce qui s'est passé, pour qu'elle prenne ce qu'il faut avec elle. Et aidez-la dans l'escalier. Et portez-lui ses affaires.

@@@

Plusieurs personnes étaient en train de descendre bruyamment l'escalier de la crypte. Il était décidément vain d'espérer un peu de tranquillité, même dans la crypte, même dans le noir, même le soir des funérailles de son frère, alors qu'elle grelottait, qu'elle souffrait du jeûne, que tout son vieux corps éreinté demandait grâce. La vie était une garce, elle l'avait toujours su. Une garce qui ne respectait rien, ni les grandes douleurs ni les grands crimes. Elle avait tué son frère, mais cela ne la dispensait pas de subir des attaques mesquines… Non, la grandeur tragique, c'était bon pour le théâtre. Dans la vie, la misérable ronde des tracas quotidiens ne s'arrêtait jamais, et vous faisait tourner en bourrique.

Après cette aliénée de Sofia Calvenzano qui s'était mise à hurler pendant la cérémonie, fallait-il vraiment supporter encore le désagrément d'une intrusion inattendue ? Quand les pas se rapprochèrent, elle eut un réflexe qu'elle jugea, par la suite, totalement idiot et indigne de son rang, et dont elle se félicita qu'aucun marsilien n'en eût été témoin : elle s'allongea sur la table de pierre où son frère gisait encore quelques heures auparavant, et, les mains étendues le long du corps, elle ferma les yeux. Son vieux coeur battait la chamade. Les hommes qui pénétrèrent dans la crypte, et qui n'hésitèrent pas, malgré l'interdiction du palais, à y allumer une torche, parlaient entre eux dans une langue étrangère, avec volubilité. Rigarda ne comprenait pas ce qu'ils disaient, mais leur ton exprimait la perplexité. Quand l'un d'eux osa la toucher - peut-être pour s'assurer qu'elle était bien, selon toutes les apparences, morte - elle ne put retenir un cri de stupeur et les trois hommes reculèrent, épouvantés.

Rigarda, très dignement, se releva, et toisa les trois benêts.

- Qui vous a autorisés à descendre ici ? demanda-t-elle d'un ton impérieux.

Les trois hommes, qui étaient, remarqua-t-elle, lourdement chargés, se regardèrent, et l'un d'entre eux prit la parole pour les autres.

- Nous demander maître sciences château. Répondre vous, Dottoressa.

Rigarda soupira si fort par le nez que la dentelle de sa robe en fut soulevée. Elle n'était pas parfaitement satisfaite de la façon dont elle maîtrisait les neuf langues qu'elle avait apprises, mais elle ne se fût jamais ridiculisée dans un pays où elle n'eût été capable que de baragouiner ce genre de phrases. Fallait-il être grossier, dépourvu d'éducation et de manières, pour aborder ainsi une vieille femme de sang royal, un jour de funérailles ?

- Et qu'avez-vous de si urgent à dire à la Dottoressa de ce château, pour venir la déranger en pleine… méditation, nuitamment, et à un moment aussi cruellement importun ?

L'un des hommes lui tendit un paquet de papiers graisseux, sur lequel Rigarda jeta un oeil méprisant et dégouté.

- Vous devoir lire chiffres volcan. Etude. Travail nous. Important.
- Je suis en deuil, articula-t-elle.
- Deuil peut-être plus grand, après. Prendre papiers. Lire. Donner Reine.
- Et ces papiers ne pouvaient-ils attendre la lumière du jour ? Vous attendez-vous à ce que je les lise dans l'obscurité ?
- Nous partir aube. Nous pas rester Marsilia. Prendre mer.
- « Prendre mer », répéta-t-elle avec une ironie à peine dissimulée. Vous m'en voyez vraiment navrée, messieurs, je goûtais fort le plaisir de votre conversation. Hélas, je suis, comme vous le savez, en grand deuil, et je vous prierai d'aller plier bagage où bon vous semblera.

Les trois hommes lui tendaient toujours le paquet de papiers, et Rigarda finit par s'en saisir, avec une répugnance presque théâtrale. Ils s'inclinèrent très bas - comme des Polichinelles, songea la Dottoressa, et lui lancèrent encore, en partant :

- Danger vous Marsilia. Lire papiers.
- Oui, oui. Bon vent !

Cette scène grotesque avait changé la mélancolie de la vieille femme en bile, et cette nouvelle humeur était moins douloureuse. En fait, elle se sentait beaucoup mieux. Elle s'approcha du rayon de lune qui tombait au bas de l'escalier, et vit des pages et des pages noircies, raturées, avec des symboles mathématiques mal formés, des lignes de chiffres à peine droites, de hideux schémas. L'ensemble formait un fouillis inextricable -

en tout cas dans cette ombre - et dégageait une odeur nauséabonde de sueur, de cuir et de terre. Il y avait une quinzaine de feuillets, glissés dans une peau d'animal non identifié, très mal tannée, et sur laquelle - par quelle aberration ?- on avait laissé une fourrure d'un blanc sale.

- Dottoressa ?

Cette fois-ci, c'en était trop. L'oeil de Rigarda flamboya dans l'obscurité. Une jeune fille était là, l'air affolé et - la Mère pardonne cette expression - godiche en diable.

- Qu'y a-t-il, encore ? demanda la vieille femme d'un ton si sec que Fiammetta commença par se répandre en excuses.
- Veuillez me pardonner, Dottoressa, de vous déranger à cette heure tardive et dans cette veillée de deuil… J'en suis terriblement navrée. C'est le Consigliere qui m'envoie vous chercher.
- Me chercher ? fulmina Rigarda. Ne pouvait-il pas m'épargner ces escaliers en descendant lui-même ?

Pleine de colère, elle jeta le paquet de papiers dans l'ombre de la crypte, où il tomba dans un bruit sourd.

- Votre nièce, Dottoressa, est en pâmoison, elle a consommé trop d'Oubli, et le Consigliere vous fait dire d'apporter ce qu'il faut pour la remettre sur pied.
- « En pâmoison! En pâmoison! » Mais qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre ! On est tombé bien bas pour confier la Régence à des filles en pâmoison, vous ne trouvez pas ? La famille Albaregno n'a jamais été ma tasse de thé, mais là, franchement, vous avouerez qu'ils dépassent les bornes. Tel père, telle fille. L'Oubli les consumera tous, les uns après les autres.

Fiammetta n'osait dire un mot ou bouger un doigt. La vieille femme, dans un tourbillon de dentelles noires, s'activait et fourrageait dans le noir comme un animal nocturne. Sa voix baissait en intensité lorsqu'elle s'enfonçait dans la crypte, puis se renforçait quand elle se rapprochait de l'entrée.

- Où est passé ce cataplasme ? Je ne l'ai jamais essayé, ce sera l'occasion. J'ai lu qu'il réveillait les morts. Et j'espère que cette idiote de Gemma gardera dans le nez l'odeur de la moutarde poivrée pendant mille ans. Cette petite sotte, qui ne sait même pas à quel point la Cité a besoin d'elle… Je commence à me demander si je n'aurais pas mieux fait de l'exercer moi-même, cette Régence.

Au bout de quelques minutes, la vieille femme qui s'était allongée sur la table des morts, grelottante, affamée, rongée de culpabilité, et percluse de douleurs, avait disparu. La

mauvaise humeur avait coulé dans ses veines comme un médicament; le feu de sa colère l'avait réchauffée, et elle se sentait à vrai dire la tête remarquablement claire, et débordante d'énergie.
Lorsque surgit à son esprit la vision du sarcophage englouti de Ridolfo, descendant lentement, frileusement, dans le gouffre bleu vert saturé de silence, elle eut un bref frisson, et commença son ascension sans se plaindre.

@@@

Le lendemain matin, nul n'eût pu deviner, sous les traits à peine tirés de Gemma, les affres de sa nuit. Tous les Marsiliens venus présenter leurs condoléances vantèrent la dignité de la Régente, à laquelle la douleur avait imprimé une solennité nouvelle. Les jolies lèvres de Gemma, peintes en noir pour l'occasion, étaient bien fermées sur sa bouche pâteuse aux reflux acides. Son regard, résolument fixé au-delà de ses interlocuteurs, s'accrochait à la ligne fixe du plafond, pour maîtriser le roulis intérieur qui faisait tanguer le monde autour d'elle. Lazzaro, du fond de son exaspération, devait lui reconnaître une certaine tenue; ni Fabio ni Nicolina ne se doutèrent de rien; et, si elle était un peu silencieuse, les circonstances suffisaient amplement à l'expliquer.

La Dottoressa, en vertu de son âge, avait été excusée, et Lazzaro se tenait debout, discrètement adossé à une colonne, derrière les trois sièges princiers. Gemma au centre, Fabio et Nicolina autour d'elle et légèrement en retrait, accueillaient les Condoléants. Des paroles brèves, sèches, étaient parfois échangées entre le frère et la soeur, entre leurs dents serrées. Chaque Marsilien pouvait, s'il le souhaitait, contribuer à la mémoire de Ridolfo en venant raconter une anecdote, qui était consignée par une Petite Main.
Au fur et à mesure que les heures passaient, les pages noircies s'accumulaient. La Petite Main qui travaillait depuis l'aube fut relayée par une autre, et salua la Régente avec respect tout en massant ses doigts endoloris. Mais nul ne venait relayer les Albaregno, qui devaient avaler jusqu'à la dernière bouchée toutes ces histoires écoeurantes, maladroites, futiles, probablement fausses.
« C'était un jour de printemps, et son Altezza Ridolfo ne devait pas être âgée de plus de huit ans. Je faisais partie de la foule qui attendait le passage de la famille Albaregno, sur la route du Zoccolo où feue la Reine aimait à se rendre. Ridolfo… »
Les anecdotes étaient si longues, et la file d'attente si nombreuse, que Gemma laissait le plus souvent son esprit divaguer.

« *Et c'est alors que Ridolfo, qui, en plus d'être un immense comédien, était plein d'humour, rétorqua : Oui, mais pas ce soir* ! »

Quelles anecdotes raconterait-on lors de ses propres funérailles ? Ferait-on la collection de toutes les réparties cinglantes qu'elle avait envoyées à Fabio ? Dirait-on qu'elle empestait la moutarde poivrée aux condoléances de son propre père, et qu'elle était incapable de garder un amant ? Dans quels termes la légende familiale parlerait-elle de son amour déçu pour le grand, le génial Appollonio Vitelli ?

« Quand il est apparu sur scène, si beau, avec sa manière si particulière d'être présent, je jure que toutes les femmes ont manqué défaillir. Ce n'était pas une simple représentation, je vous l'assure - c'était un sacrement à chaque fois qu'il montait sur les planches - et chaque spectateur avait le sentiment de communier avec son dieu. »

Oui, ce Marsilien avait raison, du fond de son humilité. C'était bien ce que Gemma avait éprouvé, enfant, quand elle voyait son père sur scène. Son dieu vivant, son dieu incarné, qui infusait dans sa chair une présence si puissante, si rayonnante, que nul ne pouvait échapper à son magnétisme.

- Gemma ! siffla Fabio entre deux anecdotes. Pas d'esclandre.

Gemma, sans cesser de sourire, regarda au loin pour tenter de comprendre, et tressaillit légèrement lorsqu'elle vit, parmi les Condoléants, la silhouette honnie de Sofia Calvenzano.

- Je refuse de l'écouter, articula Gemma.
- N'y songe même pas, dit Fabio. Même notre Mère serait obligée de l'écouter aujourd'hui.
- Les Condoléances sont une tradition sacrée, renchérit Nicolina de l'autre côté.
- Je ne tolérerai pas qu'elle s'attaque à nouveau à Maman, je vous préviens. Je la ferai jeter dehors sans le moindre ménagement.

« Moi je voudrais dire que notre Roi était un homme généreux. J'ai été sa Petite Main pendant huit mois, lorsque… »

Gemma, au mépris de la tradition sacrée, tourna la tête vers Lazzaro alors que la Marsilienne s'adressait à elle. Le Consigliere la rappela à l'ordre avec un regard noir, exactement comme l'eût fait Lorenza. Elle se tourna à nouveau vers la Condoléante et inclina la tête en signe d'excuse. La femme, un peu déstabilisée, se reprit et poursuivit. Il fallut entendre encore cinq histoires, toutes plus insipides et dépourvues de sens les unes que les autres, avant de voir s'avancer l'Artocrate.

Sofia Calvenzano, arrivée au pied de la Régente, demeura silencieuse un trop long moment. Son visage exprimait une douleur sincère. Venait-elle accuser ou défendre ?

Témoigner ? Réclamer ? Elle levait son visage vers les Albaregno, mais regardait plus loin qu'eux, plus haut qu'eux, vers un absent qui les dominait entièrement et les plongeait dans l'ombre.

- Ridolfo, mon amour, dit-elle pour rompre le silence. Lorsque l'on t'a arraché à moi, j'ai cru devenir folle. On me disait que tu n'étais plus toi-même, que notre amour t'avait détruit, que tu recouvrerais tes forces loin de moi. Je savais, j'ai toujours su que ces discours n'étaient pas ceux de l'amour mais ceux de la haine. Pas ceux de la vérité mais ceux de l'opportunisme. Tu as poussé ton art si loin que tu as exposé ton âme - et il a suffi d'un seul faux pas, d'une seule faiblesse, pour que s'engouffrent dans notre vie tous les mauvais vents que ta force tenait à distance. Oui, on t'a arraché à moi, à nous, à toi-même, d'une façon brutale et cruelle, la tempête n'a rien laissé. Pendant vingt ans j'ai supplié à ta porte, pendant vingt ans j'ai essuyé le refus obstiné, mesquin, buté, de la Reine. Au lieu de recouvrer tes forces, tu les as perdues, une à une. Ta beauté et ta force se sont recroquevillées, ta voix sublime s'est tue, ta sensibilité s'est éteinte. Et, devant leur échec, devant ta ruine douloureuse, plutôt que de tout essayer, plutôt que de renoncer à leur fol orgueil, plutôt que de faire confiance à la puissance divine de l'amour, ils t'ont enfermé à double tour. Quel danger représentais-je, mon amour ? De quoi avaient-ils peur, tous ces membres de ta famille qui étaient censés t'aimer, et qui ne t'aimaient pas ?

Gemma amorça un mouvement pour se lever, le coeur battant, des insultes aux lèvres. Mais la main potelée de Lazzaro Calbi, derrière elle, se posa sur son épaule, et lui enjoignit de rester tranquille.

- Avaient-ils peur que tu relèves la tête en entendant mon nom ? Que la lumière revienne dans tes yeux noyés ? Que mes caresses guérissent ton corps ? Que tu les punisses enfin pour cet exil intérieur auquel ils t'avaient condamné ? Lorsqu'au bout de vingt ans, on m'a enfin laissée te revoir, mon amour, cela n'a été que pour te voir mourir. Tu m'as reconnue, tu as relevé la tête, tu as souri, et je jure sur la Mère que tu n'étais pas fou. Que tu te souvenais. Que tu étais encore, par-delà ta terrible réclusion, le Roi que nous avons tous tant aimé. Et ce matin, devant ta fille et ton fils, je viens réclamer justice. Justice pour ton peuple privé de son Roi, pour le théâtre privé de son plus grand Artocrate. Justice pour ta solitude, pour ta folie, et pour ta mort.
- Sorcière, murmura Gemma à mi-voix, en se levant, blême, les yeux étincelants. Je ne te laisserai pas une seconde de plus t'approprier la mémoire de mon père et salir la réputation de ma famille. Tu mériterais d'être mise aux fers pour tes calomnies. Tu n'as eu de cesse d'intriguer, d'envoûter Ridolfo, de l'arracher à ses devoirs de père,

d'époux et de roi. Tu lui as versé l'Oubli dans la bouche et dans le coeur. Tu as maudit ma mère, hier, au moment des derniers adieux à mon père, mais c'est toi qui es maudite, car les gens que tu envoûtes, Rois et Ballerines, ne trouvent dans ton sillage que la folie et la mort.

Tout en parlant, Gemma s'était saisie du grand sceptre qui servait parfois aux souverains à imposer le silence.

Sofia Calvenzano ne sourcilla pas, et se tourna vers Fabio.

- Je demande justice, Prince Fabio, pour le meurtre de Ridolfo Albaregno.
- Disparais de ma vue, cria Gemma en frappant violemment le sol.

Les gardes royaux s'approchèrent à ce signal, et Sofia Calvenzano recula de quelques pas.

- Prince Fabio, je compte sur votre sagesse, cria-t-elle encore avant de sortir.

Il y eut un silence pétrifié. Gemma, tremblante, se rassit. Fabio et Nicolina reprirent leur pose hiératique, et le Consigliere, qui avait sauté au bas de l'estrade pour distribuer des ordres, et notamment pour glisser un mot à l'oreille de la Petite Main qui faisait office de secrétaire, accompagna lui-même le prochain Condoléant vers Gemma.

Le jeune homme entreprit de raconter son histoire, sur un ton un peu hésitant et guindé au début, puis de manière de plus en plus fluide, et la cérémonie des condoléances, tradition sacrée à la cour de Marsilia, se déroula sans autre incident.

@@@

Dans la crypte, une Petite Main presque aussi âgée que la Dottoressa avait ramassé la liasse de papiers reliés de peau. Rigarda avait coutume de jeter à terre les livres et feuillets qui l'encombraient, ou dont elle n'avait plus besoin, et la Petite Main en faisait une pile, qui grandissait petit à petit, comme une excroissance de la colonne contre laquelle elle s'adossait. Ce document lui parut singulier, et elle hésita à demander à la Dottoressa ce qu'il fallait en faire. Mais l'humeur de la vieille femme, ce matin, la découragea, et elle se contenta de suivre la consigne habituelle.

Le document barbare, raturé et puant, fut ainsi oublié parmi un rebut d'élégants feuillets marsiliens, et Rigarda ne lui adressa pas l'ombre d'une pensée pendant les jours qui suivirent.

Chapitre 2. LE PRINCE QUI N'ÉTAIT PAS REGENT / requiem Brahms Op45_II

Fabio Albaregno n'était pas Régent. La défection de sa mère, qui avait une fois de plus choisi l'un de ses frère et soeur au lieu de lui, le taraudait comme une douleur. Parfois, elle occupait tout son esprit, et il n'avait de cesse de la remâcher. Parfois, elle se faisait oublier quelques heures, pour mieux réapparaître, cuisante, lancinante, aux moments où il s'y attendait le moins. On lui eût préféré Guasparre qu'il l'eût accepté de mauvaise grâce. Mais qu'on lui préférât cette écervelée capricieuse de Gemma, qui n'avait jamais eu la moindre suite dans les idées, et qui venait de s'illustrer en détruisant un tableau d'une inestimable valeur - cela lui était insupportable. C'était l'affront de trop. Leur mère pouvait bien mourir sur les lointains rivages des Cités Portuaires, ou dans les montagnes de la Cité d'Albâtre, il n'en avait plus rien à faire. Il ne lui pardonnerait jamais cette dernière offense.

Ainsi, lorsque Sofia Calvenzano avait lancé son anathème le jour des funérailles, il avait discrètement dépêché sa femme, Nicolina, pour la sonder. Il n'était guère séant que lui, un Albaregno, le propre fils de Lorenza, soit vu en si mauvaise compagnie - mais sa femme pouvait se permettre cette compromission. La Chorégraphe, inconsolable, avait accusé sa rivale dans un accès de douleur, mais, d'après Nicolina, elle s'en était repentie presque aussitôt, consciente que cet éclat nuisait à la dignité des funérailles de Ridolfo. Il avait même fallu toute l'obstination de Nicolina pour que Sofia, lasse de s'entendre répéter les mêmes arguments, acceptât de demander justice publiquement pour le meurtre du Roi.

Fabio ne croyait pas le moins du monde à cette accusation, du reste. Mais une investigation sur les derniers instants du Roi serait embarrassante pour la Régente, et il avait décidé de lui nuire, en tout et pour tout, par tous les moyens possibles et avec toutes les opportunités qui se présenteraient. En tant que trésorier, il avait la prérogative de convoquer un conseil, avec la Régente, quand il le souhaitait. Et ce titre de trésorier, dont sa mère lui avait fait l'aumône comme d'une miette de pouvoir, il comptait en user et en abuser.

Le Consigliere se montra d'abord surpris de cette initiative, car les trésoriers précédents n'avaient jamais eu l'audace de convoquer la Reine. Puis il parcourut quelques livres de lois, et alla annoncer à Gemma qu'elle devrait se plier aux volontés de son frère. Le Trésorier pouvait, pour toute question afférente aux finances, convoquer un Conseil qu'il composait lui-même à sa guise. La Régente, sous prétexte de divers rituels

à la mémoire de Ridolfo, différa le Conseil de trois jours, mais elle fut obligée, à la fin, de se présenter dans la salle du Conseil, où l'attendaient déjà, raides et graves, Fabio et Lazzaro Calbi, ainsi que le capitaine de la garde, un Artocrate à l'allure sénile que Gemma ne connaissait pas, et un bourgeois que Fabio présenta comme le représentant des Marchands de la ville, un dénommé Miniato Lego.

- Messieurs, dit Gemma en s'installant cavalièrement, que de figures masculines sévères autour de cette table ! Et comme la Reine nous manque. Où est ma tante ?
- Votre tante a déclaré souhaiter se retirer autant que possible des affaires de la Cour, Principessa, dit Lazzaro.
- Pauvre Rigarda, dit Gemma. La mort de Papa est une dure épreuve pour elle aussi…
- Ce qui constitue une excellente transition pour aborder le sujet du jour, déclara Fabio d'un ton impatienté.
- Ah, oui, l'ordre du jour, dit Gemma avec mépris. Et quel est-il, je te prie, cher frère ?
- L'accusation portée par la Maestra Sofia Calvenzano.
- Eh bien, siffla Gemma. S'il est besoin que je clarifie ma position, la voici : je n'accorde aucun crédit aux élucubrations de cette hystérique.
- Si je puis me permettre, Principessa, dit respectueusement le capitaine de la garde, une rapide enquête permettrait de la discréditer tout en respectant les règles d'usage.
- Une enquête sur quoi, par la Mère ? dit Gemma d'une voix qui commençait à monter dans les aigus.
- Elle a parlé de meurtre, reprit le capitaine de la garde. Du meurtre d'un Roi. Je crois que nous ne pouvons pas traiter cette accusation à la légère.
- Mais mon père était malade depuis des années ! Qu'il ait fini par succomber à son mal n'a rien de bien étonnant !
- Il allait mieux, fit observer Fabio. Il s'est même exprimé lors du festival.

Le capitaine de la garde et Miniato Lego approuvèrent.

- Une phrase sans suite, dit Gemma, comme tu le sais parfaitement, puisque, si je me souviens bien, tu es allé le voir souvent, juste avant qu'il ne meure.
- C'est vrai, dit Fabio. Et j'ai pu me rendre compte qu'il n'était pas aussi atteint mentalement qu'on voulait bien le prétendre.

Lazzaro Calbi ne prenait pas part aux débats, comme à son habitude, mais Gemma le rappela à l'ordre.

- Consigliere, dites-leur que c'est absurde.

Lazzaro prit une profonde inspiration et tordit ses lèvres plusieurs fois avant de parler.

- L'idée que la Reine ait tué son époux est en effet absurde et révoltante, dit-il. Nul n'entend les accusations portées par Sofia Calvenzano sans avoir en tête la longue rivalité de ces deux femmes dans le coeur du Roi.

Gemma, le menton très haut, était déjà en train de triompher, lorsque le Consigliere reprit.

- Cependant, je comprends qu'une telle accusation, proférée publiquement, soit impossible à ignorer purement et simplement.
- Et pourquoi ? demanda Gemma.
- Parce que cela nuirait à la réputation de la Couronne. Mais j'ai peut-être une solution à vous proposer.

Fabio regardait Calbi avec acuité. Il ne savait pas exactement quelle partie jouait le gros homme, sous ses airs dociles. Il avait promis son soutien à la libéralisation de l'Art, certes, mais c'était maintenant le moment de vérité, où Fabio verrait si les actes du Consigliere s'accorderaient avec ses belles paroles.

- Je vous propose de diligenter moi-même une enquête sur la mort du Roi. Comme j'ai diligenté l'enquête sur la mort de cette Ballerina, qu'on a retrouvée au pied des remparts.

Fabio, à l'évocation inattendue d'Isabella Ascolti, fronça les sourcils. Il s'appliquait à ne jamais repenser à ce sacrifice inutile. Le visage tragique de la jeune fille, au moment de plonger, lui revenait parfois en rêve. Il était presque certain de ne pas avoir laissé de traces, mais Calbi était fin, et il n'était pas assez stupide pour le sous-estimer. Le Consigliere était-il en train d'échanger son silence contre un autre ? Et s'il poussait Fabio à ce marché, est-ce que cela voulait dire que Ridolfo avait vraiment été tué ? Pour la première fois, Fabio envisagea que sa manoeuvre, par le plus grand des hasards, pût avoir débusqué un crime bien réel. Il demeura silencieux, car il éprouvait le besoin de réfléchir - mais le capitaine de la garde, lui, ignorant les enjeux cachés de cette conversation à double sens, répondit :

- Dans le cas de la Ballerina, le corps avait été retrouvé à l'extérieur du Palazzo, et techniquement il ne faisait pas partie de ma juridiction. Mais pour le corps du Roi, évidemment, je pense être le mieux désigné pour prendre les renseignements nécessaires.

Gemma, aussi ignorante que lui, se fâcha.

- Pour que vous soyez désigné, Capitaine, encore faudrait-il que quelqu'un vous désigne. Cette histoire passe les bornes de ma patience. Fabio, je suppose que cette question stupide n'était pas le sujet principal de ton ordre du jour ?
- Si, dit Fabio.

- Eh bien alors, nous pouvons tout de suite briser là, Messieurs. Le Trésorier a le droit de convoquer des conseils à sa guise, pour des questions afférentes aux finances. Il me semble que le meurtre imaginaire du Roi ne fait pas partie de cette catégorie. Je déclare donc que la séance - qui n'aurait jamais dû s'asseoir - est levée.

Fabio ne protesta pas, désireux de gagner du temps. Lazzaro Calbi non plus. Le capitaine de la garde, sévèrement mouché, se drapa dans un silence offusqué. Le marchand, Miniato Lego, s'aligna sur les autres. Seul l'Artocrate, contre toute attente, se récria. Peut-être ne voyait-il pas, comme les autres, les inquiétants frémissements qui agitaient les narines de Gemma.

- Pardonnez-moi, dit le vieil homme avec une voix irritée. J'ai fait partie de la cour du Roi, à la Villa Ridolfina. J'ai bien connu Sofia Calvenzano. Et, malgré tout le respect que j'ai toujours porté à notre Reine, j'ai toujours trouvé que la famille Albaregno lui avait témoigné une rancune excessive.

Lazzaro fit une tentative pour lui couper la parole, mais Gemma se rassit bruyamment, et le fit taire d'un geste sec.

- Laissez parler ce noble débris de la cour de mon Père, dit-elle d'une voix suraiguë et ironique. Je serais ravie de prononcer son nom, mais il se trouve que je l'ignore - sa renommée n'a peut-être pas traversé les âges.
- Il s'agit du dramaturge Duccio Fiesi, articula Fabio avec une note de reproche scandalisé.
- Je ne vais plus au théâtre, mon cher, depuis que mon père a été rendu fou par une comédienne.
- Et pourtant, il aimait Sofia, insista Fiesi. C'était une artiste merveilleuse, l'une des comédiennes les plus talentueuses de l'histoire de Marsilia. Beaucoup d'Artocrates de l'ancienne génération seraient choqués d'apprendre que vous ignorez ses requêtes, encore aujourd'hui, avec cette obstination qui semblé héritée de mère en fille. Le respect de l'Art passe par le respect des Artocrates. Notre Reine n'en est pas une. Et vous non plus, Principessa.

L'insulte avait vibré dans la voix, et fait monter le rouge aux joues de Gemma.

- Maestro Fiesi, s'empressa de dire Calbi, il va sans dire qu'une enquête sera dûment diligentée par le Palazzo. Vous pouvez assurer la Maestra Calvenzano, dont nous connaissons les mérites incontestables, que nous jugeons légitime sa demande d'éclaircissements sur les circonstances de la mort du Roi, même si nous regrettons vivement les accusations infâmantes qu'elle a portées, et qui la déshonoreraient si elles n'étaient pas explicables par la douleur du deuil qui l'accable.

Le dramaturge, avec une certaine morgue, hocha la tête et prit congé. Gemma, toujours assise, fusilla le Consigliere du regard, avant de se tourner vers le capitaine de la garde.

- Capitaine, vous êtes tout désigné pour sortir, dit-elle méchamment. Et quant à vous, Mercante, dit-elle en toisant Miniato Lego, je ne sais pas qui a eu l'idée saugrenue de vous inviter, et pour vous dire la vérité, c'est le cadet de mes soucis. Retournez à votre négoce.

Les deux hommes qu'elle venait de congédier filèrent, et elle se leva enfin.

- Consigliere, débrouillez-vous pour que je n'entende plus parler de cette histoire. Quant à toi, Fabio, je te prierais de t'en tenir dorénavant aux questions financières.

Elle avait été suffisamment désagréable pour se donner à elle-même l'impression de dominer la situation, mais Calbi et Fabio, qui restèrent face à face après son départ, savaient pertinemment qu'elle avait perdu des plumes dans cette réunion.

- Il n'est pas souhaitable pour la Couronne que l'autorité de votre soeur soit directement remise en cause, commença Lazzaro d'un ton mesuré.
- Je ne l'ai pas remise en cause directement.
- Certes. Mais vous encouragez ceux qui le font.
- C'est que… j'en viens à me poser des questions sur la mort de mon père, dit Fabio après un silence. Je ne sais pas si vous en êtes conscient, mais il était sur le point de me désigner comme Régent, et sa disparition ne m'a certes pas profité.
- Pensez-vous vraiment que Gemma soit capable de fomenter un tel crime ?

Fabio haussa les épaules.

- Gemma, ou quelqu'un qui la pousse comme un pion sur l'échiquier… quelle différence, Consigliere ? Le crime profite évidemment à ma mère. Mais il pourrait profiter également à Guasparre, même s'il affecte de ne pas vouloir le pouvoir. Il profite certainement aux Artocrates dans leur ensemble. Quand on y réfléchit, Consigliere, beaucoup de gens peuvent être suspectés. Y compris vous.

Lazzaro plissa les yeux et recula sa chaise, comme pour envisager Fabio avec plus de distance.

- C'est drôle, je me suis posé la même question lorsque j'enquêtais sur cette Ballerina. À qui profite le crime ? Qui aurait pu avoir intérêt à éliminer cette jeune femme, après lui avoir demandé un service très particulier, incluant certaine robe rouge ?

Fabio détourna le regard, et Lazzaro ne put discerner le fond de son expression.

- Et comment avez-vous répondu à cette question ? demanda Fabio d'un ton faussement détaché.

- Je me suis dit qu'en l'absence de preuves, les suppositions étaient non seulement inutiles, mais dangereuses.

Fabio eut un sourire ambigu.

- C'est pourquoi une enquête s'impose, il me semble. Afin de couper court aux suppositions.
- Voulez-vous que je m'en occupe ? demanda Lazzaro sans beaucoup d'espoir.

Fabio éclata de rire.

- Non, Consigliere. Le Capitaine de la Garde, que ma soeur vient d'humilier bêtement, me semble un excellent candidat. Tout désigné, ajouta-t-il.

Lazzaro, vaincu, hocha la tête sans répondre.

- J'en toucherai deux mots à la Régente, dit-il.
- J'espère que vous saurez vous montrer persuasif, dit Fabio. Mais quelle que soit la personne officiellement désignée, vous pouvez compter sur moi pour effectuer quelques recherches de mon côté. Avec mes modestes moyens.

Lazzaro Calbi se leva à son tour, mais Fabio le retint un instant :

- La Régence de ma soeur sera de courte durée, Consigliere. Vous aviez pris une heureuse direction que je serais triste de vous voir changer.
- Pour l'heure, Principe, je laisse le souci de choisir le cap à d'autres, et me contente de maintenir le navire à flot.
- Certes, et vous aurez fort à faire avec Gemma.

Lazzaro s'autorisa un sourire.

- C'est probable, en effet.

@@@

Ce fut après cet entretien que Fabio commença à fureter partout dans le Palazzo et dans le quartier Dell'Arte. Peu de personnes s'étaient trouvées dans l'intimité du Roi, et il découvrit sans peine l'identité des deux Petites Mains qui avaient, les dernières, servi le Roi et la Reine : la jeune Graziella, aujourd'hui au service de l'enfant étranger, et une dénommée Agnese, qui était partie avec Lorenza, mais dont la mère était toujours à Marsilia, et tenait une échoppe un peu louche rue de l'Achevoir. Cette Agnese avait aussi servi chez Margherita Barberigi, où elle avait dû connaître Guasparre. Auprès des Petites Mains et autres gardes, il glana également des informations sur les visites régulières que Rigarda avait faites à son frère, ainsi que sur les visites exceptionnelles qu'elle-même

avait reçues à la crypte… Parmi lesquelles il y en avait une très étrange, celle de trois étrangers qui, armés d'une torche, lui avaient rendu visite le soir des funérailles du Roi.
Ce fut donc avec des questions fort précises en tête qu'il descendit, environ deux semaines après la mort de Ridolfo, les escaliers de la Crypte. Mais le spectacle auquel il fut confronté, en franchissant le seuil obscur, lui fit perdre un instant de vue son interrogatoire. Rigarda avait toujours été, pour Fabio, un être un peu mystérieux, qui tirait sa puissance de sources occultes : son âge, sa science, sa solitude, son hospitalité envers les cadavres, lui avaient conféré une singularité un peu effrayante pour ses yeux d'enfant. La vieille dame en dentelles noires ne s'occupait pas de futilités; ses paroles sèches résonnaient longtemps en vous, et prenaient leur temps pour déployer tout leur sens. Contrepoint noir et solitaire de la puissance paternelle si chatoyante et si sociale, elle était pourtant, par le sang et par l'orgueil, l'égale de Ridolfo. Fabio ne s'était jamais posé la question de sa taille, et voilà qu'aujourd'hui, c'était cela qui le frappait au premier regard : sa taille ridiculement petite. Rigarda s'était ratatinée - comme une fleur flétrie, repliant ses pétales fanés vers son coeur desséché, occupant le moins d'espace possible. Un mot lui vint à l'esprit, un mot qu'il n'utilisait jamais, mais qu'il avait entendu quelque part : involution. La vieille dame avait cessé de se développer vers l'extérieur - tout le mouvement de son être tendait visiblement, matériellement, vers l'effondrement. Toutes ses dimensions semblaient atteintes, d'un seul coup : elle était moins haute, moins épaisse, moins sonore, moins lumineuse, moins matérielle. On devinait derrière sa peau fine, qui commençait à prendre des transparences de fantôme, des os légers et poreux comme les alvéoles des ruches abandonnées, qu'il suffit d'effleurer pour les briser. Son regard, encore vivant, encore liquide, avait perdu l'éclat et la couleur, et semblait avoir de plus en plus de mal à transpercer la taie blanchâtre, la taie d'oubli et de renoncement, qui lui voilait le monde extérieur. Fabio se dit que lorsque son heure viendrait de s'allonger sur la table de la Crypte, il ne lui resterait presque rien à lâcher. Presque rien à mourir.
La conversation qui s'engagea ensuite ne ressembla pas à ce que Fabio avait imaginé. Rigarda n'était pas incohérente, mais elle semblait porter son attention sur autre chose, et donnait des réponses distraites, comme si les sujets évoqués lui étaient indifférents, ou des réponses brèves, comme si elle se trouvait dans une autre pièce, très lointaine, et qu'elle cherchait à condenser sa parole au maximum. Elle acquiesçait souvent. Oui, elle avait vu Ridolfo juste avant sa mort. Oui, il avait aimé cette Sofia jusqu'à la fin. Oui, elle avait reçu la visite d'étrangers, qui l'avaient dérangée au plus mauvais moment. Leur mémoire dégoutant était là, quelque part.

Fabio n'eut à fouiller que quelques instants dans la pile des papiers abandonnés, avant de mettre la main sur le document.

- Mais, ma tante, ce sont des documents scientifiques, ils ne t'intéressent pas ?

- Non, mon petit, prends-les. Je ne les lirai pas. Ton père, tu sais… Il n'a pas été facile, ces dernières années.

Fabio, mal à l'aise, intrigué par ce qu'il tenait entre les mains, prit congé. Le changement soudain intervenu sur sa tante ne lui donnait pas envie de s'attarder. Il s'était attendu à ce qu'elle bataille, à ce qu'elle se tienne devant lui comme une adversaire, comme une figure parentale à laquelle se mesurer. Mais toutes les figures parentales semblaient s'être écroulées la même semaine. Sa mère, gravement malade, avait quitté Marsilia. Son père était mort. Et sa tante se retirait, sur la pointe des pieds, au fond d'elle-même.

Toutes les grandes sentinelles, rigides et inaccessibles, qui avaient veillé sur son enfance, dans leur éternel garde-à-vous, toutes ces statues immenses, dont la verticalité lui avait donné le vertige et l'avait humilié, gisaient à présent, désarticulées, sur le sol.

Le temps de monter les marches, et le malaise avait laissé la place à un sentiment d'élargissement, d'une euphorie sauvage. Une fois ces grandes sentinelles tombées, et malgré le fracas de leur écroulement, la voie, enfin, et pour la première fois, était libre.

Chapitre 3. LE DRAGONE - The Fairy Queen ?

Au début, on avait cru qu'il s'agissait d'un nuage. Un gros nuage d'altitude, lourd de pluies à venir, qui s'enroulait autour du sommet du Zoccolo. Mais lorsque les autres nuages s'évanouirent, on vit que cette forme menaçante ne coiffait pas, comme d'habitude, tout le sommet - elle semblait plutôt s'organiser au-dessus, à la verticale du volcan, comme une sorte d'astre irrégulier surgi de nulle part, de météore métallique qui attrapait la lumière d'une façon insolite et ne se disloquait pas au gré du vent. On compara sa forme, étrangement fixe, à une goutte de sang renversée, à une flamme, à un point sur un i, à une tête de dragon accrochée au col du volcan. On finit par admettre que le nuage immobile, indifférent au vent et à la pluie, d'une densité plus noire que la nuit, n'appartenait pas au règne aérien des illusions changeantes, mais à celui, dur et pesant, de la matière terrestre. Un nuage de pierre, auréolé, particulièrement au crépuscule, des fumerolles éparses qui s'échappaient, paresseuses mais incessantes, de la base du Zoccolo.

On avait entendu le craquement inhumain déchirer les entrailles de l'île, et on avait tôt fait de rapprocher cet événement inouï de la mort subite de Ridolfo. Le Zoccolo, que les Artocrates, sous son règne, avaient tant célébré, rendait à ce Roi un hommage démesuré et terrifiant, un hommage sacré que l'on considérait avec un respect religieux. Ce nuage de matière sombre, que les rayons du couchant faisaient rougeoyer, était un soupir de deuil, une lamentation chantée dans la langue du tonnerre, un symbole de mort dans l'alphabet tellurique. Et l'on s'en émerveilla.

Les peintres, qui avaient guetté, tout au long des années, le moindre changement de saison et de lumière sur le Zoccolo, furent les premiers à s'emparer du sujet, et organisèrent des expéditions dangereuses pour peindre cette métamorphose. L'un d'entre eux mourut en tentant de l'escalader. Des dizaines de tableaux furent peints en quelques jours - le « *dragone* » en était l'unique sujet. A travers la diversité des représentations, des codes esthétiques commencèrent à se former très vite : le nuage fut presque toujours personnifié, de manière plus ou moins explicite; le dragon était souvent figuré à la manière d'un lion ailé pour rappeler les couleurs héraldiques des Albaregno; le noir veiné de rouge de son corps, parfois presque transparent, parfois semblable à un bloc de ténèbres, était presque toujours souligné par un ourlet de lumière dorée. Le *dragone* prenait son envol, hurlait à la lune, protégeait le Zoccolo de ses ailes; il était devenu son inséparable compagnon; un angle de prédilection fut adopté pour styliser sa forme, afin qu'elle s'accordât au mieux avec celle, éternelle et immuable, du volcan.

Immuable, pourtant, le volcan ne l'était plus. Le corps caverneux avait bourgeonné, symbole de mort et de renaissance, de deuil et de fertilité. Cette éjaculation merveilleuse, qui renouvelait les épousailles de la terre et du roi, fut capturée par des sculpteurs. Puis vint le tour des autres Artocrates - le pâtissier Renato inventa un rocher de chocolat marbré de groseilles qu'il intitula « Il dragone » - des musiciens composèrent des « Lamentations du Dragone », des « Requiems draconiques », des « concertos pour volcan et dragon »…

Mais les plus acharnés, les plus mystiques, furent de loin les poètes. Maddalena de Albano, qui était devenue en peu de jours la favorite de Gemma, avait saisi, dans ces circonstances qu'elle ne cessait pourtant de déplorer à grands cris, l'opportunité unique qui s'offrait à elle. Elle lança la mode des « poèmes draconiques », en leur imposant une forme brève, qu'elle appela « le mètre éruptif ». Il s'agissait de faire tenir, en quatre octosyllabes embrassés, une évocation plus ou moins directe de l'événement : la mort du Roi, la création du Dragone, le craquement titanesque qui s'était fait entendre, étaient les motifs privilégiés de cet art qui passionna les Marsiliens pendant plus d'un mois. Les poèmes se pondaient, comme les oeufs d'or d'un reptile, à une vitesse prodigieuse. On les apprenait par coeur, on les récitait, on les accompagnait à la viole. Des artisans habiles fabriquèrent bientôt un papier spécial, d'un noir marbré de rouge, sur lequel on écrivait à l'encre dorée. La ville fut bientôt inondée de ces feuillets noirs aux quatre lignes d'or, et Maddalena eut l'idée d'organiser avec Gemma, un soir où le vent soufflait à l'est, une cérémonie à la Grotta dei Morti : tout en haut du promontoire d'obsidienne, devant l'effigie de Ridolfo, on attendit le crépuscule pour jeter les feuillets dans la mer. Une foule nombreuse acclama ces fragiles oiseaux noirs aux rayures d'or, qui s'envolaient dans le crépuscule et tournoyaient dans le vent avant de sombrer, en larmes de nuit, sur les flots incandescents de la baie. Ce fut si beau que l'on décida de renouveler la cérémonie plusieurs semaines de suite, et le spectacle des feuilles noires tombant dans l'or rougeoyant du couchant, comme une vaste peinture à l'échelle tellurique, marqua les esprits de tous les marsiliens.

En cette fin d'après-midi, tandis que les rayons du soleil caressaient les appartements en désordre de Gemma, l'Oubli répandait dans le coeur de la jeune femme une onctuosité reposante. La souffrance anesthésiée paraissait appartenir à un lointain passé; et sa tête était si légère qu'il lui prenait des envies de s'envoler. Fiammetta, à quelque distance, tentait, comme une Danaïde emplissant un tonneau percé, de ranger le désordre qui naissait continuellement depuis le matin des jolis doigts de sa maîtresse. Mais, du coin de l'oeil, la Petite Main ne perdait rien de la scène qui se déroulait sur le lit

de Gemma. Maddalena, qui tenait sur les genoux une petite écritoire, portait un voile mauve brodé de sequins qui tombait très bas sur son décolleté, et à chaque mouvement qu'elle faisait, on apercevait son sein gonflé, où se nichaient les perles d'or d'une longue chaîne. Elle écrivait - et Gemma la trouvait, en train d'exercer son art, aussi belle et aussi désirable que l'avait été Appollonio en train de peindre. C'était la même souveraineté, la même assurance suprême, et son profil perdu, tandis qu'elle faisait mine de chercher l'inspiration en regardant la mer, sa bouche humide mordillant légèrement le bout de sa plume, donnait à Fiammetta le même agacement. Ces Artocrates étaient décidément tous des poseurs et des enjôleurs. Lorsqu'elle eut fini son premier poème, les traits de la poétesse s'illuminèrent d'un sourire radieux et tendre, et elle le passa à Gemma qui, à-demi nue elle aussi, l'attendait en jouant nonchalamment avec ses bracelets, ses bagues, ses multiples colliers qui tintinnabulaient jusque sur son ventre velouté, et qui, selon les caprices de la lumière, éclataient d'étincelles tout le long de sa peau nue. Gemma se redressa un peu pour lire à haute voix :

Le Roi, en sa bouche de Terre,
Exhale son soupir ultime
Réverbéré par les abîmes
Son râle tonne sur la mer.

Fiammetta, en son for intérieur, jugea le poème bien pauvre, mais Gemma parut enthousiaste.

- Fiammetta, passe-moi une tablette, du papier noir et l'encre d'or !

La Petite Main s'exécuta, et Gemma se mit à recopier les quatre vers, de sa plus belle calligraphie. Déjà, Maddalena, en veine d'inspiration, remplissait fébrilement un deuxième feuillet.

Gemma fit sécher l'encre d'or et en admira les reflets, puis elle tendit le feuillet noir, achevé, à Fiammetta, sans lui donner d'instruction. La Petite Main savait qu'elle devait le déposer délicatement sur le secrétaire, et le protéger du vent.

- Comme c'est beau de te voir écrire, murmura Gemma, et elle passa un doigt amoureux sur le bras de Maddalena, qui frissonna sans arrêter sa plume.
- Tu m'inspires, lui répondit la jeune femme. Lis celui-ci.

La lune éclaire, nébuleuse,
L'immense dragon immobile,
Et les lucioles graciles
Voltigent sur sa tête ombreuse.

La voix de Gemma, un peu ralentie par l'Oubli, avait un accent profondément sensuel. Les mots semblaient éclater comme des bulles sous sa langue et cogner contre les perles de ses dents. Ses voyelles étaient des soupirs prolongés, d'une suavité presque provocante.

- Tu lis si bien, murmura Maddalena.

Gemma eut l'un de ces petits rires soudains que lui donnait l'Oubli - elle s'approcha de Maddalena et l'embrassa dans le cou.

- Continue, dit-elle. Je veux encore des poèmes.

Maddalena, qui n'avait pas consommé d'Oubli, s'alanguissait pourtant; et elle fit un effort visible pour reprendre sa plume, plutôt que de se laisser aller à la mollesse des coussins qui l'attiraient presque irrésistiblement dans leur creux satiné. Gemma resta là, juste derrière elle, son souffle tiède chatouillant sa nuque. Quand elle tendit le nouveau papier, Gemma le saisit comme un trésor, et lui murmura sa lecture à l'oreille :

L'île en sanglots ploie et chancelle
Et la douleur qui la traverse
Comme un cri craque et la transperce
Tandis qu'elle empoigne le ciel.

Maddalena se tourna vers Gemma, qui l'embrassa sur les lèvres, avant de la repousser.

- Encore un, demanda-t-elle.

La poétesse ne se fit pas prier, cédant avec joie à ce rituel artistico-érotique qu'elle connaissait par coeur, et qui semblait, avec Gemma, atteindre des sommets de raffinement. Après quelques minutes suspendues, où Gemma, lasse, était retombée sur

le lit, Maddalena fit de son feuillet un petit rouleau et le promena le long du corps de la Princesse. Elles jouèrent un moment à se disputer le feuillet, puis Gemma l'arracha des mains complices qui ne le retenaient qu'à demi, et elle lut :

Une douce plume indiscrète
Frôle la peau de la princesse,
Efface les traits de tristesse,
Et trace des amours secrètes.

Lorsqu'elle entendit ce dernier poème, et qu'elle vit les deux jeunes femmes emmêlées, Fiammetta se sauva bien vite. Depuis la mort du Roi, tout paraissait marcher sur la tête. Elle aimait sincèrement sa maîtresse, mais, dans sa simplicité, elle n'arrivait pas à la suivre dans les nouvelles voies qu'elle avait décidé de suivre. Elle ne pensait pas que ce fût une bonne idée de l'avoir nommée Régente. Elle trouvait qu'elle consommait trop d'Oubli - à tel point qu'elle finissait par avoir honte de se rendre presque tous les jours à la boutique de la Strega. Elle trouvait qu'il n'était pas décent de se rouler ainsi avec un nouvel amour en lisant des poèmes qui parlaient de la mort de son père. Et puis, elle trouvait aussi que les Artocrates jouaient avec le feu. Ce volcan qui s'éveillait, et qui crachait un nuage de pierre, c'était un funeste présage. Le culte du Dragone l'emplissait d'un malaise grandissant.
En sortant de l'appartement, elle marcha sur un papier, qu'elle ramassa. Encore un poème - il semblait que cette Maddalena d'Albano en produisait treize à la douzaine.

Ecoute, Marsilia l'Ingrate,
Le tonnerre du Zoccolo
Qui du fond des cieux et de l'eau
A réveillé les Artocrates.

Réveiller les Artocrates, songea Fiammetta, ce n'était pas pour demain. Même le Volcan n'y arriverait pas - car les Artocrates vivaient, tous autant qu'ils étaient, à l'intérieur d'un songe. Un songe de luxe et d'ivresse, un songe d'or, un songe d'art.
Réveiller Gemma… lui ouvrir les yeux sur le monde réel… combien de fois avait-elle espéré y parvenir ? Mais elle le savait maintenant, seule la mort pouvait réveiller un Artocrate de son songe d'art.

Chapitre 4. LE POSTINO / Pergolesi

Lazzaro se pencha avec difficulté à la fenêtre de la maison basse pour bloquer les lourds volets de bois. L'aube était fraîche. Il avait été réveillé quelques minutes auparavant par des bruits inhabituels de carrioles et de voix. Il s'était habillé à la hâte, et résigné à faire ce qu'il détestait le plus : sortir dans la rue le ventre vide. Par la fenêtre, il contempla un moment la rue qui menait à la mer, et celle, plus large, qui s'enfonçait dans le centre-ville. Puis il ouvrit la porte qui grinçait sur ses gonds, attendit un instant pour vérifier que sa mère, sourde comme une enclume, ne s'éveillait pas.

Au-dehors, dans les frémissements de la lumière naissante et ceux de la brise de mer qui se levait toujours avec le soleil, Lazzaro ferma les yeux pour profiter de l'instant. Marsilia était si belle, lorsqu'elle dormait encore, lorsque le seul bruit qu'elle faisait était celui du ressac, sa respiration régulière et profonde. Cette transparence de l'air, cette douceur des coloris, cette odeur de mer vivante, étaient comme le corps de sa patrie - un corps qu'il prenait le temps d'étreindre, ce matin, fugitivement, avant de s'abandonner à l'activité du jour. Oui, il y avait un Lazzaro solitaire, contemplatif, silencieux, paresseux, esthète et sage - un Lazzaro qui effleurait comme ce matin l'âme essentielle des choses, et qui en retirait un immense bonheur de vivre - que le Consigliere Calbi devait enfermer à double tour, cadenasser au fond de lui-même. Ce matin, c'était l'heure de la promenade de ce prisonnier intérieur; le Consigliere n'avait pas encore pris du service, et, par la porte ouverte, il le laissait s'échapper un moment, se dégourdir le coeur.

Un nouveau bruit de carriole remit cependant le Consigliere en fonction, et le bruit du ressac et la lumière de l'aube disparurent tout à coup de la conscience de Lazzaro. Que faisaient ces paysans sur la route de la ville ? Ce n'était pourtant pas jour de marché. La carriole qui s'avançait dans sa direction était emplie de meubles et d'effets personnels; un couple et deux grands enfants s'entassaient à l'avant, tandis que deux mioches qui paraissaient frigorifiées étaient juchés, mornes et les yeux battus, à l'arrière. Lazzaro héla le conducteur, qui arrêta, non sans mal, les deux mules qui regardaient effarées le paysage urbain.

- Hola, Signore, dit Lazzaro. Qu'est-ce qui vous amène de si bon matin en ville, avec armes et bagages ?
- Ma femme ne voulait pas rester, expliqua l'homme. Et nos voisins avaient déjà décidé de partir. On leur a emboité le pas.
- Pourquoi ?

- Le Zoccolo, Signore. Les fumerolles, les craquements, les grondements, les tremblements, l'odeur de soufre… Ça vous porte sur les nerfs, au bout d'un moment. On a l'impression qu'il va se mettre en colère, que ça peut arriver n'importe quand.
- Les signes s'intensifient depuis la mort du Roi ?
- On ne dort plus, Signore. Le jour, encore, ça se supporte. Mais la nuit, on dirait que le ventre gargouille de plus belle. On a l'impression d'être niché sur le dos d'un dragon, vous comprenez ? Ma femme n'est pas rassurée.
- Et où allez-vous ?
- J'ai un frère en ville, qui peut nous héberger un moment, le temps que ça se calme. Les voisins sont partis aussi.
- Bon courage, Signore, n'hésitez pas à aller voir le Consigliere Calbi au Palazzo si vous avez des problèmes.
- Merci, Signore. Que la journée vous soit clémente.

Lazzaro suivit des yeux la carriole jusqu'à la voir disparaître, mais, lorsque le calme revint dans la rue, il n'était plus d'humeur à trainer. La Régence de Gemma, c'était principalement lui qui l'exerçait, mais sans les prérogatives qui allaient avec. Non content de devoir répondre à toutes les sollicitations, réfléchir à tous les problèmes et travailler tout le jour, il devait encore attendre le bon vouloir de la Principessa, lui soumettre humblement ses idées et se heurter à ses caprices. Il fallait également la seconder dans des projets qu'il jugeait au mieux inutiles - comme ces stupides cérémonies à la Grotta dei Morti - et au pire, franchement importuns - comme la décision qu'elle venait de prendre d'installer la Cour à la Villa Lorenziana, ce qui impliquait des démarches et des complications de tous ordres.

Lorsque le courrier arriva, une heure plus tard, Lazzaro était en train de débarrasser son propre petit déjeuner et préparait celui de sa mère, qu'il n'allait pas tarder à lever. Le postino était un garçon de treize à quatorze ans, que Lazzaro voyait tous les jours, et qu'il trouvait diligent et efficace.

- Ciao, Lucca. Tu as des lettres pour ma mère ?
- Non, pour vous, Signore Calbi.

Lazzaro fut surpris, car son courrier lui arrivait en général au Palazzo. Quand il reconnut l'enveloppe à la légère teinte mauve, engravée des armes des Albaregno, il sentit son coeur accélérer d'angoisse et de joie. C'était, ce ne pouvait être qu'une lettre de Lorenza.

- Merci, Lucca. As-tu déjà envisagé d'être Petite Main, au Palazzo ?

Les yeux de Lucca brillèrent de surprise.

- Non, jamais, Signore. Pensez-vous que ce serait possible ?

- Réfléchis-y, parles-en à tes parents, lui dit Lazzaro. Nous en reparlerons demain. J'aurai peut-être besoin de quelqu'un de confiance, dans les jours qui viennent…

Le garçon avait mille questions au bord des lèvres, mais Calbi était déjà passé à autre chose, et fermait déjà sa porte. Il entendit, dans la chambre de sa mère, les bruits familiers de son réveil, mais n'y prêta pas attention. D'une main impatiente, il déchira l'enveloppe, et la belle écriture de Lorenza apparut sous le papier mauve, comme une peau désirée sous des vêtements arrachés.

Mon ami,

Je viens de terminer mes lettres pour Gemma et pour Fabio, comme on mange son pain noir, et je peux enfin vous écrire, à vous. Je vous remercie pour la délicatesse infinie de la lettre que vous avez écrite pour m'annoncer la mort de Ridolfo. Vous ne vous êtes pas adressé à moi comme si vous vous attendiez à une explosion de tristesse de ma part; et je vous en suis reconnaissante, car les mines compassées de tout l'équipage et leurs condoléances appuyées me jettent dans un profond malaise. Quand j'ai défroqué mon habit de Reine, il m'a semblé que je pourrais enfin être moi-même, mais il n'en est rien. Les gens m'assignent à des émotions que je n'éprouve pas, et n'ont pas la moindre idée de celles que j'éprouve. Guasparre tout le premier.

Alors, à vous, j'espère pouvoir ouvrir mon coeur. J'espère que, de la même façon que vous n'avez pas reculé horrifié à la vue de mon sein, vous ne reculerez pas horrifié à la vue de ce qu'il contient.

J'ai aimé Ridolfo, pendant nos fiançailles, avec l'enthousiasme d'une jeune fille écervelée. Je détestais tant mon milieu de marchands, ses éternelles affaires d'argent, son ordre établi et ses moeurs bien réglées… Ma passion de l'art, mon désir de liberté, se sont posés, comme des rayons irisés, sur Ridolfo, et l'ont transfiguré. Pour moi, il était une porte de sortie rayonnante, l'incarnation de ce à quoi j'aspirais. J'étais belle, et il m'a choisie comme un metteur en scène distribuant ses rôles : parce que ma jeunesse, ma beauté, mon éducation, mon amour de l'art et ma famille de marchands seraient en tous points parfaits pour le rôle que j'avais à jouer. Un rôle de représentation dans un milieu d'esthètes; un rôle politique dans la Cité. Je crois qu'il n'a jamais regretté son choix. Mais sitôt installée dans mon costume, sitôt sur scène, j'ai commencé à le voir pour ce qu'il était vraiment. Un Artocrate génial, un piètre époux, un Roi irresponsable. Je ne peux pas dire quand j'ai cessé de l'aimer - mais cette lente dissolution de mon rêve de jeune fille était déjà bien entamée quand Ridolfo a commencé à me tromper. Je pense en réalité

qu'il m'a toujours trompée, mais qu'il a simplement cessé de le cacher à un moment donné. Il n'a respecté qu'un temps mes pudeurs bourgeoises, et ma vision de la famille, qu'il trouvait étriquée. Et puis il y a eu des Ballerines, des poétesses, des Petites Mains, une musicienne, une Haute-Couturière. Les premières fois, ce furent des blessures d'amour. Puis ce ne furent plus que des blessures d'amour-propre, et surtout, surtout, des blessures de mère. J'ai surtout souffert à travers Guasparre et Gemma. Quand Sofia Calvenzano l'a emporté loin de moi, à la Villa Ridolfina, j'étais presque soulagée. Et, s'il ne m'avait pas arraché mes enfants de loin en loin, j'aurais été plutôt heureuse. Le pire est advenu quand il a dégringolé. Lui qui m'avait utilisée et trahie, lui qui m'humiliait ostensiblement devant sa cour émerveillée, lui qui me reléguait, comme une vulgaire marchande, aux tâches les plus ingrates de l'administration royale, pour garder jalousement les feux de la rampe - j'ai découvert que c'était à moi de le prendre en charge, de le soigner, de le porter à bout de bras, de supporter son malheur, sa folie, sa saleté, sa haine, d'en avaler chaque jour une dose écoeurante, de sentir son poids m'entrainer par le fond, sans cesse. Je n'ai plus jamais eu un matin d'insouciance. Cet homme déchu dans la chambre contiguë de la mienne, cet homme-larve, je vous l'écris en tout petit, comme un murmure : j'ai parfois souhaité sa mort. Mon deuil de lui était déjà fait, et, de mon amour, comme d'un vin évaporé, il ne restait que la lie, une liqueur amère et épaisse, qui vous collait à la bouche comme du sang, et que vous ne pouviez pas avaler.

Lorsque j'ai lu votre lettre, j'ai immédiatement imaginé son corps plongeant dans l'abysse. Ce poids mort, dont je suis enfin délestée, descendant au gouffre. Et moi, moi, enfin libre d'essayer de refaire surface.

Lazzaro, brûlez cette lettre après l'avoir lue, que votre large coeur soit le seul réceptacle de cet aveu…

Par une étrange sorcellerie, il me semble pourtant, d'une certaine manière, avoir pris sa place. Comme lui, j'ai passé le relais du pouvoir. Comme lui, je suis enfermée dans une cabine étroite. Comme lui, je prends des drogues. Comme lui, je fais peser tout autour de moi la gravité du mal dont je suis atteinte. Comme lui, je suscite un secret dégoût, une horreur inavouable, chez mes proches. Guasparre me fuit. Seules, la Petite Main que vous m'avez donnée, Agnese, et l'étrangère Aelenor, me témoignent une sollicitude réelle, et m'apportent de l'apaisement. Les premiers jours, la nausée m'a clouée au lit. Mais depuis deux jours, j'arrive à monter sur le pont de temps en temps pour regarder la mer.

Je réfléchis beaucoup, dans cet espace étroit. Les drogues d'Agnese me font parfois flotter entre deux eaux, mais j'ai aussi des moments de grande clarté mentale. Le

confinement de mon corps semble libérer mon esprit. Je vous écrirai, bientôt, pour vous parler de tout cela. Mais je suis fatiguée à présent, et il me reste juste assez de forces pour vous poser quelques questions.
J'ai entendu dire que le Zoccolo avait envoyé dans le ciel une immense gerbe de feu, et qu'il grondait tous les matins, mais il circule tant de rumeurs absurdes dans les ports…
Plus important : comment trouvez-vous Gemma ? Elle et Fabio parviennent-ils à s'entendre ? Vos soupçons sur mon fils ont-ils été dissipés ? Et vous, vous, mon cher Lazzaro, avez-vous le temps de penser un peu à moi, dans vos journées que je devine surchargées ? Il me semble que vos pensées, même lointaines, me sont d'un grand secours.
Transmettez ma tendresse à Rigarda, et dites lui que je lui écrirai bientôt.
Parfois, je me dis que j'aurais dû laisser Guasparre à Marsilia, et partir mourir avec vous.

À vous,
Lorenza.

@@@@

Tout en dirigeant ses pas, en fin de matinée, vers la dernière adresse, Lucca observa plus attentivement l'enveloppe. C'était le même papier mauve que pour le Signore Calbi, mais une autre écriture, plus ronde, moins stylisée : « Alla Signora Santa, Oubli, Charmes, Onguents, rue de l'Achevoir, Marsilia ».
Il y avait eu deux autres enveloppes, destinées à la Régente et à son frère, mais il n'avait eu que le temps de les apercevoir avant que des Petites Mains hautaines s'en saisissent pour les apporter en personne au Palazzo. Depuis le temps qu'il travaillait comme postino, il avait toujours considéré les Petites Mains comme des demi-dieux, créatures amphibies capables de se mouvoir et de respirer dans les eaux irisées du Palazzo, et qui, lorsqu'elles sortaient à l'air de la ville, paraissaient encore étinceler d'un ruissellement d'Art. Aussi la proposition du Consigliere lui trottait-elle dans la tête avec insistance, et le saisissait-elle de joie et d'effroi.
Lorsqu'il poussa la porte de l'échoppe, il ressentit un curieux malaise; pas comme s'il plongeait dans des eaux merveilleuses, mais comme s'il pénétrait dans l'atmosphère ouatée et saturée d'un tombeau. La Signora Santa était dotée des plus étranges yeux verts qu'il eut jamais vus sur un visage; et elle le considérait avec une sévérité moqueuse, depuis l'arrière obscur de son comptoir, où ses mains étaient occupées, comme des

animaux autonomes, à un travail manuel non identifiable, dont s'exhalait une odeur douceâtre.

- Eh bien, vas-tu demeurer ainsi la porte et la bouche ouvertes ?
- Non, Signora, dit Lucca vivement en refermant derrière lui. J'ai une lettre pour vous.

La femme, sans cesser le manège de ses mains, le regarda fixement tandis qu'il s'approchait pour déposer l'enveloppe sur le comptoir.

- Mes mains sont occupées, dit-elle. Et mes yeux ne voient plus très clair.

Lucca la dévisagea, et, d'une manière effrontée et sans malice, tendit la tête au-dessus du comptoir pour voir ce qu'elle faisait derrière.

- Veux-tu bien rester à ta place, postino ? On ne regarde pas derrière le comptoir des dames.
- Si vous n'y voyez plus, je peux peut-être vous aider, dit-il avec simplicité, tout en balayant du regard les étagères recouvertes de pots et de fioles. On raconte en ville que vous êtes un peu sorcière, ajouta-t-il. Est-ce vrai ?
- Oui, dit-elle calmement.
- Oui, je peux vous aider, ou oui, vous êtes un peu sorcière ?
- Tu pourrais me faire la lecture de cette lettre, pendant que je finis mon travail. Et ensuite, si tu as bien lu, je répondrai à ton autre question, et, comme tu es manifestement agité par une décision qui te taraude, je te ferai l'aumône d'un conseil. Un conseil de strega.

Lucca réfléchit un instant. Il avait fini sa tournée, et cette femme aux yeux verts était de loin la personne la plus intéressante qu'il eût rencontrée de la matinée. Il se saisit de l'enveloppe, et, avec précaution, la déchira proprement pour sortir la lettre.

- Attends, dit-elle.

Il la vit s'essuyer rapidement la main, et toucher l'enveloppe du bout de ses doigts, puis appuyer dessus comme si elle voulait en exprimer l'encre. Un sourire vague illumina ses lèvres, faisant comme une éclaircie dans son visage.

- Ma fille, murmura-t-elle.

Puis elle se reprit, ses lèvres minces revinrent à leur position austère, et elle émit un petit claquement de langue impatient.

- Allez, lis, qu'attends-tu ?

Le Postino s'éclaircit la voix, et lut, d'une voix fraîche et claire, en mettant le ton comme s'il lisait un roman.

Mère,

Il me semble que l'intervalle de temps qui nous sépare est immense, et j'ai peine à croire que cela ne fait que deux semaines que nous avons mis à la voile. Mais vous m'avez enseigné que le temps déborde de toutes les mesures, et j'accepte donc ce que je sens : l'enfance est restée à quai, tandis que la vie m'emporte bien loin. Bien haut serait peut-être plus juste - car si la Libertà évolue le long de l'horizon, je sens que mon voyage intérieur, lui, est un envol.

Le Prince ne respire que pour moi, voit le monde à travers mes yeux, et mon corps est son temple. Il en vient à délaisser parfois ses responsabilités de capitaine et cela crée des frictions avec l'équipage, ainsi qu'avec la Reine, dont j'arrive, grâce à vos enseignements, à apaiser les douleurs, et qui me veut à ses côtés à tout instant. Mais je laisse là ces sujets qui ne vous intéresseront pas.

Il y a sur le bateau deux femmes qui disposent d'un pouvoir à la fois semblable au nôtre, et différent. La femme des montagnes, Aelenor, vient souvent visiter la Reine. Je ferme ma bouche et ouvre les yeux, comme vous me l'avez enseigné, et je joue pour elle la comédie de la Petite Main dévouée. Elle ignore, je crois, ce dont je suis capable. J'ai perçu, en touchant ses effets personnels, les reflets d'une puissance qui m'est inconnue, et qui me semble passer par la parole et par l'esprit, plutôt que par les mains et par les choses. Lorsque la douleur résiste aux drogues et aux massages, ses paroles graves, étranges à entendre, parviennent à la museler. La Reine et elle passent de longs moments ensemble, mais je suis le plus souvent exclue de ces entretiens.

Et puis, il y a à bord une prêtresse de la Mère. Je sais que vous vous êtes souvent moquée de moi lorsque je me rendais au temple de Porphyre, et je sais aussi le peu de crédit que vous accordez aux religions en général. Cette Marla, cependant, s'est entichée de moi - j'ai même cru au départ qu'il s'agissait d'une fantaisie érotique. Mais il s'avère que ce sont mes yeux verts, caractéristique fondamentale de sa Déesse, qui l'ont fascinée. Elle m'a proposé de suivre son enseignement, et de la rejoindre tous les jours, à l'aube. Pour l'instant, elle m'a appris à demeurer parfaitement immobile, et à perdre peu à peu la conscience de mon corps. Ce matin, j'ai ressenti comme un étrange décrochement - comme si mon esprit parvenait à s'extraire de la chair comme d'une gangue mûre. La sensation était vertigineuse et n'a pas duré longtemps; cependant, cette expérience me fait penser que la prêtresse peut me transmettre une partie de son pouvoir. Elle parvient à imposer le respect par la force du regard, et il me serait bien utile de pouvoir tenir en

respect tous ces mâles solitaires qui me font l'effet de bêtes brutes prêtes à se jeter sur moi.

Je pense à vous, ma mère, à ce que les hommes vous ont fait subir dans votre pays de pilleurs et de violeurs, et que vous ne m'avez jamais dit. J'ai entendu le Prince dire que nous allions passer au large des îles Kornog, et j'ai obtenu de lui que nous nous y arrêtions, sous prétexte d'avitaillement. Je voulais voir de mes yeux les rivages qui vous ont forgée. Je vous dirai ce que je suis parvenue à apprendre… Car je ne fais que cela, auprès du Prince, auprès de la Reine, auprès de la femme des montagnes, auprès de la prêtresse de la Mère, et dans le berceau de notre lignée : apprendre. C'est une soif qui ne s'arrête plus, et je ne sais plus si j'ai soif de savoir ou de pouvoir, car les deux me paraissent aujourd'hui indiscernables.

Je vous espère en bonne santé, et vous écrirai dans quelques jours.

Votre humble fille,

Agnese

- Postino ? dit Santa après un silence. Je vais te poser une question, et tu vas bien réfléchir avant d'y répondre. Si ta réponse me convient, je te donnerai, en plus de mon conseil, un charme de chance.
- Je suis prêt, dit Lucca.
- Que te semble, mon fils ? Cette lettre prouve-t-elle que ma fille et moi sommes des sorcières ?

Lucca eut une réponse toute prête qui faillit jaillir de ses lèvres, mais il se souvint à temps de la recommandation de Santa. Pourquoi lui posait-elle cette question, dont la réponse paraissait trop évidente ?

- Il me semble, dit-il avec un ton de fausse désinvolture, tout en repliant le papier avec soin, que je ne vois pas du tout de quelle lettre vous parlez.

Santa eut un petit rire sec, qui pétilla comme une flambée.

- Ta réponse me convient, postino. Expose-moi ta situation.

Lucca commençait à penser que c'était son jour de chance.

- Le Signore Lazzaro Calbi m'a demandé de réfléchir à la possibilité de devenir Petite Main au Palazzo. Je ne sais si je dois le prendre au sérieux, et accepter sa proposition.
- Voici mon conseil, postino : accepte. Les Artocrates sont des imbéciles. Mais le Signore Calbi est un homme avisé, qui a reconnu en toi les qualités que j'ai vues moi-même. Son offre est honnête. Et tu feras probablement du chemin au Palazzo, si tu sais tenir ta langue et ouvrir tes oreilles.

Lucca sourit.

- Merci pour votre conseil, la mère. Et mon charme de chance ? demanda-t-il, sans gêne.

Santa se dirigea, sans se presser, vers un coffre dont le couvercle, en s'ouvrant, dégagea de puissants effluves de bois de santal. Lucca, avec curiosité, s'approcha, et regarda par dessus l'épaule de la Strega.

- Tu n'as pas peur de moi, postino ?
- Non, Signora.
- C'est une erreur. Tu devrais avoir peur de moi, car je pourrais te donner un charme maléfique, ou te faire respirer les vapeurs d'un poison mortel.
- Et moi, la mère, je pourrais vous assommer ou vous tordre le cou, dit Lucca sans se départir de son sourire.

Santa fit à nouveau claquer sa langue, et farfouilla plus avant dans son coffre, avant de se relever. Elle avait déniché, tout au fond, un médaillon représentant un petit visage hilare, finement sculpté dans une pierre blanchâtre, légèrement translucide.

- Tiens, celui-ci te va bien. Si tu me fais confiance, accroche-le à ton cou.

Le garçon saisit délicatement l'objet.

- Comment puis-je être sûr que ce charme n'est pas maléfique ? demanda-t-il.
- Tu ne peux pas, dit-elle.

Lucca le regarda un instant.

- Je n'ai pas de chaîne, ni de ruban, pour l'accrocher, dit-il.
- Et alors ?
- Vous n'en auriez pas un ?
- Je ne suis pas bijoutière, ni mercière. Mais je peux te vendre un onguent, si tu veux, ou de l'Oubli.

Lucca empocha le médaillon et posa ses yeux rieurs dans les yeux verts qui le toisaient. Puis, après un petit salut de la main, il sortit avec précipitation, comme s'il avait peur que la Strega ne se ravise, ne le rattrape, ne lui fasse rendre le médaillon, le conseil, et surtout ne fasse tourner la chance en sa défaveur.

Une fois sorti, il remonta la rue de l'Achevoir, et, au détour de la rue, s'immobilisa en vue du Palazzo. Le gigantesque bâtiment eût certes mérité une esplanade ouverte permettant d'admirer les décorations sans nombre de ses façades, l'harmonie de son ensemble et ses proportions colossales. Mais le Palazzo, adossé à une falaise d'un côté, au bord de la mer de l'autre, était de surcroît étranglé dans la ville qui avait poussé, anarchique, tout autour de lui. Si ses étages supérieurs étaient visibles depuis la Grotta dei Morti, et

depuis la mer, la Porta Prima, les escaliers monumentaux et la majeure partie des façades basses étaient comme des monstres énormes qu'on ne pouvait voir qu'à travers l'ouverture étroite d'une caverne : son corps d'une effroyable beauté, comme s'il craignait de choquer la vue des mortels, se cachait derrière les toits, les maisons et les temples. La perspective en était toujours bouchée, et lorsque l'oeil parvenait à en attraper un somptueux aperçu, c'était toujours avec le regret de ne pouvoir embrasser sa forme entière. Le Palazzo était la Beauté elle-même, toujours entrevue, toujours fugitive, à jamais inaccessible, laissant au coeur de chaque Marsilien le désir et le regret de son corps à la fois présent et absent, réel et imaginaire, dans lequel on pouvait pénétrer mais qu'on ne pouvait jamais voir.

Lucca buvait des yeux chaque parcelle du Palazzo, et suivit goulument le déplacement d'un groupe de Petites Mains qui, dans des robes colorées et légères, descendaient presque en volant les marches de la Porta Prima. Il éprouva un pincement de joie, et le petit visage hilare, dans l'ombre de sa poche, éclata d'un rire invisible.

Chapitre 5. LE MEMOIRE ET LES CARTES Brahms ou Pergolesi duo triste ou Chaccone

Fabio se sentait tourmenté, depuis le matin. Taraudé par une tâche à accomplir qu'il ne parvenait pas à se rappeler. Cette sensation désagréable l'avait accompagné dans toutes ses démarches, qui avaient été nombreuses. Il avait fallu reprendre en main les comptes du Palazzo, faire l'inventaire des coffres, estimer le nombre des créanciers. Le Questore était un vieillard débile, qui se contentait depuis des années d'ouvrir les vannes pour verser les sommes demandées par tout un chacun, sans jamais rien écrire, ni jamais rien compter. L'hémorragie financière que cette incurie avait entrainée était massive - Fabio en avait presque mal, lorsqu'il essayait de la chiffrer. Fort heureusement, la situation n'avait pas atteint un point de non retour. La manne d'argent amenée par Guasparre n'était pas encore épuisée, et il était temps encore de mettre de l'argent de côté, et de fermer les vannes.

Et puis, il avait continué à mener son enquête sur les derniers jours de Ridolfo. Et, à travers les paroles confuses de la jeune Graziella, qui avait été la Petite Main de ses parents, il avait cru comprendre que les appartements parentaux communiquaient entre eux, ce qu'il ignorait jusqu'alors. Usant de son autorité princière, il avait demandé à pénétrer dans les appartements de la Reine, et n'avait rien trouvé. Il faudrait donc aller chercher cette enfant stupide et la mettre en demeure de prouver ses dires. Si sa mère avait eu la capacité d'espionner son père, l'idée d'un complot gagnait évidemment en probabilité.

Il fut dérangé dans ses réflexions par le vacarme de ses trois enfants, qui se poursuivaient dans les appartements, sans aucun égard pour les Petites Mains censées les surveiller.

- Corrado ? appela Fabio.

Sa Petite Main personnelle, un jeune homme sérieux et diligent, accourut depuis la petite pièce attenante au bureau de son maître.

- Oui, Altezza ?
- Où est ma femme ?
- Elle au Temple de la Mère.
- Ah oui, c'est vrai.

Les enfants lui cassaient les oreilles, malgré la porte fermée, et chaque nouveau bruit qu'ils faisaient augmentait la colère qu'il ressentait envers eux. Colère injuste, sans doute, mais qu'importait ? Ils étaient un réceptacle idéal pour toute la frustration accumulée,

qu'il sentait chauffer et monter en pression au fond de son âme, et dont les éruptions verbales le soulageaient un peu.

L'aînée, Lucrezia, avait presque douze ans, et commençait à répondre. Il l'avait giflée la semaine dernière, lorsqu'elle avait réclamé de suivre un enseignement artistique, et elle lui battait froid. Le second, Puccio, dix ans, avait conscience de sa supériorité de mâle, et Fabio l'encourageait à prendre le dessus sur sa soeur, qu'il surpassait dans presque tous les sports. Le dernier, Dino, le préféré de leur mère, n'avait que quatre ans, et Fabio ne savait pas ce qui l'exaspérait le plus, entre sa difficulté à parler, ses plaintes continuelles, ses éclats de rire idiots, ou la tendresse immodérée que lui témoignait Nicolina.

Lucrezia, ce soir, avait annoncé qu'elle souhaitait être seule, et ses frères, par jeu, la poursuivaient, l'attrapaient, l'étreignaient, la harcelaient de baisers. La fillette, très vite, s'était mise en colère, et en avait appelé aux Petites Mains, sans grand succès. Elle cherchait désespérément un coin tranquille, et sa course effrénée la fit heurter à la porte de son père. Une porte qui semblait plus haute et plus sévère que les autres, et que toute la maisonnée, à toute heure, se devait d'entourer d'un halo de silence et de respect.

Elle se figea en entendant son père pousser violemment une chaise pour venir ouvrir - ses petits frères s'étant déjà carapatés, elle resta seule, décoiffée, haletante, devant la silhouette menaçante dans l'embrasure de la porte.

- Que signifie, Lucrezia ? Tu te comportes comme une Artocrate débraillée. Tu n'as de respect pour rien et tu te complais dans l'excitation stérile et les jeux stupides.
- Ce n'est pas moi ! protesta l'enfant.
- Regarde-toi, petite souillon. On dirait une érotiste qui sort d'une orgie, avec ta robe déchirée et ta coiffure en désordre. Puccio !

Le petit garçon arriva et Lucrezia eut dans le regard une flamme de haine pure, lorsqu'elle le vit recoiffé, tiré à quatre épingles.

- C'est lui qui me poursuivait, il entrainait Dino, gémit-elle.
- Arrête tes jérémiades, je t'ai déjà dit de ne pas parler avec cette voix plaintive, la tança Fabio. Tu es l'aînée et tu te dois de montrer l'exemple. Tu es une femme et tu dois apprendre dès maintenant la retenue et la décence.

Puccio, l'air compassé, s'adressa à son père :

- Vous m'avez appelé, Père ?
- Comment se fait-il que je sois dérangé par vos cavalcades à cette heure ?
- Je suis désolé, Père. Cela ne se reproduira pas. Lucrezia s'ennuyait et nous a proposé de jouer, et j'aurais dû refuser.

La haine, qui avait affleuré tout à l'heure au regard de Lucrezia, embrasait maintenant tout son être. Puccio lui lança un regard moralisateur, d'une perversité à peine concevable, et elle se tourna malgré elle vers son père pour le prendre à témoin. Mais, devant le visage fermé et buté, elle éclata en sanglots.

- C'est cela, pleure, dit froidement Fabio. Les larmes sont toujours le dernier argument de ton sexe.

Quand Lucrezia, vaincue, eut disparu, Fabio congédia Puccio et rentra dans son bureau. Les meubles encaustiqués luisaient comme des miroirs, et sa collection d'instruments de mesure, pour la plupart en cuivre, réfléchissaient paisiblement la lumière mordorée du soleil. Il ressentit un certain relâchement de sa tension en portant les yeux sur sa dernière acquisition, une machine à calculer mécanique, dont les six roues dentées, comme un mystérieux alignement de planètes, faisaient en tournant un cliquetis de clé. Dans l'ordre quasi mathématique de son bureau, un seul objet faisait tache, et Fabio exulta en songeant que c'était là justement ce qu'il cherchait à se rappeler depuis le matin : posé sur son secrétaire, étalant l'indécence de sa peau blanche et poilue, était posé le mémoire des étrangers. Comment avait-il pu l'oublier ?

Il s'assit dans le silence restauré de ses appartements - un silence coulé dans les larmes muettes de sa fille - et ouvrit le mémoire. À première vue, cela paraissait incompréhensible, et il fallut à Fabio toute l'obstination de son caractère têtu pour s'y atteler pendant des heures. Le crépuscule eut le temps de descendre, de répandre ses nappes d'ombre, d'éteindre les astres de cuivre de ses instruments de mesure, de fatiguer ses yeux. Corrado vint allumer les lampes, qui firent autour de lui un halo perdu au milieu des ténèbres; on le prévint que sa femme rentrait, que sa famille dinait, que sa femme se couchait - sans que ces nouvelles n'entamassent en rien sa détermination. Il ne se coucherait que lorsqu'il aurait vaincu ces schémas énigmatiques et ces lignes de chiffres.

Lorsque la lune se leva, il avait compris l'architecture générale du compte-rendu. Les étrangers avaient relevé un certain nombre de phénomènes, dont les valeurs allaient en s'intensifiant, jusqu'à une acmé indiquée sur un calendrier bizarre, légèrement différent de celui qui avait cours à Marsilia. Lorsque la lune passa derrière la Grotta dei Morti, et que l'obscurité se fit plus profonde sur la mer, Fabio avait identifié la date comme étant celle de la mort de Ridolfo, et il ne tarda pas à comprendre que toute l'étude portait sur le Zoccolo. Quand l'étoile du matin commença de poindre, il avait compris que les relevés, qui continuaient après la création du Dragone, montraient, après une baisse brutale mais éphémère, une activité redoublée. Les valeurs ne continuaient pas à descendre, au

contraire; certaines même s'affolaient et remontaient plus haut qu'avant l'événement. Aux premières blancheurs de l'aube, il reprit l'ensemble des pages depuis le début, et un étrange récit commença à se former dans son esprit.

Car il s'agissait bien de cela : un récit. Ce livre, écrit dans la langue barbare de la science, était pourtant semblable à tous les livres, et racontait une histoire. Une histoire qui prenait racine dans le passé et qui se déployait dans l'avenir, comme toutes les bonnes histoires. Et les fées de la Nuit, penchées sur son épaule dans le halo de sa lampe, l'avaient rendu capable de la lire enfin. Le volcan avait connu une activité forte, et surtout, croissante, depuis plusieurs mois. Etait-ce la raison pour laquelle ces savants étrangers étaient venus à Marsilia ? La réponse à cette question devait se trouver dans le texte écrit en première page, dont Fabio ne reconnaissait pas la langue, et qu'il ne pouvait déchiffrer. Une fois sur place, les étrangers avaient installé des machines pour effectuer des relevés, des expériences. D'après les schémas de ces machines, Fabio devinait qu'ils avaient mesuré les bruits, les tremblements, la température aux endroits où le volcan entrouvrait ses entrailles et soufflait ses gaz fétides, et d'autres phénomènes encore qu'il ne parvenait pas à comprendre. L'écriture de plus en plus maniaque prouvait une inquiétude grandissante; les relevés qui correspondaient au jour du grand craquement étaient écrits à l'encre rouge.

Ils avaient alors espéré, sans doute, que les phénomènes s'arrêteraient là. Ils les avaient surveillés, avec patience, pendant plusieurs jours - jusqu'aux funérailles de Ridolfo. Et dès le deuxième jour, dans la nuit, les valeurs avaient recommencé à monter, inexorablement, erratiques, faisant des bonds encore plus imprévisibles qu'auparavant. Une énergie déréglée continuait à travailler la montagne de feu; ce qui était arrivé arriverait à nouveau. Le Dragone n'était pas la fin; c'était un début. Lorsqu'ils l'avaient compris, ils avaient décidé de quitter l'île, non sans avoir essayé de donner à ses habitants les douloureuses lumières de leur travail.

Les dernières pages étaient, indubitablement, des cartes de Marsilia. Maladroites, mais parfaitement reconnaissables. Fabio pensa qu'elles avaient dû être copiées, à main levée, sur des cartes de navigation. Sur ces cartes avaient été indiquées le Palazzo et le Port, mais aussi les Villas qui parsemaient le Zoccolo, les zones agricoles, les bois, les chantiers navals. Sur chaque carte, une zone était hachurée. Un cône allait s'élargissant à partir du volcan, suivant un vecteur variable. Ce souffle brûlant, la main fébrile, inattentive à l'esthétique, mais terriblement précise, terriblement vraie, le matérialisait à l'encre rouge. Sur toutes les cartes, les contreforts directs du volcan étaient dévastés; la Villa Ridolfina, et surtout la Villa Lorenziana, toutes les villas de la via Serpentina,

disparaissaient sous les rayures sinistres. Dans la plupart des cartes, les hachures recouvraient la plaine jusqu'aux chantiers navals, sans dépasser la Grotta dei Morti. Dans la plupart des cartes, sauf une, le Palazzo était épargné.
Fabio resta songeur, au balcon de son bureau. Les brumes du matin, vaporeuses, grises et roses, faisaient monter de la mer une odeur de nuit salée.

@@@@@

Dans sa chambre, Lucrezia se faisait mal aux yeux à force de pleurer. Les sanglots qui la défiguraient lui faisaient claquer la mâchoire.
Elle essayait de prier la Mère, mais sa petite tête accablée, échauffée et fondue par les larmes, ne parvenait à former aucun discours cohérent. Elle ne savait qu'une chose, elle détestait les hommes, tous, sauf Dino. Puccio était moralement plus dépravé encore que son père - c'était pourtant à ce dernier qu'elle vouait la haine la plus farouche, parce qu'il la réduisait toujours à l'impuissance. Au début de cette année, il avait exigé qu'elle se séparât de toutes ses poupées. La semaine dernière, lorsqu'elle avait rencontré sa tante Gemma qui lui avait proposé de s'inscrire à des cours de Haute-Couture ou de musique, et qu'elle en avait proposé l'idée à table, son père l'avait giflée. Elle se souvenait encore du regard triomphant de Puccio, qui jouissait littéralement de chacune de ses humiliations. Quant à aujourd'hui - elle ne pouvait y repenser sans que ses yeux asséchés comme des lacs anciens, ses yeux désertiques, ne s'exorbitent en larmes de feu.
Un jour, peut-être, elle serait Régente, et elle mettrait tous les hommes en prison. Sauf Dino.

@@@@@

Cela faisait vingt ans, sans doute que Ridolfo avait été arraché à Sofia. Mais elle n'avait jamais ressenti sa perte de cette façon concrète, physique. L'absence de Ridolfo s'était matérialisée à sa mort, était devenue comme le centre de gravité invisible du monde, et il n'était pas de vent, de bruit, de chant d'oiseau, d'averse, qui ne se répandît dans sa direction. Que le Zoccolo eût craqué au moment de sa mort n'étonnait nullement Sofia; car ce n'était que l'une des mille manifestations de cette mort qui avait envahi et transformé la nature tout entière. Elle se dirigeait, comme chaque matin, à l'aube, vers la Grotta dei Morti. Il lui semblait qu'en cette extrémité de la terre, où le corps déchiré et chéri de Ridolfo avait laissé ses dernières traces, pesé de son dernier poids, une fissure

entre ce monde et celui d'après s'était ouverte. A travers les anfractuosités de la roche, dans les échos profonds qui lui parvenaient, il lui semblait parfois deviner cet autre monde, le toucher presque, en sentir le parfum lourd, humide et caverneux. Alors elle s'agenouillait et murmurait des tirades de théâtre, que personne n'entendait, et dont les ondes timides, fragiles, se frayaient un passage jusque dans l'Abisso. Ridolfo lui répondait. Il n'y avait pas de souffle de brise, pas de bruit de vague, pas de giclée d'embruns, pas de rayon de lumière, pas de fleur surgie au long du chemin, qui ne lui fût envoyé par lui. Il l'enveloppait de son immense présence, si royale maintenant qu'elle commandait aux quatre éléments. Il était dans la flamme, dans la mer, dans le roc et dans le vent. Il était dans la lumière. Et elle l'entendait, distinctement, appeler Marsilia à lui.

On pouvait la voir, sur les chemins, ou au bord de la mer, avec un sourire étrange sur les lèvres. Elle parlait seule, éclatait parfois de rire, esquissait quelques gracieux pas de danse, prononçait d'absurdes remerciements en ramassant une pierre colorée ou une rose sauvage, dont elle froissait les pétales à force d'en humer compulsivement le parfum. Elle avait rejeté le noir et ne se vêtait plus que de tissus soyeux et colorés. De loin, on eût pu la prendre pour une jeune fiancée, ou pour une apparition revenue du temps jadis. Ses longues stations sous l'effigie de Ridolfo, devant laquelle elle se prosternait souvent pendant des heures, mettaient les autres visiteurs mal à l'aise. Puis, poursuivant son dialogue mystérieux avec le monde, ignorant la faim et la soif, elle poussait souvent jusqu'au volcan. Le Dragone, qu'elle regardait d'en bas, lui apparaissait comme une oriflamme, et gonflait son coeur de fierté et d'amour. Elle avait découvert une pente, au bord de la Via Serpentina, où le volcan entrouvrait ses flancs. Des fumerolles, des vapeurs de soufre, des borborygmes, éclataient de loin en loin, comme des bulles, et elle guettait amoureusement leur apparition. Il lui semblait se coucher sur le ventre de son amant, et prêter l'oreille, à travers la peau, à un monde organique secret, dont les viscosités ne la répugnaient pas. Elle restait là, longtemps, et revenait au quartier dell'Arte épuisée et crottée, ses soieries déchirées, des fleurs cassées, ou déjà fanées, mal attachées à ses cheveux en désordre.

Les Ballerinas, qui avaient au départ continué à s'entrainer sans elle, avaient fini par déserter la salle de danse; et seule Dea, fidèle, l'attendait. Elle avait déjà perdu Isabella, et souffrait de perdre encore la Maestra. Elle donnait des ordres à la Petite Main pour que cette dernière soit lavée et sustentée, et s'installait, assise en tailleur, au milieu de la scène, avec le jeu de tarots que Sofia aimait tant. Les arcanes majeurs étaient les seules choses dont Sofia consentît à parler, les seules choses qui lui semblaient mériter de sortir du silence.

- Maestra Calvenzano, appelait doucement Dea quand elle voyait la silhouette de la Chorégraphe s'approcher de la scène.
- Ah, Dea, comme c'est gentil d'être venue me voir, disait Sofia.

Dea, qui venait tous les jours, ne relevait pas.

- J'avais envie de lire les cartes avec vous, Maestra.
- Quelle excellente idée.

Avec une certaine grâce, et tout à fait comme si elle rayonnait d'un bonheur intérieur, Sofia s'asseyait en face de Dea. Et cette même scène se reproduisait chaque jour, avec d'infimes variations. Elles se mettaient alors à tirer les cartes, et, par un mystère que la jeune femme ne s'expliquait pas, et qui la plongeait dans une fascination terrifiée, les cartes qui sortaient étaient toujours les mêmes. Parfois à l'endroit, parfois à l'envers, parfois dans une position légèrement différente, mais toujours les mêmes. L'arcane XIII, l'arcane XX, l'arcane IV, l'arcane XVI, et, toujours, l'arcane zéro. La mort, le jugement, le Roi, la tour, et le fou.

Chaque jour, Sofia Calvenzano proposait une interprétation légèrement différente. Tantôt il lui semblait clair que les cartes parlaient de la folie et de la mort du Roi, et annonçaient que le verdict rendu par la Justice viendrait détruire le règne des Albaregno. Tantôt elle pensait que les cartes signifiaient qu'un accident terrible et mérité provoquerait la mort de ceux qui se précipitaient, les yeux bandés, vers l'abîme. Tantôt elle disait que la mort du Roi était l'évènement déclencheur du terrible jugement dernier qui allait s'abattre sur les fous. Dea se sentait de jour en jour plus angoissée - mais Sofia Calvenzano, du fond de sa folie, la rassurait.

« N'aie pas peur du Jugement, ma chère. Ce sera un jour de feu et de gloire. »

Pendant quelques minutes après la séance de cartomancie, Dea éprouvait une angoisse qui lui tordait la poitrine. Puis elle laissait Sofia et faisait quelques pas dans le quartier dell'Arte.

Il y régnait, comme toujours, une activité et une agitation permanentes. Des chats se coursaient parmi les statues; des modèles nus entraient ou sortaient par des portes, des peintres barbouillés de couleurs, des Hauts-Couturiers chargés d'étoffes chatoyantes, des Petites Mains transportant des plateaux, se bousculaient joyeusement dans les galeries éclaboussées de soleil. Les vues sur le port et sur la mer s'offraient, tout au long de la marche, comme des tableaux scintillants qui se succédaient. Des parfums délicieux de beignets et de rôtis flottaient par les fenêtres ouvertes. Des airs de musique éclataient dans l'air léger, comme des rires mélodieux. Et Dea, insensiblement, se laissait regagner par l'euphorie de la jeunesse et de l'Art.

Chapitre 6. LA MAITRESSE DU CAPITAINE

Le lieutenant Alamanno Bellini, lieutenant en second à bord de la Libertà, se levait tous les matins bien avant l'heure de son quart, et s'offrait le luxe de rester un moment à la proue. Aucun des rares matelots présents à cette heure ne pouvait voir son visage, mais il souriait, dans la lumière de l'aube. Ce moment était une trêve de solitude et de paix dans sa journée réglée par des exigences continuelles. Il aimait à surprendre les bancs de poissons d'argent, qui volaient à quelques pouces au-dessus des vagues sur une grande encablure; à sentir le vent frais sur ses joues rasées de près; à entendre claquer les voiles et grincer les mâts, dans ce silence odorant de la mer qui, le croyait-il, trempait son coeur de sagesse. La faim légère qu'il ressentait le mettait comme en alerte, et la lente apparition des couleurs sur le monde lui donnait le sentiment de participer à quelque chose d'immense, et d'être, mystérieusement, à sa place.

C'est pourquoi, depuis trois jours, il se sentait particulièrement contrarié par la présence importune, pour ne pas dire totalement déplacée, de ces deux femmes sur le pont. La plus âgée, Marla, cette prêtresse de la mer qu'ils avaient déjà transportée quelques semaines auparavant, lui inspirait une franche antipathie depuis le début. Il se faisait fort de ne pas lui adresser un regard, ni un sourire, et de faire en tous points comme si elle n'existait pas. Mais il ne pouvait la rendre invisible, et ses mouvements, ses paroles même feutrées, même inaudibles, le dérangeaient au plus haut point. Quant à la Petite Main, avec ses yeux verts et son air de ne pas y toucher, il ne se passait pas de jour sans que sa présence à bord ne posât un problème. Les hommes la guettaient, la reluquaient, la courtisaient. L'un d'eux l'avait même attrapée et embrassée de force, et le Capitaine était entré dans une rage folle, et l'avait puni avec une sévérité très excessive : l'homme était resté à fond de cale pendant trois jours entiers, avec de l'eau pour toute nourriture. Loin de faire profil bas, et de rester cantonnée dans ses quartiers à servir la Reine, Agnese profitait des longs sommes de celle-ci pour courir le navire en tous sens. On sentait partout le frôlement de ses yeux verts, qui vous caressaient dans le dos, sur la nuque, on entendait le claquement de sa robe, qui se plaquait sur elle pour mieux dessiner ses infernales courbes de femme. Dès qu'elle arrivait sur le pont, Alamanno pouvait ressentir le relâchement de l'effort et de la concentration; comme une risée courant sur la mer, elle perturbait la course du navire. Il savait qu'elle était là avant même de la voir ou de l'entendre - il sentait simplement un changement chez les hommes. Et, particulièrement, chez le Capitaine.

Au début, il n'avait eu que de vagues soupçons. Le Capitaine avait insisté, dans un discours, sur le respect à témoigner envers toutes les femmes du bateau, et particulièrement envers la Reine. Mais, très vite, son Second avait surpris des regards, des sourires, des déplacements nocturnes. La fille le rejoignait dans sa cabine, et, si lui, le Second, l'avait remarqué, il était bien évident que d'autres l'avaient remarqué aussi. Il n'y avait pas d'intimité dans un navire; il n'y avait pas d'heure déserte. Les hommes faisaient corps dans une promiscuité organique, et la distraction du Capitaine avait un effet presque physique sur le reste de l'équipage. Si le Capitaine se payait du bon temps, les hommes avaient bien droit à une petite relâche. L'imagination de ces mâles privés de femmes allait bon train, et dès que le Capitaine et la jeune fille manquaient à l'appel, on risquait des sous-entendus graveleux, des blagues de potaches, que le Second écoutait attentivement, en faisant semblant de ne pas les entendre. Cette jeune fille était une catastrophe pour la cohésion de l'équipage, pour le respect de la hiérarchie en général et du Capitaine en particulier. Elle était source de division, de distraction et de jalousie. Choses qu'Alamanno Bellini considérait comme les pires ennemies du marin.

La jeune fille était présentement sur le gaillard d'arrière, non loin de la cabine du Capitaine. Elle avait trouvé, la Mère savait où, un pantalon et une chemise d'homme, et il pouvait la voir, de loin, assise en tailleur, face à la mer, ses longues tresses blondes à moitié défaites accrochant les premiers rayons. La prêtresse de la Mère, avec ses cheveux courts huilés et tirés en arrière, ressemblait à un esprit surgi des eaux qui se fût attaché à elle. Elle la suivait comme son ombre, et lui adressait continuellement des paroles, un flot de paroles qui ruisselaient sur elle, imprégnaient sa peau et s'infiltraient dans son âme. D'où il était placé, à la proue, le Second devait se retourner pour les voir, et ne pouvait les apercevoir que de dos. Mais leur présence, si discrète fût-elle, comme celle d'un spectre presque imperceptible, inaudible et transparent, n'en était que plus obsédante.

S'il avait pu se rapprocher sans éveiller leur attention, il eût entendu les paroles distillées par Marla.

« Ton corps est un objet du monde, pesant et stupide. Mais ta chair, elle, frissonne de spiritualité, et tu dois parvenir à suivre, à l'intérieur de toi, ce filon fragile, cette veine ténue, qui la relie à l'Esprit. Laisse l'objet inerte et pesant autour de toi, il n'est qu'une coquille, un rempart extérieur, tandis que, t'enfonçant de plus en plus loin à l'intérieur de toi-même, tu découvres en ton sein des espaces infinis. Laisse l'objet inerte, cesse de l'irriguer de ton esprit, coupe mentalement ces membres morts, et sens, oui, sens au

milieu de toi la source du pouvoir, le jaillissement bouillonnant de l'Esprit. Tes mains sont de glace, tes jambes sont de marbre, mais dans ta tête au masque figé, des mondes tournoient et des forces se bandent. Cette puissance en toi, c'est la Mère. Elle t'anime et te relie. Accepte ce mode d'existence où tu n'es plus toi, où ta personne glacée, figée, morte, s'est détachée de toi, comme ton corps inerte. Tu ne fais plus qu'une avec la Mère, tu as perdu ton nom, ton visage, ta beauté, mais tu as gagné l'éternité. Tu es remontée à l'origine de toutes les formes, à la matrice universelle de toutes les âmes. Le pouvoir spirituel qui se trouve là, à l'intérieur de toi, est sans limite. Il franchit les autres corps, traverse les chairs comme si elles n'étaient rien, et atteint tous les esprits autour de toi. Tu seras capable de lire dans les âmes. Tu seras capable d'imprimer des désirs, de soulever des terreurs. Tu auras le pouvoir de la Déesse, qui possède tous les yeux, toutes les mains, tous les ventres, tous les secrets de ses enfants. Tu auras le pouvoir de faire naître et de faire mourir. De faire aimer et de rendre fou. De dresser des trônes et des échafauds. »

Agnese, à ces mots, relâcha sa concentration et retomba lourdement dans son corps, qu'elle découvrit endolori et épuisé.

- Je suis lasse, Marla, dit-elle.

La prêtresse n'insista pas. Elle l'entourait de soins presque amoureux. Lorsqu'elle ne se tenait pas à côté d'elle, et ne lui parlait pas, elle s'occupait souvent de son bien-être. Agnese ne savait pas quoi en penser - cette femme lui était dévouée, depuis leur premier regard, pour une raison qu'elle ne s'expliquait pas. La prêtresse prétendait avoir éprouvé, en voyant Agnese pour la première fois, une sorte d'épiphanie religieuse. La Mère lui aurait adressé un signe, lui serait pour ainsi dire apparue en personne, à travers le corps idéal d'Agnese. Marla disait qu'elle ne pouvait ignorer cette révélation mystique, et que, en attendant d'arriver au siège de l'Eglise de Porphyre, elle se devait de préparer la jeune fille. Préparer à quoi ? C'était là ce qu'Agnese ne parvenait pas à comprendre clairement; mais les bribes de pouvoir que Marla lui donnait étaient bien réelles. La magie de l'esprit, si différente de celle du toucher, était comme un continent dont elle s'approchait, et qui lui dévoilait, de loin, ses contours encore brumeux. Elle n'était, pour l'instant, pas capable de l'utiliser, mais elle ne doutait plus de sa réalité, et elle entrevoyait, un peu plus chaque jour, la façon dont elle l'aborderait. Et puis cette femme, si froide et si méprisante pour le reste de l'équipage, lui témoignait une révérence étrange. Une révérence différente de celle de Guasparre, mais presque aussi forte. Ces marques de vénération paraissaient à la jeune fille d'autant plus incompréhensibles qu'elle subissait par ailleurs les regards

offensants de tous ces hommes, et le despotisme plaintif de la Reine. Agnese, comme une actrice, changeait trois fois de vêtements dans la journée, car elle passait de ses pantalons de l'aube à la robe de la journée, avant d'endosser la splendeur de sa nudité nocturne. Mais elle changeait également de rôle. Servante habile et dévouée, déesse incarnée, objet de désir bestial, et amante adorée - Agnese avait parfois l'impression de se perdre dans les désirs des autres, et ne savait plus avec qui elle était la plus vraie. Elle repensait alors à sa mère, qui semblait n'avoir aucun désir pour elle, et qui ne lui demandait jamais rien.

- Il est temps de nous retirer, Agnese, dit Marla. Voici le navire qui s'éveille.

La porte de la cabine du Capitaine s'ouvrit, et le regard de Guasparre, en un instant, rencontra celui de sa maîtresse. Des souvenirs de la nuit qu'ils venaient de passer flottèrent un instant entre eux, entre leurs lèvres qui se souriaient à distance. Guasparre était repris de désir pour elle à chaque fois qu'il la revoyait, même après une absence d'un quart d'heure - car le souvenir de sa volupté chatouillait sa langue, démangeait ses doigts, et faisait battre son coeur, avec une intensité qu'aucune sensation présente n'était capable de lui donner. Ce fut Agnese qui, comme toujours, brisa l'enchantement en détournant ses yeux verts - il en ressentit un froid soudain, un vide angoissant, et dut se résoudre à la regarder s'engouffrer dans l'escalier. Alors seulement il jeta un regard circulaire sur le pont - des hommes étaient déjà en train de prendre leur quart, et le regardaient. Leurs yeux gonflés de sommeil n'étaient pas encore capables d'une réelle curiosité, et ils le saluèrent d'un air morne avant de reprendre le fil de leurs occupations.

Guasparre se dirigea vers son Second, à l'avant.

- Lieutenant, dit-il. Je vous informe que nous mettons le çap sur les îles Kornog.

Bellini marqua un temps d'arrêt.

- Puis-je vous demander pour quelle raison, mon Capitaine ?

- Cela fait longtemps que je souhaite dissiper les rumeurs qui courent, parmi les marins, sur cet archipel. Nous en profiterons pour nous ravitailler en eau douce, et en eau-de-vie.

- Mais nous avons l'habitude de nous ravitailler un peu au Nord, à…

- Les habitudes sont faites pour être changées, Lieutenant. Autre chose ?

- Pardonnez-moi, Capitaine. Mais il ne s'agit pas de rumeurs infondées. Les habitants de Kornog sont connus pour des actes de piraterie occasionnels. Et ils ne portent certes aucun intérêt à l'Art.

- Nous ne sommes pas là pour vendre, Lieutenant.

- Nous sommes là pour notre Reine, mon Capitaine. Et il me semble que ce point d'avitaillement représente un détour qui pourrait…

- Il suffit, lieutenant. Ma décision est prise. Je me rendrai à terre avec quelques invités désireux de visiter les lieux.

- Bien, mon Capitaine. Je ne saurais que trop vous conseiller de prendre quelques hommes armés avec vous, et de ne pas vous attarder.

- Je vous remercie de votre conseil, Lieutenant. Prévenez le Timoniere. Vous resterez à bord.

Bellini, que cet échange avait enhardi, ne se laissa pas réduire au silence par le ton sec de Guasparre.

- Mon Capitaine ?

- Qu'y a-t-il, Lieutenant ?

- Me permettez-vous de vous exprimer mon opinion personnelle sur ce que je considère comme un problème à bord ?

- Certainement.

- La jeune fille, la Petite Main de la Reine. Sa présence perturbe les hommes. Je pense qu'elle ne devrait pas circuler aussi librement dans le navire. Et…

Guasparre le fixait, de ses yeux bleus devenus glacials.

- Et ?

- Il y a des rumeurs, mon Capitaine. Que j'essaie de faire taire. Les hommes disent qu'elle vous visite dans votre cabine. Ils ne comprennent pas vraiment quel est son statut. Ils ont beaucoup murmuré lorsque vous avez puni le…

- Que voulez-vous que j'y fasse ? demanda Guasparre d'une voix blanche.

- Il serait peut-être bon de clarifier sa situation.

- Je vous remercie, Lieutenant. Cette conversation est close. Allez prévenir le Timoniere et commandez la manoeuvre.

Le Second inclina la tête et fit un bref salut. Guasparre savait qu'il ne protesterait pas, et qu'il fondrait sur les hommes qui oseraient dire tout haut ce que lui-même pensait tout bas. Bellini était un officier de valeur, et ils avaient développé au cours de leur dernière traversée une sorte d'entente tacite, faite de respect mutuel, de courtoisie et de silence. Guasparre était un Albaregno, et aucun de ses hommes d'équipage n'était de son milieu. Bellini était le fils d'un riche marchand de Marsilia; il ne buvait pas et était avare de sourires, mais il était droit et cela peinait Guasparre de perdre son estime. Il s'appuya au bastingage, et suivit la manoeuvre qu'il venait d'ordonner. Instinctivement, il vérifia la direction du vent en regardant les mouvements des nuages et et des vagues.

- Parés à orser ! cria Bellini. Amurez les basses vergues à tribord !

Tandis que son équipage fidèle et discipliné se disposait à effectuer la manoeuvre, Guasparre songea à la manière dont Agnese lui avait demandé cette faveur. À moitié nue, en train de dénouer ses cheveux… Ce souvenir s'imposait à son esprit avec une vivacité tyrannique.

- Larguez les hautes vergues à tribord !

Les grimpeurs de mâts se déplaçaient maintenant dans la voilure, comme des singes dans un arbre gigantesque. Chaque manoeuvre mettait leur vie en péril, et Guasparre se surprit à suivre leurs acrobaties avec une certaine anxiété.

- Brassez la barre à tribord !

Le Timoniere s'exécuta, avec une précision irréprochable. Le navire commença à virer, très lentement, et Guasparre sentit une ivresse monter en lui depuis le bout de ses bottes jusqu'à ses poumons. La Libertà obéissait, pliait son grand corps docile aux mouvements qu'on imprimait en elle. Comme Agnese, la nuit, lorsqu'elle devinait ce que Guasparre désirait qu'elle fît, avant même que ses gestes fussent ébauchés.

- Perdez du chemin !

C'était le creux de la manoeuvre, le moment où le navire perdait de la vitesse pour faciliter le changement de direction. Guasparre eut, comme toujours, l'impression que la Libertà allait s'encalminer et s'échouer, que la manoeuvre lui avait fait perdre définitivement le vent, l'avait mise hors course, et puis, tout à coup, Bellini cria :

- Brassez toutes les voiles à bâbord ! Réglez les voiles !

Il y eut alors un frémissement, comme si le navire épuisé était traversé par un désir renaissant. Et, dès que les grimpeurs en eurent donné le signal, on entendit :

- Bordez toutes les voiles !

Alors, dans un claquement joyeux, les voiles se tendirent, les mâts parurent se redresser, et le galion accéléra follement, dans un éclat de rire général.

- Bravo, Messieurs ! cria Guasparre. Vérifiez l'assiette !

Bellini, de loin, lui adressa un sourire, et Guasparre le lui rendit. Au loin, on ne devinait pas encore les côtes des îles Kornog à l'oeil nu. Guasparre, réchauffé par la manoeuvre réussie autant que par le soleil du matin, se sentait heureux. Les langueurs de la nuit se prolongeaient dans son corps assouvi et brisé; il se sentait une faim de loup et avait presque oublié les remarques désagréables de son officier en second.

- Mon Capitaine !

Un jeune garçon nommé Pietro, mousse de son état, accourait vers lui.

- La Reine vous demande dans sa cabine, mon Capitaine.

La Reine. Il avait tendance à l'oublier. Et chaque fois qu'il se rappelait sa présence à bord, c'était comme si un nuage obscurcissait le ciel. Elle était là, cherchant à le prendre dans les rets de sa douleur. Il devait à chaque fois faire un effort sur lui-même pour se rendre à son chevet… Surtout le matin, lorsqu'Agnese dormait après sa nuit blanche et ses exercices avec la prêtresse.

La mort dans l'âme et le ventre creux, il descendit l'escalier.

@@@@

Agnese avait été habituée à dormir dans une chambre étroite, rue de l'Achevoir, et l'exiguïté de sa cabine ne la dérangeait pas. D'ordinaire, après avoir administré à la Reine ses drogues du matin, après l'avoir écoutée et massée, après l'avoir aidée à se laver, après avoir changé ses draps et les avoir donnés au mousse chargé de la lessive - qui, manifestement, ne comprenait toujours pas la folie qui consistait d'abord à dormir dans un lit plutôt que dans un hamac, puis à donner à autrui tant de travail inutile en changeant les draps tous les jours - elle prenait une à deux heures de repos. Mais ce matin, les cris de la manœuvre, les mouvements du bateau, la perspective de visiter l'île natale de sa

mère, et les progrès qu'elle faisait dans son apprentissage, concouraient à l'empêcher de fermer l'oeil, et elle était encore parfaitement éveillée lorsque Guasparre pénétra dans la cabine de la Reine. Elle tendit son esprit, et affûta ses sens, de sorte qu'elle parvenait presque à voir la scène qu'elle entendait à travers la fine cloison de bois.

- Ah, mon fils, que je suis heureuse de te voir, dit Lorenza avec un faux entrain.

- Nous nous voyons tous les jours, fit observer Guasparre avec raideur.

Il s'assit sur un tabouret, au pied du lit. La propreté impeccable de la cabine ne parvenait pas à contenir l'odeur du mal qui flottait dans l'air et lui soulevait le coeur. Il lui semblait que c'était l'odeur de sa culpabilité, l'odeur de son indifférence, qui le suffoquait quand il était obligé de regarder sa mère en face. Elle était là, toute petite au milieu du grand lit, amaigrie. Il savait que le mal de mer l'avait tourmentée les premiers jours, et affaiblie. Mais il y avait autre chose. Une chose qui le concernait lui, une chose qu'elle attendait et qu'elle dépérissait de ne pas recevoir. Il savait qu'il aurait dû ressentir une forme de tristesse ou de pitié, qu'il aurait dû éprouver le désir de passer du temps avec elle, pour le cas, de jour en jour plus probable, où ce temps était compté. Il aurait dû avoir à coeur de panser les blessures du passé, de mettre des mots réparateurs sur ces grandes plaies de silence qui lésaient leur relation. Mais rien de tout cela ne se produisait. Elle l'appelait tous les jours, et il répondait tous les jours à son appel. Et chacun d'eux espérait tous les jours quelque chose qui n'arrivait pas.

- Tu as eu mille fois raison de me présenter ces Etrangers, Guasparre. Cette femme, Aelenor, m'apporte une aide précieuse.

- N'est-ce pas le cas aussi de ta Petite Main ?

- Si, bien sûr, Agnese est très douce, mais je parlais d'une aide plus… spirituelle.

- Je suis heureux que tu aies une amie à bord. De quoi parlez-vous ?

- Lorsque j'ai besoin de me distraire, elle me parle des drôles de choses que je trouverai dans sa Cité; mais la plupart du temps, nous parlons… de l'existence, et du sens que nous pouvons lui donner. De son fils, qu'elle a l'impression d'avoir abandonné trop jeune. De l'éthique et de la sagesse de la Cité d'Albâtre. De la mort, aussi.

Guasparre, qui l'écoutait avec un certain intérêt, se rembrunit.

- Ne parle pas de la mort, Maman.

- Je ne cherche pas à me faire plaindre, Guasparre. Mais la mort est un sujet qui m'intéresse de près. Je ne vois pas pourquoi je devrais éviter d'en parler.

Le jeune homme soupira. Il était si beau, songea-t-elle. Plus beau que son père au même âge.

- Ce n'est pas un sujet que j'ai envie d'aborder avec toi, dit-il.

De l'autre côté de la cloison, Agnese entendit cette dérobade, et, malgré le désir, et la tendresse, et la solidarité charnelle qu'elle éprouvait pour son amant, elle ne put se retenir de le juger.

- Tu n'es plus un enfant, Guasparre. Tu devrais pouvoir me supporter mourante. Et me parler comme à un autre être humain, avec le respect que je pense mériter.

- Encore des reproches ? dit-il d'un ton agressif - et tout son corps se tendit comme pour se lever, menaçant de la laisser seule.

- Je ne t'ai jamais rien reproché, mon fils. J'ai accepté ton amour pour ton père, tes bonnes relations avec Sofia Calvenzano, tes séjours à la Villa Ridolfina. Je ne t'ai jamais dit un mot de reproche à ce sujet.

- Certains reproches sont muets, dit-il, buté. Tu étais là, toute noire, toute raide, et j'étais obligé d'emporter avec moi cette image de souffrance qui me suivait, comme un fantôme, dans toutes les joies que je goûtais. J'étais un enfant, je n'avais pas besoin de porter ta douleur.

Lorenza se tut un moment, et, contre toute attente, sourit.

- Tu parles enfin, dit-elle. C'est bien. Est-ce que tu as souffert de me laisser seule, quand tu partais ?

Guasparre sentait des émotions dangereuses remonter du passé, un maelström de colère et de larmes.

- Oui, dit-il.

- Tu ne me l'as jamais dit.

- A quoi cela aurait-il servi ? Le soir, après que je m'étais amusé à la table de mon père, après que j'avais admiré la beauté de sa maîtresse, applaudi à leurs danses, je me retrouvais dans mon lit et je savais que tu étais au Palazzo, seule, dans le silence.

- Et tu m'en voulais de gâcher ta joie, dit-elle, rêveuse.

- Oui.

- Tu aurais pu en vouloir à ton père de nous infliger à tous une telle situation.

- Je lui en ai voulu plus tard.

- Que pouvais-je faire, Guasparre ? Qu'aurais-tu fait à ma place ?

Il se leva, mû par un besoin impérieux de regarder l'horizon marin. Il se trouvait maintenant à côté du lit, et regardait à travers le hublot.

- Je ne sais pas. Je ne me suis jamais mis à ta place, dit-il d'une voix étranglée.

- Ce n'est pas grave, dit-elle. C'est normal, tu étais un enfant, tu n'avais pas à te mettre à ma place. Mais tu n'es plus un enfant aujourd'hui.

Il se retourna vers elle.

- As-tu besoin de quelque chose ? demanda-t-il d'un ton impersonnel.

- Rassieds-toi, je t'en prie, et écoute-moi.

Il s'exécuta, mais tout son corps criait son désir de fuir, depuis le tic nerveux de sa jambe jusqu'à ses regards qui s'échappaient sans cesse vers l'horizon, comme des oiseaux captifs voletant vers une fenêtre close.

- La mort de ton père change tout, dit-elle doucement. Il n'y a aucune assurance que je survive, ni que je sois en état de régner. Tu dois rentrer à Marsilia.

Il s'immobilisa comme si elle lui avait porté un coup.

- Que dis-tu ?

- J'étais déjà très inquiète de laisser la Régence à Gemma, mais là, Dieu sait dans quel état elle se sera mise à la mort de Ridolfo, qu'elle a toujours adoré. Elle va flancher, Guasparre. Marsilia a besoin d'un souverain digne de ce nom.

- C'est hors de question. Je t'accompagnerai jusqu'à la Cité d'Albâtre, comme prévu.

- Non.

Le fils et la mère se regardèrent, et leurs deux volontés têtues, leurs deux têtes couronnées, se heurtèrent.

- Quand nous arriverons à Port-Kharis, poursuivit la Reine, Aelenor et Keller s'occuperont de moi. Nous nous dirons adieu, et tu pourras rentrer directement à Marsilia.

Guasparre, abasourdi, restait bouche bée. Il avait toujours cru que sa mère formait le voeu de mourir dans ses bras, à lui. Il l'avait accepté, et ne comprenait pas ce qu'elle était en train de lui dire.

- Mais je croyais que…

- Je t'aime, Guasparre, beaucoup plus que moi-même. Tu auras été la passion de ma vie. Je donnerais tout ce qui me reste, tous les jours précieux qui me restent, pour pouvoir faire la paix avec toi, et retrouver dans tes yeux l'amour, la confiance et le respect que tu me donnais quand tu étais enfant. Je te demande pardon pour toutes les douleurs que je t'ai fait porter, pour toutes les joies que j'ai gâchées. Et je te pardonne tous tes départs, toutes tes fuites, tous tes silences. Mais je ne veux pas que tu m'accompagnes à Albâtre. C'est moi qui pars, cette fois.

- Toi qui pars ? Et moi, je suis censé retourner à Marsilia, expliquer à tout le monde que je ne sais pas si tu es morte ou vive, que j'ignore absolument tout de ce qui s'est passé pendant des mois, et que je viens m'asseoir sur le trône ?

- Ton père a toujours voulu que ce soit toi, Guasparre. Lazzaro Calbi ne voulait même pas que tu m'accompagnes dans ce voyage, il me disait que la Régence devait te revenir à toi. Le peuple t'adore, les Artocrates te respectent. Prends ton fardeau, et laisse-moi le mien.

- Et si je n'en ai pas envie ?

- Tu feras comme font les adultes, Guasparre. Tu prendras sur toi pour accomplir ton devoir.

- Et qui te dit que je suis un homme de devoir ?

Lorenza, dont les yeux étincelaient de ferveur depuis quelques minutes, se ratatina sur son oreiller.

- C'est à toi de répondre à cette question, mon fils. C'est à toi de choisir si tu l'es, ou non.

Dans son lit étroit, Agnese retenait son souffle, et elle tendit l'oreille désespérément pour entendre la réponse de son amant. Elle se rendit compte que son coeur battait

anormalement vite, et que cette question, qu'elle ne lui avait jamais posée, revêtait pour elle une importance cruciale. Le beau, le troublant Guasparre, qui l'enivrait de ses baisers princiers, ne s'était jamais occupé ni de son père, ni de sa Cité. Il avait fui sa vocation artistique et n'avait pas assumé la création de l'Aube sur la Mer. Il avait rompu son engagement, si léger fût-il, avec Margherita. Sur ce navire, il se comportait davantage comme un homme en lune de miel que comme un capitaine. Et il n'avait pour sa mère aucune de ces attentions vraies, de ces prévenances délicates surgies d'un coeur aimant. Agnese le voyait régulièrement sec et indifférent à tout ce qui n'était pas elle - et, plutôt que de lui plaire, ce constat réitéré la plongeait peu à peu dans le malaise. Qu'allait-il répondre à Lorenza ? Accepterait-il le fardeau qu'elle lui confiait ? Pouvait-il réellement s'en détourner ?

Aucune parole ne franchit les lèvres pleines et insolentes de son amant. Elle n'entendit que le bruit du tabouret repoussé, et celui de la porte qui se refermait dans un claquement sec. Et puis, dans le silence revenu, le petit bruit irrégulier des sanglots solitaires de la Reine épuisée.

L'amour de Lorenza pour Guasparre ne pouvait pas diminuer - et c'était justement de cette intensité forcée que son coeur explosait. Car ce fils qu'elle avait cajolé et protégé, auquel elle avait tout transmis, qui détenait la meilleure part d'elle-même, qui s'était nourri et pétri de sa chair de femme, de son sang et de son lait, qui avait été destinataire de l'offrande de sa jeunesse, n'éprouvait envers elle aucune compassion. Il la regardait dépérir, il la regardait mourir, et ses lèvres ne prononçaient que d'éternelles accusations. Elle regretta, mille fois, de n'avoir pas écouté Lazzaro. N'importe qui aurait pu l'accompagner à Albâtre, tandis que Guasparre serait resté à exercer la Régence à Marsilia. Et n'importe qui aurait été préférable - car elle aurait pu mourir dans sa douce illusion, en imaginant que son fils, s'il avait pu la voir, aurait été tendre, aurait blotti sa tête contre elle, l'aurait étreinte de toutes les forces du petit garçon qu'il avait été. Au lieu de cette illusion qui eût adouci sa mort, elle était obligée de regarder, jusqu'au bout, la réalité en face. Ce grand amour qu'elle éprouvait était asymétrique, et Guasparre, qui lui en voulait déjà d'être malade, serait sans doute soulagé de sa mort. Cette certitude intime, comme une lumière cruelle éclairant une vérité hideuse, longtemps pressentie, fut ce qui lui fit comprendre qu'elle ne survivrait pas. Les sages d'Albâtre pourraient user de leur art autant qu'ils voudraient - l'indifférence de Guasparre la tuait plus sûrement que sa tumeur, en lui ôtant tout désir de vivre.

Chapitre 7. LES ILES KORNOG

On sentait, en s'approchant du rivage, un changement subtil de l'atmosphère, comme si ce chapelet d'îles baignait dans un air différent. Guasparre, pour une fois, ne regardait pas Agnese, assise devant lui dans la chaloupe. Tendu comme un félin à l'approche de l'orage, il scrutait cette gueule dans laquelle il avait voulu se jeter, contre l'avis de son second. Presque sans y penser, il fit un mouvement d'épaule en arrière, qui dénuda la lame du poignard qu'il avait à la ceinture. C'était un réflexe parfaitement inutile. La chaloupe avait été escortée par de toutes petites embarcations, extrêmement rapides.

- Comment peuvent-ils aller aussi vite sur l'eau ? demanda Agnese, stupéfaite.

- Cela s'appelle un galeotto, dit Guasparre. Regarde ce système de manivelles, cela permet à un homme seul d'actionner une hélice mécanique dotée de grandes pales.

- Cela a l'air de demander beaucoup de force, murmura Agnese.

Guasparre acquiesça. Les hommes qu'il avait entrevus jusqu'à présent paraissaient accorder une importance toute particulière au volume de leurs muscles. Si ces Galeotti prenaient leur chaloupe en chasse, il était évident qu'ils seraient rattrapés en un rien de temps. Des mousquets luisants, disposés dans des poches spéciales de leurs vestes frustes, réfléchissaient régulièrement des éclairs de lumière aveuglants. Dans la laideur consternante de leurs vêtements, de leurs bâtiments, et même de leurs embarcations, les armes à feu faisaient figure d'exception. Amoureusement polies, gravées de belles arabesques, ces oeuvres d'art et de mort attiraient le regard de Guasparre. Les Galeotti autour d'eux faisaient, par rodomontade, des figures presque acrobatiques, tout en restant à leur hauteur. Agnese, en alerte, se tenait parfaitement immobile. Et Guasparre était heureux, pour cette unique fois, d'avoir à ses côtés la prêtresse de la Mère, que les Kornogans observaient avec une certaine défiance. En revanche, Agnese, d'une part, et les trois marins armés de poignards, d'autre part, suscitaient des commentaires moqueurs ou concupiscents.

La manoeuvre pour amarrer la chaloupe fut lente. Des badauds s'attroupèrent, de plus en plus nombreux, pour les regarder débarquer.

- Il n'y a donc pas de femme, sur ces îles ? murmura Agnese.

- Je vous l'ai dit, Agnese, ce sont des pillards, répondit la prêtresse de la Mère avec un profond mépris.

- Et des violeurs, ajouta Agnese à mi-voix.

Guasparre ne put s'empêcher de repenser aux paroles prophétiques d'Alamanno Bellini. «Pardonnez-moi, Capitaine. Mais il ne s'agit pas de rumeurs infondées. Les habitants de Kornog sont connus pour des actes de piraterie occasionnels. Et ils ne portent certes aucun intérêt à l'Art. » Comme il s'apprêtait à mettre pied à terre, il aperçut quatre Galeotti qui se dirigeaient, dans de grandes gerbes d'eau, vers la Libertà. Il n'eut pas le temps d'y songer plus avant car un personnage sinistre, un homme entre eux âges, massif, avec un oeil au beurre noir, lui adressa la parole avec un fort accent.

- Je n'aurais jamais cru qu'un Marsilien serait assez fou pour s'aventurer ici. Vous êtes des curiosités.

La menace et la moquerie, étroitement associées, se faisaient théâtrales, et les badauds se taisaient comme les spectateurs d'une comédie. Guasparre sauta prestement sur le quai.

- Nous sommes prêts à payer un bon prix pour le ravitaillement. Et j'ai avec moi une demoiselle qui est originaire de votre peuple.

Il tendit la main à Agnese puis à Marla, tandis que les marins qui l'accompagnaient sautaient pour amarrer la chaloupe. Les deux femmes gardaient les yeux baissés.

- Halte. Qui vous a dit d'accoster ?

- Si vous voulez faire du commerce, il faut bien que j'accoste. Et si vous voulez me tuer, ce sera plus facile aussi, dit Guasparre d'un ton bravache.

La répartie fit rire l'assemblée. Marla releva la tête et s'interposa de manière un peu brutale entre Guasparre et le Kornogan. Elle darda ses yeux perçants sur ce dernier et lui murmura quelque chose, que Guasparre n'entendit pas. Puis elle se tourna vers les autres, et Guasparre eût juré qu'elle grandissait de quelques pouces.

- La Mère sait se montrer généreuse envers ceux qui la respectent, et mettre au pas ceux qui la profanent, articula-t-elle.

- Remballe tes boniments, femme, cria un jeune garçon sur la droite de la prêtresse. Et que notre jolie compatriote vienne me montrer si elle est bien de chez nous.

Des rires fusèrent, mais pas longtemps.

Marla regarda le jeune garçon droit dans les yeux et lui dit d'une étrange voix :

« Sens-tu tes jambes qui se mettent à flageoler, et qui ne te portent plus… La Mère te rappelle à la terre, pour ta leçon d'humilité. »

D'un air incrédule et paniqué, le jeune garçon se mit à vaciller sur ses jambes et tomba soudain à genoux.

Marla entendit le cliquetis des mousquets qu'on armait. Mais, dans le silence, elle recula d'un pas derrière Guasparre, tête baissée.

- Nous avons besoin de vingt tonneaux d'eau et de dix tonneaux d'eau de vie, lança-t-il. Si vous acceptez l'or marsilien, bien sûr…

Le Kornogan à l'oeil au beurre noir sembla se remettre de sa stupeur .

- Je vous les échange contre la demoiselle, qui semble avoir envie de revenir à la maison…

Agnese leva vivement les yeux vers lui, et il y eut un murmure de surprise parmi les plus âgés.

- Ce n'est pas possible, c'est de la sorcellerie !

- Son médaillon !

- Santa !

Le Kornogan parut s'enflammer au contact des yeux verts, comme si leur rayon transportait un alcool volatile.

- Vous avez bien fait de me ramener cette meurtrière. Ça fait des années que nous la recherchons pour lui infliger le supplice des parricides.

Guasparre essaya de dissimuler sa surprise.

- Je ne suis pas Santa, dit Agnese d'une voix forte. Je suis sa fille mais j'ignore tout de son histoire. Je désire savoir s'il me reste de la famille, ici, ou un lieu que je pourrais visiter.

Il y eut des rires sombres, lugubres.

- Tu lui ressembles tellement que j'ai du mal à croire que tu n'es pas elle. Mais tu n'as pas une ride, et Santa ne serait pas assez bête pour remettre les pieds ici. De la famille ? Mais elle a massacré tout le monde, avant de se sauver. Sa mère et son père. Et elle a volé un r. Prendre la vie d'une femme, passe encore… Mais prendre la vie d'un

homme, et prendre un bateau… C'est une dette de sang. Viens-tu pour la payer à sa place ?

Guasparre, dès cet instant, sut que les Kornogans étaient devenus véritablement hostiles. Dans un laps de temps très court, il entendit le son d'une corne, et vit qu'un certain nombre d'hommes grimpaient dans des galeotti.

- Remontez dans la chaloupe, siffla-t-il entre ses dents.

Les deux femmes s'exécutèrent, suivies des matelots dont les mains se promenaient nerveusement sur le manche de leur dague.

- Je serais heureux de payer le prix fort pour mon ravitaillement si la dette peut être épongée par de l'or, dit-il calmement.

- Un tonneau de sang par tonneau d'eau-de-vie, lança le Kornogan avant de cracher par terre. Et puisque tu as de l'or, tu nous le donneras en plus du sang.

Guasparre sauta dans la chaloupe, un peu surpris qu'on ne l'en empêchât pas. Mais il comprit bien vite qu'une douzaine de Galeotti, en plus des quatre qui se trouvaient auprès de la Libertà, avaient l'intention de les aborder.

@@@@

A l'arrière de la Libertà, Alamanno Bellini ne quittait pas sa longue-vue, en proie à l'une des plus vives colères qu'il eut jamais ressenties. Le Capitaine eût mérité qu'il appareillât sans eux. Il avait eu bien tort de voir en lui, depuis le début, autre chose que ce qu'il était au fond, par le sang, par l'éducation : un Artocrate sans discipline, un Prince qui avait pris la mer par caprice, comme il aurait joué à un jeu. Comment avait-il pu prendre un Albaregno au sérieux ? Son père, riche négociant, l'avait pourtant mis en garde depuis son enfance. Tout ce qu'il fallait prendre des Artocrates, c'étaient leurs oeuvres, répétait le vieux marchand, car ces hommes et ces femmes ne valaient pas les poils de leurs pinceaux. Alamanno avait été prévenu, maintes fois, mais dans son arrogance il n'avait pas écouté ces sages mises en garde, il avait accepté ce poste sur la Libertà, grisé par le vent du prestige; il avait voulu croire en l'honneur du Capitaine, parce que cela l'arrangeait. Et maintenant que cet Albaregno de malheur reproduisait les frasques de son père, et se mettait en danger avec tout le navire pour les beaux yeux d'une Petite Main, il ne savait plus s'il était en colère contre le Capitaine ou contre lui-même. Tout ce qu'il savait, c'est que depuis qu'il avait vu la vitesse prodigieuse des Galeotti sur la mer,

depuis qu'il en avait vu quatre s'approcher du flanc de la Libertà, il avait presque peine à maîtriser sa rage et à réfléchir posément.

- Lieutenant, doit-on remonter l'échelle ?

- Certainement.

L'une des embarcations semblait à la traine, tandis que les trois autres, comme des marsouins joueurs, venaient taquiner l'étrave immense du galion. Bellini n'eut pas besoin de sa longue-vue pour apercevoir l'équipement qui était à leur bord : grappins, échelles téléscopiques, crocs d'abordage. La taille de la Libertà la mettait temporairement à l'abri.

- Tous les hommes à leurs postes de vigilance ! cria-t-il.

Cet ordre fut entendu par les Kornogans, tout en bas, à bord de leurs Galeotti. Ils éclatèrent de rire.

- Bien reçu mon capitaine ! lancèrent-ils par dérision.

Les trois bateaux faisaient des tours sur place; avançaient jusqu'à se cogner à l'étrave, puis reculaient à toute vitesse, faisant démonstration de leur prodigieuse maniabilité. Où donc était passé le quatrième bateau ? L'attention de Bellini fut un instant mobilisée par des signes qu'il connaissait bien; la température se rafraîchissait, il y avait une lueur verdâtre à l'horizon et des nuées d'oiseaux criards revenaient du large à tire d'aile pour s'abriter sur l'île. Un grain approchait.

Les Kornogans, dans un moutonnement d'écume, se mirent à choisir ostensiblement des instruments d'abordage, et tentèrent d'installer une échelle contre le grand galion - ce manège grotesque, qui n'aboutissait à rien, fascina un moment Bellini. Les Kornogans essayèrent de lancer un grappin, et parvinrent à la quatrième tentative à l'accrocher sur l'un des hublots des cabines - le galeotto recula, afin de tendre la corde, et un Kornogan aguerri se mit à jouer les funambules, au-dessus des vagues qui se resserraient, en faisant des gestes burlesques.

- Regagnez votre embarcation, hurla Bellini.

- Quoi ? hurla le Kornogan funambule, qui avançait lentement sur la corde du grappin, à mi-hauteur de l'étrave. Je vous entends mal, avec le vent debout !

Bellini le regarda encore une minute; mais le marin tomba à l'eau en riant, et les autres le rattrapèrent.

- Détachez le grappin au niveau du magasin du contremaître ! commanda Bellini. Et armez vos mousquets pour mettre en joue ces canailles !

Des matelots armés se précipitèrent à ses côtés, tandis que le mousse descendait pour s'occuper du grappin. Sa tâche fut difficile, car la corde était très tendue, et il fallut attendre un mouvement de houle, qui, en donnant du mou, permit à Pietro de retirer le grappin. Il jura en se blessant les mains, et la fourche métallique tomba bruyamment à l'eau. En riant de plus belle, les Kornogans tirèrent sur le grappin et le ramenèrent à bord. Et, lorsque les premières gouttes glacées tombèrent sur son front, soudain dégrisé, Bellini comprit dans un éclair ce qui était en train de se passer.

@@@@

- Assez parlé de mes enfants, dit Lorenza. Parlez-moi de votre fils.

- Il me tarde de le revoir, dit Aelenor avec un sourire vague. Nous avons tissé un lien très particulier, lui et moi, dans sa tendre enfance, et comme nous sommes tous les deux formés à l'Esprit, nous réussissons à communiquer, d'une certaine manière, par-delà la distance.

Lorenza sourit à son tour, d'un air incrédule et un peu émerveillé.

- Est-ce une métaphore ?

- Oui et non. L'Esprit permet beaucoup de choses, et presque tous les habitants d'Albâtre, grâce à ce que l'on appelle des anneaux de Lien, sont capables d'émettre et de recevoir, à distance, des messages simples. Mais nous nous sommes toujours passés d'anneau, Artus et moi. C'est comme si nos esprits n'avaient jamais été vraiment disjoints, depuis sa naissance.

- Quelle chance vous avez, murmura la Reine.

Aelenor ne répondit pas. Comment pouvait-elle expliquer à la Reine les douleurs et les sacrifices sur lesquels ce lien s'était tissé ?

- Vous avez raison, j'ai beaucoup de chance, même si j'ai dû mettre une distance physique entre nous pour lui permettre de suivre son destin. Enfin, cela n'est…

Aelenor se tut brusquement. Cela faisait déjà quelques minutes que son attention était partiellement distraite par les bruits inhabituels qu'elle entendait autour de la cabine. Des

coups répétés contre la coque, des rires inconnus, des ordres criés par le Second d'une voix légèrement stridente. La demi-lune bleue qui ornait son front, et qui répandait d'ordinaire, lorsqu'elle parlait avec la Reine, une lueur très douce, s'aviva. Sans s'en rendre compte, elle utilisa l'Esprit pour analyser l'ensemble des perceptions qui venaient jusqu'à elle, depuis les vibrations du bateau jusqu'aux mouvements sur le pont supérieur, en passant par les voix, et se leva précipitamment.

- Je vais devoir vous laisser, Lorenza. Pardonnez-moi.

Sans attendre de réponse, elle se dirigea vers Keller. Sur l'espace exigu du bateau, il lui suffisait de se concentrer pour savoir où il se trouvait, et ils n'eurent pas besoin de parler quand elle le croisa qui sortait de sa cabine. Sa pierre frontale à lui luisait d'une lumière blanche inaccoutumée.

- Il se passe quelque chose à bâbord, dit-il en montant les marches quatre à quatre.

- Il se passe quelque chose de tous les côtés, murmura-t-elle. Et les marins ont peur, ils font face à un danger auquel ils ne sont pas habitués.

Arrivés sur le pont, ils prirent mieux la mesure de la situation. Le Second et quelques matelots armés de mousquets étaient penchés sur le bastingage à l'arrière, à tribord, et tentaient de forcer trois bateaux de kornogans à reculer. Le reste de l'équipage regardait avec inquiétude dans cette direction. De l'autre côté, là où la Libertà regardait vers le large, plus personne ne faisait le guet.

Tandis qu'Aelenor rejoignait le Second, Keller courut à bâbord. Le mousse Pietro le vit s'immobiliser, comme un chat figé devant sa proie, et frissonna en voyant la lumière blanche sur son front augmenter d'intensité. Très furtivement, il enjamba le bastingage, et Pietro, fasciné, se pencha à son tour, et eut le plus grand mal à retenir un cri. Il y avait un galeotto, si petit qu'il était à peine visible, accroché on ne savait comment à la grande coque de la Libertà. Les deux marins qui l'avaient manoeuvré étaient en train d'escalader la paroi de bois convexe grâce à des étriers munis de lame, semblables à ce que portaient les élagueurs pour grimper en haut des troncs nus. Dans chaque main, ils avaient un poignard, qu'ils enfonçaient aussi dans la coque. Ainsi munis de griffes acérées, ils grimpaient silencieusement, comme des félins. Pietro, d'où il était placé, voyait également Keller, qui s'était laissé glissé le long d'une corde jusqu'au niveau du Kornogan qui était arrivé le plus haut. Mais comment allait-il se déplacer sur la coque, sans lames, sur cette surface courbe que la mousse rendait glissante ? Pietro jura pourtant, par la suite, qu'il le fit. Dans une lumière blanche surnaturelle, l'Etranger parut

s’accrocher à des aspérités invisibles, ignorer la pesanteur, sauter sans prendre d’élan. Pietro n’avait jamais vu aucun homme se déplacer ainsi. Il donna un violent coup de pied sur la tête du Kornogan, qui lâcha prise, et se rattrapa in extremis à l’un des poignards que l’homme laissa échapper en tombant. Il le ficha dans le bois, et, grâce à cette unique prise, virevolta comme un démon et réussit à faire tomber le second intrus. Le premier, à moitié sonné, ne refaisait pas surface, mais le second nageait à présent rapidement vers le galeotto; Keller, d’un bond d’une précision qui eût paru impossible à tout autre que lui, fut dans l’embarcation le premier. Il libéra le croc d’abordage et le galeotto, libéré, se mit à dériver. Mais le Kornogan nageait vite, avec une force désespérée. Keller prit le temps d’examiner le mécanisme compliqué qui actionnait les rames - et l’Esprit lui fit comprendre, en quelques secondes, comment fonctionnait cette étrange hélice. Lorsqu’il fit tourner la bonne manivelle, tout en poussant un certain levier vers l’extérieur, l’embarcation s’élança vivement vers le large; en quelques mouvements désordonnés, il comprit comment diriger le bateau et contourna la Libertà par l’avant. Ce fut à ce moment qu’il sentit sur son visage les premières gouttes de pluie.

- Que faites-vous ici ? Je vous avais dit de rester à vos postes de vigilance ! Qui est à bâbord ? hurla le lieutenant Bellini avec une pointe d’affolement.

- Ne vous inquiétez pas, Keller s’occupe de ce qui se passe là-bas, dit Aelenor en s’approchant.

Bellini lui adressa un regard d’incompréhension furieuse.

- Rentrez dans votre cabine, Madame, ce n’est pas là la place d’une dame.

Il crut voir un demi-sourire se dessiner sur ses lèvres tandis que sa pierre frontale concentrait son rayon sur lui.

- Laissez-moi faire, lui dit-elle d’une voix étrange, très grave.

Il se sentit instantanément rassuré par cette présence, et se tut, tandis que l’Etrangère prenait sa place, par-dessus le bastingage, à la verticale des embarcations kornogannes. Aelenor s’adressa d’abord aux marins armés de leurs mousquets, qui regardaient vers Bellini d’un air gauche.

- Tirez dans l’eau, dit-elle. Assez près de leurs bateaux.

Les marins, qui semblaient manipuler leurs mousquets pour la première fois, s’enhardirent, et des détonations sèches crépitèrent, à travers la pluie qui commençait à

s'intensifier. Les Kornogans, qui pensaient avoir fait gagner suffisamment de temps à leurs comparses, manoeuvrèrent pour s'écarter légèrement de la Libertà. Un rapide coup d'oeil à travers les nappes d'eau qui tombaient apprit à Aelenor que la chaloupe du Capitaine revenait vers la Libertà, flanquée d'une nuée de galeotti, et que Keller, à bord lui aussi d'un galeotto, était en train de se diriger au-devant d'elle. Les trois embarcations qu'elle venait de chasser venaient se mettre en travers de son chemin - la chaloupe serait bientôt encerclée, et si personne ne faisait rien, Keller seul ne pourrait la sauver d'un abordage certain.

Elle décida alors de faire tonner sa voix, et tous les marins, quasiment jusqu'au rivage, purent voir l'éclair bleu qui jaillit de son front, et entendre sa voix d'orage, d'une puissance surnaturelle.

« Abandonnez la poursuite, ou subissez ma foudre ! »

Aelenor chancela, épuisée par l'effort, et ne se retint de tomber que grâce au bras du lieutenant Bellini. Cette utilisation spectaculaire de l'Esprit avait un coût, et il fallait espérer qu'elle aurait produit suffisamment d'effet, car elle se sentait incapable d'en faire davantage.

Keller, plus proche des trois embarcations, était à portée de voix, et il se mit à réciter des mots étranges, dans un marsilien imparfait, tandis que son front l'éclairait de blanc.

« Que ceux qui font obstacle aux sorcières réfléchissent à deux fois à la souffrance à laquelle ils se condamnent. Que le feu de leurs entrailles, que la terre en leur bouche, que leurs poumons suffoqués, que le poids infini de l'eau s'engouffrant en leurs orifices, les dissuadent de tenter de porter la main sur leurs hôtes. Car il n'y aura nul port franc, nul asile, et nul enfer, où l'esprit des sorcières ne les traquera. »

Le grain battait son plein, et des rafales glacées rendaient la navigation plus difficile. Les Kornogans qui avaient entendu Keller hésitèrent un moment. Ce fou avait-il tué leurs deux compagnons ? La chaloupe s'avançait vers eux, et, debout à sa proue, la sorcière aux cheveux courts leur intimait l'ordre de faire place. La jeune fille, encore plus belle dans l'orage, ses vêtements mouillés collant à son corps sculptural, les poursuivait de son regard vert étincelant. Guasparre avait pris la barre et s'avançait au culot, bravement, comptant sur la différence de taille entre la chaloupe et les galeotti pour déstabiliser ceux-ci s'il maintenait sa vitesse. La prêtresse de la Mère leur ordonna une dernière fois de faire place. Ils n'étaient que trois dans cette zone, contre une chaloupe et un autre galeotto, que l'homme manoeuvrait avec une adresse improbable. Les autres galeotti

arriveraient bientôt, mais pas avant qu'ils ne fissent les frais de l'assaut. Par chance, par miracle, un éclair déchira le ciel, et la foudre retentit, enfonçant le coin dans la brèche que les manifestations surnaturelles avaient déjà ouverte dans leur esprit fruste. Des légendes enfantines parlaient, dans les îles Kornog, de sorcières commandant à la tempête. Il valait mieux éviter de s'y frotter.

Les trois bateaux s'écartèrent, et la chaloupe traversa leur rangée desserrée.

- Lancez les échelles de corde ! cria Bellini.

Keller abandonna le galeotto et grimpa le premier à bord. Les passagers de la chaloupe se hissèrent avec plus de difficulté. Les doigts glacés ne tenaient rien, et les cordages mouillés glissaient. Quand ils furent sains et saufs, Guasparre fixa la chaloupe sur le bossoir et resta à bord pour vérifier qu'elle était correctement hissée jusqu'à l'entrepont. A peine avait-il mis un pied sur le pont que le lieutenant Bellini sauta sur lui.

- Capitaine, je sollicite un entretien immédiat.

- Occupez-vous plutôt de la manoeuvre et quittons ce rivage au plus vite, dit Guasparre calmement. Retrouvez-moi dans ma cabine dans une heure.

Le Capitaine fit ensuite le tour de la Libertà, vérifia le moral de l'équipage, le félicita, écouta le récit décousu que chacun voulait lui faire des événements, alla témoigner sa gratitude à Aelenor et Keller, puis alla voir sa mère, dans l'espoir de trouver Agnese à son chevet. Mais il ne la trouva pas, et cela le contraria grandement. Il venait de faire mille concessions à son amour, de faire semblant de se préoccuper de choses qui ne l'intéressaient pas, quand la seule chose qu'il désirât était de la retrouver, elle, dans l'intimité de sa cabine, de la déshabiller de ses vêtements mouillés, d'embrasser le bout de ses seins glacés, d'essuyer ses cheveux d'or trempés, de la réchauffer enfin. De se réchauffer en elle. En elle, seul port où il aspirait à se rendre. Seule île qu'il désirât visiter. Les exigences de la bienséance lui pesaient de plus en plus, et l'envie d'aller la chercher dans son infâme cagibi, et de la transporter jusque dans sa propre cabine, comme une reine, au vu et au su de tous, le démangeait de plus en plus furieusement.

Lorsqu'on toqua à sa porte, il courut ouvrir, certain que c'était elle - et se heurta au visage sévère de son Second, ponctuel comme la mort. Avec raideur, il le fit entrer, et le pria de s'asseoir à la table des cartes.

- Lieutenant Bellini, je vous remercie pour l'efficacité et la compétence dont vous avez fait preuve.

- Je ne vous retournerai pas le compliment, mon Capitaine, dit Bellini sèchement.

Guasparre le regarda avec un air amusé et patient.

- Vous savez, capitaine, comment vous parvenez à être élégant malgré votre chemise mal boutonnée ? À être insolent malgré le fait que vous ayez été pris en faute ? À sourire avec ce détachement ironique alors que vous savez pertinemment que je suis en colère ? Vous savez pourquoi vous parvenez à cela ?

- Dites-moi, lieutenant, dit Guasparre d'une voix calme.

- C'est parce que vous êtes Guasparre Albaregno, prince de Marsilia. Votre élégance, votre insolence, votre ironie, sont les accessoires d'un Artocrate. Et vous aurez beau connaître tous les termes du jargon de la marine, donner des ordres en usant de votre grade, et attacher la chaloupe sur le bossoir de vos propres mains, vous ne serez jamais un marin, mon Capitaine.

Guasparre acceptait la mercuriale avec grâce, et savait qu'elle n'était pas finie.

- Vous ne prenez rien au sérieux, continua Bellini, et la mer est une chose sérieuse. Risquer la vie de vos hommes, votre navire, l'intégrité de vos passagers, est une chose sérieuse. Trahir la confiance des hommes qui s'en remettent à vous est une chose sérieuse.

Il y eut une pause, durant laquelle Guasparre se demanda si cette fois, le Second avait vidé le fond de son sac.

- Avez-vous dit ce que vous aviez à dire, Lieutenant ?

- Non. Si vous souhaitez que je reste sous votre commandement, il faudra me donner un véritable droit de véto sur les décisions que vous prenez, lorsqu'elles me semblent contraires à la sécurité du navire ou de l'équipage.

Guasparre le regarda longuement, au fond des yeux. Ce jeune homme si droit, si enflammé, avait quelque chose qu'il n'avait pas, et qu'il enviait. Des valeurs, des principes, le courage de s'opposer à son capitaine, à son futur Roi peut-être. Et, l'espace d'un instant, il abandonna son sourire ironique. Il se vit de l'extérieur, et donna raison à son Second. Il savait qu'il aurait dû avoir honte, mais… ce sentiment ne l'atteignait pas, pas plus que la compassion envers sa mère, ou l'inquiétude pour sa Cité, ou même son désir de peindre. Etait-ce sa faute, s'il n'habitait plus sa vie ? Il y avait comme une taie devant ses yeux, des bouchons dans ses oreilles, une membrane autour de son coeur.

Seule Agnese était pleinement visible et audible, car elle seule existait. Le reste du monde était devenu presque transparent, fantomatique - le lieutenant Bellini, par exemple, avec sa confiance trahie, son courage offensé, ses yeux étincelants, n'était qu'un petit personnage de carton qui s'agitait devant ses yeux.

- Je vous accorderai ce droit de véto, Lieutenant Bellini. À vrai dire, je vous confie le commandement de ce navire pour les jours qui viennent. En attendant, envoyez-moi Pietro si vous le voyez.

Bellini s'était attendu à une dispute, peut-être. Il semblait surpris que sa colère, ses exigences, aient tapé dans l'eau, sans rencontrer la moindre résistance. Il attendait, muet, le regard incertain.

- Rompez, Lieutenant.

Guasparre, enfin, se retrouva seul. Lorsque Pietro se présenta, il lui demanda d'aller chercher Agnese. Et lorsqu'enfin la jeune fille arriva, et que les rideaux de la cabine furent tirés, le monde se ranima. Les bruits, les odeurs, les couleurs, irriguèrent à nouveau la réalité. Guasparre se retrouva à nouveau dans son corps, à nouveau sensible, à nouveau vivant, plus vivant même qu'il ne l'avait jamais été.

Il la déshabilla avec fureur, et, les doigts emmêlés aux mèches d'or mouillées, les lèvres brûlantes sur la peau froide et salée d'embruns, il s'incarna en elle, il renaquit en elle, chair matricielle et finale, alpha et omega d'un monde dont l'horizon, dans un tremblement de lumière verte, se refermait autour de lui comme un cercle.

Chapitre 8. EL ZAMBRIS

Le port d'El'Zambris, à deux jours de mer des îles Kornog, se trouvait à mi-chemin entre Marsilia et les Cités Portuaires. Il s'agissait d'une étape indispensable des navires commerciaux et il y régnait l'atmosphère la plus cosmopolite de tout le Golfe. Le port, profondément enfoncé dans sa baie naturelle, jouissait en plus d'une digue artificielle qui faisait l'admiration de tous. C'était l'abri le plus sûr contre les tempêtes, et les patrouilles permanentes des Zambriens le protégeaient aussi contre d'éventuels actes de piraterie. Les Kornogans eux-mêmes ne s'approchaient de ce puissant voisin que pour les affaires. El'Zambris était le carrefour de toutes les cultures, de toutes les langues, capitale informelle de la prostitution, du jeu, de la contrefaçon, du recel, du courrier et des épidémies; et si les trois quarts des personnes qui s'y trouvaient étaient de passage, le quart restant était composé d'un mélange unique d'aventuriers, de proscrits, de charlatans et de prophètes. L'Eglise de la Mère n'avait jamais pu s'y implanter, et toute idée de vertu devait être laissée à bord - les fauteurs de trouble, mal inspirés, se retrouvaient toujours mystérieusement à flotter dans les eaux sales du port; mais le crime discret, le crime qui ne gênait pas le commerce, y prospérait plus que partout ailleurs. S'il n'y avait pas d'état dans cette cité sans lois écrites, sans roi, sans capitainerie, il y avait la Pieuvre, organisation tentaculaire et à demi-mythique, dont tout le monde parlait sans l'avoir jamais vue. La Pieuvre autorisait ou détruisait les commerces qui se montaient sur le port; prélevait un impôt exorbitant, réglait les différends, éliminait les gêneurs, assurait la sécurité de ceux qui avaient de l'argent à dépenser, et maintenait dans les chaînes tous ceux dont l'exploitation était nécessaire, et notamment le peuple des filles à matelots, ramassées çà et là par les divers navires, vendues discrètement dans des arrière-salles, violées dans des chambres borgnes ou dans des bordels exotiques. Si elles survivaient à leurs maladies vénériennes et aux brutalités des hommes, elles finissaient par gagner leur liberté, et El'Zambris regorgeait de ces femmes mûres, endurcies et sans pitié, maquerelles, tenancières de tripot, diseuses de bonne aventure, qui faisaient rendre gorge à la gent masculine par tous les moyens commerciaux imaginables.

Alamanno Bellini, qui avait El Zambris en horreur, avait proposé de demeurer à bord, afin de veiller sur la Reine, la Prêtresse de la Mer, et Agnese, à laquelle Guasparre avait interdit de débarquer. Une permission d'une nuit avait été accordée au reste de l'équipage, et Guasparre était lui-même descendu en compagnie d'Aelenor et de Keller, à qui il faisait les honneurs du lieu. Sa présence était symboliquement indispensable pour réfréner les ardeurs de ses marins, et il sentait, après l'expérience désastreuse des îles

Kornog, qu'ils avaient besoin de lâcher la bride, et lui-même, de redorer quelque peu son blason. Tandis que les dockers, qui ignoraient le cycle circadien, chargeaient les tonneaux nécessaires au ravitaillement de la Libertà, l'équipage s'égaya dans les artères surchargées d'El Zambris, grossissant le flot épais de la foule et la clameur perpétuelle de ce port qui ne dormait jamais avant l'aube.

Le service du courrier, comme tous les services, était payant à El Zambris, et Marsilia s'acquittait d'une coquette somme annuelle pour s'assurer que les lettres envoyées à ce port seraient effectivement confiées à l'équipage de la Libertà , sans les indiscrétions, vols, retards et mauvais hasards qui finissaient souvent par perdre les messages en mer. Le courrier arriva très peu de temps après le départ de la chaloupe - sur une petite embarcation désagréablement semblable aux galeotti. Le Postino, avec beaucoup d'adresse, lança les bouts nécessaires pour la stabiliser et pour hisser à bord le panier contenant les enveloppes; Bellini y déposa une pièce en retour pour le garçon. Il y avait une magnifique enveloppe aux couleurs des Albaregno, dont le papier épais et gaufré répandait encore un parfum subtil, et dont les encres, particulièrement brillantes, semblaient scintiller de plusieurs couleurs. Elle était adressée à « Lorenza Albaregno, à bord de la Libertà ». Il y avait aussi une lettre plus simple, adressée à la Petite Main, et une autre, sur un riche papier toilé, portant une belle écriture noire, adressée à Guasparre. Les autres messages étaient pour les marins, et Bellini ne chercha pas à percer leurs pauvres mystères - faire-part de naissances et de morts, serments d'amour, affaires d'argent et de famille, dont l'annonce mettait toujours un peu de nostalgie au coeur des marins. Les lendemains d'arrivage du courrier étaient toujours marqués par des bagarres et des excès de boisson… Il appela Pietro pour qu'il distribue les lettres de l'équipage, et il alla remettre, personnellement, la lettre pour la Reine et pour sa petite Main. Celle du Capitaine attendrait son retour.

Agnese venait de terminer le délicat massage du soir, et le sein violacé de la Reine avait été endormi par un mélange de camphre, de menthe et de mandragore. Le sein gonflé et brûlant sembla disparaître comme un mauvais rêve, pendant quelques minutes, sous l'effet bienfaisant des doigts frais de la jeune fille. Lorenza avait fini par aimer les effluves entêtants des drogues, qu'elle associait à une sensation d'apaisement. Elle aimait aussi la jeune fille, et surtout ses mains, qui lui prodiguaient, sans aucune parole, une tendresse plus humaine, plus efficiente et plus concrète, que ne l'étaient toutes les protestations d'adoration de ses enfants et de ses sujets.

- Ma fille, lui dit Lorenza d'une voix un peu rêveuse.

Agnese était accoutumée aux fantaisies qui prenaient la Reine dans les rares moments de détente de sa douleur. Elle leva vers elle un visage souriant et ouvert.

- Je ne veux surtout pas te mettre mal à l'aise, dit Lorenza, mais j'ai des yeux pour voir, et je sais que mon fils est fou de toi.

Agnese soutint son regard; à peine ses yeux verts s'étrécirent-ils légèrement.

- J'ai beaucoup réfléchi, continua Lorenza, de son timbre lent et presque musical. Je pense que Guasparre a le devoir de retourner à Marsilia dès qu'il m'aura débarquée dans les Cités Portuaires. Je n'ai pas besoin de lui pour mourir.

Agnese lui prit la main, sans la contredire.

- Lui en avez-vous parlé ? demanda-t-elle.

- Oui. Mais moi, il ne m'écoute pas. Il me voit à peine. C'est une expérience très étrange - comme si j'étais déjà une sorte de fantôme, de souvenir.

Agnese ne répondit pas vraiment, et se contenta de reformuler la demande qui ne lui avait pas explicitement été faite.

- Vous pensez qu'il m'écouterait davantage. Vous voulez que je retourne avec lui à Marsilia, c'est cela ?

- Oui, exactement. Tu me manqueras beaucoup, mais je pense que si tu venais avec moi, il serait impossible de le convaincre de repartir.

Agnese allait répondre lorsqu'on toqua à la porte - Alamanno Bellini, avec beaucoup de déférence envers la Reine, et une froideur glacée envers sa Petite Main, s'acquitta de son devoir en déposant les lettres, et s'éclipsa.

Les deux femmes se regardèrent et Lorenza eut un petit rire gracieux. Le soulagement momentané de sa douleur et l'arrivée d'une lettre l'avaient mise d'une humeur charmante.

- De qui est la tienne ? demanda-t-elle.

Agnese était en train d'examiner l'enveloppe avec les doigts. Elle avait dû se mordre la lèvre pour ressentir le petit aiguillon de douleur nécessaire, et avait senti le Pouvoir affluer, tel un feu secret, au bout de ses doigts. La lettre était passée de mains en mains, mais elle ne sentait pas sur le papier le contact de sa mère. Sa mère ne l'avait pas cachetée, ni même touchée. Après un signe de tête déférent, elle passa la porte de sa cabine, alluma sa lampe et ouvrit l'enveloppe, dont tombèrent un petit papier couvert d'une écriture

enfantine, et un caillou noir, qui lui rappela, par l'aspect, les cailloux que Margherita cherchait lors de ses expéditions sur le Zoccolo. Elle jeta d'abord un oeil au papier - qui, lui non plus, n'avait pas été touché par sa mère. L'écriture maladroite, pleine de fautes d'orthographe, disait : « Ma fille, je t'ordonne de demeurer loin de Marsilia. Il n'y a ici qu'un avenir de catastrophe et de ruine. Je sais que ton prince voudra rentrer quand il saura - et si j'étais toi je ne le lui dirais pas. Tu dois vivre, entends-tu, vivre dans des rivages paisibles où le feu ne t'atteindra pas. Promets-moi de ne pas venir me chercher. Mon temps s'accommode de cette fin annoncée - et si je survis, la désolation et la mort me sont familières et j'y ferai mon trou. Mais toi, ne reviens pas. Continue à apprendre, ma fille, à fermer la bouche et à ouvrir les yeux. C'es toujours ainsi qu'on se remplit la tête. »

La lettre n'était pas signée, et Agnese déposa le papier, troublée, avant de se saisir du caillou. Elle ne s'attendait pas au déferlement de sensations que le simple contact de la pierre déchaîna en elle. Elle était habituée au contact des objets humains, dont elle avait appris à lire les traces et les chemins - mais ces traces étaient faibles, comparées à ce qu'exprimait ce caillou - comme l'est le corps humain face à la puissance des astres, des marées ou de la foudre. Le caillou ne racontait pas d'histoire; il exprimait à la fois la chaleur souterraine de la lave et la puissance d'une explosion, la violence d'un choc et l'irrémédiable déchirure de la terre, la destruction. Ce n'était pas la trace du passé, du moins pas seulement - c'était un chemin présent, qui reliait le caillou à la force surhumaine qui l'avait façonné, et cette force n'était pas celle de l'Histoire, mais celle du Présent en train de s'accomplir, celle de la mâchoire obscure du Destin.

Pétrifiée, le coeur près de s'arrêter, comme si elle avait vécu une expérience de mort imminente, Agnese se rendit compte qu'elle s'était uriné dessus. Encore confuse, l'esprit comme dissocié du corps, elle se nettoya et se changea, et ces gestes simples la ramenèrent un peu à la réalité. Le caillou gisait sur sa tablette, morne et inerte comme s'il ne s'était rien passé. Elle prit un chiffon pour le ranger dans l'enveloppe, serra le tout dans son étagère, puis elle souffla la lampe et demeura dans le noir, parfaitement immobile, tâchant de faire refluer le pouvoir hors d'elle-même. Mais la frayeur immense qu'elle avait éprouvée semblait l'avoir décuplé; elle sentait les plus infimes mouvement du bateau, qui lui indiquaient inutilement tous les vices de forme et toutes les usures de la coque, toutes les bernacles accumulées, tous les pieds humains qui le foulaient, tous les parfums d'épices et d'eau de vie qui imprégnaient les cales, toutes les fissures invisibles par lesquelles l'eau salée, infatigable, trouvait un chemin - le flux d'informations

pléthorique devenait désagréable, et elle sortit un moment sur le pont pour s'accouder au bastingage. A une encablure, le port d'El'Zambris étincelait de lumières et elle ferma les yeux pour écouter sa clameur lointaine, sa clameur humaine à la fois paisible et vivante, faite de rires, de cris, et de milliers de paroles entrelacées. Il montait de l'eau du port une senteur forte, organique, de vase, de poisson et de fiente. Des pélicans dont le bec bleu scintillait étrangement à la lueur des étoiles poussaient des cris rauques et s'installaient pour la nuit, par bandes, sur les bateaux désertés. Il régnait dans ce port une atmosphère croupissante et calme; c'était un nid fétide mais chaud, où l'on pouvait baisser la garde, et le Pouvoir commença à refluer au bout de quelques minutes. Pas assez cependant pour qu'elle ne perçût pas immédiatement l'approche de Marla derrière elle; la prêtresse vint se poster près d'elle, et Agnese, prise d'une soudaine impulsion, lui saisit la main sans dire un mot. Le Pouvoir était encore suffisamment palpitant en elle - la main, que Marla lui donna d'abord sans méfiance, lui transmit toutes les réponses aux questions qu'elle ne s'était jamais formulé clairement à son sujet. La Prêtresse de la Mer n'était pas, comme Guasparre, ou comme la Reine, un individu isolé. Elle était intimement, profondément reliée à son Eglise, qui pesait d'un poids immense sur sa volonté; même sa magie ne lui appartenait pas - elle l'empruntait à sa Déesse. Elle n'était qu'un masque, un visage humain pour une force qui ne l'était pas. Un habitacle traversé par des rituels, des croyances partagées, des sentiments extérieurs, un imaginaire puissant dans lequel elle était projetée, comme si elle vivait, d'une certaine manière, dans le rêve de quelqu'un d'autre.

Agnese fermait les yeux, et pressait la main de la prêtresse avec force - Marla crut tout d'abord que la jeune fille, désemparée, lui témoignait une affection enfantine, ou lui demandait de l'aide. Puis, peu à peu, elle sentit un Pouvoir qu'elle ne connaissait pas à l'oeuvre dans les doigts d'Agnese, et elle la retira vivement. La jeune fille ouvrit ses yeux verts, et sourit. Marla, dont le coeur battait un peu vite, se demanda pour la première fois si elle avait bien fait d'initier cette jeune fille, si elle ne s'était pas laissé abuser par cette ressemblance avec la Déesse.

- Marla, dit Agnese d'une voix douce, un peu lointaine. L'Esprit de la Déesse est-il capable d'agir sur les forces matérielles ?

- Oui, dit la Prêtresse prudemment.

- Je ne parlais pas d'une échelle humaine, continua Agnese. Le Pouvoir de la Déesse serait-il capable de soulever une montagne, de faire reculer la mer ?

Marla resta silencieuse un moment.

- Je n'en serais pas capable, dit-elle. Aucun prêtre de ma connaissance.

- Mais la Déesse, oui ?

- Un Esprit libre, comme la Déesse, est capable de s'incarner dans toute forme du monde. C'est ainsi que la Déesse a façonné le monde. Le Texte Sacré raconte que son corps a donné naissance au monde, ses larmes, à l'eau, ses seins, aux montagnes, son ventre, aux grottes. Mais les Exégètes disent qu'il faut le comprendre au sens symbolique : la Déesse peut habiter n'importe quel corps. L'eau, la Terre, et même le Feu.

Agnese prit une profonde inspiration. La tête lui tournait, et il lui semblait à présent que l'air saturé d'odeurs organiques ne suffisait plus à l'oxygéner. Elle avait besoin de silence, de solitude, et elle prit congé de Marla sans un mot d'explication. Arrivée devant sa porte, elle hésita, et finit par entrer chez la Reine, pour vérifier qu'elle n'avait besoin de rien.

- Ah, te voilà, dit Lorenza. Je suis contente que tu reviennes - je voudrais boire une tisane avant de m'endormir. En veux-tu une aussi ?

- Oui, Altezza, volontiers. Je vais faire une tisane de jusquiame et de narcisse. J'en ai bien besoin également.

Tandis qu'elle s'affairait à faire bouillir de l'eau et à choisir ses poudres, la Reine se mit à bavarder.

- J'espère que tu as eu de bonnes nouvelles de ta mère, Agnese. C'est une femme remarquable, dans son genre, pour laquelle j'ai beaucoup de respect.

Agnese sourit.

- Ma mère impose le respect, qu'on le veuille ou non.

- C'est une qualité rare, dit Lorenza, même chez les Reines. La lettre que j'ai reçue était de Gemma, et m'a un peu rassurée. Elle semble concentrée sur une nouvelle idée, qui occupe toutes ses pensées…

- Laquelle ? demanda Agnese, en versant très lentement l'eau frémissante sur les feuilles séchées.

- Elle souhaite que la Cour déménage temporairement à la Villa Lorenziana… Cela semble beaucoup l'exciter. Moi qui craignais que la mort de son père ne l'abatte complètement et ne lui fasse faire n'importe quoi…

Agnese ajouta du miel dans la tasse de la Reine et la lui tendit sur un petit plateau d'or.

- Pourra-t-elle exercer la Régence depuis le Zoccolo ? demanda-t-elle.

Lorenza éclata de rire.

- Non, bien sûr. Je compte que la Régence soit exercée par le Consigliere pendant ce temps - c'est le mieux que Marsilia puisse souhaiter.

Agnese se concentrait sur la sensation de chaleur presque brûlante de la tasse contre ses doigts. L'infusion aux vertus narcotiques se répandait dans sa gorge et dans ses mains, dilatant et ralentissant son coeur, endormant ses perceptions. Mais elle ne put s'empêcher de voir, dans la surface ambrée et fumante, l'image d'une villa engloutie sous les coulées de lave, et dont seules s'échappaient, comme des soupirs funèbres, les fumerolles étouffées.

@@@@

- Maintenant que je ne suis plus le Prince, mais seulement le Capitaine, me direz-vous sincèrement ce que vous avez pensé de Marsilia, Aelenor ?

La jeune femme sourit. Il était difficile de résister à l'atmosphère de cette taverne d'El Zambris, où l'alcool et les rires tintaient, dans les lumières miroitantes des flambeaux. Ils étaient placés en terrasse, avec une vue sur le port, et Guasparre jetait de loin en loin un regard sur la silhouette massive de la Libertà, ainsi que sur ses hommes, égayés ici et là.

- D'accord, Guasparre. Je vais vous dire ce que j'en pense, mais vous ne devrez pas me reprocher une sincérité à laquelle vous m'avez si expressément invitée.

- Jamais, dit-il en souriant à son tour.

- Je vous ai dit, je crois, que Marsilia n'avait pas la même unité architecturale que ma Cité d'Albâtre, et qu'elle regorgeait d'oeuvres diverses, singulières, sans lien les unes avec les autres.

- Oui, je m'en souviens.

- Eh bien, cette caractéristique de son Art, de son Esthétique, est pour moi le reflet de sa composition politique… La caste dominante, celle des Artocrates, ne possède pas réellement d'unité. Les Artocrates poursuivent chacun leur oeuvre, dans le fond, et leur gloire personnelle.

- Mais tous ont une vraie dévotion à l'Art.

- Oui, c'est vrai. L'amour de l'Art est sans doute ce qui lie intimement tous les habitants de Marsilia, de la boulangère à la couturière, en passant par la famille régnante. L'Art est la religion de Marsilia.

- Et l'Art apporte la richesse à tous.

- Certes. Ce que je voulais dire, c'est qu'il n'y a pas de communauté de vision, pas de valeurs partagées. L'impression que j'ai est celle d'une mosaïque dont chaque pavé est d'une beauté parfaite, dont l'assemblage est éblouissant de couleurs et de matières précieuses, mais qui ne parvient pas à former une figure.

Guasparre resta songeur. Comprenait-il vraiment ce qu'elle voulait dire ? Avait-il vraiment envie de « faire une figure » avec son frère, avec les cuisinières et les pêcheurs, avec les Chorégraphes et les marchands ?

- Est-ce que cela est vraiment indispensable, que la mosaïque forme une figure ?

- Je le crois, dit Aelenor. Les Cités sont infiniment plus fragiles qu'on ne le pense, Guasparre. Il suffirait d'une menace sérieuse sur votre existence, et cette dispersion de vos forces vous mènerait à la ruine.

La conversation fut heureusement détournée par l'arrivée de Keller, qui revenait avec des boissons et un plat de poissons volants frits, qu'Aelenor considéra avec un dégoût marqué.

- Désolé, ils ne mangent pas de fruits… lui dit Keller avec un sourire tendre et un peu moqueur.

- Ce n'est pas grave, je vais boire, dit Aelenor.

Guasparre ne put s'empêcher d'admirer la maestria de Keller pour porter le plateau et servir..

- Vous semblez avoir fait cela toute votre vie, dit-il en riant.

- Vous n'êtes pas loin du compte, dit Keller. J'étais propriétaire d'une taverne, à Albâtre, jadis…

- Comment s'appelait-elle ?

- La Frontière, répondirent Aelenor et Keller à l'unisson.

Ils commençaient à boire et à manger lorsqu'ils furent interrompus par un cri provenant de la rue, derrière eux.

- Capitaine Guasparre ! Capitaine Guasparre !

Ces mots avaient été prononcés avec un accent si fort, que Guasparre, avant même de se retourner, soupira. Il avait reconnu les savants étrangers, qui semblaient vouloir le poursuivre jusque dans l'autre monde. Il n'y en avait qu'un, en réalité, qui était accompagné d'une Zambrienne - dont les services étaient probablement payants. Ils échangèrent quelques mots volubiles dans une langue inconnue, puis la Zambrienne entra sur la terrasse et s'approcha de la table.

- Mon client souhaiterait vous parler, et si vous voulez, je peux traduire pour vous.

Guasparre se souvint de la manière dont il avait congédié ces savants, à la Villa Ridolfina, et en ressentit un peu de remords. Il se mit en quête de deux chaises et arbora son sourire le plus diplomatique.

- Servez-vous, dit-il en poussant le plat de poissons frits au milieu de la table.

Le savant, que sa mauvaise maîtrise du marsilien avait fait passer pour un personnage vaguement ridicule aux yeux de Guasparre, s'assit, déclina poliment la nourriture, et se mit à parler avec animation. Son débit était élégant et rapide; on sentait que cette conversation avait pour lui une grande importance, et qu'il avait longuement réfléchi à ce qu'il avait à dire. La voix rocailleuse de la Zambrienne était parfois légèrement hésitante lorsque ses tournures de phrase savantes virevoltaient avec trop d'aisance.

- Je suis très soulagé de l'occasion qui m'est donnée de m'exprimer dans ma propre langue. Je vous ai déjà rencontré, Prince, mais vous n'avez pas compris alors l'importance et l'urgence de ce que je cherchais à vous communiquer, et il me semble que le destin vous a remis sur ma route pour me permettre de corriger ce rendez-vous manqué.

Aelenor et Keller écoutaient avec un vif intérêt, et Guasparre crut devoir s'excuser de sa hâte, de son indisponibilité et de sa négligence lors de cette précédente rencontre.

« J'étais amoureux », dit-il avec un sourire charmeur, pour s'excuser. Cette remarque fit sourire la Zambrienne, mais pas le savant, qui resta un instant bouche bée.

- Vous êtes amoureux, vous êtes vivant, vous gouvernez une ville. Et votre amour, votre vie et votre ville seront réduits en cendres si vous ne m'écoutez pas aujourd'hui, dit-il gravement.

Pour la première fois, Guasparre lui prêta toute son attention - car il sentit que quelque chose se jouait au-delà des codes diplomatiques, de la bienséance, de la gestion de son équipage, ou de la réputation des Albaregno.

- Je suis originaire d'un archipel fort éloigné d'ici, qui se trouve de l'autre côté de la Baie, à plusieurs jours de bateau à l'ouest. Mon archipel est volcanique, lui aussi, et j'ai toutes les raisons de croire que, de part et d'autre de cette baie, les mêmes phénomènes se sont produits au cours de l'Histoire. Les annales de mon pays et la Somme des Événements Naturels et Surnaturels, que j'ai pu consulter à la Bibliothèque Levantine de Port-Scylla, convergent. Il y a un millénaire, les habitants des côtes ont été ravagés par des vagues gigantesques, dues à l'érection soudaine des volcans. Comme une éruption de bubons enflammés, ils ont surgi des profondeurs de la Baie - et ont donné naissance à des îles. Lorsque les vagues géantes sont retombées, et que la mer est redevenue calme et plate, les bateaux ont croisé des îles et des récifs nouveaux, qui n'avaient jamais été remarqués ou cartographiés jusque là. Certaines étaient reliées entre elles, d'autres semblaient isolées autour de leur volcan. Comme des phares projetant dans le ciel les lueurs rouges et les âcres fumées de leur incendie perpétuel, les volcans se dressaient dans toute leur nouveauté, verticaux et terribles. Et au cours des siècles, leurs flancs devinrent si fertiles que de nombreux pionniers vinrent y installer des colonies, et y bâtir des Cités. Lorsque j'étais enfant, le Volcan de mon île paraissait endormi. A peine fumait-il de temps en temps, à peine percevait-on quelques gargouillis sulfureux dans ses entrailles entrouvertes. Et puis, un jour, on entendit une explosion fabuleuse, et on vit que la silhouette du volcan avait changé; une sorte de bulle de pierre, de bouchon monstrueux, dégueulait de son cratère; et l'on n'y prêta pas attention. Mais quelques mois plus tard, alors que nous organisions une grande cérémonie, l'enfer s'est abattu sur nous.

Les yeux du savant, jusque là si brillants et si vifs, parurent se ternir sous un voile épais et presque noir. L'émotion étranglait sa voix.

- Un vent de feu, plus rapide qu'un aigle qui fond sur sa proie, traça sur notre île son sillon de mort et de cendres. Tout fut soufflé sur son passage - tous les navires du port, coulés en un seul instant, les places de village, ensevelies, les arbres, calcinés, les animaux domestiques, les hommes et les femmes occupés à leurs taches quotidiennes, engloutis, étouffés sous le déluge de poudre et de pierre en fusion. Cela ne dura pas même une minute.

- Combien d'entre vous ont survécu ? demanda Aelenor, avec compassion.

  - Le vent de feu s'est abattu sur le côté occidental de mon île. La partie orientale, et la partie sud, ont été épargnées. Ce fut une mort immédiate, aussi soudaine, aussi énorme, aussi inconcevable que l'avait été, mille ans auparavant, la naissance des volcans.

  - Pensez-vous que le même destin attende Marsilia ? demanda Guasparre.

  - Je le pensais déjà lorsque je me suis embarqué pour venir ici. Mais nos analyses m'en ont donné la certitude. Marsilia, d'ici quelques semaines, quelques mois tout au plus, sera frappée par ce fléau.

  - Avez-vous réussi à prévenir la Régente ? demanda encore Guasparre.

  - Nous avons laissé notre mémoire à une vieille femme qu'on nous a indiquée - une vieille femme excentrique qui vit dans les souterrains du Palazzo.

  - Ma tante, dit Guasparre. La Dottoressa. Vous avez bien fait, elle a toujours été férue de science et fera ce qu'il faut.

Le savant hésita un moment.

- Elle ne nous a pas fait très bonne impression, sauf votre respect. Je pense que vous devriez retourner là-bas au plus vite et vous assurer que le message est passé, et que des mesures sont prises pour la sécurité de vos sujets.

Ces mots : « vos sujets », mirent Guasparre mal à l'aise.

La Zambrienne, échauffée par sa longue traduction, se rinça la gorge avec un verre de vin, tandis que le savant, manifestement soulagé, demandait la permission de goûter au poisson frit. Guasparre, en face de lui, le regarda manger sans parvenir à articuler un mot ou à détacher son regard. L'étranger mangeait de bon appétit, avec des gémissements appréciateurs, et paraissait plus jeune et plus léger que tout à l'heure. Guasparre devina qu'il venait enfin de déposer ce fardeau terrible qu'il portait depuis des semaines - le

fardeau du savoir, de la connaissance des tenants et des aboutissants de la tragédie en cours, dont les acteurs s'ignoraient encore. Le fardeau de la responsabilité d'un peuple tout entier, dont la vie ou la mort, pendant toutes ces semaines, avaient pesé sur lui, et qui venaient, comme une bête capricieuse, de changer de monture. Ces années, ces rides, cette tension que le savant en face de lui venait de perdre, Guasparre se demanda si elles avaient sauté sur lui, et si chacun pouvait les voir à présent sur son propre visage.

@@@@

Il demeurait depuis longtemps déjà, seul, dans le noir, assis sur son lit, la tête dans les mains. Depuis que le savant avait parlé, il n'avait eu de cesse de se retrouver seul, et avait laissé ses amis d'Albâtre profiter de la soirée, tandis qu'il se faisait raccompagner à bord. Peu de soucis terrestres résistaient à l'atmosphère particulière d'une nuit en mer - mais cette fois, ni l'odeur des goémons, ni les silhouettes immobiles des pélicans perchés sur les mâts, ni le poudroiement de lumière qui tombait du ciel, ni le bruit du ressac, n'y faisaient rien. Il était rentré dans sa cabine avec cette chose enfouie en lui, cette chose inavouable, odieuse, dont il ne pouvait parler à personne, mais qui l'occupait tout entier. Il n'aimait pas Marsilia; il la fuyait depuis des années; reprendre le flambeau de son père était ce qui au monde lui faisait le plus horreur. Alors ce destin funeste qu'on lui annonçait, au sein duquel il entrevoyait son propre rôle à jouer, il le refusait comme un cheval se câbre, instinctivement, sous le joug. Marsilia était perdue, Marsilia était condamnée ? *Bon débarras*. Une voix intérieure, qu'il avait eu grand mal à faire taire en public, s'épanchait maintenant, dans l'obscurité et la solitude de sa cabine. Marsilia était une Cité perverse, dont la beauté extrême ne cachait pas la corruption intérieure; elle était vénéneuse et toxique comme l'Oubli qui irriguait ses rues; ses parfums épicés, ses sensations trop vives, vous rendaient fou avant que vous n'ayez le réflexe de la quitter. Il n'avait pas voulu du pouvoir lorsque ce pouvoir était chargé d'honneurs et de richesses - pourquoi en voudrait-il, à présent, dans l'adversité, quand il n'était plus qu'un devoir pénible et dangereux, qui faisait courir un risque vital à son amour comme à lui-même ? Que Marsilia aille au diable, que le vent de feu l'emporte, il n'avait jamais voulu être Prince.

Dans la tempête de son crâne, il n'avait pas entendu entrer la jeune fille, et lorsqu'elle lui mit amoureusement les mains sur le visage, elle saisit d'un seul coup toute sa révolte, tout son effroi, et toute sa lâcheté. Les paroles étaient inutiles - elle qui s'apprêtait à lui annoncer la funeste nouvelle, il la connaissait déjà; et, bien loin de partager sa hâte de se porter au secours de sa Cité, il désirait l'abandonner à son sort et fuir.

Choquée, Agnese recula de deux pas.

- Tu n'as pas le droit de me juger avec le bout de tes doigts, dit-il d'une voix sombre.

- Je ne voulais pas - mais mon pouvoir ne se calme pas depuis tout à l'heure. J'ai reçu une lettre de ma mère. Comment es-tu au courant de ce qu'elle m'annonce ?

- J'ai vu les étrangers qui travaillaient sur le volcan, te rappelles-tu ? A la villa Ridolfina.

Agnese acquiesça, sans s'attarder à ces circonstances futiles.

- Ce que tu ressens, dit-elle. Je ne comprends pas.

La voix de la jeune fille lui parvenait dans une obscurité presque complète - et cela lui permit peut-être de répondre avec plus de sincérité. Il ne servait à rien de mentir à quelqu'un qui venait de lire dans son coeur ouvert. En outre, dans le noir, les yeux verts ne le tenaient pas autant en leur pouvoir.

- Il y a longtemps, Agnese, que j'ai tourné le dos à Marsilia. J'ai tourné le dos à mon père, à son héritage maudit, à sa folie des grandeurs, à l'Oubli, aux fêtes, à la Cour. J'ai tourné le dos à l'Art. Demande à ma mère, que tu aimes tant - je lui ai tourné le dos, à elle aussi. Je n'ai pas voulu de tous ces rôles qu'on voulait me faire jouer - et j'ai pris la tangente. Je suis de la race de ceux qui s'envolent, des traîtres et des oiseaux marins. Je n'ai pas voulu de la Régence, je n'ai pas voulu prendre femme, comme Fabio, parmi la noblesse de l'île. J'ai navigué, solitaire, jusqu'au jour où je t'ai rencontrée. Tu es mon île, ma famille, mon royaume, et je n'en veux pas d'autre.

- Mais cela, c'était bon avant.

- Pourquoi ? Cela fait longtemps déjà que j'ai décidé de délier mon destin de celui de Marsilia - c'est à peine si je me souviens de mon nom de famille lorsque je suis en mer. Pourquoi devrais-je faire aujourd'hui comme si mon destin était lié à elle, malgré tout ? Pourquoi, sous prétexte qu'elle est menacée, devrais-je tout à coup me sacrifier pour elle, alors que j'étais prêt à la quitter pour toujours ?

- Je ne sais pas pourquoi, dit Agnese, mais je sais que tu le dois.

- Tu dois me dire pourquoi.

- Tu ne peux pas les laisser tous mourir là-bas. Tous les Artocrates, toutes les Petites Mains. Margherita, Adrieyn, ta tante Rigarda, ma mère, tous les autres. Gemma ne fera jamais ce qu'il faut, tu le sais, n'est-ce pas ? Elle n'a pas ce genre de courage.

- Calbi s'en occupera à sa place, et même peut-être Fabio. Il y a des gens sérieux, à Marsilia. Des gens pour qui la prévoyance, la gestion matérielle et l'action sont une seconde nature.

- N'est-ce pas ce qu'est censé faire un capitaine de navire, quand il y a une tempête ? La prévoyance, la gestion matérielle, et l'action ?

- Je ne suis pas le Capitaine de Marsilia.

- Es-tu vraiment le Capitaine de quoi que ce soit, Guasparre ?

Elle avait parlé bas, sa voix descendant presque jusqu'au murmure, comme pour atténuer ce qu'elle venait de dire. Il ne répondit pas, surpris par ce coup qu'il n'attendait pas. Les reproches qu'il avait supportés d'Alamanno Bellini lui revinrent en plein visage - et la colère qu'il n'avait pas éprouvée envers lui, il l'éprouva à présent envers elle.

- C'est toi qui as voulu t'arrêter aux îles Kornog, comment peux-tu me reprocher à présent d'avoir cédé à ton propre caprice ?

- Ne suis-je pas une jeune fille ignorante des usages de la mer ? Et n'es-tu pas le Capitaine responsable de la sécurité de la Libertà ? Ignorais-tu que c'était dangereux ?

Guasparre marqua un silence.

- Non, je ne l'ignorais pas.

- Pourquoi m'as-tu laissée y aller, alors ? Pourquoi as-tu mis tout le monde en danger ? Juste pour ne pas me refuser quelque chose ?

- Oui.

- Cet amour me fait peur, Guasparre. J'ai entendu ce que les marins disent à ton sujet. Que tu as changé, que la tête t'a tourné, à cause de moi, qu'ils ne te reconnaissent pas.

- Laisse-les parler.

- Je n'ai pas demandé ça. Je ne t'ai pas demandé de devenir mon esclave, d'abdiquer ta volonté, ton devoir, ton sens des responsabilités.

- N'est-ce pas de cet homme insolent, toujours sur la branche, que tu es tombée amoureuse ? De cet homme qui était avec Margherita sans avoir de sentiments pour elle, qui était de Marsilia sans en être vraiment, dont le coeur était toujours ailleurs ? De

cet homme qui fuyait déjà tous ses devoirs ? N'est-ce pas l'homme que tu as voulu faire tien ?

- Je ne pensais pas que tu te déroberais ainsi. Que tu laisserais ta propre mère souffrir seule de l'approche de sa mort, avec une telle indifférence. Que tu mettrais ton équipage en danger, sans même t'en excuser. Que tu regarderais ailleurs pendant que le volcan s'apprête à embraser ton île natale.

La voix d'Agnese n'était pas méchante, mais elle avait été trempée dans les eaux glacées d'une implacable lucidité.

- Ton amour pour moi ne peut pas tout justifier, dit-elle.

Elle hésita un moment, puis elle dit :

- Ce n'est pas même un véritable amour, au départ. C'est un philtre, que je t'ai fait boire, ce jour où Margherita voulait du thé.

Guasparre, abasourdi, répéta :

- Un philtre ?

- Oui. Ma mère est une Strega, tu te souviens ?

- Et le fruit n'est pas tombé loin de l'arbre.

Guasparre était reconnaissant qu'il n'y eût pas de lumière. Ses larmes demeureraient à jamais inconnues, silencieuses. Et il ne verrait jamais le visage dur et figé qu'Agnese avait dû avoir en prononçant de telles paroles. Car si lui avait tout abandonné, elle avait, quant à elle, blasphémé contre leur amour. Et c'était comme si quelque chose creusait une fissure dans sa propre chair, comme s'il était, physiquement, déchiré.

Il ne l'entendit pas plus partir qu'il ne l'avait entendue arriver. Les pas furtifs, légers, de la jeune fille, épousaient le mouvement du navire comme ils épousaient celui du destin qui l'entrainait loin de lui. Il se rendit compte, simplement, qu'elle n'était plus là, quand il eut l'impression que non seulement toute la lumière, mais aussi tout l'air, et toute la vie, avaient déserté sa cabine. Alors, dans une étrange suspension de la pensée, il se mit à suffoquer, et à sangloter, comme on sanglote sur les événements irréversibles, qui, en vous percutant, vous font dévier à tout jamais de la trajectoire que vous aviez désirée. Le bonheur avec Agnese avait été à portée de main, leur amour avait paru les y porter irrésistiblement, et ils en avaient senti les premiers parfums. C'était un rivage où ils étaient, un moment plus tôt, sur le point d'accoster - un rivage verdoyant et lumineux,

d’une beauté simple et limpide - mais une houle venait de les renvoyer vers le large. Le rivage devenait à chaque instant plus petit, plus flou, dans un instant il ne serait plus qu’un tremblement de couleur à l’horizon, une brume verdâtre, moins qu’un souvenir, car si leur bonheur était *passé,* irrémédiablement *passé*, il n’était pourtant, ironiquement, jamais *advenu.* Ils n’y avaient jamais vraiment posé le pied.

Chapitre 9. LA REGENTE, LA DOTTORESSA ET LA STREGA

Maddalena s'était éveillée avant l'aube, et n'espérait pas retrouver le sommeil. Gemma, endormie, lui paraissait plus étrangère; et la présence toute proche de sa Petite Main Fiammetta, juste derrière la porte, qu'elle imaginait dormir avec son air sempiternellement réprobateur, la dérangeait. Dans cette chambre somptueuse, elle se sentait déplacée. Ce « déplacement », d'ailleurs, était probablement ce qu'elle avait recherché - Gemma lui offrait le tourbillon de ses sentiments à fleur de peau, de son mode de vie où la seule règle était de n'en suivre aucune, de ses dizaines d'idées à la minute. Il était facile de s'oublier, auprès de Gemma - il suffisait de la suivre, de se remorquer à son éternel mouvement, et de s'enivrer de son instabilité perpétuelle. C'était un remède très efficace contre son propre mal; tout comme elle pensait être un remède efficace contre le mal de Gemma. Mais ces effets bénéfiques étaient eux-mêmes instables et temporaires; il suffisait que Maddalena s'absentât pendant une demi-journée pour que Gemma se sentît de nouveau abandonnée, trahie. Et il suffisait que le mouvement perpétuel de Gemma s'arrêtât - par exemple, quand elle dormait, ou quand elle s'abrutissait d'Oubli - pour que Maddalena fût à nouveau submergée par le désir puissant, profond, vaste comme une marée montante, de tout arrêter.

C'était le cas en cet instant : elle sentait monter en elle, comme une eau fade et tiède qui diluait et désagrégeait tout ce qu'elle avait cru solide, le désir vague de sauter du haut de la terrasse de Gemma. Elle n'allait pas le faire, bien sûr. Mais elle jugeait, au fond d'elle-même, que c'eût été de loin l'acte le plus sensé qu'elle pût accomplir. Depuis l'épisode des « poèmes draconiques », elle avait pris sa propre écriture en horreur. Plus Gemma s'extasiait de sa facilité à écrire, plus les Marsiliens s'engouaient de cette mode absurde, plus Maddalena se méprisait elle-même. Elle savait combien la haute poésie s'entourait de silence, combien sa lente gestation était muette. Elle savait qu'il fallait, pour la faire naître, se tenir immobile sur les marges, à cheval sur le vide, saisi de vertige et tremblant d'effroi. Elle savait que les vers qui tombaient au pied de la Grotta dei Morti ne valaient pas l'encre d'or pour les recopier, et que tout ce décorum bruyant, volubile, tous ces adjectifs ronflants, ces grandiloquences unanimes, n'étaient que le sceau de l'infamie et de l'imposture. Elle le savait. Mais qu'y pouvait-elle ?

Ils étaient si nombreux. Les Artocrates en général, et les poètes en particulier, lui apparaissaient comme un troupeau stupide, où chaque mouton se croyait différent de

tous les autres, unique, sans se rendre compte qu'il suivait la direction générale. De tous ces bêlements, certes différents par leur tessiture et leur énergie, mais interchangeables au fond, tous aussi dépourvus de sens les uns que les autres - de tous ces bêlements, que resterait-il dans vingt ans, dans un siècle ? Toute cette littérature écrite, par tous ces Artocrates persuadés d'avoir quelque chose d'essentiel à dire, n'était qu'une blanche trainée d'écume sur la mer. Sa poésie n'était qu'écume, elle surgissait d'une vague, déferlait et mourait avec elle; mousse disjointe à peine formée, forme blanche, fantomatique, qui ne surgissait qu'un instant du néant, pour retourner au bleu changeant de l'immensité. Et toute sa vie était construite sur cette écume. Elle était Maddalena d'Albano. Elle écrivait des poèmes qui versaient, sur le coeur du public, de ces petits frissons de sentiments futiles et sans conséquence, qui ne l'imprègneraient jamais en profondeur, qui n'imprimeraient jamais rien en lui, mais qui couleraient à sa surface, indolores et éphémères comme des perles d'eau glissant sur une feuille de lotus.

Il eût fallu avoir le courage d'en finir, soit avec la vie, soit avec l'Art. Le Prince Guasparre était l'Artocrate qui l'avait toujours le plus attirée - et si elle était tout à fait honnête, les sentiments qu'elle entretenait pour sa soeur n'étaient pas totalement étrangers à cette fascination initiale. Guasparre avait eu le courage de s'arrêter de peindre - d'arrêter de participer à ce bavardage, à ce barbouillage collectif, qui secouait Marsilia comme un spasme, la forçant à se vider par tous les orifices de toutes ces matières informes, qui n'étaient précieuses que dans l'esprit du malade, et qui donnaient la nausée à tout le monde. Car c'était une maladie, oui, une malédiction, que cette logorrhée qui les faisait tous créer, créer sans cesse, créer pour créer, dans un mouvement sans fin, frappé d'une terrible, d'une irréductible inanité. La prose de ses contemporains l'incommodait peut-être encore plus que la sienne, à de rares exceptions près. Elle reconnaissait dans leurs textes les tics et les défauts de son propre style, qui n'étaient que ceux de son époque. Quand elle était assez forte, elle retrempait son âme dans les auteurs du passé, et s'abimait dans la lecture, obscurément soulagée par ces mots lointains, qui lui arrivaient comme purifiés par les espaces de silence et de mort qu'ils avaient traversés. Elle se jurait de demeurer là, dans ce rôle de réceptacle passif où son âme, mystérieusement, s'élargissait. Mais la démangeaison affreuse la reprenait toujours tôt ou tard, et le spasme - ce spasme de l'esprit traversé par une idée qu'il doit expulser. Elle ne pouvait pas ne pas écrire. Qu'ils eussent du génie, seulement un peu de talent, ou parfois pas le moindre - cela ne changeait rien. Les Artocrates étaient condamnés à la création.

Le monde entier n'était-il pas le balbutiement, l'éructation intempestive de quelque dieu incontinent ?

Fatiguée d'être elle-même, presque jusqu'à la nausée, Maddalena regarda Gemma, qu'un rayon de lune éclairait en partie.

La jeune femme, quand elle dormait, paraissait plus jeune, presque une enfant. Les artifices de sa parure et de son maintien, ses manières, son jeu compliqué d'expressions, semblaient dissous, dilués dans la lumière argentée qui la révélait. Maddalena se sentit émue par la courbe enfantine du menton et le pli du cou; les yeux affolés paraissaient, comme s'ils étaient prisonniers des paupières, chercher à droite et à gauche, dans un mouvement effréné, le moyen de s'évader. Et cette impression de contrainte n'émanait pas uniquement des yeux - toute, elle était enfermée dans son cauchemar, et luttait silencieusement pour en sortir. Des gémissements presque inaudibles perlaient de sa bouche; et sa petite tête s'agitait sur la percale de l'oreiller, dans une flaque laiteuse de dentelles et de lune.

Maddalena, mue par le désir de soulager sa compagne, lui toucha la joue, et Gemma, instantanément, s'éveilla. Le visage se recomposa dans l'ombre; les traits reprirent le masque de la conscience; elle vieillit de quelques années en une seconde. Et elle sourit.

- Merci, souffla-t-elle. Merci de m'avoir réveillée. Je faisais un terrible cauchemar.
- Je sais, dit Maddalena.

La Principessa demeura un bref moment songeuse, comme s'il lui fallait un peu de temps pour congédier les hôtes indésirables qui avaient peuplé son esprit. Puis elle s'assit contre une pile d'oreillers, et dit d'un air enjoué :

- Tu ne m'as pas dit ce que tu pensais de mon idée, hier soir.
- Ton idée de partir pour la Villa Lorenziana ?
- Oui. Je n'en peux plus de ce Palais. J'ai l'impression que le fantôme de mon père me tire par les cheveux pour m'entrainer avec lui au fond de l'Abisso. Nous sommes trop près de la mer, trop près de lui. Je veux aller à la montagne, dans cette villa qui n'a encore jamais été habitée. Ce sera merveilleux, tu sais, d'inventer une manière d'y vivre, parmi les citronniers et les pins.

Maddalena accueillit cette idée étrangère comme on prend un navire. Pour fuir.

- Tu n'as pas peur du Zoccolo ?
- Si, un peu, pas vraiment. Je trouve ça excitant de se trouver aux premières loges, et puis tous les Artocrates nous emboiteront le pas.
- Tu crois ?

- Ils seront bien obligés. Tiens, je vais organiser un festival du Zoccolo. Nous présenterons le déménagement comme provisoire. Mais moi, je ne compte pas rester ici, avec Fabio dans les pattes. La partie administrative de la Régence m'ennuie, je ne veux m'occuper que de l'Art.

Maddalena sourit, séduite par cette échappée belle.

- Tu pourras écrire, là-bas, poursuivit Gemma d'un air câlin. Ecrire quelque chose de nouveau, le livret d'un opéra, peut-être ? J'aimerais qu'on joue un opéra pour le festival.

Cette fois, le sourire de Maddalena se transforma en rire.

- Un opéra ? Rien que ça ?
- Je voudrais que des Artocrates venus de tous les Arts collaborent. J'ai entendu dire que Gabrielle Bascio composait fiévreusement, dans sa retraite. J'irai le voir. Et pourquoi pas demander à une école de peinture et d'architecture de faire les décors ? Qui pourraient être en extérieur, dans un jardin ? Les Hauts-Couturiers feront bien sûr les costumes - il y aura de la Danse, et la fête sera confiée aux Gastronomes et aux Erotistes. Je rêve de cette union de tous les Arts. Ce serait une collaboration unique dans l'histoire de Marsilia.
- En hommage à ton père ?
- En hommage au Zoccolo, ce qui revient au même. Tu vois, nous passerions nos journées dans l'effervescence de la création - et le reste du temps, en promenades, en banquets, en fêtes. Loin des tracas, loin des Marchands. Il y a des gens qui s'occuperont très bien de la Cité.
- Le Consigliere ?
- Oui, il est parfait, Maman l'adore, et il ne me refuse rien. Mais je ne supporte pas de le voir tous les jours, avec ses habits mal ajustés et sa mine éternellement sérieuse. Je ne supporte pas le voisinage de Fabio, non plus, ni surtout de cette peste de Nicolina. Ni de croiser la mine réprobatrice des Artocrates conservateurs qui n'ont toujours pas digéré ma politique en faveur des Arts Mineurs… Bref. Qui m'aime me suive. C'est là-bas que tout se passera, et les plus maussades, les plus critiques, seront bien obligés de s'incliner, quand mon opéra éclatera.

Maddalena était plus qu'à-demi convaincue. Gemma, malgré toutes ses fragilités, était capable de déplacer des montagnes.

- Il va nous falloir beaucoup d'argent, dit-elle.
- Oui, répondit Gemma d'un petit air buté. Je sais. C'est bien cela qui m'ennuie. Il va falloir négocier avec mon frère, et ça sera probablement la partie la plus difficile.

- Tu penses qu'il refusera de te financer ?
- Je pense qu'il veut me nuire par tous les moyens possibles, et qu'il suffira que je demande quelque chose pour qu'il me le refuse.

Ce fut au tour de Maddalena de rester un moment songeuse. Ecrire un livret d'opéra… L'idée caressait sa vanité, bien sûr, car cette participation pouvait lui valoir la gloire et la postérité. Mais elle venait la toucher aussi dans un lieu plus profond. Elle sentit que son cerveau, de manière totalement autonome, venait de s'emparer de cette idée, de la faire sienne, de la digérer, de se l'incorporer. Un germe avait été déposé là, et les germes d'oeuvres étaient toujours, invariablement, des promesses de chef-d'oeuvres.

@@@@

Le jeune Lucca s'acquittait de ses nouvelles fonctions à merveille. Le Signore Calbi, que tout le monde ici appelait respectueusement « Consigliere », comme s'il s'agissait d'un titre plus princier que « Maestro », l'avait assigné tout naturellement au courrier. Lucca avait d'abord été un peu surpris, déçu peut-être, que cet affable monsieur, qui avait été si généreux pour lui, ne le prît pas à son service personnel; cependant il le voyait tous les jours, car l'une des clauses de son contrat - un contrat moral, oral, et, comme Lucca l'avait fort bien compris, tout à fait officieux - était de venir le voir tous les jours, avant de remettre le courrier au Prince Fabio et à sa famille. Le reste du temps, il pourvoyait, avec tous les autres postini, à l'envoi et à la réception des nombreux billets doux, lettres, notes, dossiers, projets, cartes illustrées, portraits ébauchés, poèmes d'insultes et autres parchemins mystérieux, que les Artocrates s'envoyaient tout le long du jour. Lucca eut tout d'abord l'impression que de faire fonctionner le courrier était véritablement le premier souci des Artocrates; puis il comprit que les cuisines, les Bains, la blanchisserie, fonctionnaient également à plein régime, et que les Artocrates constituaient seulement une classe oisive et dispendieuse, qui ne regardait pas au travail donné, et qui était âpre au plaisir comme d'autres sont âpres à l'argent. Au bout de quelques jours, quand il se fut familiarisé avec la géographie particulière du Palazzo, et notamment avec le dédale du quartier dell'Arte, il put enfin lever le nez pour se gorger des beautés innombrables qui lui étaient dévoilées. Une semaine auparavant, il ne connaissait le Palazzo que de l'extérieur, frémissait d'une joie sacrée à la vue d'un Artocrate, et ne se lassait pas d'admirer les nuées de Petites Mains qui descendaient les degrés de la Porta Prima. Aujourd'hui, croiser un Artocrate lui arrivait cinquante fois par jour; il arrivait même qu'il dût leur adresser la parole, voire les appeler par leur nom; certains lui donnaient un sourire, une

pièce, ou une pâtisserie délaissée; d'autres, des remontrances aigres, qu'il oubliait vite, comme une averse sans conséquence. Les Petites Mains étaient ses égales; il s'était déjà baigné deux fois dans leurs thermes attitrés; et avait cru mourir de plaisir en voyant tant de jeunes filles nues, libres et bavardes, à travers les vapeurs de l'eau chaude.

Pour l'heure, il se dirigeait gaiement vers les appartements du Consigliere, qu'il trouva, comme toujours, le nez dans des paperasses dont il ne comprenait pas comment elles pouvaient rester propres parmi les miettes de gâteau et les boissons sucrées qui constituaient leur environnement immédiat.

- Consigliere, dit Lucca respectueusement, il y a des lettres aujourd'hui. Et aussi un message, mais qui n'est pas écrit, celui-là : la Strega de la rue de l'Achevoir, la marchande d'Oubli, voudrait que vous passiez la voir.

Lazzaro enregistra l'information, le considéra d'un oeil satisfait, et prit un premier paquet, constitué des lettres qui lui étaient destinées. Leur nombre quotidien augmentait de jour en jour; et Calbi se dit que, très probablement avant qu'il soit longtemps, il passerait l'essentiel de ses journées à répondre à son courrier. Il déposa ce paquet épais sur un coin de son bureau, et tendit les mains, non sans les avoir préalablement essuyées, pour se saisir plus délicatement d'une autre liasse, composée, celle-là, des lettres destinées à Fabio Albaregno. Avec l'aide de Lucca, qui s'était révélé d'une adresse remarquable, il avait mis au point un système infaillible pour ouvrir discrètement les enveloppes. Un nécessaire à Oubli, acquis à prix d'or, pourvoyait une vapeur suffisante pour décoller certains sceaux, et une flamme habilement dosée permettait de recacheter la lettre sans presque aucune trace. Cette opération délicate prenait du temps, mais valait la peine que l'on prenait. Lazzaro, grâce à ces indiscrétions, avait compris l'ampleur de la sédition de Fabio, et surtout, son degré important de précision et d'organisation logistique. Différentes factions, au Palazzo, se montraient très ouvertes pour une réorganisation des services et une réattribution des espaces, et Lazzaro avait fini par comprendre que le quartier Dell'Arte, tel qu'il était, ne figurait pas parmi les plans d'avenir de Fabio. Il conserverait sans doute le coeur historique du quartier, mais sa surface serait réduite de plus de la moitié; et le nombre d'Artocrates qu'il devait abriter passerait de plusieurs milliers à quelques centaines. Où donc Fabio comptait-il mettre les Artocrates restants ? Lazzaro imaginait divers scénarios, dans lesquels les Artocrates les moins productifs cessaient d'être logés, et payés, et devaient retourner à Marsilia dans les modestes maisons que leur enfance avait habitées.

Une des lettres du jour émanait du capitaine de la Garde, et, malgré le sceau officiel, Lazzaro et Lucca en vinrent à bout en quelques minutes. L'officier progressait à pas

rapides dans son enquête sur la mort du Roi, et ne rendait de comptes qu'au Prince. Il avait découvert la porte de communication entre les appartements royaux; et cette petite idiote de Graziella avait avoué toutes les consignes de surveillance qu'elle avait reçues - sans d'ailleurs les respecter. Le capitaine avait également découvert - La Mère savait seule comment - que les dernières visites au Roi avaient été celle de Rigarda, immédiatement suivie de celle de Sofia Calvenzano. Il demandait à Fabio la permission d'interroger la Dottoressa.

Lazzaro soupira, inquiet. Fabio, par cercles concentriques, se rapprochait de la vérité. Mais qu'arriverait-il s'il la découvrait ?

- Merci, Lucca, tu peux apporter les lettres au Prince, à présent.

Le jeune homme se saisit, sans demander la permission, d'un Baiser du Prince.

- N'oubliez pas de passer chez la Strega, dit-il. Elle semblait agitée.
- Oui, merci, je vais devoir faire le tour des vieilles dames…
- Le bonjour à la Signora Calbi, dit Lucca en partant, et Lazzaro ne lui répondit pas, car il tenait entre les mains une lettre qui sentait le sel et les épices exotiques. C'était bien la première fois que Guasparre lui écrivait, et il décida d'ouvrir cette lettre en premier.

Consigliere,

Vous êtes l'homme de confiance de ma mère, et je ne vois pas à qui d'autre je pourrais aujourd'hui écrire pour essayer de prévenir la catastrophe. J'ai rencontré ce soir les savants étrangers qui étaient arrivés à bord de la Libertà, et qui ont réalisé des relevés et des expériences dans la zone du Zoccolo. Ils ont quitté l'île précipitamment, le lendemain des funérailles de mon père, car ils sont certains qu'une éruption majeure va dévaster l'île dans les semaines ou les mois qui viennent. Ils prétendent avoir laissé un mémoire à l'attention de ma tante, dont il vous faudrait prendre connaissance, avant d'expliquer la situation à mon frère et à ma soeur. Je ne peux vous en dire plus; nous poursuivons actuellement notre route jusqu'à Port Kharis, où la Reine doit débarquer pour tenter de se rendre en Albâtre. J'ignore encore à quelle date vous pourrez attendre le secours - tout relatif - de la Libertà. Je vous exhorte à prendre toutes les mesures que la prudence exigera, et à mettre en sécurité le plus possible de Marsiliens. Ma mère n'a pas été informée de cet état de choses, et je vous prierais de bien vouloir respecter sa tranquillité.

Je termine cette missive à la hâte, afin qu'elle vous parvienne sans délai.

@@@@@

La scène de la mort de Ridolfo, aperçue à travers le judas de la Reine, hantait Rigarda. La réunion pathétique de ces amants si longtemps séparés; et leur séparation ultime, définitive. Son propre frère, capable d'étincelles de lucidité, sombrant dans les eaux profondes de l'Histoire, c'est-à-dire de l'oubli. Elle avait beau se répéter que ce geste était une miséricorde, que la vie de Lorenza en dépendait peut-être, que Fabio s'apprêtait à faire main basse sur le pouvoir contre le jugement de sa mère; toutes ces raisons dont aucune n'était suffisante pour envoyer quelqu'un à la mort, toutes ces raisons dont l'accumulation lui avait tourné la tête, lui apparaissaient aujourd'hui comme des prétextes insensés.
Elle avait obéi, au plus profond d'elle-même, à l'envie d'en finir. À cette lassitude extrême. Elle avait tué son frère parce qu'elle n'en pouvait plus d'être la soeur de cet être qui lui faisait subir depuis vingt ans la tyrannie de sa faiblesse et de son renoncement. Elle l'avait tué parce qu'elle avait envie qu'il meure. Et c'était cette conscience qui l'empêchait de dormir, et rien au monde ne pourrait la soulager. Elle cherchait désespérément quelque chose qui pût lui faire expier ce péché immense; mais rien n'était à la taille de son crime. S'enfermer dans sa crypte n'était pas suffisant. L'idée monstrueuse, qu'elle repoussait sans cesse, se formait naturellement dans son cerveau échauffé par le remords. Retourner voir la Strega. Lui demander du morcenillier. S'allonger sur sa couche de pierre. La pensée de sa propre mort desserrait un instant l'étreinte de son étau intérieur. Les visions de la barque funéraire, flottant lentement sur le Canale Funerale, avant l'engloutissement final, avaient quelque chose de très doux. Une eau bienfaisante, accueillante, miséricordieuse, l'attendait dans l'Abysse. Elle pourrait enfin dormir. Ce serait, enfin, l'élargissement.

La visite de Lazzaro la surprit dans ces ruminations obsédantes, alors qu'elle était assise, immobile, sur son tabouret de musique. La mine sombre et le souffle court du Consigliere n'auguraient rien de bon.

- Consigliere, que diable peut vous pousser à affronter l'effort de cette descente, et à venir troubler la paix d'une vieille femme ?
- Dottoressa, dit Calbi en s'inclinant très bas. Je venais m'enquérir de votre santé, qui ne laisse de nous inquiéter.

La vieille femme émit un petit claquement de langue.

- Vous ne me la ferez pas, Lazzaro. Pas à moi. Ma santé est le cadet de vos soucis; et vous avez besoin de moi pour une raison ou pour une autre. Dites donc ce qui vous amène, je vous enverrai promener, et vous pourrez remonter ces satanées marches.

Lazzaro sourit, et se saisit d'une chaise, qu'il plaça en face de la vieille femme. La Crypte semblait encore plus sombre que d'habitude, et ses yeux mirent du temps à accommoder, dans l'obscurité.

- J'ai reçu une lettre de Guasparre ce matin. Il a rencontré ces savants étrangers.

Une pointe de colère ranima les yeux fatigués de Rigarda.

- Ces rustres, incapables de prononcer une phrase complète…
- Certes. Mais ils ont fait une découverte importante, qui concerne l'avenir de Marsilia.

Des souvenirs de cette désagréable conversation remontaient à la surface, importuns.

Vous devoir lire chiffres volcan. Etude. Travail nous. Important. Deuil peut-être plus grand, après. Prendre papiers. Lire. Donner Reine. Danger vous Marsilia. Lire papiers.

- Eh bien, qu'ont-ils découvert ?
- Il semble que le Zoccolo soit rentré en activité depuis des mois, et que le phénomène du Dragone ne soit qu'un préambule à ce qui va suivre…
- Une éruption ? Mais cela fait des siècles que…
- Ils en sont sûrs, la coupa Lazzaro. Une éruption dévastatrice, dans moins d'un an.

Rigarda se mit à regarder à travers son interlocuteur, comme si une vérité lui apparaissait dans les airs.

- Evidemment, murmura-t-elle. C'est logique. La pression accumulée s'est partiellement relâchée avec l'éclosion du Dragone, mais il s'agit d'un énorme bouchon, qui fait encore monter la température et la pression…
- Ils vous ont laissé un mémoire. L'avez-vous consulté ?

Rigarda parut s'éveiller d'un songe.

- Mais oui, sapristi, ce vieux tas de papiers graisseux, qu'en ai-je fait ? Ah oui, je m'en souviens. Je l'ai donné à Fabio.
- Mais l'avez-vous lu ?
- Non. Je n'étais pas… dans mon assiette. Ont-ils dit autre chose, ces savants ?
- Non. Je vais devoir vous laisser, Dottoressa, mais je reviendrai. Je vais avoir besoin de vous pour mesurer toutes les implications de cette funeste nouvelle.

Rigarda hocha la tête.

- Nous n'aurions pas dû tuer Ridolfo, dit-elle.

Elle avait prononcé cette phrase inattendue avec tant de soudaineté et de sincérité que Lazzaro eut presque envie de sourire.

- Chut, fit-il doucement. Je vous en prie, ne dites pas des choses comme cela à haute voix. On pourrait vous entendre. Le capitaine de la garde est en train de faire une enquête à ce sujet, et je voulais d'ailleurs vous prévenir qu'il va venir vous interroger.
- Moi ?
- Oui. Vous avez été vue dans la chambre du Roi, peu avant sa mort. Il va vous poser des questions, et vous devrez être prudente dans vos réponses.
- Oui, oui, Lazzaro. Ne vous en faites pas. Nos petits secrets seront bien gardés.

Calbi, hésitant, se leva pour prendre congé, et Rigarda l'accompagna du regard.

Les images du gouffre bleu-vert et du lent engloutissement avaient cédé la place, dans son imagination, à une autre vision. Celle d'un feu purificateur. La terre et l'eau l'avaient tentée; mais le feu et l'air prenaient possession de son esprit avec beaucoup plus de force. Le Zoccolo n'était-il pas associé, par la populace, à Ridolfo ? N'était-ce pas là l'expiation dont elle rêvait ? La mort idéale ? Non pas une mort lâche, douce, silencieuse, mais une mort terrible et retentissante.

Cette mort là, oui, était à la hauteur de son crime. C'était une mort avec laquelle on pouvait faire quelque chose.

@@@@

Le magasin de la rue de l'Achevoir semblait être sorti brutalement d'un sommeil séculaire. Alors que Lazzaro s'attendait à trouver la Strega immobile derrière son comptoir immobile, parmi ses flacons dormants, dans les relents âcres et stagnants de ses potions aux ingrédients innommables, il trouva tout d'abord le magasin à sac, comme si un ouragan ou une bande de pillards étaient passés par là. Mais il comprit rapidement, en découvrant Santa assise par terre au beau milieu de coffres ouverts, parmi des piles et des alignements mysérieux d'objets divers, que c'était elle qui était à l'origine de ce grand vent de destruction qui avait soufflé sur le lieu.

- Ah, ce n'est pas trop tôt, dit-elle d'un ton impatient en bondissant sur ses pieds. Je ne sais pas ce que ce petit vaurien de Postino vous a dit, mais cela fait déjà trois jours que je vous ai réclamé.
- J'en suis navré, Signora, il ne m'en a fait part que ce matin.
- Je suppose qu'il a le nez en l'air et que vous l'accablez de travail.

- Et vous supposez juste. Pourquoi n'êtes-vous pas venue au Palazzo ?
- Je suis une étrangère, une Strega, une meurtrière. Pourquoi irais-je fourrer mon nez dans la gueule du loup ? Je n'ai rien à faire dans votre maudit palais.

Lazzaro pressentit que la conversation serait inconfortable, qu'elle ne lui offrirait pas à boire, ni même un siège, malgré la marche pénible qu'il avait faite pour la visiter. Il soupira involontairement.

- Que vouliez-vous me dire de si urgent ?
- Rien que vous ne sachiez déjà, à en juger par la petite lueur d'effroi au fond de vos prunelles, Signore Consigliere. Le Zoccolo va cracher la mort et la destruction sur vos fresques et vos statues, vos livres aux reliures d'or et vos jardins fleuris. Le Zoccolo est comme un enfer qui se déchaine en ce moment même sous vos pieds, et qui est en train de gravir la montagne, pour sortir par la gueule.
- La gueule du loup ? se hasarda Lazzaro.

Santa le foudroya du regard et fit claquer sa langue d'un air de souverain mépris.

- La gueule du Dragone, triple buse. Il n'y a que les idiots pour faire des plaisanteries quand l'enfer est en marche.
- Est-ce pour m'annoncer cela que vous m'avez convoqué ?

Une ironie légère pointait dans le terme choisi, que Santa ne remarqua ou ne releva pas.

- Non. Je voulais vous prévenir que je ferme ma boutique, et que vos Artocrates vont devoir se débrouiller autrement pour l'Oubli.
- Où allez-vous ? Vous quittez Marsilia ?
- Non. Pas pour le moment, en tout cas.

Lazzaro attendit un moment, dans l'espoir que son interlocutrice s'épancherait davantage. Mais elle n'en fit rien.

- Mais vous fermez boutique, reprit Lazzaro.
- Oui. Je voudrais me rendre compte par moi-même. Toucher la terre. Chercher les lieux où il serait possible de se réfugier.

Lazzaro la considéra gravement. Cette femme, qu'il avait toujours tenue pour intéressée, fermait un commerce extrêmement lucratif, sur lequel elle avait un quasi monopole, pour se consacrer à la recherche d'un refuge.

- Vous me surprenez à chaque fois, Signora. Comme votre fille.
- Je suis heureuse qu'elle soit en mer, loin de tout cela. J'espère que son imbécile de Prince ne la forcera pas à rentrer.
- Il compte poursuivre son chemin jusqu'à Port-Kharis, en tout cas. Peut-être reviendra-t-il après.

- Après, après… Les dieux seuls savent vers quoi il reviendra. Peut-être pas vers la Cité de son enfance.
- Vous craignez que… cela arrive très bientôt ?
- Vous avez toujours vécu dans l'opulence, Signore Consigliere. Vous, et tous les Marsiliens. Vous n'avez jamais manqué de rien; pour vous, ne pas manger pendant trois heures est un problème, ne pas réussir à faire le plus beau tableau est une souffrance immense; dormir dans un bateau luxueux est une aventure extraordinaire, et traiter correctement vos Petites Mains est un acte de grande charité.
- Vous n'avez pas tort.
- Moi, j'ai été violée et battue un nombre de fois si grand que je ne peux pas les compter. J'ai tué mon père parce que je le haïssais, et ma mère, pour soulager ses souffrances. J'ai été condamnée à mort par mon propre peuple. Je me suis enfuie parmi des inconnus qui m'ont exploitée. Alors, ne m'en veuillez pas, mais je considère que vous êtes un peuple d'enfants.
- Que voulez-vous dire ?
- Vous n'êtes pas armés pour la catastrophe. Vous ne savez même pas comment la penser. Vous ne vous êtes jamais préparés à la souffrance.

Lazzaro attendait, interdit, la fin de la harangue. Santa soupira avant de dire :

- Que faites-vous quand vous êtes le seul adulte au milieu d'enfants qui ne voient pas le danger ?

Lazzaro hocha la tête.

- Je vois ce que vous voulez dire. Est-ce que je peux vous aider ?

Santa éclata de rire.

- Vous ? Il faudrait que vous perdiez cent livres pour m'être utile dans ce que je vais faire.
- Que faudrait-il faire sur place, selon vous ?
- D'abord, il faut collecter le plus d'informations, et réfléchir, Signore Consigliere. Les êtres humains qui survivent sont ceux qui réfléchissent.

Lazzaro sourit.

- Je devrais pouvoir faire ça. Je sais où chercher des informations sur le volcan. Où puis-je vous trouver ?
- Vous ne pourrez pas. J'ignore où je vais.
- Voulez-vous que je sécurise votre magasin ?

Santa ouvrit grand ses yeux verts, dans une expression d'incrédulité et de fascination.

- Vous voyez, dit-elle. Vous ne pouvez pas penser la catastrophe. C'est plus fort que vous. Vous savez, avec votre tête. Mais vous n'y croyez pas.

Chapitre 10. LA PETITE FILLE ET LE SECRET

Lucrezia regrettait parfois la pureté qu'elle avait perdue. Elle se scrutait dans le miroir de sa chambre, interminablement, pour y surprendre les stigmates de sa perversité. Car elle se sentait perverse - ou plutôt, pervertie. L'injustice, la force qui l'avait réduite à l'impuissance, avaient comprimé et tordu son âme, l'avaient forcée à changer de forme pour s'échapper par les seuls chemins possibles : le silence et la dissimulation. Ce n'était pas elle qui l'avait voulu; elle se souvenait très bien d'elle-même, deux ou trois ans auparavant, de sa petite âme claire et fraîche qui palpitait comme une jeune colombe. Elle se souvenait très bien qu'elle l'avait déposée, confiante, dans la main de son père, et que ce don précieux, il l'avait écrasé entre ses doigts inflexibles.

Dans le miroir, elle voyait encore un visage innocent, aux traits si réguliers et si lisses qu'on eût dit qu'ils ne conservaient aucune trace des émotions passées. Mais si on était attentif, on finissait par la trouver, cette trace, au fond des prunelles qui flamboyaient d'un feu perpétuel. Jamais éteinte, la braise couvait dans le regard aux reflets presque dorés. Elle regarda de plus près - il lui semblait que depuis la fois où Puccio l'avait fait gronder devant la porte, il y avait un nouveau petit point sur son iris. Un petit point noir, comme une infime cicatrice, comme le sceau imperceptible d'un poinçon. Elle songea que si les injustices se multipliaient, son iris mordoré deviendrait tout noir. Elle deviendrait Lucrezia aux yeux de nuit.

Pour l'heure, elle détacha de sa robe les volants les plus encombrants, retira ses chaussures, et tendit l'oreille. C'était l'heure creuse de l'après-midi, l'heure étale. Son père était absent des appartements; elle le sentait à l'allègement subtil de l'atmosphère. Lorsque son père était là, il lui semblait qu'elle était plus lourde, que ses mouvements étaient mystérieusement entravés. Une gravitation étrange l'attirait vers le bas. Sa mère était probablement à l'Eglise - quant à Puccio, il devait être occupé à ses leçons, ou à quelque jeu avec les Petites Mains, puisqu'il n'avait pas encore décidé de s'en prendre à elle pour tromper son ennui. C'était le moment propice pour disparaître. Et, en un rien de temps, elle fut invisible.

Il n'y avait rien de magique à cela - seulement beaucoup d'entrainement et de patience, une volonté de fer, et, bien sûr, ce corps qu'elle adorait : léger, flexible, agile, silencieux, un corps qui ne la trahissait jamais, capable de se couler dans les espaces les plus étroits, de glisser sans faire le moindre bruit, de grimper presque partout sans effort. Un corps de chat, se plaisait-elle à penser. Elle avait appris par coeur une géographie de l'appartement que nul autre ne connaissait : les passages secrets derrière les meubles et

les rideaux, les tranchées sous les tables et les lits, les sentiers aériens au-dessus des armoires, les corridors où l'ombre était si épaisse qu'il suffisait de s'y tenir immobile pour qu'aucun adulte ne songe à la repérer. Elle avait aussi, l'année précédente, après une crise terrible où son père l'avait enfermée pendant plusieurs jours, réussi à voler le passe-partout de sa mère, et à cajoler une Petite Main pour qu'elle lui en fît faire un double, chez le serrurier du Palazzo. Ce double se trouvait toujours sur elle, de jour comme de nuit, dissimulé dans un pli de son mouchoir brodé. Ce talisman ne faisait d'ordinaire que lui assurer que nul ne pourrait plus la priver de sa liberté - mais aujourd'hui, il allait sortir de son fourreau de soie, et lui ouvrir des portes toutes matérielles.

Elle ne croisa personne sur le chemin qui menait de sa chambre au bureau de son père. Sa propre porte fut ouverte et refermée avec le plus grand soin, sans le moindre grincement, et elle se retrouva bientôt dans la partie la plus exposée de sa mission : devant la porte de son père. Elle renonça quatre fois, à cause de pas qu'elle croyait entendre au bout du couloir, mais elle finit par faire tourner la clé qui fit, dans la serrure, un bruit qu'elle trouva assourdissant. Sitôt à l'intérieur, elle verrouilla derrière elle. Ainsi, si son père venait à entrer, elle n'aurait plus qu'à s'enfuir par l'extérieur. Le bureau de son père, avec sa terrasse en encorbellement, était la cible favorite de ses investigations et n'avait aucun secret pour elle. Il y avait, dans le coin de la terrasse, une statue dont le socle était creux, ainsi qu'une vigne vierge qui permettait de se glisser très facilement en contrebas - position inconfortable, mais pas si dangereuse, puisqu'on pouvait éventuellement rejoindre, de là, le toit de la galerie. Mais, pour le moment, il n'était pas nécessaire d'être furtive - car aucune Petite Main, pas même le sinistre Corrado, n'osait pénétrer ici en l'absence du Maître.

Il était très important en revanche de garder une oreille attentive aux bruits de l'appartement - elle décida que si elle entendait son père ou sa mère rentrer, ou si elle entendait quelqu'un l'appeler, elle s'enfuirait par la terrasse. Dans le cas contraire, elle tenterait une sortie par la porte, après avoir guetté par le trou de la serrure. Elle s'était rendu compte, au cours de ses vagabondages furtifs, qu'il valait mieux ne pas avoir à décider lorsqu'on était pressé par le temps. Décider en amont de la marche à suivre dans tel ou tel cas lui permettait d'économiser de précieuses secondes, et d'éviter de se retrouver paralysée par l'hésitation. Une fois cette question réglée, elle se mit à fureter partout pour voir s'il y avait du nouveau depuis la dernière fois. La première chose qui retint son attention fut une étrange machine, dotée de ce qui ressemblait à des horloges - des roues marquées de chiffres, qui pouvaient tourner, et qu'un mécanisme invisible reliait entre elles. La seconde, dans cette pièce toujours impeccablement rangée, qu'elle

avait déjà fouillée cent fois, et qu'elle connaissait par coeur, était un paquet en peau de bête - Lucrezia fut prise d'une certaine horreur devant cette fourrure arrachée avec la peau délicate d'un animal; elle se demanda s'il s'agissait d'un chat, ou de quelque animal plus gros, et se demanda aussi si on l'avait écorché après l'avoir tué, et si on l'avait tué pour lui prendre sa peau. Elle imagina un instant son père en train de dépecer une pauvre bête blanche, et hésita longuement à toucher ce qui lui paraissait aussi répugnant et sacré qu'un cadavre, mais la curiosité retrempa son courage, et elle se saisit du mémoire. Elle fut surprise de découvrir à l'intérieur des feuillets d'un autre format que le format habituel à Marsilia, et recouvert d'une écriture inconnue. L'aspect de ce document était des plus rébarbatifs, et elle le feuilleta à la recherche d'images. À la toute fin, elle reconnut des sortes de cartes de Marsilia, grossières, qu'on eût dites tracées à main levée, par un enfant à peine plus grand que Dino. Des zones incompréhensibles avaient été hachurées à la hâte. Elle passa quelques minutes à mémoriser ce dessin, en se promettant de le reproduire dans sa chambre - en l'améliorant un peu - pour essayer de mieux le comprendre. Elle s'abima, sans doute, dans sa concentration, sans plus prêter l'oreille aux mouvements extérieurs.

Toujours perplexe, elle allait reposer le document où elle l'avait trouvé, lorsqu'elle entendit la clé tourner dans la serrure de son père. La décision qu'elle avait prise était claire : c'était l'un des cas où il fallait fuir par la terrasse. Sans très bien savoir ce qu'elle faisait, elle reposa le mémoire, et se dirigea vers la terrasse, mais alors elle entendit des voix. Son père n'était pas seul, et parlait à quelqu'un tout en ouvrant la porte. La décision qu'elle prit ne fut pas vraiment réfléchie - mais elle se dit par la suite qu'il y entrait sans doute l'espoir de surprendre une explication satisfaisante au mystère qu'elle avait découvert. Et, au lieu de se glisser par la vigne vierge jusque sur le toit de la galerie, elle se dissimula sans un bruit dans le socle creux de la statue. De là, en tendant l'oreille, elle entendrait parfaitement la conversation.

@@@@

Les trois personnages, que Lucrezia ne put apercevoir de sa cachette, étaient le marchand Miniato Lego, le dramaturge Duccio Fiesi, et un prêtre de la Mère nommé Servius. Ils ne se connaissaient pas, ou se connaissaient peu, et arboraient une mine sérieuse et guindée. Fabio savait qu'ils étaient flattés d'être reçus chez lui, dans son bureau privé, et que le mystère qui entourait ce rendez-vous leur procurait à tous les trois un plaisir vif qui se transformerait vite en addiction. C'était une question d'heures avant que les conspirateurs ne fussent pris dans la spirale du secret, comme il l'était lui-même.

Mais pour l'heure, ce plaisir était entaché de méfiance, et aussi, il en était sûr, d'un certain défaitisme. Il espérait venir à bout de ces deux obstacles.

Ils avaient traversé l'appartement dans le plus grand silence, et ce ne fut que lorsque la serrure fut dûment verrouillée de l'intérieur que Fabio affecta de se détendre un peu.

- Mes amis, dit-il. Prenez place, je vous prie, dans mon cabinet privé.

L'Artocrate était de loin le plus à l'aise des trois; la compagnie des Albaregno n'avait rien pour lui d'exceptionnel, et son statut de dramaturge célèbre le mettait au-dessus de la mêlée. Il fit le tour des objets exposés dans la pièce, avec des regards appréciateurs.

- Très belle collection d'instruments, dit-il. À quoi sert celui-ci ?

- C'est une machine à calculer, Maestro. J'en suis très fier, c'est une récente acquisition.

Le prêtre de la Mère, quant à lui, s'était assis sur un siège, campé dans une attitude patiente et presque méditative. Le Marchand, qui connaissait déjà les lieux, mais qui était malgré tout le plus impressionné des trois, admirait les nouveautés.

- Mais oui, quelle splendeur ! Il me semblait bien que je ne l'avais pas vue la dernière fois.

Fabio rapprocha suffisamment de sièges et alla chercher le mémoire, qu'il déposa sans explication sur une table basse en marquèterie précieuse. Le prêtre et l'Artocrate ne laissèrent pas paraître leur intérêt, ni leur étonnement, et ne lui adressèrent qu'un seul bref regard. Mais le Marchand, dévoré de curiosité, ne cessait de revenir à cet objet de fourrure presque barbare, qui ressemblait à une sorte de livre artisanal des plus primitifs.

- Je vous ai rassemblés parce que vous êtes, à mon sens, l'élite de la nouvelle Marsilia à laquelle j'aspire, et que nous avons déjà évoquée lors d'entretiens privés. Le Maestro Duccio Fiesi, qu'il est inutile de vous présenter, se montre particulièrement inquiet des nouvelles orientations impulsées par ma soeur, et représente cette frange conservatrice des Artocrates sur laquelle j'aimerais m'appuyer. Comme moi, il estime que les Arts devraient non pas se multiplier, mais se réduire à l'essentiel. La peinture, la musique, l'écriture, pourraient demeurer les seuls Arts Majeurs, que nous favoriserions nettement par rapport à tous les autres. Et à l'intérieur de ces Arts, nous choisirions les Artocrates les plus célèbres, les plus talentueux. Nous en ferions de véritables princes, associés à notre pouvoir.

- Doter un plus petit nombre d'Artocrates, mais les doter davantage, c'est cela ? demanda Miniato Lego.
- Tout à fait, répondit Fabio. Cela correspondrait à notre cahier des charges, et permettrait aussi de respecter l'essentiel des traditions marsiliennes. Il est impensable de faire fi du génie de nos grands créateurs.

Le Maestro Fiesi, qui semblait n'écouter la discussion que d'une oreille distraite - stratégie qu'il employait également quand on discutait de ses oeuvres - se fendit d'un sourire magnanime.

- Un Prince doit être l'ami des Arts, dit-il. Le tout est de savoir de quels Arts, et de quels Artocrates.
- Le Signore Miniato Lego, qui représente les Marchands de la Cité, a quant à lui une vision claire et audacieuse de la libéralisation de l'Art. Les Marchands et le Palazzo, de conserve, pourraient prendre la main sur la commercialisation des oeuvres, et rompre avec certaines prodigalités ruineuses. En tant que Questore, j'ai eu l'occasion de constater que les dépenses du Palazzo sont insensées, on jette par les fenêtres un argent que nous pourrions investir. Une sélection plus sévère des Artocrates, un numerus clausus, une classe d'Artocrates triée sur le volet, associée aux bénéfices d'un Palazzo qui ferait de ce commerce l'un des plus florissants de la Baie… Nous nous occuperons de fixer les meilleurs prix, de créer des attentes chez les clients, et de les satisfaire. Bref, tout ce que les Artocrates ne veulent pas faire, ne savent pas faire, et ne font pas.
- C'est, dans les grandes lignes, ce dont nous avions parlé, *Principe,* dit l'Artocrate. J'avoue cependant que je comprends moins bien la présence d'un prêtre de la Mère. Avons-nous vraiment besoin de la religion ?

Fabio, qui avait de longtemps prévu cette attaque, sourit d'un air paterne.

- Je m'attendais à cette remarque, Maestro. Il me semble cependant que l'Eglise de la Mère partage largement nos vues sur un certain nombre de points.
- Maestro, dit Servius, je vous croyais plus affranchi des préjugés de votre caste.
- Comment voyez-vous les choses ? lui demanda poliment Fiesi.
- Votre caste, dans sa grande majorité, cède à de nombreux vices. L'Oubli, la débauche, les dépenses inconsidérées, le gaspillage permanent.

L'Artocrate eut un petit rire.

- Je serais de mauvaise foi si je prétendais vous contredire, mon Père.
- L'Eglise de la Mère considère qu'il serait bénéfique pour tout le monde de réinjecter dans l'Artocratie un peu de… nécessité. Le besoin de travailler, par exemple. De se

lever tôt. D'obéir à ceux qui vous payent. De payer ceux que vous employez. La réforme économique imaginée par nos amis serait également une réforme morale.

- Des Artocrates vertueux ? dit Fiesi, en éclatant de rire.
- Vertueux, ou du moins, moins ostentatoires dans leur débauche. Il y a un point sur lequel le Principe s'est engagé, afin d'obtenir notre soutien.

Fiesi, l'air très intéressé, se tourna vers Fabio.

- Quel point, Principe ?
- L'Eglise de la Mère souhaite voir fermer le temple des Erotistes.

Duccio Fiesi ouvrit de grands yeux.

- Vous perdez la tête !
- C'est ce que je lui ai dit, répondit Fabio avec un sourire malicieux. Il est inconcevable que les Erotistes arrêtent leurs activités. En revanche, on pourrait envisager que cette pratique ne soit plus considérée comme un Art. Et, à ce titre, un nouveau marché pourrait s'ouvrir aux Marchands de la Cité.

Duccio Fiesi haussa les épaules.

- Je ne suis pas favorable à cette réforme, dit-il avec hauteur, mais, si c'est là un compromis que je suis obligé de faire, il ne m'empêchera pas de m'associer à votre action. Même si je ne comprends pas très bien ce que l'Eglise y gagnerait.
- C'est encore en négociation, dit le prêtre. Nous pensons que le fait que l'Erotisme cesse d'être un Art représenterait une grande avancée symbolique. Ensuite, nous pourrions peut-être nous entendre avec nos amis Marchands.
- Fermer les yeux moyennant un petit pourcentage, par exemple, expliqua Fabio avec un sourire bonhomme.
- Tout cela est bel et bon, dit Lego. À un détail près. C'est votre soeur qui a été nommée Régente, malgré vos certitudes, Altezza. Bien sûr, je crois en vous autant que jamais, mais il y en a parmi les Marchands qui commencent à s'inquiéter. À dire que nous prenons des risques pour de simples chimères.
- Quels risques prenez-vous, mon cher ? Nous ne faisons que bavarder et boire du vin, il me semble, dit Fabio.
- L'Eglise de la Mère estime vous avoir suffisamment aidé, dit Servius pour appuyer le Marchand, et il sera très difficile aussi pour moi d'obtenir de nouveaux engagements sans résultats concrets.

Fabio choisit ce moment pour tapoter négligemment le mémoire, que tous se mirent à regarder à nouveau.

- Si je m'engageais - sans que personne n'ait à se salir les mains, sans que nous versions une seule goutte de sang, sans que nous ayons besoin du moindre recours à la force, et d'une manière qui serait entièrement naturelle et indépendante de notre volonté - si je m'engageais à débarrasser Marsilia des Artocrates les plus hostiles à nos vues…
- Que voulez-vous dire ? dit le Maestro.
- Il faut d'abord me jurer le secret absolu. Et il faut d'abord répondre à ma question : si tout ce qu'on vous demandait était… disons, de regarder ailleurs, pendant que quelque chose arrive, accepteriez-vous de le faire ?
- Cette chose qui arriverait, demanda le prêtre, est-elle immorale ?
- Non, répondit Fabio. Elle ne pourrait aucunement entacher la réputation de vertu de votre Eglise.
- Est-ce que cela coûterait beaucoup d'argent ? Faudra-t-il investir? demanda Lego.
- Pas un liard.
- Cette chose qui arriverait, pourrait-elle nous être imputée à l'avenir, au terme d'une enquête ? demanda Fiesi.
- En aucun cas.

Fabio attendit un instant, tout en balayant du regard sa petite assemblée déjà conquise.

- Alors, Signori ? Me promettez-vous le secret absolu ? Pas un mot à vos femmes, à vos amis, à votre Eglise, à personne ?
- Je promets, dit Lego. J'appuierai vos décisions auprès des Marchands, sans donner la raison que vous nous indiquerez. J'obtiendrai leur confiance.
- Je serai peut-être obligé d'en informer mes supérieurs, dit Servius. Nous avons des techniques d'investigation mentale qui ne laissent aucune place au mensonge.
- Il faut me promettre de retenir cette information le plus longtemps que vous pourrez. Si vous n'en êtes pas capable, il faudra que j'appelle une Petite Main pour vous reconduire. Et bien sûr, les termes de notre contrat seront caducs.
- Je peux m'engager à retenir l'information le plus longtemps possible, en l'absence d'un supérieur sur place.

Fabio hocha la tête et se tourna vers Duccio Fiesi, qui lui demanda :

- Comment pouvez-vous être sûr que rien n'arrivera aux autres Artocrates ? Comment allez-vous séparer le bon grain de l'ivraie ?
- Je ne pourrai pas le faire de manière sûre et précise.
- Cela veut-il dire que nous allons tous courir un risque ?

Fabio hésita un instant.

- Tout le monde va courir un risque. Pas seulement les Artocrates. Même vous et moi. Mais cela ne dépend pas de nous. En revanche, si nous jouons correctement notre partie, nous pouvons décider d'attribuer les risques en fonction de ce qui nous arrange.
- D'accord, en ce cas. Et puis, je vous avoue, je brûle de savoir ce que contient cet objet étrange. La curiosité me mène comme une véritable maîtresse.

Fabio recommença à tapoter le mémoire.

- Ceci, mes amis, est un secret d'Etat. Personne encore n'est au courant, et, comme vous le savez, Signore Lego, connaître un secret avant tout le monde est le moyen le plus sûr de faire les meilleures affaires.
- La facture de ce livre n'est pas marsilienne, fit observer Servius. À vrai dire, c'est un artisanat qui m'est inconnu.
- Et pour cause. Il m'a été remis par des savants étrangers.

Fabio ouvrit le mémoire, qui répandit, comme pour appuyer ses dires, une odeur qui ne leur était pas familière. Il feuilleta négligemment les pages noircies, couvertes de symboles mathématiques.

- J'ai passé beaucoup de temps à étudier ces chiffres, ces relevés, ces cartes. Et la conclusion est là, claire, terrible. Elle va vous choquer au premier abord. Je vous demande de prendre quelques minutes pour comprendre en quoi ce qui semble être une catastrophe est en fait, également, une merveilleuse opportunité.
- Trêve de mystères, le coupa Fiesi.
- Le Zoccolo va rentrer en éruption. D'ici quelques semaines, quelques mois au plus. De manière certaine. Il s'agira d'une éruption dévastatrice.

Dans le silence consterné qui suivit cette annonce, un petit bruit sur la terrasse leur fit tourner la tête vers l'extérieur.

- Avez-vous entendu ? C'était comme un cri étouffé… dit Fiesi.
- Probablement un oiseau, dit le prêtre. Les goélands sont de plus en plus impudents.

Fabio se leva et fit le tour de la terrasse, puis rentra.

- Allons-nous nous préoccuper d'un cri d'oiseau lorsque je vous ai annoncé une telle nouvelle ?
- Pardonnez-moi, Altezza, mais en quoi cela va-t-il faire avancer notre réforme ? demanda respectueusement Lego.

Les yeux de Duccio Fiesi, depuis qu'il avait entendu la nouvelle, s'agitaient en tous sens. Puis ils s'immobilisèrent.

- Bien sûr, dit-il. Evidemment. C'est providentiel.

- Mais de quoi parlez-vous ? demanda le prêtre.
- Il y a des rumeurs qui courent, depuis plusieurs jours, sur la Régente. On murmure qu'elle a décidé de faire déménager la Cour à la Villa Lorenziana.
- Au pied du Zoccolo, articula le Marchand.
- Et que comptez-vous faire ? demanda le prêtre.
- Moi ? dit Fabio. Mais rien, rien du tout. Je vais laisser ma soeur régner, puisqu'on lui a confié la Régence. Je vais… je vais regarder ailleurs. Et surtout, surtout, je vais garder le secret.

@@@@

Lucrezia, la tête perdue, s'élança sans aucune prudence dans la vigne vierge et sur le toit de la galerie inférieure, puis elle regagna l'escalier qui jouxtait ses appartements par une ouverture qui y était pratiquée, et courut le plus vite qu'elle le put jusqu'aux appartements princiers. Sans réfléchir, elle se saisit de son double et entra. Des bruits de voix provenaient du corridor qui menait au bureau de son père; et on pouvait aussi entendre les cris de Dino et les voix patientes des Petites Mains… Rasant les murs pour éviter de se faire surprendre dans cette tenue inhabituelle, elle parvint à regagner sa chambre, et s'y enferma, haletante. Elle s'allongea sur son lit, et se tint là parfaitement immobile, les yeux rivés aux moulures peintes du plafond. Il y avait là un motif floral qu'elle aimait particulièrement, une feuille de lierre derrière laquelle se cachait un gracieux oiseau. Elle tâcha de le fixer sans penser à rien, en comptant jusqu'à deux cents, comme le lui avait appris sa mère. « Respire lentement », lui disait toujours Nicolina lorsque sa fille n'arrivait pas à calmer ses sanglots. « Reprends le contrôle de ton souffle. Le reste suivra. »
La pensée de sa mère la consola un peu. Ses joues en feu se rafraîchirent, et ses tempes se mirent à battre un peu moins fort. Dans la légère décompression de son coeur, une pensée cohérente parvint à refaire surface, et elle finit par se lever, rajuster ses volants et ses chaussures, et retoucher sa coiffure devant son miroir.
Puis elle sortit, sur son bureau, du papier et des encres, et se mit au travail.

Une heure plus tard, lorsque Nicolina revint de l'Eglise, elle trouva sa fille parfaitement calme, occupée à peindre une très jolie carte de Marsilia.
- C'est ravissant, Lucrezia, tu as beaucoup de talent.

Lucrezia fixa sur sa mère des yeux brillants, que Nicolina eut du mal à déchiffrer.
- Qu'as-tu ? T'es-tu fait gronder pendant mon absence ?

- Non, Maman.

La petite fille fit un sourire.

- Tout va bien. Je peins tranquillement. Mais j'ai entendu Dino pleurer, tout à l'heure. Peut-être devrais-tu aller voir.

Nicolina hocha la tête, hésita un instant, et se pencha sur la carte de Lucrezia. On reconnaissait nettement le tracé de la côte, et Lucrezia s'était appliquée pour peindre des vaguelettes dont certaines avaient même une crête d'écume. Les plus grandes plages étaient figurées en jaune, et le Palazzo, encore à l'état d'ébauche, dressait une silhouette fantastique, un peu disproportionnée, au-dessus d'un petit port miniature. La Libertà était au Port; la paroi d'obsidienne de la Grotta dei Morti portait une seule effigie, celle de Ridolfo, dont les traits stylisés étaient assez bien restitués de mémoire. Et puis, il y avait les routes bordées de fleurs, les arbres de la forêt, les champs, les cyprès, les citronniers, les villas dispersées dans la campagne avec des tourelles et des escaliers en colimaçon, ainsi que des tas de petits personnages. Au Nord de l'île, occupant une portion démesurée de la feuille, se trouvait le Zoccolo, avec son Dragone, noir, rouge et or.

- Ton paysage est tellement joli, Lucrezia. Mais tu ne trouves pas que tu as fait le Zoccolo un peu trop gros ? Un peu trop noir ?
- Je ne sais pas, Maman. Je l'aurais sûrement mieux dessiné si j'avais le droit d'assister à des cours d'art.

Nicolina, que la sagesse inaccoutumée de sa fille rendait perplexe depuis quelques minutes, se sentit presque rassurée à cette pique lancée.

- Cesse de te plaindre, Lucrezia. Je suis sûre que tu pourras suivre tous les cours que tu voudras, quand tu seras mariée. Mais je te laisse, je vais voir tes frères.

Lucrezia suivit des yeux sa mère qui se retirait.

- Cesse de te plaindre, Lucrezia, murmura-t-elle en imitant sa mère. Je suis sûre que tu pourras suivre tous les cours que tu voudras, quand tu seras brûlée.

Et, avec un plaisir trouble, elle saisit le pot de vermillon et le renversa lentement sur la feuille, en partant du Dragone, et en suivant le tracé qu'elle avait mémorisé chez son père. La peinture visqueuse, épaisse, étala son relief ardent sur les arbres, les maisons, les personnages, le bord de la mer. Avec son doigt, elle étala légèrement la peinture, agrandit les coulées, submergea de rouge tous les jolis traits qu'elle avait tracés patiemment. Quand la feuille saigna suffisamment, elle la fixa sur son panneau de bois, la regarda bien en face, et se jura de ne jamais, jamais, regarder ailleurs.

Chapitre 11 : TANTES ET NIECES

Gemma était, ce matin, dans l'une de ces humeurs virevoltantes et charmeuses qui formaient la moitié de son caractère. Ces jours-là, on pouvait la reconnaître à ses vêtements somptueux, dont l'élégance tapageuse était toujours disproportionnée aux activités qu'elle faisait; disproportionnés étaient également son enthousiasme, ses largesses et ses déclarations d'amour et d'amitié. Elle s'était réveillée avec la ferme intention d'entrainer le plus possible d'Artocrates dans son projet, et son appétit n'avait d'égale que son énergie. Une fois restaurée, parée, alors que le soleil n'était pas encore bien haut dans le ciel, non sans avoir fait cadeau à Maddalena de l'une de ses plus belles pièces de haute joaillerie, et à Fiammetta d'un bracelet qui valait le triple de son salaire mensuel, elle avait décidé de commencer par les Artocrates les plus prestigieux et les plus populaires. Le quartier Dell'Arte, à cette heure, était pratiquement vide. Les Artocrates et même la plupart des Petites Mains dormaient encore, et les lieux en étaient comme magnifiés, car la foule, l'agitation, le bruit, ne faisaient plus écran à leur beauté. Gemma se sentait transportée par l'Art, et parfaitement à sa place à la tête de cette Cité pour laquelle elle ressentait, en cet instant, un amour presque extasié.

À moitié pour se débarrasser d'une démarche délicate, à moitié pour profiter de sa merveilleuse énergie matinale, elle se rendit d'abord chez Apollonio Vitelli. La porte fermée à clé ne l'arrêta pas, car elle avait gardé un double de sa clé, et elle fit irruption dans la chambre du Maestro sans la moindre gêne.

Le jeune homme dormait, à côté d'une femme brune que Gemma reconnut, malgré la pénombre relative, pour Margherita Barberigi. La pensée qu'il n'avait pas attendu beaucoup pour aller voir ailleurs, comme un nuage, passa dans son esprit. Puis elle se souvint qu'elle-même s'était vite consolée, et le nuage se dissipa dans l'azur de sa bonne humeur.

- Apollonio, Margherita, il est temps de vous lever !

Elle alla ouvrir les fenêtres, et s'assit familièrement sur le lit, tandis qu'ils ouvraient des yeux étonnés et mécontents.

- Que fais-tu là ? maugréa Apollonio.
- J'ai à te parler, enfin, à vous parler, en fait… Margherita, je suis ravie de trouver là. Qu'est-ce que tu peins, en ce moment ?

La lumière du jour éclairait un désordre de chevalets et d'esquisses. Le visage de Margherita occupait plusieurs toiles; et Gemma se leva et s'approcha d'un portrait d'elle particulièrement vivant. Elle soupira.

- C'est une merveille, dit-elle. Quelle subtilité dans le dessin, quelle souplesse dans les cheveux, et cette expression rêveuse, un peu flottante… c'est magnifique.

Elle se retourna vivement, et sourit. Apollonio, qui la connaissait par coeur, attendait prudemment qu'elle en vînt au fait. Margherita, parfaitement réveillée, se leva nue, attrapa un peignoir et s'installa sur un siège.

- Tu es sûre que tu veux que je reste ? demanda-t-elle.
- Mais oui, cela nous concerne tous ! Voilà, j'ai besoin de vous à la Villa Lorenziana. Je m'ennuie ici, il y a mon frère qui joue les tristes sires, et des tas de vieilles lunes comme ce Duccio Fiesi et la Calvenzana, que j'ai envie de fuir. Je viens de perdre mon père, vous ne pouvez pas me refuser ça… Et puis, je vais organiser un festival du Zoccolo, un opéra, et il faudra aussi peindre des fresques dans la Villa… Apollonio, tu pourrais amener ton école, tu pourrais être le nouveau Contarini…Il paraît qu'il y a un plafond voûté dans la salle principale, qui a été apprêté sans être peint. Oh, je vous en prie, je suis sûre que ce sera merveilleux.

La récurrence du mot « merveilleux » dans la bouche de Gemma, Apollonio le savait, était un indicateur très fiable de la quantité d'énergie qu'il fallait pour s'opposer à elle. Il regarda Margherita.

- Le nouveau Contarini… dit-elle d'un air un peu goguenard. Est-ce que cela se refuse ?

Apollonio soupira.

- Tu mettras à l'honneur mon *Autoportrait en Fin du Monde* ?
- Où tu voudras ! promit Gemma. Et aussi *L'Aube sur la Mer*, bien sûr, ajouta-t-elle à destination de Margherita.
- Et je pourrai emmener mon chat ? répondit cette dernière en riant.
- Ton chat, ta Petite Main, tes pigments, ton laboratoire, et tout ce que tu voudras. C'est d'accord, alors ? Vous viendrez ?

Cette proposition de trêve arrangeait Apollonio, qui avait toujours joui des faveurs du pouvoir, et ne se satisfaisait pas de la disgrâce dans laquelle Gemma l'avait maintenu depuis leur rupture. S'il n'y avait que cela pour assurer la paix…

- C'est d'accord, nous illuminerons la Villa Lorenziana de notre Art, dit-il d'un ton solennel.

Gemma, aux anges, se leva presque en dansant.

- Il me tarde de l'annoncer aux autres. A bientôt !

Et, un moment plus tard, elle avait disparu.
@@@@

Il ne fut pas difficile de convaincre les Hauts-Couturiers, toujours friands d'événements sociaux, les Jardiniers, qui rêvaient de recevoir en partage quelque patio, quelque terrasse ou quelque parterre à travailler, ni les Gastronomes, surtout ceux qui, étoiles montantes de leur art, avaient besoin de se faire un nom loin de la concurrence de Renato. Elle avait convaincu deux ballets rivaux de celui de la Calvenzana; elle avait débauché Vitelli qui emportait dans son sillage, en plus de son école, la fine fleur des peintres. Elle avait félicité et persuadé Caliara, sculpteur fameux qui venait de s'illustrer par le buste mortuaire de Ridolfo. Elle avait évidemment les architectes de la Villa Lorenziana, ainsi que ceux qui travaillaient à la future Villa Guasparina; sans parler des Zoccoleristes fanatisés par le Dragone. Elle avait Maddalena d'Albano, et beaucoup de ses amis poètes ou dramaturges de la jeune génération; elle avait des musiciens de second ordre; mais elle prévoyait déjà de réhabiliter, dans l'ombre, le Cantatore, dont le génie contrarié produirait sans doute les plus belles compositions. Elle se demanda, par souci de concorde, et pour dépasser ce désagréable scandale, si elle n'inviterait pas aussi le jeune Adrieyn, dont la voix l'avait si fort émue lors des funérailles.
Il était déjà plus de deux heures lorsqu'elle descendit, le ventre vide, les escaliers de la Porta Ultima. Le capitaine de la Garde avait absolument tenu à l'accompagner, et elle n'avait réussi à le congédier qu'en lui disant sèchement :
« Je vais au temple de l'Erotisme, voulez-vous me tenir la chandelle ? »
Fiammetta, seule, l'accompagnait. Quand elles arrivèrent à destination, Gemma eut soudain envie de recourir aux services d'un Erotiste. Si attachée qu'elle fût à Maddalena, et si aigu que fût son plaisir auprès d'elle, elle avait eu envie d'un homme, ces derniers jours.

- Quelle heure est-il, Fiammetta ? Est-ce que j'ai le temps de me délasser ? Tu pourrais aller chercher de l'Oubli, pendant ce temps, tu ne crois pas ? Et dis à la Strega que nous aurons besoin d'elle à la Villa Lorenziana, ou bien, à défaut, d'une très grande provision d'Oubli. Puis rejoins-moi ici. Non, passe d'abord rue de la Filanderie pour prévenir également que nous aurons besoin de pigments particuliers pour les fresques. Et une grande quantité aussi. Je suis contente, Fiammetta, j'ai réussi à convaincre tant de monde… Combien d'Artocrates y aura-t-il en tout à la Villa, à ton avis ? Et puis, en fait rejoins-moi plutôt à la crypte. Tu sais ce que j'aimerais ? C'est emmener ma tante. Tu crois qu'elle voudra bien sortir de sa crypte ?

Fiammetta avait l'habitude des discours désordonnés de la Principessa, qui contenaient toujours au moins trois ou quatre questions sur les sujets les plus divers. Elle avait pris l'habitude d'y répondre en commençant par la dernière.

- Je doute que votre tante veuille se mêler à ce qu'elle a toujours considéré comme des futilités, Principessa, d'autant plus qu'elle est en deuil, mais elle vous aime beaucoup et il ne coûte rien d'essayer. J'aurais du mal à dire combien d'Artocrates vous allez drainer, mais ce nombre se porte déjà à une cinquantaine, il me semble, et je gagerais qu'il se multipliera par dix avant le jour du départ. Je pourrais en effet passer rue de l'Achevoir et rue de la Filanderie afin de passer les commandes. Et oui, bien sûr, vous pouvez prendre du temps pour vous, Principessa. Le zénith est passé depuis deux heures.

Rassurée, Gemma poussa un soupir d'aise. Le temple des Erotistes était entièrement tourné vers l'intériorité : nulle façade pompeuse, nul fronton orgueilleux n'en affichait l'entrée; c'était une simple double-porte, élégante, mais ordinaire, que tout le monde connaissait, mais devant laquelle un étranger ou un enfant n'eût rien remarqué de précis. Du moins était-ce là l'entrée qu'elle avait toujours connue; elle s'était parfois demandé s'il n'existait pas, à ce labyrinthe intérieur, plusieurs portes d'accès, des orifices secrets, qui permettaient d'obtenir cette discrétion parfaite, cette impression de solitude qui enveloppait chaque expérience. Les Erotistes ne vendaient pas véritablement leur corps, mais le donnaient; ils vivaient, comme tous les Artocrates, des prébendes généreuses du Palazzo. Aucun Erotiste n'était obligé à rien, et les Marsiliens qui requéraient leurs services leur témoignaient le respect dû à des Artocrates patiemment formés, qui donnaient à chaque expérience sexuelle un caractère à la fois technique et rituel. La Régente venait ici aussi humblement qu'une simple Marsilienne; bien qu'on la reconnût immédiatement, on la traita avec la même politesse discrète que tout un chacun. Elle ne put s'acquitter de son obole rituelle, car elle n'avait jamais rien sur elle - tout pour elle étant gratuit au Palazzo - et l'exception que l'on fit pour elle fut la seule concession à sa noblesse.

- Après le rituel, dit-elle très naturellement, je souhaiterais m'entretenir avec la grande Prêtresse Quirina.
- Bien sûr, lui répondit-on. Prospero vous conduira à elle.

L'Erotiste vers lequel on la conduisit était un jeune homme qu'elle avait déjà croisé au Palazzo, et dans les fêtes du quartier dell'Arte. Il était sophistiqué à l'extrême, habillé par les plus grands Hauts-Couturiers, et ses yeux, légèrement soulignés de noir, brillaient d'une lueur humide.

Gemma s'approcha de lui, et commença par admirer ses vêtements, à caresser le satin et la soie, les passements en velours, les lanières de cuir poli, les boutons de nacre et d'or, à tripoter les bijoux qui pendaient des oreilles et sommeillaient sur la poitrine. Prospero, comme s'il devinait ses pensées, ou plus exactement, comme s'il avait entendu le murmure de ses désirs, se prêta alors à un déshabillage lent et savant, qui ne les laissa jamais complètement nus, et qui ne s'arrêta que lorsque Gemma ne put plus se contenir.

@@@@

Fiammetta avait une certaine appréhension en remontant la rue de l'Achevoir. Des rumeurs, en effet, circulaient depuis la veille sur la fermeture de la boutique de Santa, et Fiammetta avait, en prévision d'une crise qu'elle souhaitait par dessus tout éviter, racheté à d'autres Petites Mains une assez grande provision d'Oubli. La Strega n'était sans doute pas la seule fournisseuse de Marsilia - mais au Palazzo, tout le monde allait chez elle; et Fiammetta était beaucoup trop jeune pour se souvenir d'un temps où elle ne régnait pas sur le commerce des Onguents, des Charmes et de l'Oubli. Quand elle vit la porte fermée à double tour, et quand elle aperçut par les vitres le désordre du magasin, elle s'inquiéta. Aucun écriteau n'était placardé sur la devanture. La Strega pouvait avoir déménagé, pris la mer, elle pouvait être morte, ou malade, elle pouvait s'être retirée à la campagne - sa fille n'était même plus là, et il n'y avait pas devant cette stupide porte le moindre début d'explication pour apaiser l'angoisse inévitable de sa maîtresse.
Fiammetta était contente que Gemma fût allée chez les Erotistes; cela au moins ferait un peu retomber la tension qui les menait tambour battant depuis le matin, d'Artocrate en Artocrate et de promesse en promesse. Jamais Fiammetta n'avait entendu Gemma distribuer autant de commandes, promis autant de gloire, ni dépensé autant d'énergie. Les Hauts-Couturiers s'étaient vu confier les costumes de l'opéra; les Jardiniers, les jardins intérieurs de la Villa; les musiciens, chacun la première place à l'orchestre, les sculpteurs, la décoration intérieure de l'ensemble de la Villa… Fiammetta était à peu près sûre que Gemma avait fait autant de promesses en l'air qu'elle avait dépensé de ducats qu'elle n'avait pas; mais cette matinée avait suffi à faire d'elle le centre d'un tourbillon artistique étourdissant, auquel allaient inéluctablement s'agréger tous les Artocrates courtisans, curieux, en manque d'inspiration ou esseulés, c'est-à-dire les trois quarts d'entre eux.
Cette équation ramenait malheureusement Fiammetta, consternée, au problème de l'Oubli. Il faudrait impérativement qu'elle en parlât au Consigliere avant d'annoncer cette

catastrophe à la Régente - cette pensée la rasséréna un peu, et elle se dirigea vivement vers la rue de la Filanderie. Le marchand de pigments fit valoir des difficultés d'approvisionnement, des délais à respecter, des problèmes d'acheminement, mais Fiammetta le connaissait, car c'était un cousin de son père, et elle savait que tous ces arguments étaient uniquement destinés à faire monter les prix.

- Ne vous inquiétez pas, Signore. L'argent va couler à flots, dit-elle. Je suis sûre que vous ferez d'excellentes affaires.
- Tu es mignonne, Fiammetta. Et je te crois. Mais dis-moi, comment vont tes parents ?
- Je ne les vois pas beaucoup, car la Régente occupe tout mon temps. Mais embrassez-les pour moi, si vous les voyez.
- La Régente est-elle bonne pour toi ?
- Oui, Signore. Elle m'adore et ne peut pas se passer de moi. Regardez ce qu'elle m'a offert ce matin.

Elle tendit son poignet orné d'un bracelet ouvragé qui étincelait de mille couleurs dans la dentelle de sa manche.

- On dit qu'elle pique des colères farouches ?
- C'est une Albaregno, dit la jeune fille en souriant, comme si cela suffisait à clore la discussion. Mais elle ne se met jamais en colère contre moi.
- Alors va la rassurer, et dis lui que ses pigments seront prêts tant que les ducats le seront aussi…

En sortant, Fiammetta entendit la cloche du temple des Erotistes sonner la troisième heure de l'après-midi, et décida de se diriger vers le Palazzo. La dernière fois qu'elle était allée voir la Dottoressa, c'était le soir des funérailles, et la vieille dame lui avait fait un accueil dont elle se souvenait encore… Chemin faisant, tandis qu'elle ne pouvait s'empêcher de rouler dans sa tête le problème de l'Oubli, elle se rappela que Rigarda Albaregno était physicienne, qu'elle savait les mystères de la chimie et des drogues, et qu'elle était peut-être, dans le Palazzo, la personne la plus à même de fabriquer de l'Oubli.

@@@@

La convocation était pour la septième heure, mais Fabio, dès qu'il la reçut, décida de se hâter. Il se lança dans une épuisante chasse à l'homme pour coincer le Consigliere avant l'ouverture de la séance; ce qui le conduisit de la garde jusqu'aux cuisines, en passant par le quartier Dell'Arte. A peine suivait-il la piste de Calbi que celle-ci se

refroidissait déjà, l'entrainant plus loin, et il fut réellement heureux de mettre la main sur lui dans la cour d'honneur du Palazzo Publico.

- Consigliere, vous voici enfin ! lâcha-t-il avec impatience.
- Vous me cherchiez, Altezza ?

Lazzaro Calbi avait l'air benoît, et lui donnait du « Altezza », mais Fabio ne lui faisait toujours pas confiance.

- Oui, je vous cherchais, Calbi. Afin que nos violons soient parfaitement accordés pour le concert de ce soir.

Lazzaro fronça les sourcils d'un air interrogateur, et Fabio décida de couper court aux circonlocutions.

- Ma soeur nous convoque dans le but de nous annoncer ce que nous savons tous déjà : son intention de déménager la moitié de la Cour à la Villa Lorenziana - je ne vous ferai pas l'affront de supposer que vous l'ignorez.

Lazzaro hocha la tête, d'un air neutre.

- Je suis favorable à cette idée, Calbi, et en tant que trésorier, je compte lui offrir tout le soutien possible du Palazzo.

Lazzaro ne put retenir un regard de surprise.

- Ce déménagement va entrainer un énorme surcroit de dépenses, commença-t-il mollement, je pensais que vous…
- Nous pouvons nous le permettre.
- Pardonnez-moi, Altezza, mais je ne suis pas très favorable à cette idée de votre soeur, pour ma part.
- Ah ? Et pourquoi donc ? Je croyais que vous aviez été laissé à sa disposition pour faciliter tous ses caprices.

Lazzaro ne releva pas l'affront.

- Pour des raisons politiques, je pense qu'il serait préférable que la Régente demeure au plus près des affaires.
- Ou pas, dit Fabio d'un air fin.
- Et surtout, il me semble que la proximité du Zoccolo, dans cette période de regain d'activité, pourrait être dangereuse.
- Allons donc, Calbi, vous voilà craintif comme une vieille femme ! Est-ce votre mère qui vous a mis ces étranges idées dans la tête ?

Lazarro scruta un instant le regard froid et ironique de Fabio.

- Non, Principe. En vérité, c'est votre frère qui m'a informé du danger, dit-il en tendant la lettre de Guasparre à Fabio.

Le Prince parcourut les lignes avec plus d'attention qu'il n'en voulait montrer.

- Je me demande pourquoi il vous écrit à vous, plutôt qu'à la Régente… murmura Fabio comme s'il se parlait pour lui-même. Considérerait-il finalement, comme moi, que ma soeur est parfaitement incapable de diriger la Cité et de prendre en considération autre chose que la couleur de ses vêtements et la date du prochain festival ?
- Vous étiez déjà au courant ? demanda Lazzaro. Vous ne paraissez pas surpris par le contenu de la lettre.
- Quoi, ces élucubrations sur le volcan ? Sur la foi de savants étrangers ? Mais, Consigliere, c'est moi qui suis surpris de l'écho que cette rumeur est capable de prendre auprès d'hommes réputés sérieux… J'espère que vous ne comptez pas vous en faire l'écho. Je me demande par ailleurs pourquoi mon frère ne m'écrit pas à moi, plutôt qu'à vous.
- Peut-être se doutait-il de votre réaction d'incrédulité.
- Peut-être. Quoi qu'il en soit, Calbi, j'attends que vous prodiguiez à ma soeur des conseils avisés.
- Que je la soutienne dans ce projet que je réprouve ? demanda Calbi, avec une pointe de froideur.
- Exactement.
- Et, sauf votre respect, pourquoi ferais-je cela?
- Pour me prouver votre bonne volonté, Calbi, votre engagement auprès de notre projet commun de réforme, votre… loyauté. Et également parce que, si vous ne le faites pas, je serai obligé de me défier de vous.

Lazzaro savait que Fabio n'avait pas joué sa carte maîtresse - il le sentait au petit air supérieur que prenait le Prince, le petit air de celui qui ménage l'effet d'une anecdote.

- Il se trouve que le capitaine de la Garde a trouvé beaucoup d'éléments assez troublants, au cours de cette enquête sur la mort de mon père. Des éléments qui pourraient suggérer que vous avez exercé vous même, ou fait exercer, une forme de surveillance sur le Roi. Ainsi que des éléments vous reliant à cette sorcière étrangère, que vous avez reçue au palais. De là à penser que vous avez pu, d'une manière ou d'une autre, vous rendre complice d'un régicide, par exemple d'un empoisonnement… Il n'y a pas si loin.

Lazzaro se taisait.

- Si je sens une défaillance dans votre loyauté, cela influera nécessairement sur mon jugement, Calbi. Si je me défie de vous, je serai plus enclin à interpréter les faits en

votre défaveur. Et ce sont là des faits qui peuvent mener à une procédure judiciaire, comme vous le savez.

Cette fois-ci, le Prince en avait terminé. Lazzaro se sentit la bouche sèche.

- Puis-je compter sur votre soutien, Calbi ? demanda le Prince d'un air paterne.
- Bien sûr, Altezza, articula Lazzaro.
- Nous voyons tous d'un oeil favorable cette villégiature à la campagne pour les Artocrates, n'est-ce pas ? Ce sera une expérience très créative, très prestigieuse pour Marsilia.
- Oui, Altezza.
- Bien. Toute la question est de savoir, Calbi, si vous avez envie de demeurer au Palazzo, ou si vous avez envie de les accompagner là-bas.

@@@@@

Gemma arriva en retard à la réunion qu'elle avait elle-même convoquée en urgence, laissant Fabio et le Consigliere échanger des sourires de façade, des petits fours de chez Renato et des silences lourds de sous-entendus, pendant un temps qui leur sembla interminable.

Elle arriva enfin, cependant, flanquée de sa sempiternelle Petite Main et de Maddalena d'Albano; les deux hommes les entendirent rire et bavarder dans les galeries un long moment avant de les voir. Gemma était dans un jour radieux, ce qui rassura Fabio, et inquiéta Lazzaro - car si cette humeur n'était pas porteuse de conflits, elle était en revanche souvent porteuse de multiples complications.

- Ah, vous êtes déjà là ! C'est parfait… Quelle journée, mes amis. Avant de commencer, je dois dire que je suis très inquiète pour notre tante.
- Que lui arrive-t-il ? demanda Fabio.
- Mais elle me semble tout à fait hors de son état normal… Elle ne cesse de parler d'expiation et d'éruptions volcaniques, je l'ai trouvée à la fois très abattue et très agitée. Il me semble que nous ne devrions pas la laisser seule dans cette crypte.
- Elle refuse de se mêler à la Cour, fit observer Fabio.
- C'est probablement le coup du deuil, ajouta Lazzaro prudemment.

À ces mots, Fabio et Gemma, sans se rendre compte de la similitude de leur réaction, se redressèrent légèrement et composèrent sur leur visage un air grave qu'ils n'avaient pas l'instant d'avant. Ridolfo, en vérité, ne leur manquait ni à l'un ni à l'autre dans leur vie quotidienne, et qu'il fût enfermé dans sa chambre, comme il l'avait été pendant quinze

ans, ou au fond de l'abysse, ne changeait pas grand chose à leur existence concrète. Sitôt les obsèques passées, il leur avait fallu un effort pour se souvenir qu'ils étaient en deuil.

- Oui, bien sûr. Mais ce n'est pas là ce dont je voulais vous entretenir. Je m'attends à des récriminations, des admonestations, des arguments contraires, mais je vous préviens, j'ai une énergie folle à dépenser pour défendre mon projet, et j'ai déjà convaincu la moitié du quartier dell'Arte de me suivre.
- De te suivre où ? demanda poliment Fabio.
- A la Villa Lorenziana, déclara-t-elle d'un ton théâtral.

Évidemment, la Régente ne se doutait pas que sa proposition avait déjà été annoncée, débattue et acceptée par les deux hommes contre lesquels elle imaginait devoir croiser le fer. Ce détail, cependant, n'échappa pas à Maddalena.

- Que veux-tu faire là-bas ? demanda Fabio d'un ton condescendant.
- Je veux qu'une partie de la Cour y réside pendant quelques semaines, voire quelques mois… Organiser un festival du Zoccolo, procéder à de nouvelles collaborations artistiques… Bref, tout ce qui te passionne, mon cher frère.
- Je vois, dit Fabio.
- Est-ce pour cela que votre tante a parlé d'éruptions volcaniques ? demanda Lazzaro. Lui avez-vous fait part de ce projet ?
- Oui, dit Gemma. En fait, j'aimerais beaucoup l'emmener avec moi. Cette crypte est insalubre, la mort y traine. Je veux l'emmener au soleil, à l'air frais de la montagne…
- Elle s'y est refusée ? demanda Lazzaro.
- Non, dit Gemma. C'est cela qui m'a quelque peu troublée. Elle semblait même très exaltée à l'idée de cette « expiation ». Il semble qu'elle considère ce déplacement comme une sorte de… pénitence.
- De pénitence ? releva Fabio. Mais de quel crime ma tante s'est-elle donc rendue coupable ?

Tout en parlant, il fixa ses yeux inquisiteurs sur Lazzaro, qui se sentit rougir et s'essuya le front avec son mouchoir.

- Allez-vous essayer de me dissuader ? reprit Gemma.
- Pas pour ma part, déclara Fabio. Je pense qu'une séparation géographique de nos sphères d'influence nous fera le plus grand bien à tous les deux.
- Et pour l'argent ?
- Je veillerai à ce qu'il y ait de quoi vous payer un train de vie correct, mais il ne faudra pas gaspiller à tout va.

Gemma ne put s'empêcher d'éclater de rire.

- C'est merveilleux, dit-elle. Je n'osais pas y croire. L'adversité viendrait-elle de ce côté-ci ? demanda-t-elle en se tournant du côté de Lazzaro.

Le Consigliere hésita.

- Je n'ai certes ni l'intention, ni le pouvoir, ni la prétention de m'ériger contre la volonté de deux Albaregno réunis, dit-il. Cependant…
- Ah, voilà le « cependant », dit Gemma en souriant d'un air mutin.
- Cependant certaines personnes prétendent que les environs du volcan pourraient être dangereux, dit-il.

Fabio lui lança un regard noir, que Lazzaro ignora.

- Des fumées toxiques ont provoqué la mort de dizaines d'animaux. Et vous savez qu'un peintre est mort en essayant de s'approcher du Dragone… Il faudra être très prudent.
- Si cela peut vous rassurer, je n'ai pas l'intention de faire un grand autodafé d'Artocrates, Consigliere…

La lettre de Guasparre, dans la poche de Lazzaro, pesait d'un poids infini.

- Promettez-moi à tout le moins de rentrer si le Zoccolo donne de nouveaux signes d'activité.

Gemma avait encore les mains pleines de promesses à distribuer - et celle-ci ne lui coûta pas plus que les autres.

- Je vous le promets, Lazzaro. Je sais que c'est ce que souhaiterait Maman. Et je vous remercie infiniment tous les deux.

Tandis qu'elle se levait pour prendre congé, Fiammetta la laissa prendre les devants avec Maddalena pour s'approcher de Lazzaro.

- Consigliere, puis-je vous parler une minute ? C'est pour une affaire de service.

Fabio, très satisfait, donna une grande claque douloureuse dans le dos de Lazzaro, et sortit également.

- Je ne l'ai pas encore dit à la Régente, Consigliere, mais la Marchande d'Oubli de la rue de l'Achevoir a fermé boutique. Nous serons bientôt à court.

Lazzaro soupira.

- Oui, je sais. Je suis en train de chercher quelqu'un pour parer au plus urgent.

La Petite Main fit une courte révérence et rejoignit sa maîtresse en courant, et Lazarro se retrouva seul. La lumière avait presque entièrement disparu à l'horizon, et il ne restait, dans le ciel tendre et scintillant, qu'une seule balafre de rouge, qui prenait racine dans la nuit du volcan, et traçait son sillon incandescent jusqu'à la mer. La forme du Zoccolo,

comme un colosse immobile, était presque entièrement dissimulé par l'obscurité, mais il semblait à Lazzaro qu'elle pesait, comme la lettre de Guasparre, d'un poids surnaturel.

@@@@

Les repas, dans les appartements du Prince, étaient une affaire sérieuse. Fabio et Nicolina considéraient que l'essentiel de l'éducation se jouait là, et avaient transformé la table en un laboratoire quotidien où les enfants étaient invités à modérer leurs appétits, à céder les meilleures parts à ceux qui étaient mieux placés qu'eux dans la hiérarchie, à ravaler leur dégout, à tenir leur langue et à contenir, jusqu'à l'étouffement, l'éventuel plaisir qu'ils auraient à manger.
La chère, pourtant, était des plus fines, et ce plaisir eût pu être grand. Mais, pour Lucrezia, chaque repas était une torture. Se tenir droite, mastiquer sans presque faire de mouvements de bouche (jugés « inconvenants » par son père), utiliser à bon escient les différents couverts, disposer de ses bras poliment lorsqu'elle était en position d'attente, avaient été les gageures de sa petite enfance. Maintenant qu'elle était capable de contenir son corps, c'était son esprit et sa langue qui étaient sans cesse redressés, corrigés et brimés. En tant qu'enfant, elle devait garder le silence lorsque les sujets abordés par ses parents ne la concernaient pas; cependant le silence qu'on exigeait d'elle n'était pas une simple absence de paroles, mais une participation attentive et muette. Lucrezia devait manifester sa compréhension et son intérêt pour les questions abordées; si possible, même, elle devait sourire légèrement lorsque son père faisait une plaisanterie, ou le regarder d'un air admiratif lorsqu'il se vantait de quelque manoeuvre adroite. Lucrezia devait également se tenir toujours prête, car les adultes pouvaient à tout moment solliciter son avis, ou lui poser une question, et on exigeait d'elle alors une réponse pertinente et rapide, qui prenait en compte tout ce qui venait d'être dit. Il n'était donc pas possible de rêver, ou de se concentrer sur les sensations de son palais; seul Dino jouissait encore de ce privilège, du haut de ses quatre ans. En tant que fille, elle avait de surcroît deux tâches supplémentaires : elle devait veiller à la bonne tenue de Dino, et c'était elle qui se faisait gronder lorsque l'enfant commettait une maladresse ou faisait un bruit incongru. Elle devait également céder le pas à Puccio, qui était davantage sollicité dans les conversations, et dont elle se devait d'admirer muettement, mais dans une moindre mesure que son père, les phrases les plus stupides ou les plus convenues. Elle devait également le voir s'emparer systématiquement des meilleurs morceaux - et, plus perversement, non pas des meilleurs morceaux dans l'absolu, mais de ceux qu'elle

préférait, elle - sans jamais protester. Les repas n'étaient pas seulement un entrainement corporel strict, qui façonnait les manières, c'était avant tout l'apprentissage quotidien, infiniment réitéré, de la soumission à l'ordre social, que celui-ci fût juste ou pas - et Lucrezia était payée pour savoir qu'il ne l'était pas.

Ce qui lui avait rendu cet exercice encore plus odieux avait été la prise de conscience que ces règles ne s'appliquaient quasiment nulle part ailleurs que chez son père. Invitée depuis ses dix ans à de nombreuses réceptions protocolaires, elle avait vu, partout, des enfants d'Artocrates élevés dans une licence presque totale, entrainés à produire des bons mots, que tout le monde applaudissait sans même paraître en remarquer l'insolence. Elle avait vu sa tante Gemma clouer le bec à Fabio, et se moquer de ses colères. Au début, elle avait naturellement partagé l'indignation familiale pour ces manières débridées, puis elle les avait admirées avec passion. Gemma était son idole secrète, la femme qu'elle rêvait de devenir. Il lui semblait presque impossible que son père et sa tante fussent issus de la même matrice; dans les repas de famille, l'enfant avait vite compris que Lorenza, Guasparre et Gemma partageaient une libéralité, une souplesse d'esprit et de langage, une liberté de ton, qui constituaient le véritable esprit des Albaregno, et le modèle de l'Artocratie. C'était son père qui se démarquait de cet ordre social, par son étroitesse de vues et sa rigidité. Cette prise de conscience avait provoqué en elle un séisme profond. Elle se fût peut-être résignée dans un ordre social général, sans exemple autour d'elle d'une autre vie possible. Mais être engoncée dans des robes empesées, grondée au moindre ruban froissé, quand les autres fillettes se pavanaient, débraillées, dans des costumes adorables et extravagants, qu'elles tachaient de confiture et de peinture sans jamais le moindre reproche, lui était devenu insupportable. Et ce qui lui coûtait le plus, à table, était aujourd'hui de ne jamais pouvoir exprimer son jugement. Sa mère disait rarement des choses intelligentes; son frère Puccio n'était qu'un petit perroquet vantard qui imitait son père; quant à son père, il avait le don d'avoir toujours, en tout, un avis qui contrariait Lucrezia. C'était une chose étrange, en vérité - même lorsqu'il s'agissait de musique, de gastronomie, ou de la façon d'installer un nouveau meuble, c'est-à-dire même pour des sujets politiquement et moralement neutres, il trouvait le moyen d'exprimer un jugement qui exaspérait sa fille. Elle ne se sentait en accord avec lui sur rien - et sur personne - Lucrezia adorait Dino, qui fatiguait son père; Lucrezia détestait Puccio, que son père prenait sans cesse en exemple; Lucrezia aimait sa mère, que son père rabaissait sans cesse - et les seuls moments où son père valorisait son épouse, quand elle abondait dans son sens, ou

quand il la comparait à Gemma - étaient les seuls moments où Lucrezia la jugeait impitoyablement comme une complice de son propre malheur.

L'entrée se composait d'un feuilleté de poisson-lune, agrémenté d'une fondue d'herbes du diable; et Lucrezia prenait un malin plaisir, à l'intérieur de sa bouche, à déchirer sa croûte délicate et à écraser sa chair tendre. C'était le seul accès de violence qui lui fût permis, et il avait lieu derrière l'écran impeccable et immaculé de ses lèvres closes. Avec le poisson lune, c'était toute sa colère qu'elle remâchait et ravalait; et le bruit, qui lui semblait assourdissant, de la pâte qui craquait sous la pression, lui semblait celui de ses dernières illusions qui volaient en éclats.

- Ah, tiens, je t'avais dit que Gemma m'avait convoqué, avec le gros Calbi ?

Nicolina plissa les yeux d'un air vivement intéressé.

- Non, je ne crois pas, dit-elle. Qu'a-t-elle encore inventé ?
- Pour une fois, elle a eu une idée excellente, pour laquelle je la félicite et lui offre tout mon concours.

Avec un sourire fat, Fabio engouffra une ou deux bouchées. Lucrezia vit que Nicolina et Puccio affectaient de s'arrêter de manger, comme s'ils étaient à ce point suspendus à ses lèvres que toute autre activité leur eût été impossible. Elle évita cette comédie en redressant le coude de Dino.

- Va-t-elle enfin se marier ? demanda Nicolina.

Fabio éclata de rire.

- Puccio, veux-tu un peu de vin ?

Cette proposition n'était faite à Puccio que les jours de fête, et l'enfant eut un air de gratitude obséquieuse qui donna la nausée à Lucrezia.

- Non, hélas, je crains que ses comportements indécents n'aient fait fuir pour de bon tous ses prétendants… Mais c'est encore mieux que cela. Elle a décidé de s'installer avec une bonne partie de la Cour à la Villa Lorenziana, continua Fabio en se servant une rasade de vin.
- Mais, balbutia Nicolina… Que va-t-elle faire à la campagne alors que ta mère vient juste de lui confier la Régence ? N'est-ce pas un peu irresponsable ?

Fabio adorait jouer avec Nicolina, devant les enfants, la comédie d'un dialogue maïeutique. Il commençait par prononcer des phrases paradoxales ou sibyllines, puis il laissait s'exprimer la naïveté et la curiosité de Nicolina, qui excellait particulièrement dans ce rôle, puis, grâce à la réplique qu'elle lui donnait, il dévoilait petit à petit l'ensemble de son discours.

- Si, dit-il. Totalement. Mais, Nicolina, cela te surprend-il ?

- Non, dit-elle.
- Puccio, cela te surprend-il ?
- Non, Père, ma tante n'a pas le sens de l'Etat.
- Bien dit, Puccio. Lucrezia, cela te surprend-il ?

Lucrezia, qui avait la bouche pleine, hocha la tête négativement.

- Et, je vous le demande, en l'absence de la Régente, tandis qu'elle babille et batifole sur le volcan, qui va pouvoir s'occuper des affaires de la Cité ?

Nicolina avait enfin compris.

- Elle te laissera les coudées franches ? demanda-t-elle.
- Mais oui, elle ne demande que ça. Tout ce qu'elle veut, c'est s'occuper de l'Art. Et, veux-tu que je te dise ? Je lui laisse l'Art bien volontiers.

Nicolina semblait ravie.

- Lucrezia, peut-on savoir quelle mouche te pique ? demanda sévèrement son père.
- Mais c'est vrai, ma chérie, tu es toute pâle, dit Nicolina. Que se passe-t-il ?

Lucrezia, qui s'était sentie défaillir quand elle avait entendu « sur le volcan », avait eu le temps de se reprendre.

- Je crois que j'ai avalé une arête, Père, je vous demande pardon.

Fabio, qui aimait par dessus tout se plaindre du personnel, renvoyer des Petites Mains et terroriser les marmitons, promit de faire un scandale le lendemain à la première heure. En attendant, il hurla sur la Petite Main pour qu'elle débarrassât l'entrée séance tenante et apportât le plat suivant.

- Ainsi nous serons débarrassés de votre tante, et de la plupart de ces paresseux d'Artocrates… Le Palazzo va retrouver un peu de calme. Enfin. Les enfants, qu'en dites-vous ? Le Palazzo ne sera-t-il pas plus calme sans cette bande de débauchés ?
- Vont-ils partir très loin, Père ? demanda Puccio.
- Encore assez.
- Où se trouve exactement la Villa Lorenziana ? demanda Lucrezia.
- Enfin, Lucrezia, tu ne sais pas cela ? La Villa Lorenziana est sur les contreforts du Zoccolo, au bout de la Via Serpentina.

Nicolina fit involontairement le signe de la Mère.

- N'est-ce pas un peu dangereux, par là-bas ? demanda-t-elle.
- Ah, dit-il avec humeur, tu ne vas pas toi aussi nous empoisonner avec ces contes de bonne femme ! Pas dans ma maison !
- Non, bien sûr, je posais juste la question.

- Eh bien je te réponds, Nicolina : il n'y a pas d'autre danger là-bas que de s'abrutir de vin et d'Oubli, de se vautrer dans la luxure et de dépenser les ducats de la Cité… Ce qui me semble un danger déjà bien assez grand.

Lucrezia avait tous les sens en alerte, exactement comme lorsqu'elle était cachée dans un recoin et qu'elle risquait de se faire prendre si elle respirait trop fort.

- Comment ma tante peut-elle être aussi bête ? dit-elle. Pourquoi aller s'enterrer à la campagne alors qu'elle a tout ce qu'il lui faut au Palazzo ? Il n'y a rien à faire, à la campagne.

Fabio hésita un instant devant cette sortie.

- Je te prierais de ne pas parler sur ce ton de ta tante, qui est une adulte, à qui tu dois plus de respect, quoi qu'elle n'en mérite guère. Mais je peux répondre à ta question : ils vont tous partir pour « créer ».

Ce mot avait été lancé comme un crachat, et prononcé avec un tel mépris qu'il suscita l'éclat de rire général. « Cré-er » répéta Puccio en s'étouffant presque de rire; « cré-er », répéta Nicolina en roulant des yeux indignés - « cré-er », répéta le petit Dino, sans comprendre ce qu'il disait, parce que les deux syllabes semblaient posséder une vertu hilarante particulière. Lucrezia, gagnée par une nervosité presque incompressible, se mit à trembler et à pleurer.

Lorsque son père le remarqua, il leva la main, et les enfants et Nicolina, comme un seul homme, s'arrêtèrent.

- Décidément, Lucrezia, ton comportement est inexplicable.

Lucrezia essuya ses larmes et composa un sourire timide.

- Je vous demande pardon, Père, vous m'avez fait rire aux larmes.

Fabio la toisa.

- Tu es trop nerveuse, Lucrezia, et tu as trop peu de contrôle sur toi-même. Une dame ne se laisse pas aller à de telles crises d'hilarité. Je suppose que tu es assaillie par des humeurs féminines dont je ne veux rien savoir… Et je te souhaite, conséquemment, une bonne nuit.

Le repas n'étant pas terminé, ces mots équivalaient à une punition, mais Lucrezia les accueillit avec soulagement.

- Vous avez raison, Père, je suis trop nerveuse. Le silence et l'obscurité me feront du bien. Je vous souhaite une bonne nuit.

Nicolina la regarda d'un air désolé, et caressa sa robe au passage; Lucrezia évita le regard de Puccio et s'inclina avant de prendre le couloir.

- Est-ce que toutes les filles ont leurs humeurs comme Lucrezia et tante Gemma ? demanda la petite voix servile de Puccio.
- La plupart, répondit doctement Fabio. Mais il y a des perles comme ta mère, qui ont reçu le trésor d'une éducation ferme, et qui savent à présent dominer leurs humeurs.

Le reste de leurs paroles n'atteignit pas Lucrezia, qui avançait vers sa chambre comme une somnambule. Elle avait eu connaissance du projet de son père, et les paroles qu'il avait lâchées n'auraient pas dû la troubler ainsi. Mais un projet, ce n'était qu'un fantôme d'acte, une forme dans la brume, un songe à peine éveillé, dont on ne portait pas, encore, la pleine responsabilité. Il lui semblait que c'était tout autre chose quand le projet prenait corps, s'incarnait sournoisement dans le réel, quand on couvait, avec la chaleur de son propre corps, l'oeuf ténébreux dans lequel il allait grossir et se développer, devenir autonome, vivant à son tour, doté d'une force propre et d'un appétit de monstre. Elle avait conservé l'espoir, jusqu'à ce soir, d'avoir surpris une rodomontade, un coup de bluff ou de folie, une de ces paroles provocantes par lesquelles son père se faisait tour à tour des amis et des ennemis, mais qui ne correspondaient pas forcément à ses intentions réelles. Ce n'était qu'au dîner qu'elle avait pris conscience de la naïveté qui avait été la sienne, et de l'état réel de la dépravation morale de son seigneur et maître.

Elle devait agir, elle devait prévenir Gemma, maintenant, immédiatement, au péril de sa tranquillité et peut-être de sa vie. Elle sentait confusément, au plus profond d'elle, que toute autre décision eût été une lâcheté. La voix poltronne de sa raison avait beau lui souffler que cette démarche ne servirait à rien, que Gemma ne l'écouterait pas, que son père la réduirait au silence, Lucrezia n'hésita pas un instant. Elle se vêtit d'un justaucorps noir, qui lui servait d'ordinaire de fond de robe, prit le passe-partout dans une poche, et se coucha, l'oreille aux aguets. Quand tout le monde fut couché, que toutes les lumières furent éteintes, elle attendit encore, longtemps, que le sommeil fût descendu dans les appartements obscurs.

Puis, ombre parmi les ombres, elle se faufila dans le corridor désert, jusqu'à une fenêtre de service qui donnait sur une galerie en contrebas. C'était un chemin qu'elle empruntait à chaque fois qu'elle sortait, pour éviter les gardes en faction à l'entrée principale. Au bout de quelques pas seulement, elle fut assaillie par les éclats de musique et de rire qui fusaient à travers les portes ouvertes ou entrebâillées. Des noctambules faisaient des pas de danse dans les galeries; des Petites Mains très dénudées se hâtaient d'une porte à l'autre; des lumières vives, presque blessantes pour ses yeux habitués à l'obscurité semblaient s'allumer et se déplacer sans cesse. Elle ne savait plus par où passer pour trouver les appartements de Gemma - et elle se perdit un moment dans le dédale

nocturne, embaumé d'un parfum mélangé d'alcool et de pigments, presque hypnotisée par le chant d'une voix très aigue et très pure qui modulait une mélodie inconnue. Les Artocrates ne la reconnaissaient pas, dans son étrange équipage; cette petite fille échevelée, habillée de sous-vêtements noirs démodés, qui ne pouvaient provenir que du vestiaire d'un théâtre, les faisait pouffer au passage. Ombre obstinée parmi le scintillement des lumières du quartier dell'Arte, Lucrezia, sans l'aide de quiconque, parvint à retrouver le chemin des appartements de sa tante.

@@@@@

Gemma avait improvisé une fête, ce soir-là, pour célébrer le départ prochain. On fit à peine attention à Lucrezia quand elle se présenta, et il fallut que la Petite Main de Gemma la dévisageât et lui demandât de confirmer son identité pour que sa présence fût enfin rapportée à sa tante. Gemma trônait au milieu de ses favoris du moment - vêtue d'un improbable déshabillé bleu nuit piqueté de diamants.

- Lucrezia, tu es sûre ? Seule ?
- Tout à fait sûre, dit Fiammetta. Elle semble un peu effrayée.
- Pauvre petite, elle n'a jamais dû voir une telle réunion de débauchés ! s'amusa Gemma.

Lucrezia la fixait, de loin, avec intensité. Gemma se leva et s'avança pour l'accueillir, et Lucrezia fut impressionnée par sa beauté - le déshabillé voilait et montrait en même temps son corps, dont les lignes semblaient accusées par la lumière violemment contrastée des candélabres. Les pendeloques des lustres semblaient se refléter sur les diamants de son voile - si bien qu'elle paraissait évoluer dans un jaillissement d'astres.

- Lucrezia, ma chérie, que fais-tu ici à une heure pareille ?

L'enfant sentit vivement, au silence anormal qui venait de se faire, à quel point son allure générale, si noire, devait déparer dans ce chatoiement de couleurs.

- Pourrais-je vous parler en tête à tête, ma tante ?

Gemma la prit par l'épaule et l'emmena vers sa chambre; Lucrezia entendit les murmures et les rires, sentit les regards qui la suivaient dans leur retraite. Mais elle se moquait de tout cela - ce qu'elle voyait, au-delà de ces silhouettes gracieuses, au-delà des bruits et des lumières qui dansaient, c'était la condamnation à mort qui pesait sur toutes leurs têtes. Ces Artocrates n'étaient que des morts en sursis. Les beaux cheveux de cette dame, le torse velouté de ce joli monsieur à l'air insolent, les ongles recouverts d'or de cette jeune fille presque nue, tout serait carbonisé, tout serait fondu au noir. Les stridences cadencées des violes se résoudraient en hurlements. Le pas des danseurs

s'allongerait en une course affolée, hagarde, désespérée, pour un souffle d'air qui ne se trouverait nulle part. Le scintillement des diamants se muerait en étincelles de soufre, en gerbes de lave. La nuit, la nuit rouge et noire, la nuit visqueuse et liquide, le ciel de poudre ardente, prendrait leurs corps par la force, emplirait leurs orifices, les tordrait dans des spasmes affreux.

- Gemma, il faut que vous m'écoutiez, je vous en conjure.

Gemma avait un sourire bienveillant, dans lequel Lucrezia reconnut la mollesse et la langueur du vin.

- J'ai assisté, sans qu'il le sache, à une réunion de mon père avec de grands personnages de Marsilia. Il leur a révélé ce que lui a appris un mémoire - un mémoire écrit par des savants étrangers - un document scientifique qui explique, sans le moindre doute possible, que le Zoccolo va entrer en éruption dans les semaines ou les mois qui viennent. Ce sera une éruption majeure. J'ai entendu le mot « dévastatrice ». Je sais que mon père y croit, et les hommes importants qui étaient avec lui y croyaient aussi.

Gemma l'écoutait avec un air de gravité, qui eût pu passer aussi pour un air d'ennui ou de distraction.

- Pourquoi viens-tu me raconter cela ?
- Il vous a soutenue, n'est-ce pas, dans votre projet de vous installer là-bas, tout près de la gueule du Zoccolo ?
- Oui, admit Gemma.
- Cela ne vous a pas semblé bizarre ?
- Eh bien, je me suis dit qu'il voulait se débarrasser de moi, dit Gemma. Ton père, tu sais, ne m'aime pas beaucoup.
- Je le sais parfaitement, c'est plutôt vous qui ne devinez pas à quel point il vous déteste. A quel point il souhaite se débarrasser de vous, comme vous dites. Il vous envoie à la mort.

Gemma resta un moment interdite, puis éclata de rire.

- Tu exagères, dit Gemma, je suppose que Fabio ne doit pas être un père très facile, mais…
- Vous ne comprenez pas, ma tante. Il SAIT que le volcan va tout détruire sur son passage. J'ai vu les cartes sur le mémoire. Il n'y a aucun espoir que la Villa Lorenziana en réchappe. Elle sera rasée. Rayée de la carte. Soufflée par une explosion, ou engloutie sous un torrent de lave, ou recouverte de cendres. Il n'y aura plus ni jardin, ni

fresques, ni bouteilles de vin, ni musique, ni rendez-vous amoureux, Gemma. Il y aura un gigantesque cimetière où vous serez tous brûlés vivants.

La voix de la petite fille avait enflé, et elle se rendit compte, à la fin de sa tirade, que tout le monde, dans la pièce d'à côté, s'était tu pour l'écouter. Il y eut un moment de suspension - où Lucrezia se prit à espérer. La grande roue de la fortune était en train de tourner, et pouvait s'arrêter sur l'une ou l'autre case du destin. Le salut, ou l'enfer - et le coeur de la petite fille suspendait ses battements.

- Quelle éloquence, ma petite Lucrezia, quel verbe ! Tu as réussi à suspendre tout un public d'Artocrates à tes lèvres ! Et quelle imagination ! Tu es la digne héritière de ton grand-père, ma chérie, il faut absolument que tu étudies les arts…

Lucrezia, bouche bée, incrédule, regardait sa tante. A l'extérieur de la pièce, les murmures recommençaient, comme après le final d'une représentation. Son discours avait provoqué dans l'air une tension - mais cette tension venait indubitablement de retomber, comme une balle lancée vers la lune et qui finit, à l'apogée de sa parabole, par obéir à nouveau aux lois immuables de la gravité. L'enfant comprit tout, dans la fulgurance d'un éclair déchirant. Les Artocrates avaient entendu distinctement la vérité, qui leur avait parlé par sa voix. La Vérité s'était frayée un chemin, toute noire, au milieu de leur fête, et ils s'étaient tus pour l'écouter. Et puis, dans un mouvement inattendu, inexplicable, scandaleux, contre-nature, dans un mouvement général, qui prenait racine dans l'intimité de chacun mais aussi dans la force d'inertie du groupe, ils avaient détourné la tête. Ils l'avaient entendue, mais ne voulaient pas la croire. Et tous les arguments du monde, à cet instant, n'eussent servi à rien.

- Gemma, vous les entraînez tous vers la mort, ajouta Lucrezia sur le ton d'un ultime avertissement.
- Comme tu es angoissée, ma pauvre petite, et dans quel état t'es-tu mise ! Tes parents savent-ils que tu es là ? Veux-tu que je te raccompagne ?

Lucrezia jeta un oeil éperdu autour d'elle, dans l'espoir de croiser un visage grave, un regard de compréhension, mais tous ces morts en sursis s'agitaient exactement comme à son arrivée. Dans leurs fanfreluches, leurs plumes et leurs bijoux, ils étaient des squelettes costumés pour une danse macabre.

Alors, abasourdie par sa propre impuissance, par la force incoercible de cette légèreté collective, l'enfant se sauva, et l'on vit sa petite silhouette noire, vive et furtive comme celle d'un chat, traverser l'espace en sens inverse pour prendre la fuite.

Gemma resta songeuse un bref instant, puis commanda aux Petites Mains de remplir à nouveau tous les verres.

- Mes chers amis, je vous demande de boire à la santé de ma nièce, Lucrezia Albaregno, l'Intranquille, dont l'apparition tragique et la prophétie sublime ont donné à cette soirée le frisson de terreur qui ravive encore notre plaisir !
- Comme la note du diable dans la gamme marsilienne ! dit un musicien.
- A Lucrezia l'Intranquille ! cria-t-on de tous côtés.
- Longue vie à la lignée Albaregno !

Les vivats, ponctués par le bruit des bouchons qui sautaient, accompagnèrent Lucrezia dans sa triste retraite, décroissant comme les détonations de plus en plus lointaines d'une chasse dont elle se fût éloignée à contrecoeur, pour ne point assister au massacre des faisans et des lièvres dorés dont le destin sanglant, par un mystérieux caprice du hasard, n'était connu que d'elle seule.

CHAPITRE 12 : LUCREZIA L'INTRANQUILLE

- Oui, Nicolina, ta propre fille ! Lucrezia l'Intranquille ! Elle a même hérité d'un sobriquet infamant pour cette occasion… Tu peux être fière d'elle - dehors en sous-vêtements au milieu de la nuit, débraillée parmi tous ces débauchés, Dieu sait ce qu'elle a vu ou fait…Et quelle langue de vipère, quelle fausseté impardonnable ! Elle est partie en disant que le silence et l'obscurité lui feraient du bien ! Cette chienne sans vergogne, prête à se rouler avec ces loques d'Artocrates, prête à se coucher aux pieds de Gemma ! Tu te rends compte ! A quel point elle nous couvre de ridicule, de honte ! Je ne veux plus la voir, qu'elle ne reparaisse pas devant moi, ni à table, ni nulle part, que je ne la croise pas dans la maison, qu'elle reste enfermée dans sa chambre, tu m'entends? Lucrezia l'Intranquille n'est pas ma fille, tu entends ? Elle me fait honte, je la rosserais à nouveau si je n'avais pas peur de la tuer.

Nicolina courbait l'échine devant l'orage, la gorge serrée, le coeur battant. Elle aussi était en colère contre Lucrezia, en colère surtout parce que la petite lui avait retiré tout moyen de la défendre, et qu'il ne lui restait rien, pas le plus petit argument en sa faveur. Elle avait quitté la maison nuitamment, sans permission, à moitié dévêtue, pour aller retrouver sa tante et faire un scandale, elle avait mêlé son nom à une soirée de débauche. Mais pourquoi, pourquoi ? Etait-ce Fabio qui avait raison, était-ce sa nature féminine qui la travaillait par en dessous, depuis que ses seins poussaient ? Nicolina était une fervente adepte du temple de la Mère; au fond d'elle, elle ne pouvait se résoudre à croire que la femme ne s'épanouissait que dans la corruption, que l'éclosion de la fleur de chair de son sexe répandait dans tout son être ce parfum de malignité, cette bassesse, cette veulerie que son mari lui prêtait. Lucrezia était une enfant, et son père était trop dur avec elle; la plupart du temps, cette vérité était recouverte par des couches épaisses et sédimentées d'habitudes, de discours creux et d'oubli volontaire. Mais lorsque Fabio prenait Lucrezia pour cible, même lorsqu'elle l'avait mérité, la conscience de Nicolina, aiguillonnée par l'amour maternel, s'extirpait du marécage de sa soumission, et, pour un instant, prenait son envol. Alors, une solidarité immédiate et muette la reliait à sa fille - quoi qu'elle eût fait, quoi que dît son père - elle souffrait de chaque coup que sa fille recevait, de chaque punition édictée, de chaque insulte, plus encore que s'ils lui eussent été destinés. Fabio ne le savait pas, ou feignait de l'ignorer; il exigeait d'elle une rigueur inflexible, mais elle trouvait toujours le moyen, dans son dos, de porter à sa fille le témoignage furtif, désolé, de son amour.

Elle dut attendre plusieurs heures, ce jour-là, que Fabio sortît. Puis elle donna des ordres aux Petites Mains pour contenir les garçons, et entra dans la chambre de Lucrezia, dont les volets étaient clos. Une atmosphère d'abandon, de sueur aigre, stagnait dans la chambre; Lucrezia était parfaitement immobile et silencieuse, sur son lit, les yeux ouverts. Elle ne réagit pas quand sa mère s'approcha.

- Lucrezia, murmura Nicolina, suffoquée par un chagrin sincère.

L'enfant avait été battue; Nicolina n'avait pas assisté à la scène, mais elle avait entendu le bruit des coups et les supplications de la petite fille. Lucrezia, tout en pleurant, n'avait cessé de demander à son père « s'il n'avait pas honte de les envoyer tous à la mort » - et Nicolina, en larmes, derrière la porte close qui frissonnait de la vibration des coups, en avait conclu que la petite, éperdue de frayeur, délirait. Fabio la frappait pour la faire taire, et Nicolina, le visage presque collé à la porte, sans oser l'ouvrir, avait supplié sa fille à voix basse d'arrêter de parler. Mais Lucrezia était têtue, et elle avait reposé la question quatre, cinq fois, avant de s'étrangler dans un sanglot plus fort que les autres. Nicolina avait poussé un soupir de soulagement lorsqu'elle avait compris que la correction était terminée; Fabio était sorti peu après, et elle n'avait jeté qu'un coup d'oeil furtif sur le masque bestial qui défigurait ses traits.

- Ne t'avise pas d'aller la voir. Corrado s'en occupera.
- Corrado ? avait murmuré Nicolina, les yeux écarquillés.
- Je ne veux pas de femme autour d'elle.

Et la journée s'était passée ainsi; Nicolina avait dû accomplir comme si de rien n'était tous les gestes quotidiens que sa famille attendait d'elle. Elle s'était occupée de Dino, elle avait déjeuné avec son mari, elle était allée faire une visite de courtoisie programmée ce jour-là.

- Lucrezia, ma chérie.

La petite fille tourna la tête vers sa mère. Son joli visage était tuméfié, et une plaie gonflée saignait sur ses lèvres. Ses cheveux était collés sur son visage par le sang et la sueur. Nicolina fondit en larmes et dégagea les mèches gluantes, avec une délicatesse infinie.

- Mère, tu dois m'écouter.

C'était la mère qui pleurait, et l'enfant qui la regardait gravement.

- As-tu faim ? Soif ?
- Ecoute-moi, Mère, nous n'avons pas beaucoup de temps.

Nicolina, qui avait pris sur elle tout le jour, mit un certain temps à se contenir. Elle saisit la main de sa fille, à peu près intacte, et la tint serrée contre sa bouche.

- Père est un monstre, dit Lucrezia.
- Je t'interdis de…
- Nous n'avons pas le temps, Maman. Il a dans son bureau un mémoire, écrit par des savants étrangers, un mémoire qui explique sans le moindre doute possible que le Zoccolo va rentrer en éruption dans un futur très proche.
- Comment le sais-tu, Lucrezia ? Tu as toujours eu tant d'imagination…
- Non, Mère, s'il te plaît. Je le sais parce que je suis une menteuse et une fouineuse, parce que je fouille dans ses affaires quand il n'est pas là et que je me promène partout où c'est interdit.

Nicolina pleurait à nouveau doucement.

- Je ne te crois pas, ma chérie.
- Regarde.

Lucrezia sortit sa clé.

- Tu peux la prendre, si tu veux. Je l'ai fait faire après qu'il m'a enfermée la dernière fois. Mais ce n'est pas ce qui importe. Ce qui importe, c'est que Gemma va mourir, avec tous ses amis, avec tous les jeunes Artocrates de Marsilia. Ils vont tous mourir dans cette éruption. Et Père le sait. Il le veut. Il a déjà pris contact avec les marchands de la ville pour tout réorganiser quand ils seront partis.
- Mais…
- Ils ne reviendront jamais, Mère. Ils vont mourir là-bas. Et ce n'est pas tout.

Nicolina, habituée à céder aux volontés plus fortes que la sienne, ne luttait plus. Elle leva les yeux sur sa fille et attendit.

- La cité de Marsilia, le port, le Palazzo, ne sont pas sûrs d'être épargnés. Père en envoie certains à la mort, et joue à quitte ou double pour les autres.
- Que veux-tu dire ?
- Nul ne peut prévoir ce que détruira le volcan, Mère. Il peut très bien détruire le lieu-même où nous sommes. Tu dois lui demander de partir. Avec nous. Nous sommes tous en danger, Mère. J'espère qu'il nous laissera nous éloigner du danger. J'ai si peur…

A cet instant, la petite voix inquisitrice de Puccio retentit dans le couloir.

- Mère, tu n'avais pas le droit d'entrer dans sa chambre. Elle ne doit voir personne.

Nicolina se leva, porta encore la main de sa fille à ses lèvres, et sécha ses larmes du revers de sa main. Dans le couloir, Puccio l'attendait et la toisa avec dédain.

- Depuis quand regardes-tu ta mère avec cet air insolent ? demanda Nicolina d'une voix blanche.
- Depuis que ma mère désobéit à son maître.

Nicolina, du fond de sa détresse, eut un sursaut. Puccio imitait les moindres expressions de son père, et plus les jours passaient, plus il se constituait comme une petite réplique miniaturisée de son puissant modèle. Comment ce garçon, si tendre quelques années auparavant, était-il devenu cette petite outre pleine de mépris et de haine ? Ce petit étranger hostile qui la jugeait parce qu'elle était *femme* ?

Elle se redressa de toute sa hauteur, et, d'un air digne, attrapa les cheveux de Puccio sur la tempe et les tira sans pitié.

- Je te signale, Puccio, que tu n'es pas encore un homme, et que si tu t'avises à nouveau de me donner des ordres ou de me faire des reproches comme si j'étais la première Petite Main venue, tu apprendras à tes dépens qu'un coeur de femme peut devenir très dur. Et particulièrement le coeur blessé d'une mère.

Elle le lâcha. La douleur avait fait monter les larmes aux yeux de l'enfant, qui n'osa pas répliquer.

- Ta soeur méritait une correction, je ne discuterai pas de cette question. Mais ton père a tellement frappé son visage qu'elle est méconnaissable. Personne n'est venu la laver, ni la soigner. Personne n'est venu la consoler. Tu n'aurais probablement pas supporté le dixième d'une semblable correction. Est-ce que tu l'entends supplier ? Pleurer ? Je suis allée lui parler pendant quelques minutes. Tu trouves que c'est encore trop ?

Puccio, surpris, bredouilla :

- Non, Mère.
- Très bien, alors je compte sur toi pour garder ta langue et je tâcherai de mon côté d'oublier cet incident. Va te préparer pour le diner et arrête de rôder dans ces parages.

Puccio ne se le fit pas demander deux fois, et Nicolina, saisie d'une grande tristesse, presque aussi profonde qu'un deuil, le regarda lui tourner le dos et s'éloigner d'elle dans le couloir. Alors, saisissant sa clé personnelle, elle pénétra dans le bureau de son mari, et n'eut pas longtemps à chercher avant de tomber sur le mémoire, qu'elle feuilleta longtemps, sans parvenir à détacher ses yeux des étranges symboles, ni surtout des cartes griffonnées sur les dernières pages. Hypnotisée, elle se sentit happée par ces lignes schématiques, qui lui parurent s'animer sous ses yeux, se métamorphoser en un paysage entier, en villes, rivières, routes et collines, tandis que les hachures rouges se muaient en nuages de flammes et de mort.

@@@@

La chambre conjugale ressemblait à un décor de théâtre, tant elle était vaste et majestueuse. Le lit, immense, était surélevé, et l'on y accédait par quatre marches de marbre, sur trois côtés. La tête de lit, sculptée par un grand ébéniste, portait les armes des Albaregno, comme le dais qui recouvrait solennellement le baldaquin. C'était un lit prévu pour une scène d'enfantement ou d'agonie; et Nicolina ne s'y était jamais sentie parfaitement à l'aise pour dormir. Souvent, avant d'ouvrir les yeux, elle avait l'impression, durant un bref moment, de se trouver encore dans la petite chambre douillette de sa maison bourgeoise, à l'extérieur du Palazzo, d'où l'on entendait parfois le bruit rassurant des carrioles et des commerces. Puis elle ouvrait les yeux, comme on assiste à un lever de rideau : et le décor qui était autour d'elle lui en imposait toujours un peu.

Elle se sentait plus à l'aise avec son mari lorsque l'obscurité noyait toute cette grandeur, lorsque la chaleur de leurs corps recréait une alcôve dans ces vastes surfaces froides. Fabio était rentré de meilleure humeur; il avait donné des ordres pour qu'on allât soigner et restaurer Lucrezia dans sa chambre, et avait annoncé qu'elle resterait enfermée jusqu'à nouvel ordre. Puis il s'était montré charmant au dîner; et Nicolina s'était dit, en son for intérieur, que la colère semblait passée, et qu'il ne restait maintenant que l'amour-propre et les principes, qui faisaient toujours beaucoup moins de ravages. Mais elle n'avait pas osé aborder le sujet qui la taraudait depuis l'après-midi. Elle attendit d'avoir fini de remplir son devoir conjugal, et choisit ce moment où Fabio, assouvi, paraissait paisible.

- Mon prince, dit amoureusement Nicolina.
- Ma femme, répondit Fabio avec une certaine douceur.
- J'ai une requête, qui me tient beaucoup à coeur.
- Je parie que tu vas intercéder en faveur de ta fille, dit-il avec une certaine froideur.
- Non, pas du tout, se récria-t-elle.

Il se radoucit.

- Excuse-moi. De quoi s'agit-il ?
- J'aimerais que nous fassions un voyage. Avec toi, si cela est possible, ou bien avec les enfants.

Fabio se redressa, et elle sentit au ton de sa voix que sa langueur s'était à présent totalement dissipée.

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? D'où cette idée te vient-elle ?
- C'est… C'est le Zoccolo qui me fait peur, Fabio. Je serais plus tranquille si nous partions en voyage pendant quelque temps.

Fabio se tut, pendant un temps si long que Nicolina se demanda s'il ne s'était pas endormi. Elle n'osa pas le relancer, cependant.

- Je vais y réfléchir, dit-il enfin, avec un bâillement. Je te dirai ce que je décide. Et maintenant, dors.

Il lui colla sur le front un baiser paternel, qui n'avait rien à voir avec l'étreinte sexuelle qui venait d'avoir lieu. Elle n'insista pas, et lui dit de sa voix la plus enfantine :

- Bonne nuit, mon Prince.

Et Fabio, dans la grandeur démesurée de son lit, la paix de la chair, et le doux tintement de son titre princier à ses oreilles, s'endormit.

CHAPITRE 13 : LES SOUCIS DU CONSIGLIERE

Lazzaro s'abrutissait de travail. Les sombres pensées qui s'agitaient en arrière-plan de sa tête n'étaient pas les bienvenues sur le devant de la scène, et il les en chassait. L'angoisse sourde de l'éruption du volcan formait comme un bourdon permanent, une note grave et continue avec laquelle tout le reste entrait en dissonance. Lazzaro ne voulait, ne pouvait pas y penser. Il n'eût servi à rien de ressasser la lettre de Guasparre, l'appel qu'elle contenait - appel qui allait demeurer sans réponse. Car que pouvait faire Lazzaro, pieds et poings liés comme il l'était par Fabio ? Le Prince avait été très clair; il souhaitait enterrer la lettre de son frère, le mémoire des savants étrangers, et toute action de sauvegarde des Marsiliens. Et Fabio l'avait menacé d'une procédure judiciaire. A quoi servirait Lazzaro s'il était mis en prison ? Au secret, Lazzaro l'était déjà, en réalité, même s'il n'était pas dans les fers. Sa langue était liée comme par un charme; s'il entamait une action quelconque pour se mettre en travers des projets du Prince, cette action serait la dernière.

Alors, mieux valait ne pas y penser, et abattre un travail qui, pour absurde qu'il était au fond, n'en paraissait pas moins utile à courte échéance. Par exemple, il avait dépensé beaucoup d'énergie la veille à dresser la liste de tous ceux qui savaient fabriquer de l'Oubli, et à leur rendre une visite de courtoisie. Aujourd'hui, il venait de recevoir la visite d'un apothicaire ruiné par le jeu, qui avait dû fermer son officine, et qui acceptait de déménager à la Villa Lorenziana pour se mettre à la disposition des Artocrates, en échange d'une rémunération conséquente. Lazzaro devait encore organiser l'installation de son atelier et l'acheminement des matières premières - dont il espérait trouver une assez grande quantité dans l'échoppe déserte de Santa - mais cette urgence, en tout cas, était en passe d'être réglée. Une petite voix, depuis les coulisses de son esprit, lui soufflait qu'il venait d'envoyer cet homme à une mort presque certaine. Et pourquoi ? Pour entretenir l'ivresse, l'inconscience et l'irresponsabilité des Artocrates qui étaient eux-même envoyés à la mort, ou plutôt qui se jetaient eux-mêmes, par un esprit de défi, pour l'amour de l'Art et des sensations extrêmes, dans la gueule béante du volcan.

Il avait entendu, comme tout le Palazzo, l'anecdote de Lucrezia venant mettre en garde sa tante. Son coeur avait saigné en imaginant les représailles de Fabio à l'encontre de cette courageuse enfant; il lui était reconnaissant d'avoir prononcé les mots qu'il n'avait pas pu prononcer lui-même, d'avoir tendu à Gemma, au moins une fois, le miroir de vérité dans lequel elle avait refusé de plonger les yeux. Le fait que quelqu'un l'eût

prévenue, explicitement, la rendait pour toujours responsable de ce qui lui arriverait, à elle comme à sa suite. Et cette idée un peu mesquine le soulageait pourtant. Parfois, il en voulait à Guasparre de lui avoir écrit à lui - à lui qui n'avait aucun pouvoir, à lui qui n'était, de jour en jour, qu'un larbin de plus en plus méprisé, un Consigliere dont on écoutait de moins en moins les conseils. Qu'eût fait Lorenza ? Cette question revenait souvent du fond de son esprit, et il la chassait aussi, même si son esprit s'appliquait malgré lui à y répondre. Lorenza eût probablement fait une déclaration solennelle, assortie de mesures de sûreté. Elle eût fait déménager tous ceux qui vivaient aux abords les plus dangereux du Zoccolo, elle eût fait construire une flotte à marche forcée, une flotte capable d'accueillir toute la population de Marsilia s'il le fallait. Elle eût sauvegardé les plus grandes oeuvres d'Art dans un lieu souterrain et protégé, dans lequel elle eût également aménagé des abris d'urgence pour ceux qui n'auraient pas eu le temps de gagner le Port. Elle eût fait venir d'autres Scientifiques de tous les coins de la Baie, elle eût pris conseil de tous les géographes, de tous les physiciens, de tous les Historiens qu'elle eût pu contacter. Elle eût préparé un exode, en proposant un contrat avantageux pour les îles avoisinantes, qui eussent accueilli les Marsiliens. Elle eût sauvé ce qu'il y avait à sauver.

Et, sans bien savoir si c'étaient les idées de la Reine, ou les siennes propres, sans bien savoir si elles intéresseraient jamais quelqu'un, il ne pouvait empêcher son cerveau de s'en emparer. Même s'il faisait autre chose tout le long du jour, une partie de son cerveau s'occupait exclusivement de mettre en forme ces mesures de sauvegarde - des centaines de problèmes pratiques surgissaient à son esprit, et son cerveau, inlassablement, involontairement, s'appliquait à les résoudre. Comme un Artocrate débordant d'un projet artistique, Lazzaro était gros de ce sauvetage, dont le projet énorme, d'une nécessité impérieuse et absolue, s'organisait dans le secret de son crâne.

Il était en train de raccompagner Quirina, la Grande Prêtresse des Erotistes, qui était venue le trouver à la demande de Gemma, afin d'organiser le transfert temporaire d'une partie des Erotistes à la Villa Lorenziana. Cette dame lui avait donné une liste invraisemblable de conditions et de desiderata. La partie consciente de son esprit s'absorba dans cet entretien, qui consistait à faciliter l'envoi d'une cinquantaine d'Erotistes à une mort quasi-certaine, pour le bon plaisir des autres Artocrates. Mais la partie refoulée de l'esprit de Lazzaro s'insurgeait de ce qui se passait à la surface - de la main droite, le Consigliere organisait une déportation mortelle - de la main gauche, Lazzaro imaginait un exode inverse et salutaire - et ce conflit interne, intenable, schizophrénique, menaçait de lui faire perdre la raison. Il fallait qu'il fît justice à la partie

de lui qu'il refoulait. Il fallait qu'il lui permît de s'exprimer - ou bien, il le sentait, son corps même subirait une grande crise dont il n'était pas sûr de pouvoir se remettre.

- Cela fait longtemps que vous n'êtes pas venu au Temple, Consigliere.
- C'est vrai.
- Je sens en vous des tensions corporelles et psychiques qui doivent être très douloureuses. Venez me voir, si vous le souhaitez. Je m'occuperai personnellement de vous.

Quirina parlait toujours, même pour dire des banalités, d'une voix susurrante et pleine de sous-entendus, et cette voix avait l'étrange pouvoir d'allumer l'imagination. Lazzaro se représenta ce bain de jouvence et de détente, et ce fantasme exerça sur lui une attirance presque invincible.

- Je ne sais si même vos mains expertes sauraient me départir de ces tensions, Maestra.

Elle sourit, sensible à ce titre que la Controverse ne lui avait pas accordé.

- Je suis capable de plonger un moribond dans les délices, dit-elle. Venez à cinq heures.

Lazzaro jeta un oeil sur le cadran solaire de sa terrasse.

- J'essaierai, si mon travail me le permet.
- Non, Consigliere. Ce n'est pas le travail qui vous permet une expérience érotique - c'est l'expérience érotique qui vous permettra de travailler.

Lazzaro sourit poliment à ce paradoxe, qui devait contenir, il en convenait, quelque part de vérité.

@@@@@

L'horloge du temple des Erotistes sonnait la demie de cinq heures lorsque Lazzaro, dans la petite mort qui suivit son orgasme, eut une révélation. Quirina, qui s'était si bien maquillée et vêtue qu'elle ressemblait à s'y méprendre à Lorenza Albaregno, abandonna son hôte en lui disant, de sa voix suggestive, de prendre son temps avant de partir. Lazzaro, les yeux mi-clos, ne la regarda pas sortir. Le jaillissement qui l'avait traversé n'avait pas uniquement déchargé son corps et ses tensions; il avait aussi créé un sillon, une voie de sortie pour les idées qui s'accumulaient dans sa tête au risque de la faire éclater.

Il allait tout écrire. Tout le plan de sauvegarde, avec sa légion de problèmes et sa légion de solutions, prêtes, hiérarchisées, en ordre de bataille. Ce mémoire pouvait être anonyme, il suffirait de l'imprimer clandestinement, en un millier d'exemplaires, et de le répandre à travers la ville. Cette idée lui paraissait si lumineuse et si évidente qu'il se

demandait comment il avait pu ne pas y penser plus tôt. Et cela lui redonna un peu d'espoir - comme si la note grave du bourdon, tout à coup, avait baissé d'intensité. Même si Fabio le mettait aux fers pour de bon, si ce mémoire pouvait circuler, tout redevenait possible.

Il en était là de ses réflexions, plus qu'à demi-nu sur le sofa moelleux, lorsqu'un bruit de bottes inhabituel se fit entendre. La porte s'ouvrit brutalement. Il s'attendit à voir revenir la Grande Prêtresse, ou une autre Erotiste, lorsqu'il se retrouva nez à nez avec le Capitaine de la Garde. Les pensées se bousculèrent dans la tête du Consigliere : comment l'officier savait-il qu'il se trouvait ici ? Que s'était-il passé ? Qu'allait-il advenir du mémoire qu'il n'avait pas encore écrit ? Qui allait s'occuper de sa mère ?

- Signore Calbi, veuillez me suivre s'il vous plaît, j'aurais quelques questions à vous poser dans le cadre de mon enquête.

Lazzaro entreprit de se rhabiller sans se presser.

- Capitaine, ces questions étaient-elles urgentes au point de violer l'intimité sacrée du temple de l'Erotisme ? Ne pouvaient-elles attendre une demi-heure ?
- Le Prince m'a dit que vous essayiez peut-être de vous enfuir.

Lazzaro se leva et se passa la main dans les cheveux, pour effacer toute trace de désordre.

- Et de qui prenez-vous vos ordres, Capitaine ? Du Prince Fabio, ou bien de la Régente que la Reine a expressément nommée pour exercer le pouvoir ?

Le Capitaine parut légèrement embarrassé.

- La Régente…
- La Régente ne vous aime pas, et donc, vous préférez prendre vos ordres de son frère. Et ce faisant, vous désobéissez à la Reine. Soyez certain que cela lui sera rapporté.
- Veuillez me suivre, Consigliere, j'espère que vous pourrez répondre favorablement à mes questions.
- Je vous suivrai, et je répondrai à vos questions, quand vous aurez un ordre écrit de la Régente.
- Vous… refusez de coopérer ?
- Capitaine, vous ne le voyez pas, actuellement, parce que je suis d'un naturel très flegmatique, mais je suis dans une colère noire. Je refuse de me faire cueillir au temple de l'Erotisme comme un vulgaire malfrat, et de subir l'humiliation d'une escorte militaire, alors que vous agissez de manière parfaitement illégale. Si vous souhaitez vous saisir de ma personne de force, libre à vous d'en assumer les conséquences. Mais je me défendrai.

Le Capitaine de la Garde blêmit.

- Auriez-vous l'obligeance d'honorer ma requête, et de vous présenter le plus tôt possible au poste principal de la Garde, afin de répondre à des questions urgentes afférentes à l'enquête sur la mort du Roi ?

Le Consigliere fit une moue, et tourna la langue dans sa bouche, avant de répondre.

- Certainement, dit-il. Je viendrai demain matin.

Le Capitaine hésita.

- Le plus tôt sera…
- Le plus tôt possible, en l'absence d'un ordre écrit de la Régente, sera demain matin. Et maintenant, déguerpissez.

Le Capitaine recula, et referma la porte derrière lui. Lazzaro avait gagné une soirée et une nuit, et il restait à espérer que cela serait suffisant.

@@@@@

Lucca n'était pas encore assez accoutumé au Palazzo pour y dormir; il préférait dormir chez ses parents et faire le chemin à l'aube. Lazzaro remercia la Mère qu'il en fût ainsi, et se précipita aussi vite qu'il le put pour le cueillir à la sortie de son travail. Le Consigliere, l'air soucieux, faisait les cent pas dans la rue, en manipulant nerveusement un paquet de pièces qu'il faisait passer d'une main dans l'autre, devant la maison du garçon. Ce dernier arriva bientôt en sifflotant, mais sa mélodie guillerette mourut dans une moue comique lorsqu'il vit son bienfaiteur - et supérieur - devant sa porte.

- Consigliere, aurais-je commis quelque faute ?
- Non, Lucca. C'est plutôt moi. Mais suis-moi, tu vas avoir double ration de travail, aujourd'hui.

Le garçon hésita un très bref instant, mais Lazzaro lui lança trois pièces, presque en plein visage. Lucca était adroit, et rattrapa au vol la monnaie cognante et trébuchante qui représentait une journée complète de salaire.

- A votre service, Consigliere. On retourne au Palazzo ?
- Non. Viens avec moi, rue de la Passoire.

Lucca s'exécuta sans broncher, et eut presque du mal à suivre le pas rapide du gros homme. A vrai dire, il ne l'avait jamais vu marcher à cette allure, et ce fut, entre toutes les choses inhabituelles qui survenaient, celle qui l'inquiéta le plus. Une fois arrivés chez la signora Calbi, Lazzaro demanda à Lucca de patienter dehors. Lucca entendit, pour commencer, force cris et reproches de la part de la vieille dame - mais, aux réponses

brèves et sans appel de son fils, la Signora Calbi se tut. Quand Lazzaro lui ouvrit la porte, le salon était vide - et l'on entendait à peine les sanglots exagérés de la mère victimisée derrière la porte close de sa chambre.

- Lucca, j'espère que tu es aussi vif, aussi loyal et aussi fiable que je le crois.
- Vous commencez à m'inquiéter pour de bon, dit Lucca en fronçant les sourcils.

Lazzaro s'assit, saisit machinalement une assiette de pâtisseries et la disposa entre eux, ainsi que deux verres et un fond de jus de rose - une liqueur lui eût probablement fait plus de bien, mais il allait devoir rester éveillé toute la nuit.

- Commençons par la Signora Calbi, dit-il d'un ton très sérieux. Il est probable que je ne sois plus en état de m'occuper de grand chose, dès demain - ou peut-être un peu plus tard. On n'est jamais trop prévoyant. Et c'est à toi que je vais donner toutes les consignes, qu'il te faudra suivre, absolument, rigoureusement, quoi qu'il t'en coûte. Je te paierai pour cela, mais j'ai besoin que tu me promettes de prendre tout cela très au sérieux.

Lucca n'osa demander combien il serait payé, et jugea plus prudent de hocher la tête gravement.

- La Signora Calbi, dit-il. Il faudra que je m'en occupe, c'est ça ?
- Oui. Elle ne marche pas. Il lui faut une personne à demeure, si je ne suis plus là.
- Dois-je abandonner mon travail au Palazzo ?
- Non. Tu dois trouver quelqu'un. Ta mère, ta soeur, ta cousine, peu m'importe. Une femme, de préférence, en tout cas quelqu'un de patient. Quelqu'un de disponible, qui pourra s'occuper d'elle nuit et jour jusqu'à son départ, que j'espère dans trois jours.
- Ne serait-il pas plus simple de la prendre chez moi ?
- Non. Je veux qu'elle reste dans ses murs, dans ses habitudes. Et tu lui diras que j'ai dû partir en voyage en urgence, mais que je reviendrai bientôt. Et le jour du départ, il faudra lui dire qu'elle vient me rejoindre.
- D'accord.
- Tu me jures qu'elle ne restera pas toute seule ? Qu'elle n'aura pas faim ? Que ses draps seront propres ? Que quelqu'un prêtera l'oreille à ses jérémiades ?
- Je vous le promets, Consigliere.
- Bien.

Lazzaro soupira, et se saisit d'un gâteau, qu'il engouffra avec une voracité presque effrayante.

- Maintenant, le courrier. Tu devras remettre cette lettre à la Régente, de ma part.

Il farfouilla dans sa poche. Lucca le regardait, fasciné. Toutes les parties du Consigliere semblaient indépendantes et coordonnées, comme des soldats accomplissant tous des ordres différents. La bouche mâchait le gâteau, la main cherchait la lettre, les yeux tournaient en tous sens, témoins d'une réflexion intense qui s'opérait dans son crâne. Ce fut la main qui termina son travail la première; elle tendit une lettre un peu froissée à Lucca, qui la saisit sans la lire.

- Ce n'est pas votre écriture, dit-il simplement.
- Non. En effet. C'est une lettre que le Prince Guasparre m'a adressée, à moi, et que je voudrais que Gemma lise. Dis lui…

La bouche acheva d'avaler le gâteau.

- Dis lui que je la supplie d'écouter son frère et de faire attention.

Lucca hocha la tête.

- La Signora Calbi, la lettre pour la Régente, récapitula-t-il.
- Peux-tu aller parler avec ma mère, Lucca, pendant que j'écris un certain nombre de lettres que je vais te remettre ?
- Que dois-je lui dire ?
- Ce qui te passe par la tête. Mais ne l'inquiète pas à mon sujet. Dis lui que je suis très occupé, que la Régente me confie une tâche urgente.

L'enfant toqua doucement à la porte de la vieille, et Lazzaro, l'oeil vide, engouffra quatre ou cinq gâteaux de suite avant de se sentir apte à continuer son oeuvre. Il alla chercher une grande quantité de papier et son nécessaire à écrire. Les lettres lui vinrent toutes d'un trait.

Au Capitaine de la Médusa. Veuillez affréter votre navire pour le troisième jour après réception de cette lettre. Vous devrez emmener une douzaine de personnes chez nos voisins de l'île de Sapienza. Par le porteur de cette lettre, je vous fais parvenir un paiement d'avance, pour embarquer : la Dottoressa Rigarda Albaregno, la Signora Matilda Calbi, la marchande Santa, si elle se présente, ainsi que le jeune Lucca, Postino du Palazzo, porteur de ce message, et sa famille, la jeune Grazziella, Petite Main, l'Artocrate Adrieyn. Je vous demanderai de pourvoir, sur place, à l'installation de ces personnes dans un hébergement décent et sûr, pour plusieurs lunes, afin de les mettre à l'abri de l'éruption possible du volcan. Vous serez libre ensuite de rentrer, ou de rester avec eux. Pour le Palazzo, Consigliere Lazzaro Calbi.

Au Direttore Conservatore. La Reine Lorenza Albaregno, inquiète des récents mouvements du Zoccolo, me fait savoir par courrier qu'elle souhaite que vous fassiez transférer dans l'ancienne citerne du Palazzo la majeure partie des collections artistiques en réserve : tableaux, statues, livres et partitions, ainsi que tous les chefs d'oeuvre pour lesquels vous jugerez utile de procéder à une sauvegarde prophylactique sans que ce déplacement d'oeuvres ne crée une panique générale au Palazzo. Sachant pouvoir compter sur votre discernement et votre discrétion, Pour la Reine, Consigliere Lazzaro Calbi.

A la Princesse Rigarda Albaregno. Chère Dottoressa, si vous recevez cette lettre, c'est que j'ai été compromis dans l'enquête sur la mort de votre frère. Toute la faute est mienne. J'espère que le sang des Albaregno, votre grand âge, et l'affection que vous porte la Régente, vous laisseront le temps de partir, par La Médusa, dans trois jours. Je ne saurais que trop vous conseiller d'emporter avec vous tout ce que vous ne voulez pas perdre. Avec mon respect infini, Consigliere Lazzaro Calbi.

Au Prince Guasparre Albaregno, Capitaine de la Libertà. Au moment où je vous parle, personne à Marsilia n'a conscience du danger. Je vous conjure de hâter votre retour, afin de prendre en main la sauvegarde de la Cité, que ni votre soeur, ni votre frère, ni votre tante, ne vont organiser. Gemma prépare un festival du Zoccolo dans la Villa Lorenziana, encouragée par Fabio qui rebat déjà les cartes en vue d'une coupe claire dans l'Artocratie. Votre tante n'a jamais été aussi près de perdre la tête que depuis la mort de votre père. Et la Cité a cruellement besoin d'un capitaine. Je ne vous supplierais pas si j'étais moi-même en état d'agir, mais vous me voyez, à ce jour, réduit à la plus stricte impuissance. Dans l'espoir que ma lettre, et vous-même, arriverez à temps. Consigliere Lazzaro Calbi.

Au Signore Adrieyn, Artocrate
Signore, je n'ai jamais eu le temps de vous demander pardon de la négligence avec laquelle j'ai traité vos difficultés, ces derniers mois. Permettez-moi de me racheter en vous sauvant la vie aujourd'hui. Le Zoccolo menace d'une éruption majeure, et je vous recommande vivement de fuir Marsilia au plus vite. Des places vous sont réservées, à vous et à votre Petite Main, à bord de la Médusa, qui part dans trois jours.
En espérant que vous parviendrez à faire confiance à un homme qui vous a déjà fait défaut, Consigliere Lazzaro Calbi.

Au signore Babilonio, Tipografo. Je vous confie, comme une urgence absolue, ce manuscrit à imprimer en une centaine d'exemplaires. Prenez le meilleur délai possible, et divisez-le par deux; si vous me donnez satisfaction, en remettant au porteur de cette lettre l'ensemble des exemplaires avant trois jours, il vous donnera un bon à tirer de cinq cents ducats, à faire valoir auprès du Tesoriere. Pour vos frais initiaux, le porteur de ce message vous remettra également une bourse d'acompte. En espérant pouvoir compter sur votre diligence, Pour le Palazzo, Consigliere Lazzaro Calbi.

L'encre n'était pas encore sèche que Lazzaro était déjà en train d'ouvrir la porte de la chambre de sa mère.

- Ça va, Mère ?
- Viens avec nous, Lazzaro, nous nous amusons bien, avec le petit.
- Je n'ai pas le temps, Mère, je le regrette. Et lui non plus.
- Oh, tu ne vas pas me priver de sa charmante compagnie, quand même !
- Je crains que si, mère.

Lucca avait compris, et commençait déjà sa manoeuvre de retraite.

- Vous n'allez pas me laisser toute seule, dans le noir, dans cette chambre où je n'ai rien à faire !

Le visage de Lazzaro se figea en un tel masque de douleur que la vieille femme fit marche arrière.

- C'est bon, Lazzaro, je sais. Tu es très occupé au Palazzo, tu n'as pas besoin que je t'embête avec mes histoires. Ton jeune ami est charmant.
- Je viendrai t'embrasser ce soir, dit Lazzaro en refermant la porte.

Puis il fit signe à Lucca de s'asseoir, et lui tendit toutes les lettres. Lucca allait les plier pour les ranger au fond de ses chausses, quand le Consigliere l'arrêta.

- Non, il faut que tu les lises. Toutes.
- A haute voix, Consigliere ?
- Dans ta tête, triple buse. C'est un secret d'Etat que je te confie.

Tandis que le jeune garçon lisait, avec une expression de plus en plus décontenancée, le contenu des missives, Lazzaro s'empara d'une nouvelle feuille de papier, et fit une liste à l'intention de Lucca. Puis il alla chercher un coffret, plein de pièces d'argent et d'or, qu'il sortit et se mit à ranger en piles de dix sur la table. Au bout d'un moment, il leva les yeux. Lucca le regardait, très pâle.

- Je ne comprends pas, balbutia-t-il. Pourquoi personne ne parle de cela ? Pourquoi est-ce un secret d'Etat ?
- Ce ne serait pas un secret si la Reine était parmi nous, dit tristement Lazzaro. Mais la Régente et le Prince Fabio ne sont pas aussi responsables que leur mère. Certaines personnes prospèrent dans le danger et dans les crises.
- Ne pouvez-vous les raisonner ?
- Je vais probablement être incarcéré demain matin, Lucca, pour des imprudences que j'ai commises. Et je suis actuellement la seule personne qui se soucie un tant soit peu de la survie des Marsiliens. Quand je serai dans l'incapacité de veiller sur la ville, il va falloir que tu m'aides. Tu comprends ?

Lucca hocha la tête, résistant à l'envie de poser les mille et une questions qui lui passaient par la tête.

- Je t'ai fait une liste, ici, avec le montant des paiements. Je t'en prie, je t'en supplie, ne vole pas l'argent, ne le garde pas pour toi, obéis à mes consignes… Je t'en donnerai aussi, pour toi et ta famille, en plus du passage sur le bateau.

Lucca déglutit.

- Comment vais-je arriver à convaincre mes parents ?
- J'écrirai une lettre pour eux aussi, si tu veux.
- La Signora Calbi. La lettre à la Régente, en lui disant que vous la suppliez d'écouter son frère et qu'elle fasse attention. Et ensuite, tout votre courrier. Cela fait… six lettres. Par la Mère, Consigliere, vous pondez les lettres sacrément vite.

Lazzaro eut un petit rire nerveux, proche des larmes.

- Il faut encore que j'écrive, Lucca. Des dizaines de pages d'ici demain. Veux-tu rentrer chez toi et me retrouver ici à l'aube ? Je te donnerai le manuscrit pour le signore Babilonio.
- A qui devrai-je remettre les cent exemplaires, Consigliere ?
- Il faut que j'y réfléchisse, Lucca. Il faut que le plus possible de gens le lisent.
- Vous ne voulez pas que je reste ? Que je vous prépare un thé au gingembre ? Que je m'occupe de votre mère ?
- Si tu veux, dit Lazzaro avec reconnaissance.

Lucca crut voir briller une larme dans les yeux du Consigliere, mais il devait se tromper, car Lazzaro se saisit d'une feuille vierge et commença à écrire fiévreusement.

Avant-propos

A vous, lecteurs, chers Marsiliens, chefs de famille et d'atelier, mères, soeurs, Petites Mains, commerçants et marins, je veux que vous partagiez ce que je vais vous apprendre avec toute votre communauté. Le Prince Guasparre Albaregno, que nous aimons tous, est encore loin de notre rivage, mais il m'a envoyé une mise en garde pour me prier d'organiser le salut de Marsilia. Et voici ce que je fais, pour répondre à sa demande.

Je vous répète solennellement, d'abord, dans le langage le plus simple et le plus direct, ce que le Prince m'a révélé : le Zoccolo s'est réveillé. Le Dragone n'est que le funeste présage qui nous avertit de ce qui va suivre, inéluctablement, dans les mois, les semaines, peut-être les jours qui viennent. Le feu et la mort surgiront de la montagne. L'île sera balayée par ce vent de destruction. Nul n'est à l'abri des flammes, des cendres, des vagues, qui déferleront de toute leur puissance. Des scientifiques étrangers ont étudié le volcan, et ils sont sûrs de leur fait. Il ne s'agit pas d'un songe, ou d'une vague terreur. Il s'agit d'une certitude, d'un avenir déjà écrit, déjà contenu dans le présent lui-même. Le Zoccolo s'est réveillé.

Si nous oeuvrons ensemble, si nous ne nous égarons pas dans de vaines dénégations, dans des sursis criminels, dans des revirements incessants, si tous nous suivons les conseils de la Raison, peut-être pourrons-nous surmonter cette épreuve. Ce sont précisément ces conseils de la Raison que je veux vous donner ici, et que je vous conjure, chers concitoyens, d'écouter.

Section 1 : Préparer la fuite : construire les navires, négocier l'accueil dans les îles voisines, enterrer les oeuvres d'art

@@@@

Le Consigliere qui se présenta au bureau du Capitaine de la Garde, le lendemain matin, n'avait pas grand chose à voir avec le Lazzaro Calbi que tout le monde connaissait. Ébouriffé, le vêtement froissé et taché à plusieurs endroits - certaines taches étaient manifestement des taches d'encre, mais d'autres étaient plus probablement des taches de graisse - il étouffait des bâillements presque continuels qui faisaient larmoyer ses yeux gonflés. La Dottoressa, qui était assise depuis déjà une demi-heure, et malgré une tenue noire quelque peu défraichie elle-même, ne put s'empêcher de pousser un petit cri de surprise réprobatrice en le voyant entrer. Le Capitaine et le Prince, tous deux très dignes, très propres et rasés de près, semblaient avoir pris le contrepied involontaire de leurs accusés.

On fit asseoir Calbi à côté de Rigarda, devant laquelle il s'inclina respectueusement.

- Consigliere, Dottoressa, je vous remercie d'avoir honoré notre demande d'éclaircissements. Je vous assure que, si j'avais pu me dispenser d'une pareille méthode, je n'y aurais pas recouru. Et j'ai cru bon de faire venir le Prince Fabio, votre neveu, Dottoressa, afin qu'un autre membre de la famille Albaregno soit présent lors de cet entretien.
- Excusez-moi, articula Lazzaro, la voix ensommeillée. La Régente est-elle au courant ?
- Bien sûr, répondit le Capitaine de la Garde. Après notre… entrevue d'hier, j'ai immédiatement pris l'attache de la Régente, qui m'a dit de voir tout cela directement avec vous.
- Elle ne souhaite pas entendre parler de cette enquête, intervint Fabio. Comme vous le savez, tout ce qui touche à Sofia Calvenzano est frappé d'opprobre à ses yeux. Je crains qu'elle ne vous soit d'aucun secours.
- Bonne mère ! s'écria Rigarda, en sommes-nous réduits à cette extrémité, mon neveu ? Avons-nous besoin de secours ?

Fabio composa sur ses lèvres plastiques un sourire mécanique, insignifiant, et fit un hochement de tête en direction du Capitaine.

- Je suis au regret de vous faire part des impasses auxquelles je suis arrivé, au terme de l'enquête qui m'a été confiée. Il s'avère que vous avez ordonné, Consigliere, à la Petite Main Graziella, d'effectuer une surveillance continue de la chambre du Roi. D'après mes informations, vous seul lui avez donné cet ordre, et jamais la Reine n'en a parlé elle-même, bien que la surveillance se soit faite à travers un judas dans ses appartements - judas dont vous avez révélé l'existence à l'enfant en lui affirmant que seuls la Reine et vous la connaissiez, en dehors d'elle.
- Et en effet, murmura Fabio, je n'avais jamais été informé de l'existence de ce dispositif de surveillance de mon père, que je trouve particulièrement choquant.
- Il s'agissait initialement de s'assurer de l'état de santé du Roi, dit Lazzaro mollement.
- Et vous, Dottoressa ? Aviez-vous connaissance de ce judas ?
- J'en ai été tout aussi surprise que vous, lorsque je l'ai découvert, répondit Rigarda prudemment.
- Mais quand l'avez-vous découvert, ma tante ? Ce matin ?

Rigarda se souvenait de cet oeilleton maudit, par lequel elle avait vu la mort emporter son frère. Elle haussa les épaules. Mentir lui répugnait; et avouer son crime était tentant; mais un obscur instinct l'en préservait. Le sentiment de sa dignité, peut-être, et l'exaspération de se voir interrogée comme une écolière par son propre neveu.

- J’en tombe littéralement des nues, dit-elle.

Le Capitaine jeta un bref coup d’oeil à Fabio avant de reprendre.

- C’est précisément pendant la Controverse que vous avez demandé à Graziella d’exercer cette surveillance, Consigliere. Etait-ce sur ordre de la Reine ?
- Non, dit Lazzaro. J’ai agi dans l’intérêt de la Reine, mais pas sur son ordre direct. Elle était très souffrante.
- Pourquoi cette surveillance était-elle si importante à ce moment précis ? La Petite Main a rapporté que vous l’aviez grondée et menacée lorsque vous avez découvert qu’elle ne s’était pas exécutée, et que vous lui aviez demandé de lui répéter toutes les paroles qui s’échangeraient. Qui vous attendiez-vous à voir dans les appartements du Roi ? Qu’aviez-vous l’espoir ou la crainte de surprendre ?

Lazzaro s’éclaircit la gorge et regarda Fabio droit dans les yeux.

- Il me semblait qu’on essayait depuis quelque temps de manipuler le Roi, qu’une personne mal intentionnée, profitant sans doute de la solitude relative dans laquelle le Roi était laissé, et de la faiblesse de cette Petite Main qui s’occupait de lui, cherchait à obtenir de lui des avantages.
- De quel ordre ? demanda le Capitaine de la Garde.
- C’est ce que je m’efforçais de découvrir.
- Et, l’avez-vous découvert ?
- Je l’ai découvert, articula Lazzaro en regardant à nouveau Fabio.
- La Petite Main a été témoin d’une scène particulière ? Elle ne m’en a pas parlé, protesta le Capitaine d’un air sceptique.
- Non, je ne l’ai pas découvert par ce biais là.
- Seriez-vous assez aimable pour nous éclairer sur ce point ? s’exaspéra le Capitaine.
- Non.

Le Capitaine frémit de colère, mais un regard de Fabio le calma.

- Le Roi est mort, dit Lazzaro. Les gens qui cherchaient avantage auprès de lui ne peuvent continuer à le faire. Je ne juge pas cette information pertinente. Pour le moment.

Fabio fixait sur Lazzaro ses yeux inquisiteurs. Au-delà du dégoût qu’il affichait, de la colère qu’il avait du mal à contenir, Lazzaro percevait autre chose : une interrogation, une inquiétude.

- Continuons, je vous prie, reprit le Capitaine. Il sera question ici de deux personnes absentes : la marchande d’Oubli, Santa, qu’on appelle parfois en ville La Strega. Et sa fille, qui est curieusement devenue Petite Main de la Reine à cette même période. La

Strega vend de l'Oubli, des Charmes et des Onguents. Ce qui fait d'elle une spécialiste des drogues et des poisons.

- Spécialiste, spécialiste… Spécialiste en charlatannerie, ronchonna Rigarda. Je vous trouve bien naïf de prêter foi à ces pseudo-sciences.
- Il a été établi que la dite Agnese a passé la nuit qui a précédé la mort du Roi, à le veiller, dans ses appartements.
- Elle était la Petite Main de la Reine; toutes les Petites Mains de la Reine ont eu la charge de la toilette et des soins corporels du Roi.
- Elle s'est permis de refuser l'accès à la chambre de son père au Prince Fabio ici présent.
- En effet, dit Fabio - et Lazzaro eut la désagréable sensation d'une pièce de théâtre maintes fois répétée où Rigarda et lui étaient les seuls à découvrir le texte - cette Petite Main, toute fraîchement nommée à son poste par vos soins, s'est montrée d'une rare impudence et n'a même pas daigné m'ouvrir la porte. Pour ce que j'en sais, il se peut qu'elle ait été placée là pour tuer le Roi - il se peut qu'il fût déjà mort lorsque je suis passé le voir. Il était très commode pour elle d'accomplir cette vile besogne et de prendre la fuite dès le lendemain par la Libertà.

Lazzaro déglutit et marqua un silence.

- Agnese n'a strictement rien à voir avec la mort du Roi. Elle a toujours été obéissante et dévouée, c'est d'ailleurs pour cela que je l'ai choisie pour remplacer Graziella.
- On pourrait également supposer que vous l'avez remplacée précisément parce que Graziella n'avait pas effectué les tâches illégales que vous lui aviez confiées, et que vous souhaitiez vous reposer sur une Petite Main plus efficace et moins scrupuleuse, dit Fabio.
- On pourrait tout supposer dans ce cas, *Principe,* par exemple qu'Agnese a effectivement vu et entendu une scène troublante dans la chambre du Roi, une scène qui impliquerait une manipulation de longue date et un abus de faiblesse caractérisé.

Ce fut au tour de Fabio de garder le silence.

- Agnese et sa mère sont hautement suspectes, reprit le Capitaine de la Garde. La fille n'a peut-être rien fait, mais la mère… La mère inspire une certaine méfiance, au Palazzo, et ses faits et gestes ne passent pas inaperçus. Elle a été vue, en pleine Controverse, se diriger vers les appartements royaux, où elle n'avait que faire.

Lazzaro éclata d'un rire forcé.

- C'est tout ce que vous avez ? Des préjugés contre une étrangère, des témoignages vagues, des rumeurs ?

- Ce n'est pas tout, coupa sèchement le Capitaine. La Marchande d'oubli a également été vue avec vous deux, pendant la Controverse. Et elle a été vue, peu après sa visite aux appartements royaux, descendant l'escalier de la Crypte.
- Est-ce à dire, Monsieur le Capitaine de la Garde, que vous m'accusez de connivence meurtrière avec cette femme sulfureuse ? se récria Rigarda.

L'honneur outragé étincelait dans les yeux de la vieille femme - et Lazzaro se demanda fugitivement si Rigarda croyait actuellement en son propre mensonge. Car la connivence meurtrière n'était pas inventée, comme elle le savait pertinemment.

- C'est un tissu d'absurdités, lança-t-il pour lui venir en aide. Un roman d'une complexité et d'une invraisemblance qui ne font pas honneur à ses auteurs ! Oser accuser votre tante, Fabio, qui s'est toujours occupée de votre père, même quand vous et vos frère et soeur lui tourniez le dos ! Qui a consacré sa vie aux études les plus austères ! Je n'ai pas de mots pour qualifier un tel soupçon !

Cette vive tirade fut suivie d'un long silence. Rigarda, visiblement très émue, semblait sur le point de s'effondrer derrière ses dentelles noires. Le Capitaine de la Garde n'osait continuer ses allégations. Et Fabio, muet, clouait Lazzaro de son regard fixe.

- Ma tante, en sa qualité de dame Albaregno, ne sera pas inquiétée. Mais vous, Consigliere, vous, c'est une autre affaire.
- De quoi m'accusez-vous exactement ?
- D'avoir recouru aux services de cette Strega et de sa fille.
- En effet, dit tout à coup Lazzaro, comme s'il passait aux aveux. J'ai recouru aux services d'Agnese qui me paraissait infiniment plus fiable que cette sotte de Graziella. Et j'ai demandé à Santa de rendre visite au Roi, et de faire son rapport à votre tante. Mais évidemment pas dans l'intention meurtrière que vous me prêtez.
- Seriez-vous assez aimable, Consigliere, pour nous expliquer ces intentions ?

Lazzaro réfléchit un instant.

- Lorsque j'ai soupçonné, Principe, que votre père subissait, dans sa faiblesse, une tentative de manipulation, j'en ai parlé à la Reine. Elle m'a révélé l'existence de ce judas, et m'a autorisé à l'utiliser comme bon me semblait pour vérifier mon hypothèse. Sa participation à toute cette affaire s'arrête là - je suis l'homme de confiance de la Reine, et j'ai souvent agi pour elle sans lui donner les détails de mes actions. Au vu des multiples et inhabituelles visites qu'a reçues le Roi - parmi lesquelles je compte la visite de cette Ballerine que nous avons perdue il y a peu, dont le corps a été précipité du haut des remparts, et celle, le jour même de la Controverse, d'une prêtresse de la Mère étrangère, dont les pouvoirs inquiétants ont été attestés par tous les passagers de la

Libertà - j'ai ordonné à Agnese de n'ouvrir la porte à personne. Sa mère, quant à elle, a été sollicitée par mes soins, de longue date, et avec l'accord de la Dottoressa, pour ses talents de guérisseuse, auprès de la Reine. Si elle s'est dirigée vers les appartements royaux, c'est parce que je lui ai demandé de s'assurer que cette prêtresse de la Mère ne lui avait rien fait. Ces pouvoirs spirituels me dépassent, et Santa était la seule personne de ma connaissance à pouvoir me rendre ce service. Elle avait ensuite ordre de descendre à la crypte pour rendre compte à votre tante.

Fabio l'écoutait avec acuité. Il comprenait nécessairement à quel point ses stratagèmes pour faire parler le Roi en sa faveur avaient été compromis. Il savait que Lazzaro pouvait à bon droit l'accuser d'avoir abusé de la faiblesse de son père, par des feintes impardonnables, ayant entrainé la mort d'une Ballerine. Et pourtant, ce fut avec sècheresse et assurance qu'il répondit :

- Vous me mettez, Consigliere, dans une fausse position que je ne saurais accepter. Vous n'exprimez que la moitié de ce que vous savez ou croyez savoir, en m'excluant délibérément de l'équation, pour une raison qui m'échappe. Capitaine, il est vrai que j'ai tenté de convaincre mon Père de l'aberration que représentait la nomination de Gemma. Il est vrai que j'ai cherché son soutien, que je lui ai demandé de parler publiquement en ma faveur, et que j'ai même amené avec moi, pour le convaincre et pour m'assurer qu'il n'était pas sous l'effet d'une emprise quelconque, une prêtresse de la Mère. Vous pouvez m'accuser de faire de la politique, certes, mais pas m'accuser de meurtre.
- Cette politique a abouti, il me semble, à la mort d'une Ballerine, dit Lazzaro.

Fabio joua la surprise et l'indignation avec un art de comédien consommé, digne de son atavisme artistique.

- La Ballerine n'a rien à voir avec le Roi. Elle s'est jetée du haut des remparts. Cela n'a jamais été contesté.
- Par manque de preuves, dit Lazzaro.
- Un meurtre qui n'a pas eu lieu ne peut avoir de preuves, il n'a pas non plus de mobile, ni de coupable. En revanche, les vrais coupables ont tendance à s'évanouir dans la nature - et je m'étonne que votre sorcière soit introuvable en ville. Pourquoi donc est-elle partie ?
- Elle est persuadée que le Zoccolo va connaître une nouvelle éruption, qui sera fatale à Marsilia, dit Lazzaro.

Rigarda, à ces mots, tressaillit.

- Comme c'est commode, ironisa Fabio. C'est un conte de bonne femme qui vient fort à propos, vous ne trouvez pas ?
- Et pourquoi, Capitaine, ne cherchez-vous pas du côté de Sofia Calvenzano ? Après tout, c'est dans ses bras que le Roi est mort. N'aurait-elle pas eu un mobile passionnel ?
- A-t-on jamais vu une criminelle faire ouvrir l'enquête sur son meurtre ? demanda Fabio avec mépris. Elle a exigé qu'une enquête soit menée; je lui ai aussitôt prêté mon concours. Quant à vous, Consigliere, vous avez tout fait pour étouffer l'affaire. En ce qui me concerne, je ne vous fais plus confiance.

Le Capitaine de la Garde toussota.

- Cet entretien corrobore en grande partie les soupçons que mon enquête avait fait naître. Dottoressa, votre grand âge vous a sans doute fait perdre, temporairement, votre discernement habituel. Consigliere, en vous alliant avec cette Strega aujourd'hui introuvable, et potentiellement régicide, vous faites planer un doute sérieux sur votre loyauté envers le Roi, et plus généralement, envers la Couronne.
- Allez-vous vraiment me mettre aux fers sur la base de ces maigres présomptions ? s'indigna Lazzaro.
- Non, dit le Capitaine d'un ton ferme - et Lazzaro sut alors que cet entretien arrivait à sa conclusion - une conclusion qui avait été préparée à l'avance, et que tout ce qu'il aurait pu dire n'aurait pu modifier. « Eu égard aux circonstances exceptionnelles, à la dignité de la Dottoressa, et aux années de bons et loyaux services du Consigliere Calbi, je propose un règlement à l'amiable, en alternative au procès public. »
- J'espère, dit Rigarda avec hauteur, que vous n'espérez pas que je vous donne le moindre ducat pour acheter ma réputation.
- Non, loin de moi cette idée, Altezza. Je suggère simplement que vous vous éloigniez des affaires de la Cour, pendant un temps indéfini. Je suggère que vous suiviez la Régente à la Villa Lorenziana, afin de la seconder de votre mieux, tandis que les affaires courantes seront laissées aux soins des ministres, sous la houlette du Tesoriere.

Lazzaro se sentit accablé. Bien sûr, il aurait dû y penser, le prévoir. C'était là une conclusion parfaitement logique.

- Que direz-vous à Sofia Calvenzano ? demanda-t-il d'une voix vaincue.
- Nous accuserons publiquement cette Strega. Mais nous tairons le rôle que vous avez joué.

Rigarda se leva, et la majesté de sa tenue imposa le silence aux trois hommes.

- J’avais déjà décidé d’accompagner Gemma, et je me demande à quoi il aura servi de m’insulter, de parler de la perte de mon discernement, de me faire subir un interrogatoire humiliant, réalisé par des blancs-becs que j’ai vus naître, pour en revenir au point de départ. J’en conclus qu’en plus d’être des rustres, vous êtes des incompétents. Capitaine, j’espère avoir le plaisir de mourir sans avoir celui de vous revoir. Fabio, mon neveu, sache que je suis outragée par les manoeuvres honteuses auxquelles tu t’es prêté sur ton père diminué; par le peu de respect que tu as témoigné envers les souhaits de ta noble mère; et que ta passion pour le pouvoir, malsaine et même maladive, te disqualifie à jamais à mes yeux de la dignité nécessaire pour l’exercer. Je ne resterai pas une nuit de plus dans ce Palais, où l’air commence à me manquer.

Ses mots tombèrent brutalement, comme une grêle, et on accorda à sa fierté blessée le baume de cette sortie empanachée.

- Consigliere, dit Fabio avec un sourire faux, dès que Rigarda fut sortie, je vais mettre à votre disposition ma propre Petite Main, Corrado, afin de vous seconder dans les préparatifs du voyage et dans votre déménagement. Je lui demanderai de ne pas vous quitter d’une semelle, jusqu’à ce que vous soyez confortablement installé à la Villa Lorenziana. Je lui demanderai également de vous servir de secrétaire pour rédiger tout le courrier que vous pourriez avoir envie d’écrire. Ne me remerciez pas, je suis heureux de vous rendre ce petit service. C’est un collaborateur hors pair, vous verrez.

CHAPITRE 14 : NOUVELLES D'ALBÂTRE

Aelenor s'éveilla en sursaut, dans le lit de la cabine étroite qu'elle partageait avec Keller.

Depuis qu'ils étaient partis de la Cité-Monastère, c'est-à-dire depuis environ trois ans, ils n'avaient jamais vraiment coupé le lien avec Albâtre. Elle, surtout, qui avait toujours entretenu avec Artus, leur fils, un lien télépathique. Bien sûr, la distance ne leur permettait pas, comme lorsqu'ils étaient à côté l'un de l'autre, de tenir une conversation entière dans le secret de leur esprit. Elle se souvenait de la première fois qu'elle avait quitté la Haute Ville, bien des années auparavant, et des efforts qu'elle devait alors fournir pour communiquer avec son ami Stel, à travers un anneau de Lien. Avec Artus, aucun objet n'avait jamais été nécessaire. Elle sentait, par-delà la distance, son esprit effleurer le sien, et lui communiquer des mots, des images, des sensations. Les décoder lui était aussi naturel que de savoir s'il était maussade ou chagrin à la seule vue de son visage ou de son maintien; parfois, Keller la taquinait en lui disant qu'elle devenait folle et surinterprétait des rêves vagues, mais au fond, elle savait qu'il lui faisait confiance. Ils avaient reçu aussi des lettres lorsqu'ils avaient été hébergés par leurs amis Alphen et Joos, à Port-Kharis. Artus envoyait toujours de bonnes nouvelles de lui-même - son amour pour Gretel paraissait le combler; il avait développé ses pouvoirs spirituels au-delà de toute espérance; et continuait à cultiver des relations serrées avec tous les anciens partisans d'Aelenor, au premier rang desquels se trouvait Aumon, l'érudit qui avait été le complice et l'ami de la première heure… Les nouvelles de la Cité, en revanche, étaient très mitigées, et inquiétaient profondément Aelenor. Albâtre, sous la férule de Daphnaé, était retombée dans la ségrégation. Les réfugiés qui avaient afflué lors de la Fièvre Rouge constituaient une nouvelle main d'oeuvre captive; les inégalités, les vols, la prostitution, l'exploitation humaine, étaient revenus dans la Cité comme autant de bêtes sauvages qu'un feu clair avait tenues momentanément à distance. Les transformations n'avaient évidemment pas affecté uniquement l'ancienne Ville Basse; les Citoyens d'Albâtre, dans le centre, s'étaient aussi peu à peu transformés. Certains prétendaient faire faire leur part de travail collectif par des réfugiés; et l'on avait accepté de plus en plus de dérogations pour les gens de pouvoir et les célébrités. L'argent, qui avait été si difficilement banni, coulait à nouveau « outremur ». Dans le coeur de la Cité, beaucoup prônaient la privatisation des bâtiments et leur transmission par héritage. Un esprit de jouissance, un sentiment de caste, une xénophobie, étaient en train de repousser dans l'ancienne Haute-Ville, comme les têtes d'une hydre. Ces transformations, sans doute inéluctables,

minaient Aelenor, qui éprouvait un désir grandissant de se jeter à nouveau dans la mêlée, de retourner à Albâtre, et de reprendre le rôle qu'elle avait toujours voulu tenir. Elle se souvenait encore des paroles exaltées qu'elle avait adressées, avec sa voix de Verbe, à Ruben, Chancelier de la Haute Ecole, alors qu'elle avait à peine vingt ans. « *Je serai la fenêtre qui leur montrera l'azur, je serai l'étincelle qui allumera le brasier de leur imagination, j'oeuvrerai pour la Cité et non pour quelqu'une de ses parties aveugles. Je serai l'apatride, je serai la voyageuse, qui apportera à la Cité le souffle de pureté dont ses poumons se languissent. Je serai la pensée libre et le regard extérieur, je serai le conseil le plus sage qui sauvera le monde de la ruine de l'âme.* » Elle se sentait fidèle à sa vocation première, et avait toujours su que son exil aurait une fin. Keller et elle en parlaient souvent; elle savait qu'il avait hâte de retrouver Daïla, sa fille d'un autre lit, ainsi que leur fils Artus. Le voyage qu'ils avaient prolongé jusqu'à Marsilia devait être le dernier avant leur retour.

Le mouvement brusque d'Aelenor éveilla aussi Keller.

- Que t'arrive-t-il ?
- Artus, dit-elle. Il m'a envoyé… comme un appel au secours.

Le sang de Keller se figea.

- Il est en danger ?
- Pas en danger immédiat, du moins, j'ai plutôt la sensation qu'il s'est passé quelque chose dans la Cité.
- Nox ?

Aelenor réfléchit.

- Peut-être.

Artus ne parlait jamais de Nox dans ses lettres, mais Keller, lui, y pensait sans cesse. Cet esprit libre, lâché dans la Cité, et que seul Artus pouvait percevoir et contrôler, lui faisait peur. Il n'osait formuler tout haut ce qu'il pensait en son for intérieur, car cela l'eût fait passer pour un père dénaturé. Mais l'esprit de Nox, privé de corps, était une aberration et une malédiction. L'esprit de ce fils perdu, volé par le maître de la Guilde de l'Ombre, n'avait jamais pu s'épanouir normalement dans un corps. Il n'avait connu ni la douceur des caresses maternelles, ni les tendres accents de la voix de son père. Il n'avait pas éprouvé sa force auprès de son frère; il n'avait fait que survivre dans le noir et dans la solitude, avant d'être lâché dans l'espace, où il avait nécessairement achevé sa déshumanisation. Cette idée lui faisait horreur. Aelenor fuyait Albâtre pour des raisons essentiellement politiques, et, même s'il n'avait eu ses propres raisons pour fuir, il l'eût certainement accompagnée. Mais le fait que les restes mutilés, atrophiés, animés de

cette horrible vie non-organique, hantent l'atmosphère d'Albâtre, était sa raison à lui pour demeurer loin de sa chère Cité.

- Tu n'as perçu aucun autre élément ?
- Non. Albâtre, l'urgence, la nécessité du retour, l'appel à l'aide.

Keller soupira.

- C'est amplement suffisant, dit-il.
- Artus est très puissant, dit-elle. Je ne pense pas qu'il puisse lui arriver quelque chose.
- Puisses-tu avoir raison.

Keller eut une bouffée d'angoisse remontée du passé. Protéger secrètement Artus avait été sa vie et son calvaire pendant quinze ans. Il n'arrivait pas à le voir autrement que comme un enfant fragile, même s'il savait pertinemment que son fils avait atteint un niveau de maîtrise de l'Esprit probablement inégalé en Albâtre.

- Nous arriverons bientôt à Port-Kharis, dit Aelenor. Je crois que je parlerai ce matin à Lorenza.
- Es-tu sûre ? Le capitaine nous a demandé de ne pas le faire.
- Guasparre veut protéger sa mère; mais sa mère préférerait peut-être protéger sa Cité. Il n'appartient pas à son fils de décider pour elle.

Keller n'insista pas. Aelenor était la femme la plus entêtée qu'il connaissait; et plus elle avait réfléchi à un problème, plus sa décision finale était arrêtée. Il la contempla longuement, dans le désordre charmant de ses cheveux, avant de la prendre dans ses bras. Il utilisa l'Esprit, sans y penser, pour transmettre par son étreinte tout ce qu'il ressentait pour elle; et la lumière blanche de sa pierre frontale, comme un clair de lune, illumina cet instant suspendu où ils s'unirent par la chair et par l'esprit, dans ce navire mouvant sur les mers immobiles.

@@@@

Lorenza avait changé, depuis le début du voyage, comme si un autre déplacement, indépendant de celui de son corps, l'emmenait en un lieu lointain et inaccessible, au-delà d'elle-même. Elle dut faire un effort considérable pour digérer la nouvelle que venait de lui apporter son amie Aelenor - un effort considérable pour revenir sur ses pas, pour retourner dans le lieu où des gens l'attendaient, lui en voulaient, comptaient sur elle et l'aimaient.

- Je ne comprends pas, dit-elle. Comment avez-vous appris cela ?

Elle avait fort bien compris, en vérité, mais elle avait besoin de plus de temps pour effectuer ce demi-tour éreintant.

- Ce sont les savants étrangers qui sont arrivés avec leurs machines, sur la Libertà, et qui sont repartis, d'après ce que j'ai compris, le lendemain des funérailles de votre époux. Ils ont rencontré Guasparre à El Zambris et lui ont tout expliqué, grâce à une traductrice. Guasparre ne désirait pas que l'on vous en parle.
- Mais vous ne l'avez pas écouté.
- Non, en effet. J'ai eu la charge, comme vous, d'une Cité, et je suis mère. À votre place, je n'aurais pas aimé qu'on me cachât la vérité.
- Qu'auriez-vous fait, à ma place ?
- C'est difficile à dire. Votre Cité court un immense danger, avec ou sans vous, mais un gouvernement sage pourrait peut-être atténuer les conséquences de la catastrophe.

Lorenza s'agitait sur sa couche, qui lui semblait tout à coup insupportablement humide, froissée et malodorante. Sa maladie, son incapacité-même, dans lesquelles elle se vautrait complaisamment un quart d'heure auparavant, lui faisaient à présent horreur.

- Le Consigliere, Lazzaro Calbi, a-t-il été prévenu ?
- Oui, je le crois. Mais l'écoutera-t-on, à Marsilia ?

Lorenza voulut se redresser, mais le mouvement lui arracha une grimace de douleur et elle y renonça.

- Agnese !

La jeune fille ne restait pas dans sa minuscule cabine, et arpentait en général le pont, mais une affinité mystérieuse la prévenait toujours des besoins de la Reine, et elle accourait aussi vite que si elle se fût trouvée à portée de voix.

- Prépare-moi une tisane pour calmer ma douleur, veux-tu ? lui demanda la Reine.

Aelenor et la jeune fille se fixèrent, un peu plus longtemps que nécessaire. Tandis que la Petite Main s'exécutait, Aelenor lui demanda abruptement :

- Et vous ? Qu'en pensez-vous ? La Reine devrait-elle retourner à Marsilia ?

Agnese rougit, puis se ressaisit.

- De quoi parlez-vous, Madame ?
- Agnese, dit Lorenza, il semble peu probable que Guasparre ne t'ait pas mise dans la confidence. Aelenor m'a révélé les sombres nouvelles de Marsilia.

Agnese exprima une émotion vive, qui altéra un instant la couleur de ses yeux.

- Je suis si heureuse que vous soyez au courant, dit-elle précipitamment. J'ai si peur. J'ai pensé tout d'abord que nous devions tous retourner à Marsilia, et sauver tous ceux que nous pourrons sauver.
- Que crois-tu que je puisse faire ? demanda Lorenza.

- Le peuple vous écoute, ainsi que les Artocrates. Vous seule avez la légitimité pour décréter un état d'urgence, et prendre les mesures courageuses qui s'imposent.
- À quelles mesures penses-tu ? demanda Lorenza.
- Il faut évacuer Marsilia, si nous ne pouvons pas contenir le volcan.

Aelenor, surprise par la véhémence de la jeune fille, ne put s'empêcher de la sonder, légèrement, par l'Esprit. Agnese le perçut tout de suite, et s'ouvrit toute grande à son investigation, comme si elle avait attendu, depuis longtemps, de s'en remettre à elle. La pierre frontale de l'Etrangère s'alluma, et une lumière bleue, semblable à un rayon traversant un vitrail, éclaira le visage tourmenté de la jeune fille. Aelenor perçut, en une seule prise, les principaux mouvements dans l'âme qui lui était offerte. Une grande frayeur, un immense pouvoir encore mal maîtrisé, une soif de perfection, et un amour déçu.

- Suis-je assez puissante, Madame, pour contenir le volcan ?

Aelenor resta un moment interdite.

- Non, Agnese. Vous n'êtes pas assez puissante pour contenir un volcan. Personne ne l'est. Même avec des pouvoirs parfaitement maîtrisés.
- La prêtresse de la Mère m'a dit que la Déesse en serait capable. Qu'il serait possible de l'invoquer.
- Je ne suis pas familière des pouvoirs déployés par l'Eglise de la Mère; mais je crois qu'ils ne diffèrent pas fondamentalement des miens.
- Je vous ai vue, Madame, lorsque vous nous avez sauvés. Vous avez commandé la foudre.
- Non, Agnese. Je n'ai fait qu'user de ma voix et répandre une vive lumière. J'ai joué de la superstition de ce peuple fruste. La foudre était un coup de chance.
- Me permettez-vous de vous toucher, Madame, avec mes mains, comme vous m'avez touchée par l'Esprit ?

Aelenor était de plus en plus surprise. Elle avait bien perçu, auparavant, une aura particulière autour de la jeune fille, mais elle était loin de se douter qu'elle eût des pouvoirs avérés. Ce pouvoir ne ressemblait pas à l'Esprit, et la mettait mal à l'aise, mais elle ne percevait aucune malveillance dans la jeune fille, et lui tendit la main.

Elle vit Agnese se piquer avec un poinçon dissimulé dans sa bague, et approcher lentement ses doigts gracieux. Lorsqu'ils saisirent son poignet, comme pour tâter son pouls, et s'imprimèrent en elle avec une force inattendue, elle tendit son Esprit, mais en vain. Les informations s'écoulaient d'elle par ce contact, sans qu'elle en éprouvât la moindre sensation; comme si sa peau eût été infirme, insensible, anesthésiée. Agnese,

cependant, avait une activité psychique intense, qu'Aelenor pouvait percevoir par l'Esprit. Elle ne sut jamais exactement ce que la jeune fille avait découvert, mais à un moment donné, le malaise atteignit un paroxysme, et Aelenor retira sa main.

Agnese, exaltée, hagarde, était un peu effrayante à regarder. Elle avait le visage qu'ont les femmes après l'orgasme - les yeux dilatés, le souffle court, la peau parcourue de frissons.

- Votre fils, murmura-t-elle. Votre fils pourrait peut-être…
- Non, dit Aelenor un peu sèchement.

Lorenza, qui souffrait toujours, et qui n'aimait pas ce qu'elle venait de voir, rappela à l'ordre sa petite Main.

- Agnese, sił te plaît. Ma tisane.

La jeune fille, avec une maîtrise d'elle-même remarquable, se referma. En un instant, son visage impassible, ses yeux calmes, avaient cadenassé les torrents qui bouillonnaient en elle. Elle était redevenue une petite jeune fille obéissante, une petite servante un peu trop jolie, dotée d'yeux verts qui faisaient tourner la tête des princes. Aelenor demeura silencieuse, sa pierre frontale diffusant une très légère lueur bleue. Les trois femmes attendirent que la tisane fût prête - seuls se faisaient entendre les voix lointaines des marins, le ressac entêtant des vagues contre la coque, et les petits bruits que faisait Agnese dans ses préparatifs. Quand la tisane fut servie, fumante, et qu'elle emplit la cabine de son arôme amer, Agnese reprit la parole.

- Je pense, Altezza, que ni votre fille Gemma, ni aucun Artocrate de ma connaissance, ne prêtera l'oreille aux directives du Consigliere. Je pense que vous devriez rentrer à Marsilia, au péril de votre vie, pour essayer de sauver vos sujets. Je pense encore, Madame, ajouta-t-elle en se tournant vers Aelenor, que votre Cité peut attendre, et que vos grands pouvoirs de persuasion seraient d'une aide précieuse pour mon peuple.

Très respectueusement, elle fit une révérence, et s'apprêtait à partir, quand Lorenza la retint.

- Agnese, ne dis pas à Guasparre que je suis au courant.
- C'est entendu, Altezza.
- Et puisque tu es si prodigue de conseils pour les autres, qu'as-tu résolu de faire toi-même ? ajouta la Reine.
- Avec votre permission, Altezza, j'espère progresser suffisamment vite et rentrer à Marsilia à temps pour tenter l'impossible.

La phrase était vague, et Lorenza ne la comprit pas. Quand la jeune fille fut sortie, les deux femmes se regardèrent et se sourirent.

- Cette petite est surprenante, murmura Lorenza. Mais j'aurai du mal à me passer d'elle.

- Qu'allez-vous décider, Lorenza ? Vous a-t-elle convaincue ?
- Il y a quelques semaines, vous m'avez donné un conseil qui m'a probablement sauvé la vie. Vous m'avez dit de déposer tous mes fardeaux. Et c'est ce que j'ai fait - et je ne les ai pas simplement déposés temporairement, j'en ai abandonné la charge à d'autres, définitivement. Que je vive ou que je meure, je ne serai plus Reine. Ce manteau de marbre n'était pas assez souple; j'ai dû le briser pour l'ôter. Il m'est impossible de le reprendre.
- Votre métaphore est forte. L'exercice du pouvoir a-t-il été si pesant ?
- Infiniment. Voyez-vous, j'ai passé ma vie à servir, à donner de moi-même pour me faire accepter et aimer. Je ne suis pas une Artocrate, et j'ai dû amadouer ce milieu qui ne voyait en moi qu'une béotienne. Je n'ai pas été aimée par mon mari, et j'ai tout fait pour qu'au moins il se félicitât de m'avoir pour Reine. Mes enfants ont toujours préféré leur père. J'ai passé ma vie dans des problèmes d'administration, d'argent et de conflits à régler, et je peux dire aujourd'hui que ces problèmes m'ont toujours été pénibles, étrangers, et que je n'avais aucun goût pour l'exercice du pouvoir. J'ai gagné le respect de toute une Cité, mais je n'ai été choyée par personne. Je me suis toujours fait pardonner d'être là, parce que je me suis toujours sentie un peu en trop, un peu intruse, un peu illégitime, même parmi les miens. Si j'ai toujours cherché à me rendre indispensable à chacun, c'est parce que je savais que je ne l'étais pas naturellement. Cela paraissait si flagrant, en comparaison de Ridolfo. Lui, l'homme, le grand Comédien, l'Albaregno, le prince des Artocrates… il n'avait aucun besoin de faire des efforts pour être à sa place. Il pouvait se rendre odieux sans que cela écornât en rien son prestige. Tandis que moi… Je n'ai été acceptée qu'à force de labeur, de sacrifices, de couleuvres avalées à toute heure du jour. J'ai renoncé à tout.
- A quoi avez-vous renoncé ? demanda Aelenor doucement.
- Je ne sais pas, et je ne le saurai jamais. Je n'ai pas vécu ma vie. J'ai vécu la vie d'une autre.

Lorenza prononçait cette phrase terrible, mais son ton n'était pas plaintif. Elle resta un instant les yeux dans le vague, et sirota quelques gorgées de sa tisane, dont le fumet dansait devant son visage.

- Lorsque j'ai appris la gravité de mon mal… c'est étrange, ce que je m'apprête à dire - je me suis retrouvée moi-même. Ma mort, au moins, m'appartient. Et ma survie, peut-être. Mais cette existence de servitude est terminée. Je n'y peux rien.
- Et Guasparre ? demanda Aelenor.

- Guasparre m'aime peut-être à sa manière, mais il est trop tard. Depuis vingt ans, il n'a de cesse de me poser des limites, de me mettre à distance et de me fuir. Sans doute mon amour était-il étouffant. Sans doute lui ai-je fait éprouver sans le vouloir une forme de culpabilité insupportable d'avoir tant aimé son père, de ne jamais avoir pris mon parti, de n'avoir jamais cherché à savoir ce qui se cachait, saignait et pleurait sous le manteau de marbre. Il est mon grand amour à sens unique. Ma grande douleur.

Aelenor se sentit, à ces derniers mots, plus émue qu'elle ne s'y serait attendue - et elle eut une pensée angoissée pour Artus.

- Va-t-il vous accompagner jusqu'à Albâtre ?
- Non. Je ne le souhaite plus.
- Et Gemma ?

Les yeux de Lorenza se voilèrent.

- Pauvre Gemma, dit-elle tendrement. Elle a toujours été douée pour s'attirer des ennuis. Et la voilà qui veut s'installer sur les bords du volcan… Je lui écrirai pour lui demander de venir me rejoindre. Mais elle n'écoute jamais les conseils.
- Ne pensez-vous pas que vous pourriez la convaincre en retournant là-bas ? se risqua Aelenor.
- Aelenor, demanda Lorenza, répondez-moi avec sincérité : jugez-vous immoral de ma part de ne pas retourner à Marsilia, après les nouvelles que vous m'en donnez ?
- Non, Lorenza. Ce n'est pas immoral. Je veux simplement être sûre que vous ne regretterez pas votre décision.
- Si je mourais aujourd'hui, il faudrait bien que tout cela se passe sans moi, n'est-ce pas ? Que Gemma prenne ses propres décisions, que Guasparre prenne ses responsabilités, que Fabio, et mon cher Lazzaro Calbi, organisent les choses dans l'urgence… Si je mourais aujourd'hui, cela ne changerait rien à la donne. Je voudrais simplement que tout le monde fasse comme si j'étais morte.

Aelenor acquiesça.

- Je comprends, Lorenza. Ceci n'est plus votre fardeau.

Lorenza sourit.

- Et vous ? Avez-vous été tentée de retourner à Marsilia pour prêter main forte à notre Cité, que vous jugez si fragile et si peu préparée à affronter un vrai danger ?
- J'aurais peut-être été tentée de le faire, si je n'avais pas reçu de mauvaises nouvelles d'Albâtre. On a besoin de moi, là-bas.
- Votre fils ? demanda Lorenza d'une voix où la fatigue commençait à poindre.
- Oui.

- C’est votre fardeau, alors. Vous ne pouvez pas porter deux Cités en même temps.

Aelenor sourit d’un air triste. Elle avait espéré, sans doute, que la Reine trouvât la force de rentrer dans sa Cité pour partager son destin. C’était probablement ce qu’elle eût fait elle-même. Mais elle ravala ce jugement bien vite, devant le visage défait de Lorenza. La tisane avait apaisé sa douleur, et l’avait engourdie; elle luttait à présent contre le sommeil. Aelenor lui prit la tasse des mains, la posa sur sa table de chevet, et l’aida à s’allonger plus confortablement.

- Votre Cité d’Albâtre, murmura Lorenza. Je voudrais tant la voir avant de mourir. Pourriez-vous me la décrire, pendant que je ferme les yeux, s’il vous plaît ?

Sans y songer, Aelenor utilisa l’Esprit pour rendre son évocation plus puissante. Et ce fut d’une voix plus grave, de sa voix de Verbe, qu’elle berça Lorenza d’un poème qu’elle improvisa dans la lueur bleutée de sa pierre frontale.

A l’aube, les palais, les jardins, les fontaines,
Emergent, vaporeux, des nuages de nuit,
Et dans l’air vif et frais qui monte de la plaine,
On entend les oiseaux chahuter dans leur nid.

Le serpent glisse, heureux, le long des mosaïques,
Et l’iguane doré, immobile, l’attend;
Les fleurs flottent dans leurs parfums aromatiques,
Et les statues méditent silencieusement.

La cuisine, à midi, déborde de saveurs
Subtiles, de parfums épicés et légers,
Liqueurs de rose, onctées de fruits, beignets de fleurs
Accompagnés de jeux et de chants arrosés.

Lorenza souriait, d’un étrange sourire. Pendant une brève seconde, Aelenor se demanda si elle était morte - mais un souffle paisible animait sa narine. Elle avait simplement emporté, dans son sommeil, un peu de la douceur de vivre et de la magie d’Albâtre - tandis qu’Aelenor, qui avait chevauché ses souvenirs, en éprouvait maintenant une poignante nostalgie.

@@@@

Autour de la table à cartes, Alamano Bellini et Guasparre échangèrent un regard surpris lorsqu'ils comprirent qu'on arriverait à Port-Kharis le lendemain. Tous deux avaient imaginé que ce serait un peu plus tard, mais la navigation avait été sereine, avec un vent fort et régulier; aucun incident n'avait été à déplorer depuis la sinistre escale aux îles Kornog et le navire avait avalé la distance sans heurts.

Un marin cria soudain : « Marsoulants à tribord ! » et les deux hommes, instinctivement, tournèrent la tête. Les Marsoulants portaient chance, disait-on, et Guasparre n'en avait vu que deux fois dans sa carrière. Trois grands mammifères marins, dotés de membranes irisées autour des nageoires antérieures, avaient pris leur respiration en sautant à une grande hauteur hors de l'eau, puis avaient déployé leurs ailes transparentes, et ils planaient maintenant à deux ou trois mètres de l'eau, dans une descente très lente, qui pouvait durer sur plusieurs centaines de mètres, ajustant leur vitesse pour accompagner la Libertà. Certains matelots riaient fort et faisaient des signes de grâces; mais la plupart se taisaient, étreints d'une émotion presque sacrée. Lorsqu'ils atteignirent l'eau, ils s'ébattirent un long moment avant de replonger - et l'on put enfin voir leur queue, puissante et majestueuse, se contracter pour mieux atteindre les profondeurs où ils disparurent.

Le ciel sembla vide, tout à coup, sans leurs silhouettes gigantesques et gracieuses; et à la joie de les voir succéda presque immédiatement le regret de les avoir perdus.

- La mer est merveilleuse, toujours inattendue, dit Keller.

Guasparre, qui ne l'avait pas vu venir, lui sourit.

- Je suppose que vous n'aviez jamais vu de Marsoulants ? demanda-t-il.
- Non, je croyais qu'il s'agissait d'animaux mythiques.
- Y a-t-il des animaux mythiques, dans votre Cité ?
- Oui. Les oiseaux-légende.

Guasparre éclata de rire.

- Les oiseaux qui tracent un sillon de lumière coloré dans le ciel ?
- Oui.
- Je ne vous crois pas; c'est une fable pour les enfants…
- Ils sont en voie de disparition, mais ils existent bel et bien. Vous en verrez, peut-être, dans quelques jours.

Guasparre redevint grave.

- Je ne suis pas sûr de vous accompagner à Albâtre. Vous avez entendu comme moi les nouvelles de Marsilia.

Une touche de couleur plus vive que les autres couleurs - le vert des yeux d'Agnese - attira leur attention à tous deux. La jeune fille souriait encore de l'émerveillement qu'elle venait d'éprouver, et s'approcha spontanément.

Cela faisait plusieurs jours, maintenant, qu'elle fuyait Guasparre. Elle venait parfois le rejoindre, la nuit, mais demeurait presque entièrement silencieuse, et il ressortait de ces étreintes encore plus triste que lorsqu'elle ne venait pas. C'était comme si un charme eût lié leur langue; ils n'arrivaient plus à se parler, et ce silence embarrassé, pesant, tuait leur amour plus sûrement que l'absence. Leurs corps se cherchaient avec une fébrilité renouvelée, mais se heurtaient tôt ou tard à ce mur de silence, et leurs étreintes étaient de plus en plus désespérées. La passion demeurait là où l'amour avait sombré - fantôme corporel, aveugle, sourd et obstiné, d'une âme déjà envolée.

- Vous parliez de Marsilia, Capitaine ? demanda-t-elle avec un accent de politesse forcée. Allez-vous remettre le cap sur Marsilia, après nous avoir déposés à Port-Kharis ?

La question était simple; Bellini la lui avait posé ce matin-même; et Guasparre ne savait toujours pas y répondre.

- Je n'ai pas encore décidé. Cela va dépendre de ma mère.
- Votre mère, si elle savait, voudrait que vous retourniez là-bas au plus vite, je pense.
- Je ne veux pas lui en parler. Elle a d'autres soucis, dont sa vie dépend.
- Sachez, Capitaine, intervint Keller, que nous nous occuperons d'elle avec beaucoup de soin.
- Je n'en doute pas.

Agnese fixait ses yeux verts sur Guasparre, de manière insistante, mais il évita de les croiser.

- Et vous, Signorina, vous accompagnerez la Reine ? demanda Keller.
- Non, répondit-elle vivement. Je l'ai déjà avertie que nos chemins se sépareront à Port-Kharis.
- Voulez-vous retourner tout de suite à Marsilia ? demanda précipitamment Guasparre. Je pourrais hâter le ravitaillement et la réfection des voiles. Nous pourrions repartir au bout de deux jours.

Agnese lui sourit, sans répondre, d'un méchant petit sourire figé qu'il eut envie d'écraser sur ses lèvres. Keller, courtois, s'était écarté et s'excusa. Ils se retrouvèrent seuls, au bastingage, dans une relative intimité.

- Que veux-tu Agnese, que puis-je faire de plus ? Je veux bien retourner là-bas, tout de suite, laisser ma mère, essayer de sauver Marsilia. Je ferai tout ce que tu me demanderas.
- Je veux que tu fasses tout cela, Guasparre. Mais tout cela, sans moi.

Guasparre se sentait épuisé et misérable.

- Je ne comprends pas, tu as dit que tu ne suivais pas ma mère.
- J'ai quelque chose à faire à Port-Kharis. Quelque chose que tu n'approuveras pas, qui ne te regarde pas, et qui me prendra un peu de temps.
- Je t'attendrai, supplia-t-il.
- Non. Tu dois y aller au plus vite, toutes voiles dehors. Ce sera peut-être déjà trop tard. Je te rejoindrai dès que je pourrai.
- Je ne te laisserai pas partir sans me dire où tu vas, ce que tu fais.
- Arrête, Guasparre. Il n'y a pas d'autre solution.

Elle détourna la tête, cherchant manifestement une tierce personne à laquelle se raccrocher. L'instant d'après, elle avait filé, et il restait seul sur le bastingage, à contempler obstinément, de ses yeux clairs aveuglés de larmes, le point sur l'eau où les créatures enchanteresses, après une si brève rencontre, avaient rejoint les profondeurs amères.

CHAPITRE 15 : PORT-KHARIS

Guasparre connaissait les Cités Portuaires, pour y avoir séjourné à plusieurs reprises au cours de ses voyages. Sur les conseils de leur mère, Fabio et lui avaient effectué, à l'adolescence, un voyage de découverte au cours duquel ils avaient passé trois semaines à Port-Kharis. Ce voyage avait déposé en eux le ferment de leurs trajectoires futures : l'amour de la mer chez Guasparre, les principes du libéralisme chez Fabio. Guasparre avait négocié, plus récemment, à Port-Sylla, une vente importante avec le Gouverneur du Palais Public; mais ces brèves incursions n'avaient rien ôté à ses yeux de l'étrangeté de ces villes. L'Art, dans les Cités Portuaires, n'était pas central. Les artistes n'y étaient pas des gens de pouvoir, et y étaient même parfois traités comme de vulgaires saltimbanques. Si les oeuvres du passé étaient parfois encore admirées, davantage sous la forme d'une marque extérieure de richesse ou de distinction sociale, les oeuvres contemporaines, elles, y étaient invisibles, presque honteuses, et se créaient dans des bouges, parmi une faune interlope. Les gens les plus puissants de la Cité étaient ceux-là même qui étaient si méprisés à Marsilia : les marchands - et l'on faisait étalage, ici, de son argent, bien plus que de son génie, de sa créativité ou de sa sensibilité. C'était là, aux yeux d'un Marsilien, une étrangeté irréductible.

Les rues et les bâtiments aussi l'étonnaient. À Marsilia, aucun objet matériel n'était exclusivement utilitaire; l'esthétisme infusait chaque ustensile, chaque machine, de sorte qu'une manivelle, une cuillère ou un escalier étaient créés au moins autant en fonction de leur beauté qu'en fonction de leur côté pratique. Ce n'était pas le cas à Port-Kharis : quantité d'objets kharissiens étaient laids, ou du moins sans beauté, et ces objets brutaux, qui affichaient leur fonction de manière obscène, agressaient les yeux marsiliens. Seuls les bâtiments les plus cossus possédaient des ornements; mais la plupart des maisons modestes, dans certains quartiers, étalaient tristement leur forme sans grâce, leurs matériaux bruts, leurs couleurs ternes. Cela coûtait-il donc si cher de peindre quelque chose de gracieux ou de fantaisiste sur un mur nu ? De créer des trompe-l'oeil pour habiller une arête trop pointue ? De faire varier un peu la forme des ouvertures, de respecter le nombre d'or pour l'équilibre général de la façade ? Non, cela n'était pas une question d'argent, c'était simplement de la négligence. Cela n'était pas important pour les Kharissiens, et ils n'y pensaient sans doute même pas.

Les demeures les plus riches, comme celle des personnes qui devaient les héberger, n'échappaient pas à sa critique involontaire. On trouvait là des ornements, certes, mais qui n'obéissaient pas à l'esthétique. Le caractère précieux des matériaux l'emportait

toujours sur leur beauté; et l'on voyait, sans raison ni grâce, de l'or tape-à-l'oeil, du marbre clinquant et des joyaux énormes, là où le fer forgé, le bois et le verre eussent été plus légers… Certes, on ne lésinait pas avec les matières précieuses, à Marsilia, mais seulement quand elles étaient nécessaires, quand elles avaient du sens. Les poignées de porte étaient certes stylisées, raffinées et gracieuses, mais elles n'étaient pas en or ou en rubis. Cette ostentation de l'argent avaient quelque chose d'infiniment vulgaire, qui blessait la pudeur de Guasparre.

Ces considérations, au reste, le distrayaient de sa tristesse et de ses lancinantes interrogations. De quoi parlait Agnese lorsqu'elle prétendait avoir quelque chose à faire à Port-Kharis ? Il n'avait pas trouvé l'occasion de lui adresser un seul mot en privé depuis la veille; elle n'était pas venue le rejoindre; et la consolation de l'avoir, présentement, sous les yeux, lui paraissait bien mince et bien temporaire. Il était heureux au moins de s'être débarrassé de cette prêtresse de la Mère, dont la présence insinuante à bord commençait à le fatiguer.

Keller et Aelenor menaient la marche. Leur pierre frontale, si remarquable et si bizarre à Marsilia, passait ici presque inaperçue. Non qu'ils eussent croisé d'autres citoyens d'Albâtre, mais la mode et les coutumes corporelles étaient ici si variées et si hétéroclites qu'une pierre semi-précieuse greffée sur le front semblait presque insignifiante. Ils paraissaient aussi plus graves - Guasparre se demanda si c'était à cause des nouvelles terribles du Zoccolo, ou à cause de leur retour à leur propre existence, à leurs propres affaires. Il ne les avait connus que dans la légèreté et l'insouciance du voyage, mais il prit conscience qu'ils ne se résumaient pas à ce rôle de visiteurs complaisants, de compagnons secourables, dans lequel il les avait cantonnés. Il était toujours désagréable de se rendre compte que les gens avaient une vie en dehors de vous, songea-t-il, et il ne put s'empêcher d'appliquer cette phrase à Agnese, dont les yeux verts, agrandis par la surprise, erraient lentement tout autour d'elle. Il remarqua qu'elle s'efforçait de toucher le plus de choses possible, caressant au passage les heurtoirs, les grilles, pressant les façades des maisons. Que ressentait-elle ? Qu'apprenait-elle par ce Toucher mystérieux ? Ce fut en l'épiant, à Port-Kharis, ce matin-là, qu'il comprit que ce pouvoir avait été depuis le début son véritable rival.

L'orgueilleuse villa d'Alphen et de Joos, face au front de mer, avait subi des dégâts considérables lors de la Fièvre Rouge. La cité, comme les humains, avait connu une inflammation violente, un dérèglement général de sa constitution. Des pillages, des meurtres, avaient laissé partout leurs cicatrices qui défiguraient les façades autrefois riantes des quartiers huppés. Des incendies avaient amputé les quartiers les plus atteints

par l'épidémie, et les rues, comme des gencives édentées, laissaient voir des béances noires qui suppuraient encore de cendres et de mort. Alphen et Joos avaient abandonné leur maison pendant plus de deux ans, et rien n'avait pu consoler la nostalgie de leur retour. Tout leur semblait méconnaissable, la maison s'était usée à une cadence accélérée, et ils avaient eu beaucoup de mal à déloger les gens qui s'y étaient installés. La convalescence de Port-Kharis avait été longue et difficile; le Conseil Municipal avait dû recourir plusieurs fois aux services de l'Eglise de la Mère, afin de maîtriser les foules. Aujourd'hui, même si les rues paraissaient à nouveau sûres, et relativement prospères, une couleur de ruine ternissait encore, comme un brouillard insidieux, l'atmosphère de la célèbre Cité Portuaire. Guasparre entra, à la suite de ses compagnons, chez leurs hôtes, qui accueillirent ces nobles étrangers avec une prodigalité toute kharissienne.

Joos proposa immédiatement à la Reine de se reposer et l'accompagna, suivie d'Agnese, dans la chambre qu'elle avait préparée pour elle, tandis qu'Alphen s'occupait de faire les honneurs de la villa à Guasparre.

- Monsignore, c'est un grand honneur pour moi de recevoir un Albaregno de Marsilia. Je vous présente, d'ailleurs, toutes mes condoléances pour votre récente perte.
- Mon père était très malade, depuis des années, dit simplement Guasparre. Je vous remercie de votre hospitalité, Signore, et des facilités que vous offrez à ma mère.
- Je suis sûr que les gens d'Albâtre pourront lui apporter un soulagement de son mal. Aelenor et Keller en font rarement étalage, mais les Citoyens d'Albâtre sont puissants par l'Esprit.

Guasparre sourit en direction de ses amis, et se souvint avec une pointe de malaise des « injonctions » dont il avait été témoin.

- Pardonnez notre impatience, dit Keller, mais avez-vous des lettres d'Albâtre ?
- Votre hâte est bien légitime, dit Alphen en souriant. Vous trouverez tout le courrier arrivé pour vous dans la chambre mauve où vous avez séjourné la dernière fois, et que j'aime à appeler, en votre honneur, la chambre d'Albâtre.

Aelenor émit une vive et brève lueur de sa pierre frontale, et saisit les mains d'Alphen.

- Comment vous remercier, Alphen ?
- C'est moi qui suis votre obligé, Madame la Gouvernante.

Ces mots firent sourire Aelenor.

- Allez-y, ma chère, je sais que vous brûlez d'avoir des nouvelles de votre Cité.
- Y êtes-vous allé dernièrement ? demanda Keller.
- Il y a trois lunes. Et je peux vous dire qu'elle ne se porte pas aussi bien que lorsque je l'ai découverte la première fois.

Aelenor fit avec ses mains un signe étrange, que Guasparre n'avait jamais vu, puis elle prit la main de Keller et ils disparurent tous deux par un corridor qu'ils semblaient connaître.

- Mon Prince, dit Alphen avec déférence, notre ami commun vous aura peut-être dit comme je suis féru des cultures étrangères. J'ai là quelques oeuvres marsiliennes, si vous voulez les voir…

Et Guasparre n'eut d'autre choix que d'emboiter le pas à son hôte, pour admirer des toiles minuscules, de second et de troisième ordre, avec toute la volubilité et tout l'enthousiasme dont il se sentait capable. Devant la collection de partitions, il n'y put tenir davantage.

- Signore, vous n'avez presque pas besoin de visiter Marsilia, avec tous les trésors que vous avez là… Mais, pardonnez-moi, je m'inquiète fort de ma mère, et vais devoir me séparer d'elle bientôt. Me permettrez-vous de la rejoindre ?
- Bien sûr, Monsignore. C'est au fond du long couloir, la dernière porte sur votre droite.

@@@@@

Lorenza était en tenue de nuit, adossée à des coussins brodés. La fenêtre ouverte donnait sur la mer, et la Reine malade fermait à demi les yeux, humant l'air du large, tandis qu'Agnese s'occupait à ranger ses affaires. Ce qui avait encombré la cabine de la Libertà tenait, dans cette vaste chambre, une place dérisoire, et Agnese eut vite terminé ses apprêts. Il n'y avait rien pour faire chauffer l'eau des décoctions, cependant, et elle proposa à la Reine d'aller demander à leurs hôtes d'allumer un feu dans la cheminée, en dépit de la douceur de la saison. Dans le couloir, elle rencontra Guasparre, et leurs corps, devançant leurs volontés, se rapprochèrent, s'étreignirent, se mêlèrent dans un baiser qu'aucun des deux n'eut la liberté d'empêcher, car il leur paraissait provenir du fond de l'instinct - ou du destin.

Agnese se détacha pourtant la première, et recula d'un pas. La perte brutale de son visage, de sa bouche, firent l'effet d'un souffle glacé sur la langue de Guasparre. Il avait envie de retourner vers elle, en elle, et ne se sentait capable, si elle le repoussait, que de pleurer.

- Guasparre, tu dois aller voir ta mère, et lui annoncer ton départ. Tu dois lui dire que tu rentres t'occuper de Marsilia. Je t'en supplie.
- Tout ce que tu voudras, dit-il, vaincu, et il essaya de s'approcher à nouveau. Mais promets-moi que tu viendras avec moi.

- Je viendrai, oui, dit-elle.

Guasparre voulut l'étreindre à nouveau, mais elle se ressaisit et partit, comme elle le faisait toujours, d'un mouvement preste, glissant et presque aquatique. Guasparre entra dans la chambre maternelle chaviré et déjà presque au bord des larmes.

Elle était là, figée, qui semblait l'attendre. Lorenza, pour lui, n'avait jamais eu de vie propre - elle était cette étoile fixe qui le regardait de loin, dont il s'éloignait souvent, et à laquelle il revenait toujours. Une image condamnée à ressembler éternellement à elle-même, arrêtée dans la course du temps, impavide.

- Guasparre, murmura-t-elle.

Il y avait pourtant aujourd'hui, dans ce simple murmure, dans les syllabes mille fois répétées de son prénom, un accent d'amour si sincère, une joie de le voir entrer si pure et si vivante, que les larmes qu'Agnese avait préparées se mirent à couler involontairement des yeux du jeune homme. Et la vue de ces larmes causa, sur le visage de Lorenza, un changement d'expression inattendu. Comme si une douleur ancienne s'était dissipée par enchantement, les traits crispés de son visage se détendirent - et le relâchement de cette chair contractée, comme une embellie dernière sur les traits apaisés d'une morte, rajeunit miraculeusement son beau visage de femme. Elle sourit, et Guasparre retrouva, en une fulgurance qui fusionnait les deux extrêmes de la vie, en même temps que le rictus indéchiffrable de la mort, le sourire de la jeune femme qui lui avait donné la vie - le sourire oublié, spontané et facile, qui avait répandu sur son enfance une douce lumière matinale. C'était toute la lumière fragile de Marsilia qui le touchait par ce rayon lointain - et ce souvenir paisible et doré, ce rêve lumineux, se fracassa soudain contre sa conscience. Lorenza était mourante; Marsilia était menacée de destruction. L'image de Lorenza jeune s'évanouit comme un songe, et il vit sa mère, telle qu'elle était, à bout de souffle, seule et déracinée. Il ressentit, dans un éclair de lucidité terrible, toute la distance qu'il avait mis entre elle et lui, tout le silence accumulé comme un rempart, que ses larmes avaient eu le don de dissoudre. Le sel et l'amertume avaient dessillé ses yeux; il avait vu, tour à tour, l'amour infini qu'ils avaient partagé, et la solitude glacée dans laquelle il l'avait maintenue, et il se précipita à son chevet, comme un enfant, pour sangloter en baisant maladroitement ses mains maigres.

- Pardonne-moi, bégaya-t-il.
- Je n'ai rien à te pardonner, Guasparre… Mais je suis si heureuse que nous nous quittions ainsi.

Guasparre se reprit, s'essuya le visage, et s'assit au bord de son lit.

- Veux-tu que je t'accompagne là-bas, en Albâtre ?

- Non, dit-elle doucement. Je ne le veux pas.
- Que veux-tu, alors ?
- En ce qui me concerne ?
- En ce qui nous concerne tous, toi, moi, Marsilia.
- Pour moi, je voudrais simplement profiter du temps qui me reste pour vivre la vie que je n'ai jamais vécue. Pour Marsilia…

Elle s'arrêta un instant, et ni lui ni elle ne parlèrent explicitement de ce qu'ils savaient pourtant tous les deux.

- J'espère qu'elle ne fera pas naufrage.

La métaphore engageait doucement Guasparre à se considérer comme le capitaine de cet autre navire, mais sans autorité. Lorenza le laisserait libre, comme elle l'avait toujours fait, et ne jouerait pas la carte malhonnête, et redoutée, des dernières volontés.

- Dois-je y retourner, Mère ? lui demanda-t-il, un peu éperdu.

La question ouvrait en Lorenza un abime de douleur dans lequel elle ne souhaitait pas plonger les yeux. S'il retournait à Marsilia, il s'exposerait à la mort - et la mort de Guasparre était la chose au monde qui lui faisait le plus peur. Mais ne pas y retourner, c'était abandonner Gemma. Fabio. Lazzaro. Et tous les autres. Les abandonner à leur inconscience.

- Je n'ai pas envie de te répondre, mon fils. Je t'aime tant, je t'ai tant aimé… Mais je vais le faire quand même. Oui, je pense que tu devrais y retourner sans tarder. Au moins pour Gemma.

Guasparre, qui s'attendait à cette réponse, hocha la tête et lui fit un sourire. Ses yeux clairs, comme un ciel dégagé de ses nuages d'hiver, avaient retrouvé leur éclat printanier de jadis. Comme il était beau, ce fils aimé…Lorenza caressa son visage, et sécha les larmes qui y étaient restées.

- Tu peux me laisser, maintenant, dit-elle. J'ai besoin de dormir.

Guasparre embrassa à nouveau ses mains, et eut un unique et bref sanglot au moment de se relever.

- J'espère revenir te chercher quand tu seras guérie.

Elle sourit.

- Je l'espère aussi, mon fils. Et je sais que tu viendras me chercher, même si je ne suis pas guérie.

Guasparre hocha la tête, et composa sur son visage une expression sereine et presque légère.

- Essaie de vivre, Maman. Pour voir toutes les peintures que je te dédierai.

- J'emporte avec moi le souvenir de *l'Aube sur la Mer*… C'était le plus cadeau qu'on m'ait jamais fait.

Guasparre ne pensait pas pouvoir conserver longtemps son empire sur lui-même, et il adressa à sa mère, avant de sortir, un ultime regard, où passa entre eux, comme le rayon vert qu'ils avaient si souvent attendu ensemble, dans la tendre enfance de Guasparre, sur les terrasses du Palazzo, la beauté muette, bientôt dévorée par la nuit, d'un sentiment épuré des vicissitudes du passé comme de celles de l'avenir, et qui brillait, dans ce crépuscule, d'une couleur unique et presque irréelle.

@@@@

Dans leur chambre mauve, à côté de la fenêtre où la lumière marine pleuvait, les belles mains d'Aelenor déroulaient le vélin au rythme de sa lecture. Keller était penché derrière son épaule, et leurs deux paires d'yeux lisaient ensemble les lignes élégantes d'Artus.

Je me décide enfin à vous écrire, après avoir longuement hésité, mais il me semble aujourd'hui que la situation m'a si totalement échappé que je suis obligé de déposer mon fardeau. Les premiers temps, l'esprit de Nox a conservé l'humanité fragile qui s'était enracinée en lui, malgré la terrible contrainte mentale et l'isolement auxquels il avait été soumis. Le lien entre nous, antérieur même à notre naissance, a maintenu et ranimé, de loin en loin, une petite flamme. Une flamme timide, qui a toujours menacé de s'éteindre, que j'ai gardée avec difficulté pendant toute mon enfance. Le changement qui s'est opéré en son esprit au moment de la transsubstantiation est probablement impossible à imaginer. J'en ai perçu des bribes, comme des coups d'oeil furtifs jetés au fond d'un gouffre, dont la hauteur vertigineuse défie le regard. Je parvenais à communiquer avec lui - rappelez-vous comme il a détruit le Mur, chaque fois que je le lui demandais… Mais cette communication, qui n'était plus étayée par rien d'humain, par aucun lien social, par aucun langage articulé, par aucun passé partagé, par aucun avenir commun, cette communication a fini par s'affaiblir. Je pouvais encore sentir sa présence - comme un grand vent sauvage balayant la Cité, dont je percevais les brusques rafales, les accalmies et les tempêtes spirituelles. Mais cet esprit était-il encore celui de mon frère ? Combien de temps une conscience humaine peut-elle demeurer hors d'un corps humain ? Il a fallu toute la puissance spirituelle de Sornar, et l'aide de toute une Guilde, pour guider son esprit errant et l'amarrer à nouveau à un organisme. Aurais-je réussi à conserver longtemps chez Nox ce semblant d'humanité, alors même que sa conscience opprimée

ne s'était éveillée à elle-même qu'à de rares occasions, même avec l'aide d'une communauté spirituelle ? Je l'ai pensé, parfois, mais j'en doute fortement, et je suis même aujourd'hui persuadé du contraire. Rien ne pouvait le sauver.

L'esprit errant, que je continue à appeler Nox, et qui porte mieux que jamais son nom d'obscurité et de nuit, n'a pas la malignité de celui de Sornar. Il ne possède pas les corps pour les utiliser, et ne poursuit pas de buts humains. Mais il intervient parfois sans raison, et sa présence s'immisce sans cesse dans le cours naturel des choses. Il s'incarne tour à tour en nappes de brume en plein midi, en nuées affolées de papillons rouges, en coups de tonnerre à répétition en provenance de la montagne, en éboulements, en arcs en ciel… Il peuple notre Cité philosophique d'Albâtre de miracles et de monstruosités, déjoue les prédictions de la science et insuffle partout l'incertitude et l'arbitraire. Et puis, il y a quelques jours, ses mouvements désordonnés ont fini par causer l'accident mortel que j'ai toujours redouté. Une crue soudaine de la rivière a emporté un groupe d'enfants; l'un d'entre eux n'a pu être sauvé. Nous nous sommes rendus, comme beaucoup de citoyens, à son bûcher.

Ma méditation, ce soir là, a été sombre.

Je pense que nous avons une responsabilité dans la mort de cet enfant, et dans cette subtile corruption de la Raison qui commence à affecter Albâtre. Je pense que l'esprit errant, par sa puissance indomptée, inhumaine, qui échappe à toutes les lois, est un danger pour la société des hommes.

Je vous aime, et vous attends avec impatience.

Artus

Aelenor et Keller échangèrent un regard douloureux. C'était cependant davantage à son père qu'Artus s'adressait quand il disait « nous avons une responsabilité dans la mort de cet enfant ». Aelenor n'avait jamais rien su de toutes ces sombres opérations spirituelles; et c'était Keller, et Keller seul, qui avait libéré l'esprit de son second fils au moment fatal.

- Il y en a une autre, d'Aumon, dit-il en lui tendant un autre vélin un peu précipitamment.

Aelenor espéra, un instant, que la lettre de son vieil ami lui apporterait l'apaisement et le réconfort qu'elle eût éprouvés en le voyant.

Mes amis,

Je ne sais où vous vous trouvez à présent, sur quelle mer, dans quelle ville, dans quelle histoire. Je suis sûr que vous apportez à ce que vous faites la même intelligence et le même courage que vous avez toujours mis en oeuvre ici. Je sais aussi que vos pensées vont naturellement vers votre fils, dont je n'aurais à vous dire que le plus grand bien, mais j'espère que vous pensez parfois à nous, parfois à moi, car votre absence semble avoir terni pour moi chaque pierre d'Albâtre, et alourdi ses jours.

Aelenor devina, à travers les lignes, que c'était elle, en particulier, qui manquait à Aumon. Elle chassa d'un geste de l'esprit les souvenirs tendres, équivoques, qui remontaient à sa mémoire devant l'aveu de sa tristesse et du manque qu'il éprouvait.

L'annonce de votre retour est la seule chose que je viens à espérer pour la Cité comme pour moi-même, et j'arrive à me persuader qu'elle ne tardera pas. J'espère, d'ailleurs, la hâter par cette lettre. Vous me pardonnerez les inquiétudes qu'elle ne saura manquer d'éveiller en vous - j'en viens presque à désirer de troubler votre paix, afin de vous voir revenir plus vite. Pardonnez-moi, mes amis, de m'immiscer ainsi dans votre félicité vagabonde, et de chercher à vous replonger dans des tourments que vous avez voulu laisser derrière vous.

- Il est toujours aussi bavard ! commenta Keller. Et ses précautions oratoires ne me disent rien qui vaille…

Mes lettres précédentes, j'en ai peur, n'ont pas été entièrement sincères, car j'y taisais le sentiment pénible qui commençait à poindre en mon coeur. Le silence dans lequel j'ai confiné ce malaise cependant ne l'a pas empêché de croître, jusqu'à se frayer un chemin aujourd'hui sur ce vélin. Quel nom pourrais-je lui donner ? Je n'en vois aucun qui convienne exactement à sa mesure; car ce que je ressens n'est positivement ni de la peur, ni de l'amertume, ni du dégoût, mais plutôt une forme particulière de tristesse, celle que l'on ressent devant l'arrivée de la nuit, de l'hiver, de la vieillesse, ou de la maladie qui nous emportera - tristesse proprement humaine, due à la conscience aiguë de la mortalité de toutes choses. Je suis triste de constater, malgré moi, les métamorphoses d'Albâtre, et la plus austère méditation ne m'empêche pas, par moments, de songer que notre

Révolution a troqué bien imprudemment un ordre immuable et fixe contre un temps mouvant de transformations imprévisibles. Certes, l'injustice de la Haute Ville a pris fin - pour quelques années - mais nous avons, pour la mettre à bas, détruit sans le savoir, sans le vouloir, beaucoup d'autres choses… Et aujourd'hui, à l'heure où la justice sociale que nous avions bâtie est en train de s'écrouler, je me sens en deuil de tout ce que nous lui avons sacrifié en vain.

C'est l'Esprit, aujourd'hui, qui recule en Albâtre. Je sais, mes amis, que vous avez toujours cru en l'éducation populaire, en la possibilité de faire accéder à l'Esprit tous les citoyens de la Nouvelle Albâtre. Aelenor, je te revois en train d'enseigner ses rudiments, et ses subtilités, à des publics toujours renouvelés. Je revois, avec la nostalgie du coeur, les citoyens te suivre avec enthousiasme. L'Esprit a brillé haut et fort sous ta gouvernance. Mais je crains aujourd'hui qu'il ne s'agît que de la dernière flambée d'un feu mourant.

Lorsque, après la Révolution, nous avons empêché l'utilisation de l'Esprit pendant plusieurs années, nous avions évidemment de très bonnes raisons pour le faire. Mais certaines personnes s'en sont accommodé. Les natifs de Ville Basse, malgré leurs progrès parfois remarquables, ne sont pas nés dans cette culture, et s'en passent le plus souvent dans leurs échanges privés. Les Spiritualistes ont tous déserté ce que devenait Albâtre. De plus en plus de jeunes citoyens délaissent l'étude de l'Esprit, jugée austère, pour se contenter de ses applications les plus utiles. Les tours les plus simples, les plus rudimentaires, suffisent à maîtriser les chafouins et à faire faire ce que l'on veut aux Réfugiés… Aujourd'hui, la maîtrise de l'Esprit est presque mal vue, comme un héritage aristocratique dont on a un peu honte; et les plus jeunes, et les moins doués, et ceux qui parlent le plus fort, et la Gouvernante elle-même, ont cessé de chercher à se perfectionner. Outremur, l'Esprit n'est pas enseigné, et il est souvent considéré comme une pratique magique, voire comme une sorcellerie, quand il n'est pas révéré comme un signe divin.

Comme à chaque fois que la Raison recule, les croyances les plus folles se mettent à pousser, comme de mauvaises herbes lâchées dans un jardin à l'abandon, menaçant de leur luxuriante agressivité les fleurs fragiles de notre ancienne philosophie. La tristesse que j'éprouve, et dont je ne me console pas, est que nous avons fait la Révolution pour tirer tout le monde vers le haut - et que ce qui se passe est l'exact contraire : toute la Cité est en train de décliner.

Je terminerai cette lettre en vous disant que je souhaite, ô combien ardemment, me tromper, et n'être qu'un vieux nostalgique solitaire pétri de doutes infondés et de peurs

irrationnelles, qui projette simplement sur le monde les lueurs déclinantes de son crépuscule intérieur…
Votre

Aumon

CHAPITRE 16: LES YEUX VERTS DE LA DEESSE

Le vent soufflait de manière insistante, de la mer vers la côte. Les rafales dérangeaient les voiles du palanquin, tout en le poussant vers sa destination lointaine. A l'intérieur de la litière, Lorenza était allongée, et avait presque l'impression d'être dans un bateau. Un tout petit bateau, comme une barque funéraire. Elle voyait mal l'extérieur, car sa tête reposait plus bas que l'ouverture de la portière; et elle n'entendait quasiment que les voix des Kharissiens payés pour la transporter ainsi jusqu'en Albâtre, qui fredonnaient des chants de marche. Elle eût aimé se relever pour le moment du départ - remercier à nouveau ses hôtes, dire un dernier adieu à Guasparre - mais cela semblait au dessus de ses forces. Les préparatifs du matin l'avaient épuisée, et elle se sentait frappée de maléfice, transformée en un objet lourd et encombrant dont il n'était pas commode d'assurer le transport. Les bruits des rues animées se raréfièrent petit à petit, et elle comprit que ses porteurs s'arrêtaient à la croisée des chemins. Guasparre vint encadrer son beau visage à la fenêtre - une barbe de deux jours bleuissait ses joues, et faisait ressortir ses yeux clairs. Pourquoi ses yeux clairs constituaient-ils toujours une surprise, lorsqu'elle les voyait ? La clarté des yeux de Guasparre n'était pas animale, ni même organique - c'était la clarté des cieux incertains, de la mer profonde, des pierres transparentes, qui paraissait avoir échoué par erreur dans un visage humain. Elle le regarda de toutes ses forces, comme si elle pouvait absorber son image et la conserver ainsi intacte, hors d'atteinte des corruptions de la mémoire. Guasparre souriait, mais ses yeux étaient nuageux, et filaient sans cesse, de droite et de gauche. Lorenza savait bien pourquoi - il cherchait involontairement Agnese.

- Mon fils, dit-elle, elle m'a dit au-revoir ce matin à l'aube. Elle ne viendra pas ici.

Guasparre se reprit, et composa un sourire un peu artificiel.

- Je le sais bien. Je ne la cherche pas vraiment… Je crois qu'il est temps pour moi de te souhaiter bon voyage.

L'idée du dernier voyage les effleura tous les deux, mais ils n'en parlèrent pas.

- Ne t'inquiète pas de moi, je suis entre d'excellentes mains, et je ne doute pas que nos amis feront tout ce qui est humainement possible pour me guérir.
- Je n'en doute pas non plus.

Encore ses yeux qui filaient, avant de se reposer sur elle.

- Je te souhaite bonne chance, mon fils. Ton destin est encore plus incertain que le mien.
- Je te promets d'essayer de tout concilier. De ne pas oublier Gemma ni Fabio.
- Ni Lazzaro, dit-elle avec un sourire faible.
- Ni Lazzaro Calbi, c'est promis.
- Ne traine pas, va. Remercie nos amis d'Albâtre, et sauve-toi.

Il se pencha à l'intérieur de la litière, et, comme pour démentir ses paroles, les mains de Lorenza s'agrippèrent à son fils. Il resta un trop long moment ainsi déhanché, étouffé dans cet amour mourant, puis les mains s'ouvrirent et lâchèrent prise.

Elle avait les yeux fermés, à présent, et Guasparre hésita un moment devant le palanquin, pour le cas où elle les rouvrirait. Mais elle ne voulait pas les rouvrir; elle ne voulait pas voir le visage de marbre de son fils au moment de la quitter pour toujours - ce visage de marbre, impitoyable, insensible, indifférent à sa douleur à elle, elle ne le connaissait que trop bien. Guasparre l'avait si souvent quittée, pour rejoindre son père, ou, plus tard, à bord de la Libertà. Et jamais il n'avait exprimé autre chose que la beauté, la dureté et l'imperméabilité de la pierre. Jamais, sauf la veille. Elle préférait garder le souvenir de sa visite et de ses larmes, même si elle savait, en son tréfonds, que ces larmes qui l'avaient tant émue n'avaient, en réalité, jamais coulé pour elle.

- Sauve-toi, murmura-t-elle les yeux fermés, et il vit sourdre des larmes de ses paupières closes, que l'âge avait piquées de rouge, comme un papier usé.

Lui garda les yeux secs, et se tourna vers Aelenor et Keller, qui attendaient à une distance respectueuse.

- Je ne sais comment vous remercier de ce que vous faites pour elle. Marsilia vous est à jamais redevable, dit-il.

Aelenor s'inclina légèrement.

- Vous devriez embarquer au plus vite, dit Keller. Marsilia a besoin de vous, encore plus que votre mère.
- Je le ferai, répondit évasivement Guasparre.

Aelenor semblait hésiter à parler, et finit par dire :

- Voulez-vous que je vous insuffle le courage de supporter vos épreuves, quelles qu'elles soient ? Comme je l'ai fait pour votre mère ?

Il recula involontairement.

- Par votre Verbe ? demanda-t-il.

Aelenor acquiesça.

- Non, merci, je puiserai dans mes réserves personnelles, ne vous inquiétez pas.

Aelenor hésita un bref instant, et Guasparre eut la désagréable impression qu'elle voyait tout au fond de lui, et qu'elle le jugeait indigne de la tâche qui l'attendait.

- Ne faisons pas attendre trop longtemps votre mère, dit Keller. Plus vite nous serons arrivés, mieux cela vaudra.

Et les deux Etrangers, après un salut courtois, donnèrent aux porteurs l'ordre de démarrer, et ouvrirent la marche. Devant eux se profilaient trois jours pénibles, dans la poussière et l'inconfort de la route. Aelenor et Keller, sans même y songer, utilisèrent l'Esprit pour régler leur marche et leur respiration, et Guasparre put voir leurs pierres frontales s'allumer légèrement tandis qu'ils tournaient la tête pour lui dire adieu. Dans trois jours, Lorenza arriverait enfin dans cette mythique Cité d'Albâtre, où l'on savait guérir les maux par l'Esprit, et où, disait-on, les oiseaux-légende laissaient dans le ciel des sillons de lumière colorée. Dans trois jours, Aelenor et Keller rentreraient enfin chez eux.

@@@@@

- Le vent a tourné, Capitaine, et la marée est favorable. Nous pourrions mettre à la voile ce soir.

Alamano Bellini avait quitté son bord, à regret, pour venir chercher Guasparre chez les bourgeois kharissiens qui l'hébergeaient. Il l'avait attendu pendant plus de deux heures, car Guasparre avait trainé partout en ville, sur le port, dans les bouges, et même dans les églises, à la recherche d'Agnese.

- Je ne suis pas prêt à partir, Bellini. Je viendrai vous trouver lorsque je serai prêt.

Bellini considéra un moment son capitaine avec un silence réprobateur. Il ne comptait pas se laisser congédier aussi facilement.

- Sans indiscrétion, Capitaine, qu'attendez-vous ? Puis-je vous aider à régler l'affaire qui vous retarde ?
- Pourquoi êtes-vous si pressé, Bellini ?
- Les marins se dissipent, s'amourachent de filles qu'ils vont demain pleurer de devoir quitter, et je crains même que deux ou trois d'entre eux ne nous fassent faux bond pour le retour. Un prompt départ serait le meilleur remède à cette débandade.

- Faux bond ? répéta Guasparre, un peu mécaniquement - car cette conversation l'ennuyait.
- Oui. Il y a des rumeurs qui courent, sur le Zoccolo qui s'est réveillé à Marsilia. Certains marins envisagent de ne pas y retourner. D'autres, au contraire, sont pressés d'aller prendre des dispositions chez eux. Je vous le demande à nouveau : puis-je faire quelque chose pour hâter le départ ?
- Non, Bellini, vous ne pouvez rien faire.
- Otez-moi d'un doute : vous voulez bien repartir à Marsilia à bord de la Libertà dans les jours qui viennent ?
- Oui, plus ou moins, dit Guasparre.
- Plus ou moins ? répéta Bellini, interloqué.
- Tenez-vous prêt à partir. Dès que j'aurai retrouvé ce que je cherche, nous mettrons à la voile. Ce sera peut-être ce soir. Peut-être demain. Peut-être dans huit jours.

A ces mots, le jour se fit dans l'esprit du Second.

- Rassurez-moi, il ne s'agit pas de votre jeune amie aux yeux verts ?
- Cela ne vous regarde pas, que je sache.

Bellini s'inclina brièvement.

- Bien. A vos ordres. Je tiens la Libertà prête pour le départ.

Guasparre le raccompagna à la porte de la Villa, et Bellini le quitta avec une mauvaise humeur patente.

Sur le chemin qui le ramenait au port, il fit ce qu'il n'avait pas fait à l'aller, tout concentré qu'il était sur sa mission : il regarda autour de lui. Et ce qu'il vit ne lui plut pas. Les Cités Portuaires étaient immenses, surpeuplées, et l'on pouvait passer de l'une à l'autre par un simple pont. Il y régnait une telle activité, il y vivait une telle diversité de gens venus de tous les horizons, et parlant toutes les langues, que rechercher une personne, pour un homme seul, et pour tout dire, une tête faible comme le Capitaine, représentait une gageure presque impossible. S'il voulait que la Liberté appareillât un jour prochain, il allait falloir lui venir en aide.

@@@@

Guasparre, de son côté, inconscient des efforts déployés par son équipage, écuma sans grande méthode tous les lieux de la ville où une jolie jeune fille sans argent eût pu se trouver. Il ne ménagea ni son temps, ni ses jambes, mais ses efforts mal dirigés étaient voués, comme l'avait très bien compris Bellini, à l'échec. Guasparre, au début, avait

accepté le fait qu'Agnese fût partie d'elle-même - ce départ correspondait non seulement à toute son attitude des derniers jours, mais encore aux paroles qu'elle lui avait lancées : il lui restait quelque chose à faire à Port-Kharis, quelque chose qu'il n'approuverait pas. Puis, petit à petit, à mesure que les heures, puis les jours, passaient, qu'il voyait des filles de tous les coins du monde réduites à vendre leurs charmes, ou à mendier; à mesure que s'effaçaient les derniers jours si douloureux, et que revenaient en force les souvenirs de leur amour fou, il finit par se persuader du contraire. Agnese avait voulu rentrer à Marsilia avec lui; elle avait toujours voulu essayer de sauver leur île, et leur première dispute était justement due au fait qu'il le souhaitait moins ardemment qu'elle. C'est ce qu'elle lui avait affirmé lors de leur dernière entrevue, dans le couloir de la maison d'Alphen. A sa demande : « Promets-moi que tu viendras avec moi », elle avait répondu « Je viendrai, oui. » Cela lui suffisait; il ressassait ce souvenir comme on caresse un talisman; et ce talisman tenait à distance la petite voix impitoyable, mais de plus en plus faible, presque inaudible, de sa lucidité.

Guasparre avait mentalement transformé Agnese en une jeune femme sans défense, victime de sa propre naïveté, que lui, Guasparre, se proposait de sauver. Pendant qu'il se complaisait dans cette errance, dans cette fantaisie de l'imagination, Bellini, quant à lui, avait collecté des faits. Agnese avait été vue, à bord de la Libertà, de multiples fois avec Marla, et elles avaient notamment échangé des paroles qui ne ressemblaient guère à des adieux au moment du débarquement de cette dernière. Les yeux verts, dans cette Cité de malheur, étaient rares, et quand il les évoquait avec les gens qu'il interrogeait, tout le monde parlait de la Déesse. Il finit par acheter un exemplaire du *Poème*, et le parcourut.

Et il escalada pendant treize jours et treize nuits le mont Fémur,
Le plus gros des ossements sacrés que la Mère avait sacrifiés pour accoucher de l'Oeuvre,
A la recherche des Yeux. Et il trouva, dans un cratère vertigineux, deux lacs d'émeraude,
Dont le vert était si profond et si pur qu'il rappelait la vie des feuillages, et celle de l'océan poissonneux
Et le Fils sut dans l'intimité de son coeur ingrat qu'il avait trouvé les Yeux de la Mère.

La Déesse était toujours caractérisée par ses yeux verts; et, à force d'interroger des fidèles sortant des temples de Porphyre, il avait finalement compris que les yeux verts étaient vus comme une marque de prédilection divine; que les hommes et les femmes

aux yeux verts étaient recherchées par l'Eglise de la Mère, qui leur proposait presque toujours une carrière dans le clergé; et que nombre de petits garçons et de petites filles aux yeux verts étaient, à Port-Kharis, voués à la Mère dès leur plus jeune âge.

En souvenir du sacrifice de la Mère, en célébration de son Oeuvre, en expiation du crime du Fils, nous vénérerons l'Eau Verte de la Mère, et la ressusciterons à force de gratitude.

Fort de cette découverte, tandis que Guasparre allait toujours plus loin dans les bas fonds de la ville, et se perdait dans ce labyrinthe sans fin, Bellini décida de restreindre ses recherches aux seuls temples de Porphyre. Il recruta quelques hommes dont il était sûr au sein de l'équipage, parmi ceux qui désiraient le plus rentrer à Marsilia, et les posta en observation devant chaque temple. Ces bâtiments étaient nombreux à Port-Kharis, il y en avait presque une centaine, et autant, s'il avait bien compris, à Port-Scylla. Mais il se contenta des plus importants et des plus riches; et il renforça la surveillance de ceux qui disposaient d'un couvent où demeuraient des prêtres et des prêtresses.
Et, le sixième jour de sa filature, il la trouva enfin.

@@@@

L'initiation à laquelle Agnese s'était soumise était une expérience extrême. Loin de demeurer auprès de Marla, comme elle se l'était imaginé, elle avait été presque immédiatement transférée dans un autre temple, et confiée aux soins d'instructeurs beaucoup plus puissants. Des prêtres et des prêtresses, couverts de robes liturgiques aux motifs complexes, et qui lui semblaient toujours différents, avaient sondé son esprit jusqu'aux tréfonds. Pas un sentiment, pas un frisson de plaisir, pas une pensée ne lui appartenait plus en propre; on lisait en elle à livre ouvert, comme si son âme eût été une poche retournée. Ce que les prêtres de Porphyre, de plus en plus silencieux, de plus en plus impassibles, avaient pensé de ce qu'ils avaient lu en elle - elle était incapable de le dire.
Mais après cette perquisition mentale, on lui avait mis des gants, et on avait commencé à l'imprégner du Poème. La geste de la Déesse était entrée en elle par toutes les portes, par la lecture, par les chants entendus, par les prières apprises et répétées, par les breuvages étranges, brûlants et salés, appelés « Larmes de la Mère », qu'on lui faisait absorber pour toute nourriture. Il lui sembla au bout de quelques jours que ce récit était le récit fondamental qui était la matrice de tous les autres; qu'elle l'avait toujours connu,

avant même de l'entendre; qu'il s'appliquait à sa propre vie comme à la vie de chaque fidèle, d'une manière infiniment particulière.

Il monta en surplomb du lac qui était le plus proche de lui, sur l'arête coupante d'un pic audacieux,
Et il lança de toutes ses forces son javelot aiguisé de foudre, de rage et de feu,
Au centre de l'Oeil de la Mère, dont la paupière de brouillard n'avait pu se fermer,
Car la Mère, si heureuse de voir son Fils, le regardait grimper en admirant sa fierté.
Lorsque la lame creva la surface du lac, l'oeil de la Mère fut crevé, et des torrents de larmes douces
Dévalèrent du mont Fémur, emportant avec eux la poussière et les cailloux,
Fertilisant les terres craquelées, abreuvant les bêtes mourantes, ranimant la source du lait
Au sein des Filles alanguies.
Mais le Fils ne s'arrêta pas là, car le regard de l'Oeil restant lui était insupportable,
Et il plongea au fond du premier lac pour en ressortir la lame aiguë de la trahison,
Et il creva le second Oeil, qui répandit à son tour des torrents de larmes, amères et salées
Qui formèrent un fleuve puissant pour alimenter la Mer.
C'est ainsi que la Mère, qui avait accouché du Fils, qui avait donné ses cheveux pour racines, sa chair pour la terre, ses os pour les roches, son sang pour la lumière, son ventre pour les grottes, donna ses Larmes pour l'Eau.

Le Fils, dans l' esprit assiégé d'Agnese, prenait le visage chéri de Guasparre. C'était Guasparre qui s'armait contre la Mère pour la forcer à donner la vie, à nouveau, pour rompre la malédiction de la sècheresse. La Mère, c'était à la fois elle-même, et Santa, et Lorenza, et toutes les femmes de pouvoir auxquelles elle avait voulu ressembler. La Mère avait donné son corps. La Mère avait donné la vie, la matière et la nature. La Mère avait donné ses Yeux et ses Larmes pour sauver la terre de la mort sèche. Et la terre, c'était Marsilia. Le Poème rebondissait à l'infini dans les parois étroites de son imagination; la trahison du Fils était nécessaire; le sacrifice de la Mère était nécessaire, la Terre devait être sauvée.

En souvenir du sacrifice de la Mère, en célébration de son Oeuvre, en expiation du crime du Fils, nous vénérerons l'Eau Verte de la Mère, et la ressusciterons à force de gratitude.

Le *Poème* avait fini par faire bouger les lignes de son âme, par créer en elle de nouvelles associations, de nouvelles séquences, des chemins inédits qui l'orientaient vers de nouveaux espaces. Lorsque, le troisième jour, on lui avait retiré ses gants, et qu'on l'avait enfermée tout le jour dans un oratoire, afin qu'elle s'imprégnât physiquement du motif de la Déesse, elle avait découvert qu'elle n'avait plus besoin de stimulation pour déclencher le Toucher. Ses mains avaient suivi les motifs tracés dans la mosaïque blanche et verte, et le marbre et le porphyre lui avaient parlé une étrange langue, presque géométrique. Elle avait appris à se repérer dans la constellation de la Déesse, dont les proportions étaient utilisées dans toute l'architecture du temple. Les neuf points de la constellation étaient souvent cachés, mais on pouvait les retrouver dans tous les motifs et dans tous les ornements, si on les cherchait bien; leur équilibre, leur harmonie était comme un nombre d'or, qui gouvernait, au-delà des apparences, un ordre spirituel. La Constellation, dans l'Oratoire, entra en Agnese par le Toucher.

Puis, on la conduisit dans la Nef. Le plus haut temple de Porphyre de Port-Kharis contenait une salle réservée aux initiés, ou aux hôtes de marques à qui l'on voulait imprimer un respect éternel de la Déesse. On ne marchait pas sur le sol de cette salle, dont les mosaïques vertes dessinaient à l'infini des constellations entrelacées et concentriques. On y accédait, à mi-hauteur, par une porte donnant sur une passerelle étroite, sur laquelle on se tenait, seul, à plus de vingt mètres de hauteur, entre le sol et la voûte étoilée du plafond. Un puits de lumière était percé en son centre, et les rayons, selon l'heure du jour, étaient parfois légèrement obliques, troublant la prolifération de lignes parallèles qui tombaient du plafond : colonnes de porphyre aux étranges gravures, pointillées d'or, piquées de diamants, alternaient avec des colonnes d'eau qui se déversaient continuellement, certaines larges comme des vieux chênes; d'autres fines comme des tiges de glace. Ces colonnes d'eau se fracassaient dans des bassins bouillonnants, tout en bas; et leur vacarme faisait, paradoxalement, partie du silence sacré du lieu. Les neuf bassins, disposés selon le motif de la Déesse, vrombissaient sur neuf notes différentes, qui formaient un accord étrange, et dont les harmoniques se prolongeaient indéfiniment. Les deux plus grands, qui étaient aussi les plus profonds, et qui figuraient les Yeux, étaient emplis d'une eau verte et cristalline, d'une immobilité absolue. On pouvait voir, même à une grande hauteur, à travers leur transparence, un objet noir en leur centre - un objet, qui, de haut, formait comme une étroite pupille noire. Agnese songea que c'était le javelot du Fils, et fit, sans y penser, le signe de la Mère.

Demeurer dans cette salle emplissait Agnese à la fois de terreur et de paix; d'un sentiment d'humilité et d'une élévation vers l'infini; d'un pouvoir décuplé de son esprit et de ses

doigts. Des visions grandioses se succédaient avec lenteur dans son esprit. Elle se sentait pleine de piété religieuse, de désir sexuel et de ferveur patriotique, et ces désirs puissants la jetaient hors d'elle-même, dissolvaient son identité. On la laissa longtemps dans cette transe, nourrie des seules Larmes de la Mère.

Enfin, au sixième matin, Agnese fut sortie du couvent. Vêtue d'une robe semblable à celle de Marla, mais d'un vert plus pâle, ses cheveux huilés et coiffés en arrière, elle fut invitée à se déplacer, par la Ville, jusqu'à un autre temple où elle devait être reçue par un prélat. Dans la rue, elle s'arrêta un moment devant la mer et le soleil, comme si elle leur adressait quelque salutation muette, et se mit à faire d'étranges mouvements dans l'air avec ses mains, comme si elle touchait quelque chose. C'est ce qui éveilla la curiosité du mousse, Pietro, qui la regarda de plus près, et, malgré sa différence de coiffure et d'accoutrement, finit par la reconnaître quand elle darda le rayon de ses yeux dans sa direction.

Le reste ne fut pas difficile; le jeune garçon suivit le petit cortège jusqu'au temple qui donnait sur le front de mer, presque en face du quai où la Libertà attendait comme une bête à l'entrave. Pietro courut retrouver Alamano, et Alamano s'empressa de prévenir Guasparre. A midi, ce jour-là, le Second promit à l'équipage que la Libertà appareillerait à la marée du soir.

@@@@

Le Prince de Marsilia qui se présenta à l'entrée du temple principal avait fière allure. Guasparre s'était rasé, et avait endossé une tenue d'apparat; il portait une énorme bague aux couleurs de sa famille, un poignard ornemental serti de pierreries, et s'était fait accompagner d'une petite escorte de marins.

- Je suis Guasparre Albaregno, Prince de Marsilia et Capitaine de la Libertà, et je souhaite m'entretenir urgemment avec un responsable de votre institution.

Le prêtre qui était de faction à l'entrée ne fit aucune démonstration d'humilité ou de respect.

- A quel sujet souhaitez-vous consulter notre Eglise ?

L'oeil bleu de Guasparre étincela légèrement.

- Au sujet de la collaboration de l'Eglise de Porphyre et de ma Cité de Marsilia. Une collaboration qui m'a été proposée par l'entremise de votre ambassadrice, la prêtresse Marla, que j'ai eu l'honneur de transporter sur mon navire.

Le prêtre sembla satisfait de cette réponse, et referma la porte sur le Prince et son escorte. C'était une porte de bronze, sculptée d'innombrables bas-reliefs représentant les épisodes mystérieux d'un récit mythologique dont Guasparre ignorait tout - et qui

impliquait des ossements, des ruisseaux, un javelot, et des yeux. De petits volets de bronze s'ouvraient de l'intérieur et permettaient d'apercevoir, à travers un grillage élégant, un cloître entièrement minéral, au centre duquel se trouvait un bassin dont les eaux immobiles reflétaient, comme un miroir, le ciel du matin. L'oeil de Guasparre fut frappé par la beauté étrange de cette architecture, qui n'avait pas d'égale à Marsilia. L'austérité des lignes et l'absence de motifs figuratifs donnaient à l'ensemble une dignité, une solennité particulières.

Le prêtre revint bientôt.

- Vous serez reçu, Seigneur. Mais vos hommes et vos armes devront demeurer à l'extérieur de notre enceinte sacrée.

On guida ensuite Guasparre le long d'une galerie qui lui sembla très longue, entièrement recouverte d'un paysage en trompe l'oeil; puis le prêtre s'arrêta devant une porte close.

- Le prélat va vous recevoir. Veuillez entrer, je vous attendrai ici.

Guasparre regarda à droite et à gauche, mais les prêtres et les prêtresses qu'il aperçut ne regardaient pas dans sa direction. Il poussa la porte et entra.

Il ne s'agissait pas d'un bureau, mais d'une pièce nue, octogonale, recouverte du sol au plafond de motifs géométriques. Un prêtre l'attendait là, debout, et pointait sur lui son regard pénétrant - ou, pour mieux dire, Guasparre, à peine eut-il croisé le regard de cet homme, se sentit pénétré par son regard. Il sentit son âme mise à nu, comme si les pauvres paravents qui cachaient ses secrets avaient été emportés par une bourrasque soudaine. Il sentit son coeur accélérer, comme si on lui avait porté un coup, et une décharge d'adrénaline le rendit à nouveau maître de lui-même.

- Avez-vous utilisé votre pouvoir sur moi ? demanda-t-il d'un ton abrupt.
- J'ai fait connaissance avec vous, répondit le prêtre avec un air bénin, par le moyen le plus rapide et le plus sûr. Voilà tout.

Guasparre se sentait décontenancé. Les phrases diplomatiques qu'il avait préparées étaient sans doute devenues obsolètes, puisque le prêtre avait vu au fond de lui, mais il n'en avait pas d'autres.

- Et auriez-vous au moins l'obligeance de me dire ce que vous m'avez ainsi dérobé par surprise ?

Le prélat éclata d'un petit rire.

- Les Etrangers nous font parfois sourire, excusez-moi. Leur méconnaissance de nos usages les met dans de telles difficultés… Mais nous ne leur en tenons pas rigueur, rassurez-vous.

Guasparre, qui ne s'était jamais senti aussi humilié, se contint avec difficulté.

- Vous êtes aux abois, Prince Guasparre Albaregno. Vous croyez, à tort ou à raison, à la destruction imminente de votre île. Et vous avez perdu, en ce moment crucial, le sens de votre existence et la clé de votre capacité à agir. Vous n'êtes pas venu là pour négocier un rapprochement avec l'Eglise de Porphyre, à laquelle vous n'avez jamais prêté la moindre attention, et que vous découvrez aujourd'hui avec stupeur. Vous êtes venu pour négocier une entrevue avec la jeune fille nommée Agnese, qui vous a quitté pour poursuivre un cheminement spirituel auprès de nous.
- Me laisserez-vous la voir ? La tenez-vous captive ?

Le prêtre, à nouveau, éclata de rire.

- Captive ? Je ne suis pas sûr que nous serions en capacité de la tenir captive si elle voulait s'en aller. Et, comme je vous l'ai dit, c'est elle qui a choisi le noviciat.

Ce mot de « noviciat » accabla Guasparre, comme un nouveau coup porté à sa poitrine.

- Où est-elle ? supplia-t-il. Puis-je la voir ?
- Vous pourrez la voir dans trois jours, lorsque les neuf jours de sa Conception seront achevés. Elle aura ensuite neuf mois de Gestation, pendant lesquels elle sera libre d'aller où elle veut.

Guasparre baissa la tête. Dans son immense lassitude, un espoir venait de renaître. Dans trois jours, il retrouverait Agnese, il l'emmènerait loin de cette église maudite, et, vaille que vaille, ils retourneraient à Marsilia.

Quand il franchit la porte de bronze qui menait sur la rue, il ne restait plus grand chose du fier Prince de Marsilia qui l'avait franchie en sens inverse un quart d'heure auparavant.

- Alors, Capitaine, on lève l'ancre ? demanda l'un des marins.
- Non, pas encore. Dites au Lieutenant Bellini que la Libertà ne mettra pas à la voile avant trois jours.

Les quatre marins de l'escorte saluèrent poliment, et se détournèrent. Guasparre, hébété, dégrafait le col de sa chemise damassée, lorsqu'ils les entendit rire et se disputer au sujet d'un pari qui les avait opposés.

- Tu me dois trois ducats, Antonio, je t'avais dit que le lieutenant se mettait le doigt dans l'oeil.
- Il avait promis qu'on appareillerait ce soir, maugréait Antonio.
- Trois ducats, un par jour de retard, c'est ce qu'on avait dit, non ?

Leurs voix insouciantes se perdirent dans la distance, tandis qu'ils étaient avalés par la foule bruyante, joyeuse et infiniment diverse de Port-Kharis. Guasparre rangea son poignard, ôta sa bague, s'ébourriffa les cheveux, et se dirigea sans hésiter vers une

taverne du bord de mer, où il comptait boire tout son saoul, et noyer, trois jours durant, dans l'alcool, son ennui, son attente, et tous ses titres de noblesse.

CHAPITRE 17 : Le Gambit de la Dame

Même si les choses s'arrangeaient comme il le souhaitait, Fabio se sentait irascible. Certes, l'emménagement dans la Villa Lorenziana était devenu une réalité : de nombreuses Petites Mains y étaient déjà pour préparer la place, et l'essaim des Artocrates était sur le point de s'envoler vers sa nouvelle ruche. Mais pour le moment, leur bourdonnement incessant, leurs mouvements désordonnés et leur reine toute gonflée d'importance, qui pondait des milliers d'idées à la minute, lui portaient sur les nerfs. Ayant promis de faciliter ce départ, il était sans cesse sollicité par Gemma, qu'il n'avait jamais tant vue depuis les jours de leur enfance; et chaque heure passée en sa présence le confortait dans son choix. Il avait hâte qu'ils fussent tous partis, et que le Palazzo, enfin calme, résonnât à nouveau du ressac de la mer et du ronron tranquille du commerce. Il avait besoin de calme pour entreprendre ses grands projets; de calme, de temps et d'espace. Pour l'heure, en plus des Artocrates dont la nuée tournait en rond, il souffrait de l'agitation continuelle qui régnait dans sa propre maison. Nicolina l'exaspérait par son air de victime muette; car bien qu'elle se gardât bien de l'exprimer, sa compassion pour Lucrezia était si tangible qu'elle excitait la colère de son mari presque en permanence. Puccio réclamait son attention, faisait son intéressant, et se haussait du col d'une manière ridicule; le petit Dino ne tenait pas en place, et les Petites Mains paraissaient plus maladroites et plus sottes que jamais. A cela s'ajoutait encore que Corrado était en mission de surveillance rapprochée du gros Calbi; et Corrado lui faisait défaut, l'obligeant à accomplir lui-même une infinité de tâches dont il avait perdu l'habitude et dont Corrado s'acquittait d'ordinaire avec tant de zèle et de discrétion que Fabio avait même fini par oublier leur existence.

Lorsqu'il rentra d'une réunion particulièrement assommante avec Gemma, qu'il trouva la maisonnée en désordre, qu'il surprit Nicolina dans la chambre de Lucrezia, et subit ensuite sa crise de larmes parce qu'elle s'inquiétait pour la santé de sa fille; lorsque les hurlements des Petites Mains se révélèrent inefficaces pour stopper la course-poursuite des deux garçons, et qu'on vint le prévenir qu'un problème urgent de Trésorerie requérait toute son attention; il se rappela soudain la requête nocturne de Nicolina, et la convoqua sans plus tarder dans son bureau. Son épouse, empressée, mais pâle et agitée, le fixait à présent de ses yeux anxieux.

- J'ai réfléchi à ta demande, Nicolina, et je pense que tu as raison. Un voyage avec les enfants fera du bien à tout le monde, et me laissera les coudées franches pour mener à

bien mes projets. Je te laisse organiser les bagages, prévenir les Petites Mains, t'occuper de l'annonce officielle. Je me rendrai au Port tout à l'heure et affrèterai un bateau le plus tôt possible.

La joie qu'il lut dans les yeux de sa femme le contraria indiciblement.

- Tu pourrais modérer ta joie de me quitter, il me semble.
- Tu pourrais venir avec nous, se reprit-elle, et mener tes projets à distance.
- Non, dit-il. Je vous rejoindrai plus tard, ou vous ferai rentrer quand cela me paraitra nécessaire.

Il dévisagea la jeune femme, sans complaisance. La perspective du départ l'avait fait rajeunir de dix ans; elle ressemblait à un animal contraint, qui demeure en place parce qu'il respecte l'ordre de la main qu'il a appris à craindre, mais dont le coeur galope déjà au loin. Il se demanda si elle était aussi fausse, la nuit, quand il jouissait d'elle.

- Lucrezia doit demeurer punie, jusqu'au départ, dit-il durement, et je t'interdis même alors de la traiter avec plus d'égards que le strict nécessaire. Ma colère contre elle n'est pas étanchée.
- Bien sûr, Fabio, opina-t-elle.

Il la laissa partir, regrettant presque déjà son geste. Mettre sa femme et surtout ses fils en sécurité lui paraissait une bonne idée; car il n'oubliait pas que sa manoeuvre comportait un risque. Mais il ne faisait aucunement confiance à Nicolina pour mater Lucrezia comme il fallait le faire; cette petite femelle sauvage devait être domptée, et seul un homme pouvait en venir à bout. Il la retrouverait probablement encore plus gâtée, encore plus insolente, habituée à vivre loin de lui, hors de sa coupe. Quand il repensait à ce qu'elle avait fait, le même flot de rage et de bile lui remontait dans la gorge, et lui brûlait les poings.

Il ne put se rendre au Port qu'au début de la soirée, et s'y fit accompagner par Miniato Lego. Cette promenade dans Marsilia était pour eux deux pleine de promesses; ils arpentaient les rues comme on fait le tour d'une propriété qu'on est sur le point d'acheter; en s'indiquant mutuellement des changements à opérer et des investissements à faire. Quand ils arrivèrent au bord de la mer, le vent salin et le clapotis des vagues les accueillirent et toute trace de mauvaise humeur disparut de l'esprit de Fabio.

- C'est drôle, dit le Signore Lego. Quand la Libertà n'est pas au port, c'est un peu comme s'il manquait un grand arbre dans mon jardin. Elle laisse un vide.
- Croyez-moi, il vaut mieux qu'elle soit loin, pour le moment, dit Fabio. Pouvez-vous demander à ce capitaine quel navire serait prêt à partir pour emmener des voyageurs

pendant quelques semaines ? Je ne vois pas *la Médusa*, demandez aussi où elle se trouve.

Miniato Lego s'exécuta. Il se rendait bien compte que le Prince le traitait comme un valet, parce qu'il ne pouvait plus se reposer sur sa Petite Main - mais cela, au fond, ne le dérangeait pas. Il était trop heureux de lui être indispensable, et de pouvoir échanger quelques mots avec lui, dans ce qu'il aimait à considérer comme une forme d'intimité. Il sauta à bord de quelques bateaux à quai, s'enquit des capitaines, reçut plusieurs réponses, puis rejoignit son seigneur au bout de la jetée. Fabio regardait le soleil descendre lentement vers l'horizon, avec un sourire indéchiffrable sur les lèvres.

- Altezza, dit-il, *la Médusa* est partie il y a deux jours, avec une douzaine de passagers à destination de Sapienza. La date du retour n'est pas prévue. Sinon, vous avez la *Gabbiana*, *l'Onda,* et la *Marea*, qui seraient disponibles. La *Marea*, dès demain, mais elle n'a que deux cabines. La *Gabbiana* en a six. Sans indiscrétion, qui voulez-vous faire voyager ?
- Ma famille, Signore Lego. Ma femme ne se sent pas bien et souhaite s'éloigner quelque temps, et je vous avoue qu'elle me tape sur les nerfs.

Le visage de MIniato Lego passa d'une expression à une autre, comme un précipité chimique faisant virer une solution; le sourire confiant devint soudainement contraint, inquiet, et déçu.

- Faut-il faire partir nos familles, Monsignore ? demanda-t-il à voix presque basse. Je n'avais pas compris que le danger était tel pour ceux qui restaient au Palazzo.

Fabio prit la mesure, instantanément, des conséquences de ses paroles, qu'il ne pouvait plus retirer.

- Je n'ai pas dit qu'elle partait à cause du danger, Signore Lego. J'ai dit qu'elle ne se sentait pas bien. Vous savez bien que je reste moi-même au Palazzo.

Miniato Lego hésita un instant, puis s'enhardit suffisamment pour dire :

- L'Artocrate Duccio Fiesi a bien du mal à tenir sa langue, Monsignore. Il murmure partout que les Artocrates ne reviendront pas du volcan, et que vous avez réussi à vous débarrasser de votre soeur. Je l'ai entendu de la bouche d'un Marchand. Envoyer toute votre famille loin de Marsilia va aggraver cette rumeur.

Fabio sentit la colère frémir à nouveau dans sa poitrine.

- *La Marea*, dites-vous, peut partir demain ?
- Oui, Monsignore, mais elle n'a que deux cabines.

- Cela suffira, Signore Lego. Ne vous inquiétez pas - il n'y a rien de changé. Nous commencerons la réorganisation du Palazzo dans moins d'une semaine, et quant à cette rumeur… J'en fais mon affaire.

@@@@

Lucrezia n'arrivait pas à y croire. C'était comme si sa chambre, si obscure et confinée, s'était soudain ouverte au vent du large. Elle venait d'y passer des jours de calvaire solitaire, dans une pénombre caverneuse, des jours pendant lesquels sa colère, comme une lave immobilisée, s'était durcie. Envers son père, il lui semblait qu'il ne s'agissait même plus de colère. Les coups, s'ils n'avaient pas été donnés si froidement, avec cette insensibilité totale à sa souffrance, eussent peut-être suscité sa colère. Mais là, elle ne ressentait plus rien, qu'une peur animale - le genre de peur qui vous fait fuir, qui vous fait désirer être loin. Elle n'avait pas envie que son père s'excusât, ni que leurs relations s'arrangeassent, ni de lui prouver quoi que ce fût. Elle ne désirait plus qu'une seule chose, le concernant : être délivrée de lui. Et, dans le sillage de cette peur et de cette soif de délivrance, il y avait le désir profond, inavouable, monstrueux, qu'il mourût. Elle rêvait à la mort de son père comme à un événement improbable et merveilleux qui changerait le cours de sa vie; et lorsque sa mère était venue la trouver, en lui murmurant à l'oreille : « Ton père accepte que nous partions, prépare tes affaires, le bateau met à l'ancre demain », son coeur s'était mis à battre la chamade comme à l'approche d'un grand bonheur. Elle allait partir, vraiment - loin de ce volcan effrayant dont le dessin maladroit l'effrayait sur son mur; et loin de son tyran. Un poids mortel s'était envolé de ses épaules, et elle se découvrait intacte - avec le même appétit de vivre et la même capacité de joie qu'auparavant. Il suffisait de cette promesse de départ - et l'horizon lavé l'inondait de lumière.

Tout en préparant ses affaires, elle songea que la personne contre laquelle elle était le plus en colère, présentement, était Gemma. Elle n'avait pas envie que Gemma mourût, et elle eût donné cher pour réussir à la convaincre, encore maintenant - mais son refus de voir la vérité l'emplissait d'une frustration presque insupportable. Elle ne cessait de revivre la scène funeste de l'autre soir - funeste pour elle, d'abord, car cette entrevue inutile lui avait coûté bien des larmes et bien des cicatrices - et surtout funeste pour tous ces stupides Artocrates. Tous, ils l'emplissaient de colère - leurs fêtes, leurs rires, leur insouciance, la faisaient bouillir. Elle avait l'impression que c'étaient eux les enfants, et elle, la seule personne sensée du Palazzo. Sensée, et enfermée. Mais cette injustice allait

prendre fin : elle serait libre, elle serait sauvée, tandis que les Artocrates iraient danser au bord du précipice, au rythme de leur folie.

Quand Nicolina revint, elles échangèrent d'abord un sourire, puis elles s'embrassèrent avec effusion, en riant à travers leurs larmes. Nicolina l'aida à choisir ses vêtements pour le voyage, et à serrer ses affaires les plus précieuses dans une malle. Lucrezia dut essayer des vêtements pour voir s'ils n'étaient pas trop petits, et dans le désordre des étoffes, des jouets et des bijoux rassemblés à la hâte, elle vécut un moment de bonheur pur.

Nicolina, quant à elle, tâchait de suspendre sa joie, de la remettre au lendemain, au moment où le bateau partirait. Cette joie n'était pas aussi pure et sans mélange que celle de sa fille; il lui en coûtait de quitter Fabio pour une période indéfinie, et elle craignait pour la vie de son mari. Il lui semblait que si le danger eût été nul, Fabio n'eût jamais consenti à ce départ, qui marquait pour leur famille et peut-être pour Marsilia, un tournant majeur et sans retour, la fin d'une période où elle avait été, rétrospectivement, heureuse. Mais la joie de Lucrezia était contagieuse; elle avait trop souffert de la voir souffrir pour ne pas s'émouvoir à présent de ce sourire qui refleurissait sur les lèvres encore tuméfiées de la fillette. Et puis, c'était une excellente chose que Puccio quittât un moment l'exemple quotidien de son père; elle se promettait de le ramener à de meilleurs sentiments envers les femmes; et son petit Dino, de toutes façons, serait heureux partout où elle se trouvait elle-même…

Tout à coup, cependant, le visage de Lucrezia redevint grave.

- Maman, pourquoi ma tante Gemma a-t-elle refusé de me croire ? Est-ce parce que je suis une enfant ?
- Cela a dû jouer, bien sûr. Mais il n'y a pas que cela.
- Qu'est-ce qu'il y a d'autre ? Pourquoi des gens intelligents refusent-ils de comprendre ce qu'on leur dit ?

Nicolina réfléchit un instant.

- Peut-être que ta tante Gemma, au fond d'elle, a envie de mourir.

Nicolina fixa un instant les yeux de sa fille, grands ouverts sur ce mystère. Elle remarqua que de petits points noirs avaient éclos un peu partout dans ses iris, ce qui donnait l'impression qu'ils étaient troués, et laissaient échapper un peu de leurs ténèbres intérieures.

- Peut-être que c'est à cause de Grand-Père, si Gemma a envie de mourir.

@@@@

N'était-ce pas le meilleur moyen de prouver sa bonne foi aux yeux de tous les Marsiliens et de redonner courage à tout le monde ? Et puis… que pesait une victime de plus dans l'hécatombe ? Ce qui était confortable, à cette échelle, c'était que les questions morales de ce genre n'avaient presque plus de sens. D'abord, était-il responsable de la catastrophe ? Il ne faisait après tout que disposer ses pièces sur un échiquier; et s'il se permettait d'avancer ce petit pion, il ne pouvait être sûr de ce qui lui arriverait. Il *exposait* ce pion; il ne le *condamnait* pas. Tout pouvait arriver, dans un sens comme dans l'autre; et ne risquait-il pas d'ailleurs sa propre vie dans cette immense gageure ? Il lui semblait que tout était déjà réglé d'avance, comme lorsqu'on paye pour un forfait, et que l'addition ne se perd pas dans les détails. Un forfait… Le mot paraissait ironique, et pour ainsi dire mal choisi. C'était plutôt le vent de l'Histoire qui soufflait sur Marsilia, et ce vent ferait des dégâts; mais était-il coupable d'en avoir conscience avant les autres ? D'avoir la lucidité que les autres ne voulaient pas avoir ? Et d'être assez habile pour se positionner de façon à avoir le vent dans le dos ?

Il y aurait des morts, bien sûr. Un peu plus, un peu moins… Mais cela était nécessaire à la métamorphose, il fallait considérer cela comme une mue. Les hommes forts ne s'arrêtaient pas à cela.

Tandis que ces pensées roulaient dans la tête de Fabio, ses yeux suivaient les membres de sa famille, qu'il accompagnait au port, avec une fausse bienveillance. Nicolina lui souriait régulièrement, de son air timide, et il pouvait presque sentir, comme un parfum, l'émanation de ses sentiments entrechoqués. Les femmes étaient décidément des réceptacles d'émotions inutiles; leur conscience était toujours encombrée de culpabilité, d'inquiétude, de désirs muets, de rancunes sourdes. Il n'avait aucune envie de mettre son nez là-dedans - les femmes étaient aimables en surface, de l'extérieur, et encore, uniquement quand elles se contenaient suffisamment. Il répondait pour l'heure aux sourires timides de Nicolina par un sourire protecteur. Il savait que ce visage frémissant allait chavirer, tout à l'heure, que les jolis traits de son épouse seraient déformés par l'horreur. Mais il savait également qu'avant de disparaître à l'horizon, il serait rentré bien sagement dans le masque de la résignation et de la soumission : le seul, éternel, véritable visage de la femme.

Les considérations familiales, si vives qu'elles dussent être en ce matin de départ et de punition, ne parvenaient pas à occulter le vif plaisir que le Prince prenait à cette promenade en ville. Sa famille, tout d'abord, lui faisait honneur, et les Marsiliens regardaient passer les Albaregno avec respect. Et puis, à cette heure matinale - cette heure inconnue des Artocrates, où l'on se rassoit au métier pour tisser une nouvelle

journée - les rues sentaient le propre et le frais, resplendissaient de l'eau jetée à pleins seaux pour vider les caniveaux. Le vent pur du matin soufflait de la mer. On entendait les mille petits bruits de l'activité économique qui s'éveillait. Les gens que l'on croisait à cette heure étaient industrieux, corrects, pleins d'allant. Il n'y avait pas d'ivrognes, pas de débauchés, pas d'Erotistes. C'était l'heure des maraîchers, des livreurs, des commerçants, des boulangers et des pêcheurs. L'heure des gens qui se levaient tôt pour gagner leur vie. C'était à cette heure que Fabio aimait Marsilia; et c'était là le peuple qu'il voulait gouverner.

À quelques rues du port, sur la place des Cent Couturiers, leur attention fut attirée par un rassemblement inhabituel. Des Marsiliens de tous âges et de toutes conditions avaient laissé leurs activités coutumières pour écouter la lecture de quelque chose - Fabio n'avait pourtant pas l'impression qu'il s'agissait d'un spectacle. Des rumeurs, des exclamations, des applaudissements aussi, ponctuaient la lecture, et cette petite foule, d'une cinquantaine de personnes, était si absorbée, que personne ne remarqua le noble cortège des Albaregno qui honoraient pourtant la ville de leur passage. Fabio en fut très agacé, et, comme Nicolina et Puccio faisaient des commentaires et des questions sur cette réunion, il leur intima sèchement l'ordre de se taire. Lucrezia, quant à elle, n'avait pas même tourné la tête; elle était plus silencieuse et plus transparente qu'un spectre; et il n'avait pas rencontré une seule fois son regard. Les marques de ses coups se voyaient encore, et il lui avait demandé de marcher la tête basse, ce qu'elle s'appliquait à faire avec une obéissance exagérée.

Ils finirent de traverser la place des Cent Couturiers et se retrouvèrent dans le quartier du port, où il faisait plus frais, et où le silence était tout imprégné par le ressac et les craquements des bateaux amarrés. Des enfants proposaient déjà des fruits de mer à la criée. La *Marea* les attendait, ponctuelle, mais l'amabilité du capitaine et le respect surjoué de l'équipage ne rendirent pas le navire plus imposant ou plus élégant : c'était un vieux brigantin qui avait dû essuyer plus de tempêtes que de raison, et dont le confort paraissait pour le moins sommaire. Nicolina ne put cacher sa surprise, mais se reprit rapidement pour exhorter joyeusement ses enfants à monter à bord. Puccio, l'air dégouté, regarda son Père comme pour recevoir la confirmation que tel était bien le programme auquel il était contraint; Dino s'élança sur la passerelle en même temps que les matelots y chargeaient les malles, et les Petites Mains durent courir à sa suite. Les deux garçons et les deux Petites Mains étaient déjà montés, et Nicolina, tenant la main de Lucrezia, s'apprêtait à prendre congé de son mari. Elle nourrissait l'espoir de réconcilier le père et la fille au moment ultime.

Fabio baisa le front de sa femme, avant de lui dire d'un ton sans réplique :

- Va, Nicolina. Je souhaite m'entretenir quelques instants avec Lucrezia.

Nicolina hésita, et le spectacle de son inquiétude exaspéra Fabio.

- Je t'ai dit de monter à bord.

Lucrezia n'avait pas bougé, ni soufflé mot, mais elle s'accrochait désespérément à la main de sa mère. Cet ordre inattendu avait provoqué en elle une sensation de chute, comme quand, au moment de plonger dans le monde des rêves, notre corps perd l'équilibre. Elle savait déjà que le réveil allait être brutal. Et glacé.

Consciente de désobéir à son père, elle leva la tête pour regarder sa mère. Elle voulait être sûre - sûre que sa mère n'avait pas été complice de cette atroce comédie. Ce qu'elle vit la rassura - Nicolina était défaite, blême, le souffle presque coupé.

- Monte, répéta Fabio en élevant la voix.

Comme si elle s'éveillait d'une rêverie, Nicolina hocha la tête en signe d'assentiment.

- À tout de suite, dit-elle à sa fille.
- À tout de suite, murmura Lucrezia.

Fabio se saisit rudement du poignet de sa fille, pour prévenir toute tentative de fuite. Ils regardèrent Nicolina embarquer, puis Fabio fit un signe de tête au capitaine. Il y eut un moment très désagréable, pendant lequel un mousse demanda à Nicolina quelle était la malle de sa fille, afin de la débarquer; et Nicolina ne comprenait pas ce qui se passait, ni ce qu'on lui demandait, et ce fut finalement une Petite Main qui répondit à la question pour mettre fin au supplice général. Alors les matelots débarquèrent la malle, retirèrent prestement la passerelle, avant de s'installer aux rames pour la sortie du port. Nicolina se jeta contre le bastingage, et cria, une seule fois le nom de Lucrezia. Tout son corps s'arc-boutait contre le départ, et se tendait vers le quai, à tel point que le capitaine crut qu'elle allait se jeter à la mer. Il vint la dégager doucement, et elle s'effondra en larmes dans ses bras.

Lucrezia se mordait les lèvres, et tirait de toutes ses forces pour dégager son poignet. Elle savait qu'elle ne parviendrait pas à fuir, mais c'était sa façon, muette et immobile, d'exprimer à son père toute la haine qu'elle ressentait pour lui. Il la tenait sans effort, et ses doigts puissants paraissaient capables de lui briser les os. La douleur était méritée, cependant. Comment avait-elle pu être si naïve ? Comment avait-elle pu croire un seul instant qu'il la laisserait partir ? Elle se jura, à l'instant où Nicolina disparut de sa vue, de ne plus jamais adresser la parole à son père, et de mourir plutôt que d'y être contrainte. Aussi, lorsque, après avoir donné des ordres pour envoyer la malle à la Villa Lorenziana, il

entraina sa fille à un rythme soutenu vers le quai des Céciliens, elle ne se plaignit pas et ne posa aucune question. Ses larmes même avaient séché dans ses yeux brûlants.

Quand, soudain, son père s'immobilisa, elle faillit tomber, et leva la tête. Devant elle se trouvait un carrosse à quatre places, dans lequel se trouvaient déjà le Consigliere, la Dottoressa et Corrado. Lucrezia cacha sa surprise, et s'installa à la seule place libre, à côté du sbire de son père, qui avait visiblement reçu l'ordre de la surveiller.

- Ma tante, Consigliere, je vous confie la prunelle de mes yeux, ma propre fille, afin qu'elle puisse profiter pleinement, à la Villa Lorenziana, de l'enseignement artistique qu'elle a toujours réclamé. Son goût pour les Artocrates, qui la pousse parfois à les retrouver nuitamment, devrait être comblé, ne pensez-vous pas ?
- Où sont sa mère et ses frères ? demanda Rigarda d'une voix brève.
- Ils sont à bord de la *Marea,* qui vient d'appareiller.

Lucrezia ne put retenir un hoquet de rage. Elle était coincée dans cette charrette qui les conduisait tous à l'échafaud - mais elle sortit la tête pour planter les yeux dans ceux de son père. Elle ne lui parlerait pas, non, mais ses grands yeux, presque entièrement noirs, lui sortaient de la tête, et dardaient vers lui une haine si féroce que les passants la dévisagèrent.

- Fais honneur à ton rang, et tiens-toi comme une princesse de sang, la réprimanda son père, avec un sourire narquois.

Les yeux de la fillette étincelaient, de rage impuissante et de larmes, dans son visage où les coups de son père étaient toujours cuisants.

- En route ! cria Fabio. Corrado, je t'attends au Palazzo dès que ma fille, ma tante et mon cher conseiller seront bien installés.

Le cocher, sans attendre, fouetta ses chevaux, et le carrosse s'ébranla dans un grincement désagréable. Dès que Fabio fut hors de vue, Lucrezia se mit à sangloter frénétiquement. Rigarda voulut changer de place pour s'asseoir auprès d'elle, mais Corrado tenta de s'y opposer.

- Votre maître a beau être de mon sang, c'est une brute qui ne mérite pas la corde pour le pendre. Et si cela ne tenait qu'à moi, je commencerais par le châtrer pour lui apprendre les bonnes manières.

Corrado ne savait que répondre à ces phrases prononcées d'un ton très calme par une vieille dame de haute noblesse.

- Cela fait de vous, jeune homme, le laquais d'un rustre. Et ne comptez pas que je vous obéisse en quoi que ce soit. Vous avez entendu votre crapule de maître; c'est à nous, et non pas à un laquais, qu'il a confié sa fille.

Lazzaro, du fond de son désespoir, de son anxiété, et de la faim qui lui dévorait les entrailles, ne put s'empêcher de sourire du coin de l'oeil.

- Allons, jeune crétin, laissez-moi la place à côté de la petite. Je ne supporte pas de ne pas être dans le sens de la marche.

Corrado finit par s'exécuter, et Lazzaro, qui occupait déjà les deux tiers de la banquette, s'étala encore un peu plus pour lui laisser le moins d'espace possible.

Alors, la grand-tante et la petite-nièce, serrées l'une contre l'autre, se murmurèrent interminablement des paroles de haine, que les autres firent semblant de ne pas entendre. Quand l'enfant eu craché toutes les vipères qui envenimaient son coeur, et quand Rigarda eut épuisé toutes les épithètes dégradantes qu'elle put trouver pour qualifier son neveu, la petite fille poussa un profond soupir et s'endormit.

Sa jeune tête reposait sur la poitrine de la vieille dame, et Lazzaro l'observa avec pitié. Lucrezia l'Intranquille, qui avait eu le cran d'aller parler à Gemma, s'apprêtait à payer ce courage de sa vie. Pour l'heure, ses longs cils noirs séchaient aux rayons du soleil, et sa joue, balafrée d'une trainée blanchâtre, retrouvait la rose de ses douze ans.

Lazzaro croisa le regard de Rigarda, et il se sentit heureux, malgré tout, de partager son destin avec cette dame intraitable, capable de remplacer pour lui, en cette extrémité, la mère et la reine qu'il avait tant aimées.

CHAPITRE 18 : LA PETITE FLAMME DE LA REVOLTE

Enfin, enfin, la Régente allait boire sa coupe d'Oubli.

Il semblait à Fiammetta qu'elle avait attendu ce moment depuis le matin; mais on devait partir le lendemain, et Gemma avait accumulé les projets, les déplacements, les entrevues, les ordres et les contrordres, et toute la valse des préparatifs paraissait ne jamais devoir finir. Or, il se trouvait que le père de Fiammetta s'était montré très insistant pour qu'elle se rendît à leur logis ce soir, et jusqu'au dernier moment, la jeune fille avait cru que cela lui serait impossible d'accéder à cette demande. Gemma et Maddalena s'étaient rendu compte, peu avant le coucher du soleil, qu'elles n'avaient pas prévu de livres pour la Bibliothèque de la Villa Lorenziana - et quel Artocrate voudrait vivre, ou même mourir, dans un lieu sans bibliothèque ? Il avait fallu affréter des charrettes, choisir des ouvrages dans mille et un recoins du Palazzo, faire ouvrir spécialement les réserves de la Bibliothèque Marsilienne, se battre avec le Conservatore qui refusait de prêter certains volumes… Fiammetta avait senti les larmes lui monter aux yeux plusieurs fois - de fatigue, d'exaspération, de découragement. Elle avait mal aux pieds à force de trotter menu, et la tête si pleine de tâches à effectuer que ces dernières se bousculaient dans ses tempes pour battre une migraine de tous les diables; Gemma était plus désorganisée et plus impérieuse que jamais, et ce qui eût pris cinq minutes avec une personne normale devenait, sous sa houlette, une aventure où l'on risquait à tout instant de perdre la raison. Il avait été question de passer la soirée à recevoir le cercle des fidèles pour la dernière soirée au Palazzo - mais Maddalena avait proposé, comme s'il se fût agi d'une excentricité charmante, de ne pas sortir, et de rester à deux avec une coupe d'Oubli, et, quand Gemma avait trouvé que c'était une « excellente idée » et que « la pauvre Fiammetta » pourrait ainsi se reposer dès que l'Oubli serait préparé, la Petite Main avait fait secrètement le signe de la Mère pour rendre grâces à la poétesse.

Maintenant, même si les idées se cognaient toujours à ses tempes, même si ses pieds eux-mêmes pulsaient de douleur, elle regardait les lèvres écarlates et hypnotisantes de Gemma s'approcher de la coupe - et, pourvu qu'elle cessât de faire tourner son manège infernal, la Princesse pouvait bien ne jamais s'en relever - Fiammetta, à cet instant précis, n'y voyait aucun inconvénient. Entre le moment où Gemma se saisit de la coupe, et celui où l'Oubli coula effectivement dans sa gorge, le temps parut se dilater. C'était un temps

largement suffisant pour que Gemma renonçât à ce projet et en conçût un, ou deux, ou cent autres. Fiammetta remarqua que Maddalena aussi scrutait Gemma dans une attente anxieuse - et elle la soupçonna, fugitivement, de partager son soulagement lorsque l'Oubli se répandit, sédatif et bienfaisant, sur les traits terriblement mobiles de la Princesse. C'était comme un grand silence succédant à un vacarme de plusieurs heures. Une détente subtile et profonde de l'atmosphère, un élargissement soudain. La poétesse et la Petite Main se regardèrent, mais n'osèrent pas se sourire. Fiammetta salua respectueusement et s'échappa.

Le Palazzo, à cette heure, était encore trop bruyant, et ce ne fut qu'à la Porta Prima, quand elle se mit à descendre les escaliers, et qu'elle reçut la caresse fraîche de la nuit, qu'elle se sentit enfin délivrée. Elle sortait rarement du Palazzo le soir, et avait presque oublié le calme de la ville à cette heure. Elle se rappela qu'au-dehors, les gens avaient des horaires, des familles à nourrir, des préoccupations simples qui ne faisaient pas de bruit et n'impliquaient pas une foule de participants. D'ordinaire, elle jugeait cette simplicité, qui avait été celle de son enfance, avec un peu de mépris. Mais ce soir, elle se demandait plutôt quelle folie la prenait de demeurer auprès des Artocrates. Sur le chemin, elle ralentit le pas. Par les fenêtres ouvertes, elle apercevait des familles en train de diner, et entendait de loin en loin des bruits de vaisselle et des rires. Ses parents habitaient sur le front de mer, et elle s'arrêta un moment au bord de la grève. Le ressac était plus fort, la nuit. Ce bruit sourd, si bien assorti au silence, paraissait laver son esprit des bruits du Palazzo, de ses musiques cacophoniques et de ses voix humaines intarissables. La migraine reflua, doucement, tandis que l'air marin emplissait ses poumons. Seuls ses pieds, affreusement endoloris, la faisaient toujours souffrir, et elle les trempa dans l'eau fraîche, pendant quelques minutes bienheureuses, avant de se diriger vers la maison paternelle.

Quelle ne fut pas sa surprise de constater qu'une assemblée nombreuse l'y attendait… Sa famille au grand complet, jusqu'aux grands-oncles et aux petits cousins, était là, la mine sérieuse. Sa mère l'embrassa tendrement, lui dit qu'elle n'allait pas tarder à comprendre, qu'ils étaient tous heureux qu'elle soit là, et elle la fit asseoir sur une chaise préparée pour elle. Parmi toute cette famille rassemblée et assise, seul le père demeurait debout. Il avait dans les mains des feuillets reliés de façon sommaire, et s'éclaircit la voix avant de lire.

A vous, lecteurs, chers Marsiliens, chefs de famille et d'atelier, mères, soeurs, Petites Mains, commerçants et marins, je veux que vous partagiez ce que je vais vous apprendre avec toute votre communauté. Le Prince Guasparre Albaregno, que nous aimons tous, est

encore loin de notre rivage, mais il m'a envoyé une mise en garde pour me prier d'organiser le salut de Marsilia. Et voici ce que je fais, pour répondre à sa demande.
Je vous répète solennellement, d'abord, dans le langage le plus simple et le plus direct, ce que le Prince m'a révélé : le Zoccolo s'est réveillé. Le Dragone n'est que le funeste présage qui nous avertit de ce qui va suivre, inéluctablement, dans les mois, les semaines, peut-être les jours qui viennent. Le feu et la mort surgiront de la montagne. L'île sera balayée par ce vent de destruction. Nul n'est à l'abri des flammes, des cendres, des vagues, qui déferleront de toute leur puissance. Des scientifiques étrangers ont étudié le volcan, et ils sont sûrs de leur fait. Il ne s'agit pas d'un songe, ou d'une vague terreur. Il s'agit d'une certitude, d'un avenir déjà écrit, déjà contenu dans le présent lui-même. Le Zoccolo s'est réveillé.

@@@@

Cette nuit, tandis que Gemma dormait d'un sommeil d'enclume, Fiammetta, dans le lit étroit de sa chambre d'enfant, ne parvint pas à fermer l'oeil. Elle avait pourtant développé une aptitude particulière pour s'endormir sur le champ, comme un soldat, dès qu'on n'avait plus besoin d'elle. Cette fois, cependant, la fatigue du jour ne l'aidait pas à dormir - au contraire; cette fatigue accumulée paraissait un argument supplémentaire pour ne pas dormir, pour ne pas fermer les yeux, pour ne pas rêver. Pour regarder la réalité en face.
La bataille qui se jouait dans sa pauvre tête n'était pas entièrement inédite. Il était arrivé plusieurs fois à Fiammetta de s'exaspérer contre sa maîtresse, de juger sévèrement ses caprices, ses colères et ses palinodies perpétuelles. Elle avait souvent rêvé, avec une certaine hâte, au jour où elle aurait assez d'argent de côté pour monter son propre petit atelier. Mais elle aimait Gemma - malgré tous ses défauts. Elle avait toujours été fière de sa confiance; et la Princesse savait mieux que personne se faire pardonner lorsqu'elle avait dépassé les bornes. Elle était capricieuse, colérique et faisait subir à tout le monde le train d'enfer de ses propres humeurs, certes. Mais elle était aussi séduisante, drôle, généreuse, joyeuse, créative et vivante. Une part de Fiammetta lui était dévouée corps et âme, tandis que l'autre part ne pouvait plus la supporter… Cette bataille-là, Fiammetta la connaissait, parce qu'elle avait lieu tous les jours, et parfois vingt fois par jour, dans son coeur. Mais il y avait plus, cette fois. Gemma ne l'entrainait plus seulement vers la fatigue, la débauche ou les embarras sans nombre : elle l'entrainait vers la mort.

La mort. C'était étrange - sa soeur, une de ses cousines et son oncle avaient eu de la peine à y croire. Mais Fiammetta, elle, y avait cru tout de suite. Elle avait su, dès les

premiers mots lus par son père, que ces feuillets misérablement reliés étaient un cri de vérité. Un cri anonyme, maladroit, qu'on entendait peut-être trop tard, mais dont l'accent ne pouvait la tromper. Elle avait au coeur, depuis la mort de Ridolfo, cette angoisse diffuse. Elle faisait le signe de la Mère chaque fois que les nuages découvraient le Dragone. Chaque évocation du Zoccolo la mettait mal à l'aise, chaque fumerolle aperçue dans le ciel l'étouffait un peu. Le paroxysme avait été atteint lorsque la petite Princesse Lucrezia était venue trouver sa tante. Fiammetta n'avait jamais vu d'enfant braver les adultes avec tant de noblesse. Son coeur était avec elle lorsqu'elle s'était adressée à Gemma - et Fiammetta avait espéré, un bref instant, que ses paroles pures parviendraient à percer le voile d'insouciance de Gemma. Mais elle avait assisté à tout le contraire : ses paroles pures avaient été galvaudées, on avait traitée l'enfant comme si elle s'était donnée en spectacle. Gemma n'avait rien voulu entendre, et comme elle donnait le la à tous les Artocrates, la petite fille était repartie bredouille. Inécoutée. Applaudie et inentendue.

Fiammetta, maintenant, l'entendait à retardement… Elle se rappelait ses paroles avec une étrange exactitude, comme lorsqu'on a une mélodie en tête, et qu'elle vous revient, dans toute la clarté et les détails de son exécution : « Vous ne comprenez pas, ma tante. Il SAIT que le volcan va tout détruire sur son passage. J'ai vu les cartes sur le mémoire. Il n'y a aucun espoir que la Villa Lorenziana en réchappe. Elle sera rasée. Rayée de la carte. Soufflée par une explosion, ou engloutie sous un torrent de lave, ou recouverte de cendres ».

Dans sa petite chambre dont les lambris étaient modestement peints en blancs, derrière la fenêtre à petits carreaux, elle entendait la mer respirer. Toute cette eau la berçait et l'enveloppait - et, comme elle se livrait, dans son insomnie, à une rêverie aquatique, elle sut, brutalement, qu'elle avait peur du feu, qu'elle n'irait pas sur le Zoccolo, et qu'elle n'appartenait plus à Gemma.

@@@@

À l'aube, les pas de Fiammetta l'amenèrent aux Bains des Petites Mains. Non seulement il s'agissait de son habituelle routine matinale, mais elle avait, de surcroît, besoin de laver son corps des aigreurs de son insomnie et de puiser dans l'eau chaude la force de s'opposer à la Régente. Une angoisse grandissante obstruait la poitrine de la jeune fille; Gemma était toujours imprévisible et colérique; mais aujourd'hui était un jour spécial, le jour choisi pour le départ, et la défection de Fiammetta allait prendre de ce simple fait une dimension supplémentaire de traîtrise.

Quand elle arriva aux Bains, Fiammetta fut presque soulagée de constater que son malaise personnel se reflétait dans l'agitation, les contradictions et les cris qui fusaient de

toutes parts. Le peuple des Petites Mains, d'ordinaire assez solidaire, heureux et sans histoires, montrait ce matin tous les signes d'une fracture irréconciliable. Il y avait toujours eu une hiérarchie inavouée entre les Petites Mains du Palazzo, chargées des cuisines, de l'intendance, de la blanchisserie et du nettoyage, et les Petites Mains particulières des Artocrates, qui constituaient une caste privilégiée de la domesticité. Les premières, garçons et filles confondus, n'avaient pas la même loyauté envers les Artocrates, et se plaignaient davantage de leurs conditions de travail; les secondes, qui entretenaient avec les Artocrates des relations complexes de dépendance mutuelle, prenaient plus volontiers leur défense, et se montraient indulgentes à leurs excès. La Régente avait envoyé d'abord à la Villa Lorenziana les volontaires des Petites Mains du Palazzo; et des rumeurs - les rumeurs étaient à Marsilia aussi rapides et incontrôlables que les vents - prétendaient qu'elles avaient été effrayées par les craquements et autres souffles brûlants émanant du Zoccolo. Les Petites Mains du Palazzo qui étaient restées en arrière rechignaient à partir rejoindre leurs camarades.

- Il faudra bien des Petites Mains pour aider au Palazzo, de toutes façons. Je n'ai aucune envie d'aller me fourrer là-bas au voisinage du Volcan, dans une villa que je ne connais pas, et dont le ménage va me prendre dix fois plus de temps.

Les Petites Mains qui assistaient les Artocrates, pour la plupart, se récriaient.

- Mais pour qui vous prenez-vous ? Nous sommes là pour aider les Artocrates, pas pour décider à leur place de ce qu'ils font, de ce qu'ils créent, ni de l'endroit où ils ont besoin de se trouver… Imaginez un peu si, il y a vingt ans, les Petites Mains avaient refusé d'accompagner la Cour à la Villa Ridolfina !
- Autres temps, autres moeurs. Il n'y avait pas le Zoccolo, à l'époque ! Et peut-être que les Petites Mains auraient mieux fait de s'abstenir, vu ce qui est arrivé au Roi par la suite…
- Vous êtes fous ! Vous allez perdre vos places, croyez-vous vraiment qu'ils auront du mal à trouver des gens désireux de vous remplacer sur le champ au nettoyage et à la cuisine ?
- C'est vous qui êtes fous, les Artocrates sont des enfants, et vous vous laissez mener par le bout du nez par ces irresponsables ! J'ai entendu dire que le Zoccolo allait entrer en éruption !
- Ce sont des fadaises, c'est Apollonio Vitelli qui l'a dit ! Croyez-vous que des jouisseurs pareils iraient risquer leur vie ?
- Pour l'Art, ils risqueraient tout.

- Les Artocrates ne vivent pas dans le monde réel, mais vous, si. Vous allez vraiment mourir pour les servir jusqu'au bout ?
- Qui te parle de mourir ? La Régente a dit qu'il y aurait une prime pour les Petites Mains volontaires.

Fiammetta demeurait obstinément silencieuse. On la regardait avec prudence, mais sa présence imprégnée de l'aura royale ne suffisait pas à lier les langues.

- La Régente n'a pas toute sa tête, si tu veux mon avis. Et la mort de son père n'a rien arrangé.

Plusieurs regards étaient maintenant ouvertement braqués sur Fiammetta. Elle ne put résister plus longtemps à cette interrogation muette.

- Je pense que c'est une folie que d'aller aujourd'hui sur les pentes du Zoccolo, articula-t-elle.

Sa phrase tomba, comme une grosse goutte d'eau sonore, dans le silence qui s'était fait.

- Que dis-tu, Fiammetta ? Tu ne vas pas suivre la Régente ?

Fiammetta avait la tête qui lui tournait un peu, et sa langue se mouvait toute seule, comme guidée par une volonté indépendante de sa conscience.

- Non, je n'irai pas. Mon père nous a fait lecture du manifeste hier soir. Je pense que nous devrions tous refuser d'y aller.

Le silence dura encore quelques longues secondes dilatées, puis les paroles, retenues comme par un invisible barrage, se frayèrent un chemin et recommencèrent à couler, encore plus torrentielles qu'auparavant. Une Petite Main avait amené une copie du manifeste, et demandait désespérément le silence pour pouvoir en donner lecture - mais Fiammetta sentit que son courage serait de courte durée, et elle se hâta de sortir. Elle ne prit pas la peine de se sécher correctement, et passa, hagarde, à travers ses collègues qui se pressaient autour d'elle et la harcelaient de questions. La Petite Main d'Apollonio Vitelli l'insulta au passage - il y eut un pugilat qui éclata derrière elle, mais elle resta concentrée sur ce qu'elle avait à faire. Gemma et Maddalena devaient dormir, à cette heure, oublieuses de tout.

Laisserait-elle lâchement une lettre à sa maîtresse ? La tentation en était forte. Mais ne se devait-elle pas de donner à Gemma toutes les explications possibles ? D'essayer de la raisonner une dernière fois ?

Elle monta aux appartements de la Princesse comme une somnambule, et s'arrêta, effrayée, devant le seuil. Qu'est-ce qui lui avait pris ? Avait-elle perdu la raison ? Pourquoi avait-elle l'intention de tout gâcher, de rendre folle sa maîtresse et de perdre son emploi ? Ne serait-il pas infiniment plus simple de ne rien faire, d'entrer dans les appartements, de

les nettoyer, d'aider Gemma à se préparer au départ, et de partager son destin ? Elle regretta amèrement d'avoir prononcé ces paroles bravaches devant les autres Petites Mains. Puis elle pensa à son père et à sa mère, qui lui avaient fait jurer par tout ce qu'elle avait de plus cher de ne pas suivre la Régente à la Villa. Déchirée de l'intérieur, incapable de trancher, de s'arrêter à un choix, ou de porter un jugement ferme, elle ouvrit la porte comme on plonge du haut d'une falaise. En faisant confiance à ses réflexes pour survivre.

- Ah, Fiammetta, te voilà enfin ! Mais où étais-tu passée ?

Gemma et Maddalena étaient déjà fin prêtes, et l'appartement déjà sens dessus dessous. Fiammetta demeura un moment interdite.

- Elle a été dire au-revoir à ses parents, voyons, c'est naturel, intervint Maddalena.
- Ce n'est pas grave, il y a encore beaucoup à faire ! Regarde, il faut arriver à mettre tout le contenu de l'armoire vénusienne dans cette malle.

Fiammetta ne bougea pas, et Gemma, qui virevoltait, mit du temps à remarquer que quelque chose n'allait pas. Maddalena s'était déjà arrêtée de ranger lorsque Gemma s'approcha de sa Petite Main.

- Fiammetta, qu'est-ce qui t'arrive ? Ce n'est pas le moment de tomber malade… Tu es enceinte ?

Fiammetta rougit, hocha la tête en signe de dénégation, puis elle dit :

- Je suis désolée, Altezza. Je ne pourrai pas vous accompagner à la Villa Lorenziana. Mes parents me l'interdisent.
- Tes parents ? Tes parents ! Mais de quoi se mêlent-ils, ceux-là ? Sont-ils des Albaregno pour donner leur avis ? J'espère que tu les as envoyés paître, Fiammetta… Les parents sont faits pour ça. Pour qu'on les envoie paître, et si tu veux mon avis, le plus tôt est le mieux.

Fiammetta chercha des yeux Maddalena, qui, elle le savait, avait déjà compris la situation. La poétesse la regarda d'un air consterné et détourna la tête. Fiammetta se força à prononcer, très nettement :

- Altezza, je pense qu'il est extrêmement dangereux de résider sur les contreforts du Zoccolo à présent qu'il donne des signes d'activité. Je pense que votre idée de déménager la cour à la Villa Lorenziana est une folie.

Gemma resta une seconde éberluée, puis elle éclata d'un rire très aigu.

- Très drôle, Fiammetta, tu contrefais à la perfection les âneries qui trainent à la cour ! Allez, trêve de plaisanteries, l'armoire vénusienne ne va pas se vider toute seule.

La Régente affecta de recommencer à ranger, mais ses mouvements étaient devenus saccadés et désordonnés. Elle n'attendit même pas une nouvelle réplique pour changer d'humeur, et vint caresser Fiammetta comme une chatte.

- Fiammetta, ma Fiammetta, mais je ne pourrais pas me débrouiller sans toi… Tu sais combien je t'aime, combien tu m'es précieuse, indispensable même… Je ne peux rien faire sans toi, ni m'habiller, ni me souvenir de mes rendez-vous, ni prendre des décisions… Dis, Fiammetta, tu le sais, n'est-ce pas ?

Les larmes commencèrent à inonder les yeux de la jeune fille.

- Je suis désolée, Altezza, désolée, balbutia-t-elle.

Maddalena s'était écartée de la scène, et regardait résolument par la fenêtre. Le Zoccolo était dégagé de tout nuage, ce matin - et le Dragone se dessinait avec une netteté implacable.

- Désolée ? répéta Gemma d'une voix suraiguë. Désolée, vraiment ? Pas autant que moi ! Tu n'es qu'une vipère que j'ai choyée dans mon sein, une arriviste qui a usé de tous ses charmes pour me plaire, afin de mieux m'abandonner au moment où j'avais le plus besoin de toi… Ah, tu étais contente de parader au bras de la Principessa, tu te souviens ? Et tu n'as pas craché sur tous les cadeaux que je t'ai faits !

S'avisant que Fiammetta portait au poignet le bracelet multicolore qu'elle lui avait offert récemment, Gemma, d'un coup de griffe, arracha le bijou, dont les perles se répandirent sur le sol dans un cliquetis de désastre.

- Est-ce ainsi que tu me remercies ? Moi qui ai pris tant d'intérêt à ton éducation ! Je t'ai tout appris, Fiammetta, je t'ai sorti de ta petite maison inculte et je t'ai montré tout ce qui faisait le prix de l'existence !
- Oui, pleurnichait Fiammetta, et je vous en remercie, je suis vraiment désolée, Altezza…
- Arrête de répéter ça ! Si tu étais désolée, si tu étais seulement reconnaissante, jamais tu ne m'abandonnerais aujourd'hui !
- Mais je ne vais pas mourir pour vous prouver ma reconnaissance ! se récria la jeune fille à travers ses larmes.
- Non, évidemment ! Cela serait faire preuve d'une grandeur que les gens de ton espèce et de ta classe n'ont pas ! Le savoir-vivre et le savoir-mourir, ce n'est pas pour les domestiques !

La colère de Gemma était montée d'un cran, et Fiammetta songea qu'on devait à présent l'entendre depuis le couloir. Gemma s'était mise à faire les cent pas et à pousser violemment les meubles qui avaient le malheur de se trouver sur son passage.

- Et comme j'ai été stupide de penser que tu étais mon amie, ma petite soeur, et non pas une servante payée pour me plaire… Comme j'ai été stupide de t'aimer comme je l'ai fait !

Gemma s'était rapprochée à quelques centimètres de Fiammetta et lui hurlait maintenant dessus, et chaque insulte vociférée était aussi douloureuse qu'un coup.

- Oui, je t'ai aimée, vipère, je t'ai ouvert mon coeur et je t'ai confié mes secrets ! Dieu seul sait ce que ton coeur ingrat et perfide a pu en faire ! Je ne serais pas étonnée que tu les aies vendus pour te faire plus d'argent !
- Arrêtez ! finit par hurler Fiammetta à son tour.

Fiammetta n'avait jamais élevé la voix, et son cri eut pour effet de figer Gemma.

- Arrêtez de dire que vous m'aimiez, quand vous n'avez jamais fait que vous servir de moi !
- Moi, me servir de toi ? Mais il y en avait cent, il y en avait mille comme toi qui ne demandaient qu'à me servir ! Tu ne sais pas le nombre de Petites Mains plus habiles et plus expérimentées que j'ai refusées, pour pouvoir te garder auprès de moi ? Tu semblais si attachée à moi, tu me faisais sans cesse des compliments, tu me disais toujours que j'étais trop bonne, trop généreuse, que ta vie auprès de moi était comme un rêve…
- J'avais quatorze ans, répliqua Fiammetta avec une colère qui se contenait encore.
- Et je n'en avais pas beaucoup plus. Et ton affection comptait autant pour moi que celle de la soeur que je n'ai pas eue. Et maintenant, après toutes ces années, tu dis, tu oses me dire que je me suis servie de toi ?
- Et comment appelez-vous ma vie auprès de vous ? Vous êtes-vous souciée une seule fois de ce que je pensais ou désirais ? De ma fatigue, de mes peurs, de mes scrupules ? Vous m'avez fait assister à des orgies qui me répugnaient, vous m'avez fait laver vos immondices, vous m'avez éreintée de courses incessantes, vous avez fait reposer sur moi tout le poids de votre incompétence, de votre manque d'organisation ! Vous m'avez obligée à prendre de l'Oubli, vous m'avez infligé le spectacle de votre ivresse, de votre nudité, de vos ébats, de vos colères, sans jamais vous poser la question de ce que ce spectacle me faisait, à moi… Oui, je vous ai admirée, je vous ai aimée, vous m'avez transformée, vous m'avez asservie, vous m'avez façonnée comme une cire molle, vous avez fait de moi votre double, votre poupée condamnée à obéir quand vous commandiez, à veiller quand vous vous écrouliez, et à travailler quand vous vous prélassiez. J'ai tout accepté, je ne me suis jamais plainte, mais aujourd'hui vous vous mettez en colère parce que je refuse de mourir ? Allez au diable, Gemma, allez au

diable avec tous les Artocrates assez fous pour vous suivre dans la gueule du volcan ! Vous ne reviendrez pas de la Villa Lorenziana, vous m'entendez ? C'est la mort qui vous attend là-bas !

Gemma, au fur et à mesure de la harangue de Fiammetta, s'était écartée, puis affaissée. Elle était à présent assise par terre, adossée à un secrétaire, hébétée. Elle ne parut pas entendre la fin de la tirade, et pleurait maintenant à chaudes larmes, comme une fillette délaissée, abandonnée, incapable de prononcer un mot.

C'était le signal qu'attendait Maddalena - elle fit alors signe à Fiammetta de se retirer, et s'assit par terre auprès de Gemma pour la bercer doucement contre elle.

Fiammetta, qui sentait ses joues brûler, et sa gorge douloureuse d'avoir vomi des vérités qui lui avaient écorché la bouche avant d'atteindre leur cible, demeura un instant fascinée par le spectacle de Gemma. La jeune femme, saisie de tremblements convulsifs comme si elle avait froid, claquait des dents. Recroquevillée contre son amie, elle sanglotait, et ses larmes, comme le sang transparent d'une créature surnaturelle, sourdaient rythmiquement de ses yeux comme d'une artère tranchée.

CHAPITRE 19 : LA VILLA LORENZIANA

Les Petites Mains qui avaient pris possession de la Villa depuis trois jours étaient d'abord tombées sous son charme. Oubliant d'un seul coup les miasmes de la Ville et les rumeurs de catastrophe, les jeunes gens s'étaient laissé porter par les ailes d'une euphorie invincible, comme s'ils étaient en vacances, ou plutôt comme s'ils avaient enfin franchi la surface mystérieuse du tableau de Severina Alba - accédant, par la magie de cette odyssée, au coeur d'un monde paisible et voluptueux, dont les beautés tranquilles fleurissaient pour leurs seuls yeux. Les cuisinières et les blanchisseuses, les jardiniers et les garçons d'étable, avaient eu la primeur de cette Villa encore vierge, dont ils avaient défloré les escaliers, les portes et les chambres secrètes, en poussant des soupirs profonds. Ils avaient chanté sous les hautes voûtes des salles vides; ils s'étaient poursuivis à travers le dédale des terrasses; ils avaient éclaté de rire en découvrant les vues spectaculaires sur l'horizon marin. Le plaisir qui les inondait, qui jouait sur leurs nerfs comme sur des cordes tendues, les rendait plus sensibles. Ils se disaient que si les Artocrates avaient été là, ils n'auraient peut-être pas été libres de vivre cette expérience unique - la Villa, trop grande pour leur petit nombre, trop précieuse pour leur modeste condition, était un cadeau inespéré que leur faisait l'existence; et ils le *reçurent* avec une ferveur religieuse.

La première nuit fut agitée de désirs extravagants, travaillée d'une poussée de sève et de vie comme ils n'en avaient jamais connue. Mais le deuxième jour, alors que les nécessités du travail sortaient péniblement du lourd sommeil magique où elles avaient reposé, la réalité se rappela à eux aussi d'une autre manière : ils se mirent à sentir la présence du volcan. Ce grand corps, comme une lune capricieuse, parfois pleine, parfois nulle, parfois voilée, exerçait cependant toujours son irrésistible attraction. Insensiblement, les Petites Mains cessèrent de dire « le Zoccolo », pour glisser vers l'usage exclusif du mot « Dragone ». Si au départ ce mot avait désigné la seule excroissance rocheuse qui s'accrochait au sommet, et dont on voyait bien, d'ici, toute la monstruosité, il devint rapidement, par une irrémédiable métonymie, le nom du volcan tout entier. Le Dragone, c'était le nom de cette masse immobile traversée de mouvements souterrains, c'était le nom de l'événement qui planait dans le ciel de leur imagination, c'était le nom du danger, du feu, de la fatalité et de la mort. Le Dragone avait un ventre caverneux, un sang épais et brûlant, une haleine fétide. Ses os craquaient formidablement et l'on devinait, sans les voir, des membres colossaux lentement dépliés, une échine qui se tendait vers le ciel, une

gueule prête à s'ouvrir. La Villa était nichée contre ses flancs, et il en était à la fois l'ange gardien et l'exterminateur.
L'idée que c'était précisément le Dragone qui donnait à la Villa Lorenziana son ineffable beauté; que la volupté extrême ne pouvait se déployer que dans l'ombre de la mort; que la qualité particulière des moments vécus dans la Villa tenait précisément à leur caractère menacé et éphémère - cette idée envahit confusément l'esprit des Petites Mains dès les premiers jours, et mais elle était destinée à prendre, par la suite, dans celui des Artocrates, une dimension supplémentaire et définitive.

@@@@

Dans ce lieu vierge où toutes les règles étaient à fixer, les Petites Mains s'adressèrent naturellement à Lazzaro Calbi dès qu'elles l'aperçurent à la Villa. Il fallait prendre des décisions, organiser des travaux, dresser des listes de priorités; et le Consigliere représentait dans cette révolution totale un astre fixe, un point cardinal autour duquel tout pouvait à nouveau s'orienter. L'habitude et la fonction, comme de vieux habits dont les plis avaient pris un caractère permanent, le maintenaient dans une position à laquelle il n'avait même pas besoin de réfléchir, et préformaient ses mouvements. Il eut une vive conscience de l'absurdité de la tâche qu'il endossait, mais ne l'endossa pas moins avec son habileté habituelle. Il se rendit compte, assez vite, que le mouvement et l'activité lui offraient une bouffée d'oxygène, et desserraient un peu le noeud coulant qui lui étreignait la gorge. Tandis qu'il réfléchissait à la distribution des chambres, à la gestion des stocks de nourriture ou au problème épineux de l'absence de monte-charge dans cette villa qui s'étageait sur six niveaux, tandis qu'il réglait des différends et attribuait à chacun des tâches, des secteurs et des jours de repos, il ne pensait ni à sa mère, ni à Lorenza, ni à la mort. La vie, avec ses nécessités triviales, avait cette capacité de tenir la mort à distance, de la contenir, de la différer indéfiniment. Le danger était imminent, et non immédiat. Dans cet intervalle subtil, on pouvait vivre presque confortablement. Car en attendant, ne fallait-il pas manger, nettoyer et prévoir ? Les premières journées du Consigliere ne furent ainsi dédiées ni à la mélancolie du temps, ni à la contemplation du lieu; la beauté de la Villa l'atteignait bien sûr par fulgurances; et des bouffées de rage le prenaient quand il voyait rôder Corrado, toujours collé à ses basques, mais après l'étroite surveillance et les menaces d'incarcération dont il avait fait l'objet, il avait l'impression de retrouver son élément familier, et, comme un corps longtemps comprimé qui s'étire, ses facultés sociales menacées se redéployèrent, et il en ressentit malgré lui une forme de plaisir.

L'arrivée des premiers Artocrates, à la suite de Gemma, ne fit que confirmer et renforcer la fausse position dans laquelle il s'était mis. Gemma fit une arrivée presque funèbre, toute vêtue de noir, épuisée et ne voulant voir personne, en dehors de sa tante et du Consigliere. Rigarda argua de sa fatigue pour se faire excuser; et Lazzaro se rendit seul au chevet de la Régente qu'il trouva immobile, un oeil morne figé sur les splendeurs de sa chambre. Elle rapporta la dispute avec Fiammetta comme s'il se fût agi d'un événement diplomatique de premier plan. Elle prétendit qu'une moitié des Petites Mains avaient suivi son exemple et qu'il n'y en aurait jamais assez pour faire tourner la Villa, que la défection des Petites Mains signait la mort de l'Art, et que de toutes façons elle n'avait plus envie de rien. Lazzaro était rompu à l'exercice périlleux qui consistait à offrir au feu de la mauvaise humeur de la Princesse des combustibles toujours renouvelés, sous la forme d'arguments variés, qu'elle mettait en pièces et consumait les uns après les autres avec une remarquable constance. Cela pouvait durer longtemps - mais il venait toujours un moment où ce jeu cessait de lui-même. Une étincelle de malice s'allumait dans l'oeil terne de Gemma; un sourire moqueur relevait le coin de ses lèvres (aujourd'hui peintes en noir); puis, après ces prémices, une sorte de mouvement galvanique se faisait en elle. Et la Gemma désespérée, abattue, presque noyée, qui ne répondait plus que par monosyllabes, cédait la place à la Gemma incisive et impérieuse, expressive et volubile, que tout le monde préférait. Et cette résurrection, qui se répétait pourtant très souvent, avait la force toujours neuve d'un miracle capable de renouveler la foi que l'on avait en elle.

@@@@

Rigarda avait décidé qu'elle s'attacherait à protéger et à aider Lucrezia, et que cette obligation serait la seule et l'unique qu'elle accepterait. Il était hors de question qu'elle se mêlât aux extravagances et à l'agitation de Gemma; hors de question qu'elle participât de quelque manière que ce fût à une activité artistique; hors de question aussi qu'on la consultât sur quelque sujet que ce fût. Elle était venue pour faire une digne fin, et ne perdait pas cet objectif de vue. Elle se saisit, à son arrivée, de la suite la plus excentrée et la plus calme, dans laquelle elle fit installer un deuxième lit princier pour la fillette. Située au rez-de-chaussée de la Villa, cette chambre donnait directement sur le sentier que les Petites Mains appelaient déjà « le chemin de ronde », bien qu'aucun chemin ne pût, techniquement, faire le tour de cette Villa construite à flanc de montagne. Le chemin de ronde desservait les multiples accès de plain pied - et se prolongeait jusqu'au sentier principal, qui préexistait à la Villa, et qui divaguait dans les hauteurs, au bord d'à-pics impressionnants, à travers les pins et les rochers, avant de redescendre vers la plaine ou

de remonter vers le sommet. Rigarda s'y installa avec Lucrezia, fit main basse sur une bonne provision de livres, de papier, d'encre, de fruits et de bougies, puis elle installa ses affaires et celles de l'enfant, déballa sa viole qu'elle couvrit de son dais noir, et s'appliqua dès lors à faire oublier son existence à tout le monde.

Lucrezia se satisfit de cette discrétion, et surtout de cette porte ouverte sur l'extérieur, qu'elle avait le droit d'emprunter à toute heure du jour et de la nuit. Dormir aux côtés de la Dottoressa n'avait rien d'effrayant - cette vieille dame qui semblait mépriser son père presque autant qu'elle-même, et qui ne lui faisait jamais aucune remarque, était un personnage étonnamment facile à vivre, devant lequel il n'était point besoin de porter de masque. Lucrezia, accoutumée à se contenir, était silencieuse et feutrée. Souvent absente, elle revenait toujours à cette chambre isolée, comme un chat vagabond et fidèle. Rigarda et elle partagèrent, les premiers jours, des repas improvisés où tout ou presque manquait; et ces quelques jours de jeûne et de silence partagés leur furent bénéfiques à toutes les deux. Lucrezia avait eu, de loin, très peur du volcan; mais à présent qu'elle nichait sur son dos, tout avait changé de perspective. Elle se rappelait certes les cartes funestes du mémoire, et savait pertinemment que la vie à cet endroit n'était pas destinée à durer longtemps; pourtant, inexplicablement, la peur s'était évanouie. Il n'y avait plus rien à craindre à présent - le pire n'était-il pas déjà arrivé ? Elle avait été séparée de sa mère et de ses frères, son père l'avait abandonnée à un sort qu'il savait mortel; elle se trouvait sur le lieu exact qu'elle avait désiré fuir. Les jours qu'elle vivait étaient comme un sursis, une parenthèse dénuée de poids et de but. Et il y avait dans ces débris de sa vie, dans le deuil de son avenir, une liberté qu'elle n'avait jamais connue. Elle pouvait tout apprendre, tout risquer, elle pouvait haïr, elle se sentait légère et presque toute-puissante. Son corps jeune, son coeur battant, lui murmuraient que le destin n'était jamais écrit, et qu'elle parviendrait peut-être à s'enfuir à temps. Elle rêvait de prendre un bateau pour retrouver sa mère - mais ce rêve, malgré son inconsistance, lui suffisait. Elle n'avait pas besoin de le transformer en projet, encore moins en actes. Il lui suffisait d'y songer vaguement quand elle entendait les craquements sinistres du Dragone. Elle partirait bientôt - après tout, n'était-elle pas libre de battre la campagne autant qu'elle le voulait ? Mais en attendant, cette Villa mystérieuse s'offrait à elle - et elle éprouvait un désir immense de la parcourir, et de se laisser transformer par sa magie. Car la Villa agissait sur ses habitants - tout comme le Dragone - son atmosphère étrange et unique les enveloppait, les séduisait, excitait leurs nerfs, leur insufflait des désirs. Au début, Lucrezia se promena sur les sentiers et dans les jardins, puis, insensiblement, elle se rapprocha du coeur du bâtiment, du centre de la Cour, et de sa tante. La Villa lui fit oublier toutes les strictes convenances

imposées par Nicolina; et elle se mit à se vêtir avec excentricité, à emprunter à qui voulait des vêtements, des bijoux, qu'elle mariait sans aucune règle; elle laissa ses cheveux libres de leurs mouvements et prit l'habitude de gambader pieds nus. Lucrezia l'Intranquille devint rapidement la Princesse Sauvage. Il n'y avait pas d'autre enfant à la Cour, mais elle se lia d'amitié avec des Petites Mains à peine plus âgées qu'elle. Cette vie était celle à laquelle elle avait toujours aspiré dans le secret de son coeur, et il lui était impossible de résister à l'attrait de devenir enfin elle-même. Lorsque les Artocrates, lassés de s'extasier sur la nouveauté des beautés de la Villa, recommencèrent à parler d'Art, Lucrezia sut qu'elle resterait encore un peu, parce que l'Art était le grand feu interdit auquel elle avait toujours voulu se réchauffer, et parce son sang d'Albaregno, si longtemps privé de cette chaleur, l'exigeait maintenant invinciblement.

@@@@

La grosse centaine d'Artocrates qui arrivèrent avec ou juste après Gemma ressentirent presque tous le même sentiment après avoir visité la Villa. La Villa était vaste, capricieuse, et faisait apparaître toujours une nouvelle aile, un nouvel étage, là où on ne l'attendait pas; et cette nouvelle aile recélait des beautés inédites, des salles encore mieux dédiées à l'Art, au plaisir ou à la contemplation - et, au fur et à mesure de leur découverte, chacun en venait à éprouver la certitude intime d'être *à sa place*. Il n'y avait aucun lieu au monde où ils eussent préféré se trouver; cette Villa démesurée, exposée aux vents des hauteurs, dont chaque vitrail, chaque colonnade, chaque croisée ouvrait sur le volcan et sur la mer, cette Villa qui synthétisait toutes les époques et tous les styles marsiliens, cette Villa où les effluves du jasmin se mêlaient parfois aux relents du soufre, cette Villa où l'on sentait sous ses pieds, de loin en loin, trembler les dalles précieuses des mosaïques, cette Villa était leur théâtre, l'extériorisation parfaite de leur identité collective. Ils ne savaient pas encore quel roman d'amour ou quelle tragédie allait résonner dans ces murs, mais ils savaient que ce lieu était celui de leur destin et de l'accomplissement de leur art. Aucun d'eux ne se plaignit jamais des incommodités évidentes; ils ne parlèrent jamais des problèmes d'approvisionnement et d'évacuation des ordures, de la pénurie de Petites Mains ni des roulements lugubres, comme des tambours souterrains, qui les réveillait parfois la nuit. Ils s'accommodèrent de la frugalité, de la poussière et du danger, comme des comédiens s'accommodent des inconvénients d'un plateau; ce qui comptait, c'était ce qu'ils allaient créer, monter et célébrer ensemble, dans la magie de cette puissante atmosphère.

On accédait au théâtre de la Villa en montant à son dernier étage - de là, une volée de marches rejoignait un sentier de montagne bordé de cyprès et de pins. Ce sentier

progressait sous le couvert des arbres avant de déboucher sur une vaste clairière. Les gradins, tous sculptés, entouraient une scène à ciel ouvert, protégée de deux côtés par les flancs majestueux du Zoccolo, et ouvert, derrière la scène, sur la mer. Tous les soirs, des dizaines d'Artocrates, silencieux comme des pèlerins, venaient admirer le soleil qui enflammait le ciel et la mer. La nuit, le vent retombait, et la scène était éclairée par des étoiles si nombreuses et si brillantes qu'on distinguait encore, à la lueur des torches, les noires murailles du Zoccolo qui patientaient dans l'ombre, et le gouffre marin dont les ténèbres étincelaient vaguement.

En moins d'une semaine, tous les habitants de la Villa furent à l'unisson, frissonnèrent de la même fièvre créatrice, et vibrèrent tous au rythme lent des mouvements telluriques dont ils se sentaient traversés.

Ils étaient prêts.

CHAPITRE 20 : LA GUARDIA REALE

Corrado avait achevé sa mission, qui était de s'assurer de la docilité des prisonniers - car c'est ainsi qu'il considérait la Dottoressa, le Consigliere et même Lucrezia, qui avaient été assignés à résidence. Rien ne l'empêchait plus de quitter la Villa Lorenziana, et il se mit en route au troisième matin. Sur le chemin du retour, il eut la sensation de franchir les frontières du rêves, et à son arrivée, celle de s'éveiller à la réalité.

Dans sa hâte de rapporter à son maître tous les détails de sa mission, il avait oublié que Fabio, pendant ce temps, avait eu lui aussi beaucoup de pain sur la planche. Il le trouva en pleine réunion avec les nouvelles puissances de Marsilia : l'Artocrate Duccio Fiesi, le marchand Miniato Lego, le prêtre de la Mère Servius, et le Capitaine de la Garde. Il y avait aussi quelques têtes nouvelles, que Corrado n'avait jamais vues, et qui devaient avoir pris le train du pouvoir en marche. Parmi eux se trouvait un homme de sinistre réputation, un dénommé Battista. Il mesura le succès de son maître à la façon dont tous les autres s'adressaient à lui, comme s'il était le Roi. Fabio se faisait d'ailleurs appeler Altezza; et il semblait que l'existence d'une Reine, quelque part en mer, et d'une Régente, quelque part sur le volcan, ne constituait plus un obstacle à son exercice du pouvoir, ni à l'obéissance obséquieuse de tous les autres.

- Maestro Fiesi, quelles nouvelles de l'Artocratie ?

Le vieux dramaturge se rengorgea.

- Je crois parler au nom de tous les Artocrates, commença-t-il, quand je vous exprime mon soutien enthousiaste, et mes plus vives félicitations. La réorganisation du quartier dell'Arte se passe au mieux; et les Artocrates vous remercient du surcroît d'espace et de calme dont ils vont pouvoir jouir pour leurs futures créations. J'ai pu commencer à aborder le sujet économique, auquel certains n'entendent pas grand chose - mais le principe n'en a pas été contesté.
- Les Artocrates sont d'accord pour conditionner leurs revenus aux ventes de leurs oeuvres ? demanda Miniato Lego.
- Eh bien, je ne l'ai pas tout à fait formulé de cette manière; j'ai plutôt dit que la redistribution des richesses allait être modifiée, que les oeuvres les mieux cotées se vendraient beaucoup plus cher que par le passé, puisque les Marchands allaient y consacrer toute leur énergie, et qu'une plus grande manne enrichirait les auteurs de ces oeuvres.

- Mais vous n'avez pas abordé le sujet délicat des Artocrates dont les oeuvres ne se vendront pas.
- En effet, j'ai jugé qu'il était un peu tôt. Et je me suis dit qu'aucun détail n'avait été réglé par avance, et qu'il y avait encore une marge de manoeuvre et de réflexion possible, une fois le grand principe approuvé.
- Une marge, tout à fait, répliqua Lego. Je me réjouis que les Artocrates restés fidèles au Palazzo voient ce changement d'un si bon oeil.
- Nous revenons au vrai sens du mot « Artocrate », dit Fabio : les artistes qui ont le pouvoir, ou qui sont proches du pouvoir. Les Artocrates comme je les entends, c'est-à-dire ceux qui seront, pour reprendre le mot de notre ami, fidèles au Palazzo, ceux-là vendront leurs oeuvres, n'est-ce pas ?

Le Signore Lego eut un sourire fin.

- Vous semblez insinuer que les Marchands auront le pouvoir d'influer sur les marchés, les acheteurs, et la popularité des oeuvres…
- N'est-ce pas ce que vous m'avez expliqué l'autre jour ? reprit Fabio. Que toute oeuvre était vendable, du moment qu'on mettait les moyens pour la vendre ? Nous vendrons moins d'oeuvres, mais beaucoup plus cher. C'est la rareté qui fait le prix. Il y aura moins d'Artocrates, mais beaucoup plus riches. Les autres peuvent demeurer des artistes, bien sûr. Ils seront libres de vendre eux-mêmes leurs oeuvres, s'ils trouvent des acheteurs, ou bien de réaliser des commandes. Ce qu'il est important de faire comprendre aux Artocrates, cher Duccio, c'est que le principe d'une rente viagère est abandonné. L'accès au corps des Artocrates conservera tout son prestige, bien sûr. Mais pour ce qui est de l'argent, il n'abondera plus de la même façon. Il faudra vendre pour en gagner.
- Et plaire aux Marchands pour vendre, ajouta Duccio Fiesi d'un air un peu pincé.
- Vous avez tout compris, dit Fabio avec un sourire paterne. Pensez-vous pouvoir faire avaler cette pilule à vos amis ?

Duccio Fiesi hésita un bref instant.

- Pourrait-on envisager un moratoire ? D'une ou deux années, pour les Artocrates fidèles ? Afin qu'ils puissent envisager la chose sans avoir le couteau sous la gorge ?
- Un moratoire, certainement, dit Fabio. Nous réfléchirons à un délai raisonnable pour les deux parties.

Duccio Fiesi, cette fois, se tut. Cette discussion le laissait mécontent, insatisfait. Ce n'était pas la trahison qui pesait sur sa conscience, et encore moins l'inquiétude de ce qui allait

arriver à tous ceux qui avaient rejoint Gemma. C'était la sensation qu'il venait de signer un marché de dupes.

- Capitaine, pouvez-vous nous faire un point sur la sécurité en ville ?
- Certainement. Nous avons eu à déplorer de nombreux rassemblements spontanés, assortis d'agitation et d'activités séditieuses, autour de la lecture d'un « manifeste » dont je vous ai rapporté un exemplaire.

L'exemplaire, dont les pages déjà usées étaient passées de mains en mains, circula parmi les conseillers. Fabio en avait déjà pris connaissance, mais il laissa chacun feuilleter et survoler la chose.

- Plusieurs groupes de marsiliens se sont déjà réunis. Certains ont décidé de faire du porte à porte pour exhorter les gens qui habitent sur le volcan à déménager vers le port. D'autres sont en train de s'organiser pour construire des bateaux, d'autres encore pour aménager les grottes. Beaucoup de marsiliens ont déjà décidé de partir, et de nombreux bateaux sont sur le départ pour rejoindre les îles avoisinantes. D'après mes informations, seuls une dizaine de bateaux ont déjà quitté Marsilia avec quelques dizaines de passagers à leur bord. Mais je m'attends à un départ massif dans les jours qui viennent.
- Qu'entendez-vous par « massif » ? demanda Fabio.
- Une cinquantaine de navires à tout le moins.

Le Prince parut particulièrement contrarié par cette nouvelle, et jeta un bref regard en direction du Signore Battista.

- Enfin, poursuivit le Capitaine, il y a une délégation populaire qui se prépare à venir au Palazzo, pour vous demander audience.
- Tout cela est extrêmement fâcheux, et nous fait perdre un temps précieux, fit remarquer Miniato Lego.
- Sait-on qui a écrit ce torchon ? s'emporta Fiesi. Il a été relié et imprimé par le Signore Babilonio. Mais je ne vois pas de signature…
- J'ai ma petite idée sur l'origine de ce texte, dit Fabio, mais peu importe. Il s'agit d'éteindre l'incendie, sans faire trop de fumée, plutôt que d'en chercher la cause.
- La Guardia Reale est déjà intervenue à plusieurs reprises, mais les effectifs vont être insuffisants.
- Nous allons recruter massivement, avec des conditions pécuniaires plus que généreuses. Nous aurons besoin d'une Garde nombreuse et dissuasive. Nous allons également poster un détachement permanent entre Marsilia et la zone du Zoccolo. Les mouvements entre les deux zones doivent être contrôlés strictement, éventuellement

avec un système de laisser-passer, et pourquoi pas de péage. Nous devons éviter l'exode d'un côté, et nous devons éviter que les Marsiliens aillent demander audience à ma soeur. Quelques barrages devraient suffire, nous expliquerons qu'il s'agit de mesures de sécurité.

- Et pour ce qui est des rassemblements ? J'avais pensé que nous pourrions arrêter quelques personnes, et faire un exemple, pour tenter d'étouffer la contagion.
- Pourquoi pas ? Je n'y vois pas d'inconvénient, dit Fabio. Mais je me demandais… continua-t-il en se tournant vers Servius, si l'Eglise de la Mère, déjà si impliquée, ne pourrait pas nous prêter main forte pour l'encadrement moral des Marsiliens.
- À quoi songez-vous ? demanda prudemment Servius.
- À un sermon rassurant sur l'avenir de Marsilia, invitant le peuple à reprendre des activités normales sans se soucier du volcan, et condamnant explicitement le manifeste, et les activités séditieuses, comme contraires à la paix et à la volonté de la Mère.

Plusieurs conseillers, et le Capitaine de la Garde, approuvèrent cette proposition.

- Cela est possible. Je pourrais même utiliser certains des pouvoirs que me confère mon Eglise pour donner à ce sermon une force de persuasion presque irréfragable.

Le silence qui suivit était légèrement tendu, car le complément naturel de la phrase du prêtre était l'énoncé d'une condition. Et jusqu'à présent, personne n'avait osé négocier avec le Prince.

- Qu'est-ce qui pourrait vous déterminer à nous rendre à tous ce précieux service ? demanda Fabio avec une fausse humilité.
- Je suis en train de rédiger une note sur le nouvel ordre moral auquel notre Eglise aspire pour Marsilia, et je vous serais reconnaissant de bien vouloir le regarder avec faveur.
- Je ne peux pas vous donner un blanc-seing, le tança Fabio. Pas pour un simple sermon. Il faut me demander quelque chose de plus précis.
- Notre Eglise souhaite le rétablissement de moeurs vertueuses à Marsilia. Il me semble que présenter l'éruption du volcan comme un risque de punition divine, pour la débauche sans frein qui a eu lieu pendant les dernières décennies, serait un excellent préambule au sermon que vous souhaitez. Marsilia a péché; la Mère fait entendre son courroux; Marsilia doit se soumettre et renoncer à la débauche, retourner travailler et remettre de l'ordre dans sa moralité.
- Cela pourrait s'envisager, dit Fabio.
- Les Artocrates doivent être les boucs-émissaires de cette refonte des moeurs, poursuivit Servius.

- Ah non ! s'écria Duccio Fiesi. Je vous laisse parler depuis tout à l'heure, mais vous passez les bornes. Les Artocrates sont l'âme de Marsilia !
- Etaient, corrigea le prêtre. Les Artocrates *étaient* l'âme de Marsilia.

Duccio Fiesi devint rouge de colère, mais Fabio le fit taire d'un geste de la main.

- Vous ne pouvez pas vous en prendre uniformément à tous les Artocrates, répliqua Fabio d'un ton ferme. Ils sont en effet l'âme historique de Marsilia, et je vous rappelle que nous comptons sur leur art, sur leurs oeuvres, et sur leur génie, pour réaliser nos futurs bénéfices.
- Sans un bouc-émissaire, l'ordre ne se rétablira pas, s'entêta le prêtre.
- Puisque vous voulez absolument faire tomber des têtes, et que vous n'avez que l'ordre moral à la bouche, pourquoi ne pas vous en prendre aux Erotistes ? s'emporta Fiesi.
- D'accord, dit promptement Servius, avec un sourire de victoire. Mon sermon s'en prendra aux Erotistes, qui seront désignés comme responsables du courroux de la Mère.
- Soit, dit Fabio. Je compte sur vous pour un effet retentissant. Ne ménagez pas vos effets dramatiques. Corrado ? Parle-moi de ma soeur et des Artocrates installés à la Villa Lorenziana.
- La Villa est splendide, Altezza, et leur a beaucoup plu. Ils semblent tous déterminés à rester, et commencent à parler de préparer un opéra.
- Excellent, dit Fabio. Vois-tu des problèmes matériels à résoudre ?
- La Villa est autonome en eau et possède déjà de nombreuses réserves. Mais il faudra maintenir un approvisionnement régulier de nourriture, d'huile pour les lampes, et peut-être d'Oubli.
- Cela sera fait. Je veux qu'ils ne manquent de rien, et qu'ils aient envie d'y rester le plus possible. Je veux qu'on fasse diligence pour satisfaire leurs moindres caprices. Particulièrement pour qu'ils aient de l'Oubli en suffisance. Comment va ma fille ?
- Elle se porte bien. Elle a élu domicile avec la Dottoressa, qui s'occupe d'elle.
- Fort bien. Signore Lego, j'espère que vous avez dûment fait part à vos amis marchands de ma décision d'envoyer ma propre fille à la Villa Lorenziana.
- Oui, Altezza. Cette décision a été très remarquée, et je dirais qu'elle a réussi à convaincre les plus incrédules.
- Les Marchands ont-ils cessé de murmurer sur le fait que j'aie envoyé ma femme et mes fils à l'abri, tandis que je faisais courir des risques à ma soeur ?
- Oui. Bien sûr, il y a toujours des mauvaises langues, Altezza, mais on convient, chez les personnes les plus influentes, que cette partition est sage et permet, en douceur,

d'écarter les Artocrates les plus problématiques au moment où nous nous apprêtons à moderniser Marsilia.

- Fort bien. Et vous, où vous en êtes du travail d'inventaire que je vous avais demandé ?
- Eh bien, il se trouve que le Conservatore avait déjà commencé, de son propre chef, ce que nous avions l'intention de faire : réunir toutes les pièces les plus estimées et en faire un catalogue complet. Ce catalogue nous sera bien sûr indispensable. Le seul problème est que le Conservatore ne semble pas pleinement convaincu de notre légitimité à fourrer le nez dans son travail. Il prétend qu'il prend déjà ses ordres de la Régente, de la Reine, et qu'il ne peut exécuter simultanément tous les ordres contradictoires de tous les Albaregno.

Fabio eut un petit rire amusé.

- Vous le ferez convoquer cet après-midi, afin qu'il comprenne à quel Albaregno il doit obéir en priorité. Je vous assure de sa pleine collaboration à partir de demain.

Après un silence général, qui indiquait que la réunion touchait à sa fin, Fabio se leva et conclut :

- Messieurs, je vous remercie pour votre participation à ce premier conseil. Chacun d'entre vous a ses directives de travail - grâce à vous, nous nous lèverons bientôt dans la Marsilia nouvelle dont nous avons rêvé. Signore Battista, demeurez un instant, je vous prie.

Il y eut des remerciements confus et des accolades un peu artificielles, puis les dignes représentants de l'ordre, des Arts, du commerce et de la religion se retirèrent, laissant le Prince seul avec le seul personnage qui n'avait pas prononcé un mot pendant le Conseil, qui n'avait réagi à aucune proposition, et qui s'était contenté de poser sur chacun son regard fixe et brutal.

En sortant, l'Artocrate murmura à l'oreille du marchand :

- Connaissez-vous ce Signore Battista ? Savez-vous les raisons de sa présence parmi nous ? Qu'a-t-il à apporter au Prince ?

Le marchand, avec force grimaces, répliqua à voix basse :

- Il me fait froid dans le dos, Maestro. Ce qu'il apporte au Prince se porte à la ceinture, se manie silencieusement et se colore de rouge.

L'Artocrate, saisi d'effroi lorsqu'il devina la lugubre charade, ne put s'empêcher de jeter un coup d'oeil en arrière avant de quitter la salle. Le Prince était penché vers Battista, dont les yeux sombres, grands ouverts, étaient traversés de lueurs qui dansaient comme des flammes.

@@@@

Ce fut le bruit qui éveilla Fiammetta, au milieu de la nuit, dans le petit lit de sa chambre blanche. Etait-ce l'un des mâts qui craquait sinistrement ? Fiammetta avait l'impression d'avoir entendu le hurlement de terreur d'un géant qui ne comprenait pas d'où venait la destruction qui l'abattait Elle ouvrit les yeux, le coeur battant, et s'éveilla dans des rougeoiements fantastiques. Incrédule, elle se dirigea vers sa fenêtre, qui donnait sur la grève, ouvrit les volets, et vit.

La mer elle-même semblait en flammes; et elle fixa un instant sans comprendre ce spectacle d'une effrayante féérie. Des flammes rouges éclairaient le ciel, allumaient dans les étoiles des reflets de cuivre et de pourpre; la matière-même de la nuit semblait épaissie de fumée et colorée de sang. Le bruit énorme qui l'avait réveillée avait rugi comme un cri bref et mat, que suivaient maintenant des supplications aigues, des sifflements stridents et prolongés. Le bruit du ressac se mêlait à ce vacarme d'incendie; les embruns arrivaient comme chargés d'étincelles; la danse frénétique des flammes se reflétait et se dédoublait dans les scintillements des flots, et il semblait à Fiammetta que l'eau et le feu, chuintant et gémissant, s'épousaient dans un corps à corps brutal et monstrueux.

Etait-ce le volcan qui explosait enfin ? La jeune fille, reprenant ses esprits, jeta les yeux en direction du Zoccolo, dont la silhouette était enfouie dans de profondes ténèbres. Rien ne se passait de ce côté-là. Puis, à travers les vagues ardentes et le clapotis des flammes, elle comprit. C'étaient les navires qui brûlaient. Côte à côte sur les quais, ils avaient pris feu par contagion, de proche en proche, par les voiles à demi-calcinées qui claquaient sur les voiles voisines, par les mâts embrasés qui s'écroulaient sur les ponts les plus proches, par les braises que le vent répandait par nuées, et qui, par la magie rouge de leur contact, réveillaient le feu qui dormait toujours dans le bois. Le noyau de feu initial n'était déjà plus visible, tant l'incendie s'était répandu, étirant les flammes bien au-delà de leur foyer, illuminant bientôt l'ensemble du port.

Fiammetta enfila un peignoir à la hâte et descendit nus-pieds, cheveux lâchés, pour rejoindre ses parents et ses voisins qui accouraient tous sur la grève, et se dirigeaient vers le port.

- C'est comme le grand incendie de 41, quand on avait perdu quatorze navires! disait une voix de femme.
- Est-ce l'Ondea, qui brûle, à gauche ?

- L'Ondea, la Cécilia, la Goccia Blu, La Spigola Danzante, l'Acqua Viva, la Nassa Piena, la Pescatora, la Trabucca, la Stella Polare… Il n'y en aura pas un seul encore à flot à l'aube.
- Par la Mère ! Heureusement qu'il n'y avait pas la Libertà !
- Qu'est-il arrivé ? demanda Fiammetta à son père.

Ce fut un voisin qui lui répondit.

- On ne sait pas, Fiammetta. Sans doute un matelot imprudent a-t-il mis le feu à un tonneau d'eau de vie dans l'un des grands bateaux qui étaient au milieu du quai. Et puis… ce satané vent a fait le reste.
- Y a-t-il des victimes ? demanda-t-elle encore.
- J'ai vu quelques hommes revenir au rivage à la nage, mais je ne jurerais pas que tout le monde est indemne, dit son père d'un ton sombre.

Il y avait un mouvement de foule, lent mais puissant. Les riverains, en chemise, en bonnet de nuit, débraillés et frissonnants, se tenaient tous au bord de la mer. Disciplinés comme pour assister à un feu d'artifice ou à un spectacle maritime, ils laissaient les enfants se faufiler entre leurs jambes pour s'installer devant. Ils demeuraient, pour la plupart, silencieux, et les larmes qui embuaient leurs yeux n'étaient pas dues seulement à la fumée âcre que des rafales irrégulières leur apportaient par bouffées. Bientôt, les Marsiliens du centre-ville les rejoignirent, et l'on entendit des exclamations étouffées.

- Nous ne pouvons plus partir !

Fiammetta, toujours fascinée par le spectacle, ne réagit pas tout de suite. Le feu avait déjà relâché quelques navires, comme un chien recrache un os nettoyé de sa chair. Au centre du quai, des squelettes noirs pointaient leurs formes défigurées dans l'ombre, tandis que le feu continuait son festin un peu plus loin.

- Nous ne pouvons plus partir ! hurla à nouveau la même voix.

Et cette fois, l'information pénétra dans le cerveau de Fiammetta. Elle savait que beaucoup de gens désiraient quitter Marsilia depuis la lecture du Manifeste, et que ses parents eux-mêmes étaient tentés de le faire, même s'ils n'avaient pas encore pris leur décision. Vivre près de la mer, près des bateaux, les avait cependant rassurés, car ils se disaient que rien n'arriverait jamais assez vite pour les empêcher de sauter dans un navire. Mais les navires étaient à présent comme des arbres morts, et la mer semblait incandescente. L'horizon qui leur avait donné une illusion de liberté se refermait sur eux, comme un cercle maudit. Fiammetta sentit sa gorge se serrer.

@@@@

L'aube les prit presque par surprise. Ils avaient éprouvé une forme d'amer soulagement à voir la mer se fondre au noir, et les dernières lueurs s'éteindre. Ça et là, des points rougeoyaient encore, mais les formes déchiquetées des bateaux étaient enveloppées de nuit. De nombreux Marsiliens étaient retournés au logis, recrus de fatigue et d'émotions. Mais Fiammetta, après avoir raccompagné ses parents et récupéré un châle, s'était installée avec d'autres jeunes gens face au port enténébré. Ils étaient une cinquantaine, pour la plupart des Petites Mains réfractaires ou des artisans que la lecture du Manifeste avait bouleversées. L'un d'entre eux, Orso, faisait passer une bouteille de vin de rose; un autre, Niccolaio, une flasque d'Oubli.

- Tu n'en veux pas, Fiammetta ? demanda Beneta.
- J'ai préparé et vu assez d'Oubli pour toute ma vie, merci bien.
- Alors, c'est vrai, ce qu'on raconte ? reprit Orso. La Principessa prend le même chemin que son père?

Fiammetta se sentit contrariée.

- Taisez-vous, vous ne savez pas ce que vous dites. Gemma n'a rien à voir avec son père.
- Et le gros Calbi, qu'en penses-tu, Fiammetta ? demanda Niccolaio. Tu le connaissais bien, n'est-ce pas ?
- C'est un homme intelligent et loyal, dit-elle. C'est un des nôtres, pas un des leurs.
- Tu crois que c'est lui qui a écrit le manifeste ? demanda Beneta.
- Oui, c'est fort possible.
- Pourquoi ne le voit-on plus à Marsilia ? Sa maison est abandonnée. Même sa mère n'y est plus.
- Je crois que… je crois qu'il a fait partir sa mère, il y a quelques jours. Avant d'essayer de nous mettre à l'abri.
- Et de partir à son tour ! ricana Niccolaio.
- Il n'est pas parti, dit Beneta. Daniela m'a dit que Corrado ne le lâchait pas d'une semelle, ces derniers jours, et qu'il était parti là bas.
- Où ?
- A la villa Lorenziana.
- Je me demande si on n'aurait pas mieux fait d'y aller, finalement, murmura Fiammetta.

Orso s'apprêtait à répondre quelque chose lorsque l'aube parut. Ils regardaient vers l'ouest, et la lumière arriva presque insidieusement : un désépaississement subtil des ténèbres, qui parurent se diluer comme un pigment noir mélangé à l'eau claire. Les

silhouettes squelettiques des navires se détachèrent lentement, très lentement, du ciel - et cette apparition progressive révéla peu à peu, comme un récit savamment ménagé, l'étendue de la perte. Marsilia avait perdu tous ses plus grands navires - seules les petites embarcations de pêche, amarrées à un endroit différent, avaient été épargnées.

La grisaille terne de l'aube renforçait l'impression de saleté qui se dégageait du paysage. Des flocons de cendre, si légers qu'ils demeuraient à la surface de l'eau, avaient neigé partout sur le port. L'air lui-même paraissait souillé, granuleux. Les carcasses disgracieuses flottaient parmi des débris plus petits, innombrables. Des morceaux de fûts, des pièces de bois et de métal impossibles à identifier, des lambeaux de voiles, des bouts de corde, des bouées, des ballots, des vêtements, des fruits, des bougies, des cartes à jouer, des sacs de toile, des bouteilles. Tous ces objets hétéroclites, projetés à la mer dans le chaos, flottaient avec difficulté. Certains étaient en train de couler, d'autres remontaient à la surface, ou étaient roulés par les vagues jusqu'au rivage pollué de ces étranges coquillages du désastre. Le bruit du ressac était la seule musique qui accompagnât cette triste flottaison, parmi laquelle on tremblait de trouver la chevelure ou le dos d'un noyé.

Les jeunes gens restèrent silencieux un long moment, leur esprit engourdi par le ressac imperturbable et l'odeur de destruction qui flottait dans l'air. Puis des voix, des pleurs, des questions se firent entendre. Comment le feu avait-il pu se propager si vite ? Quelle était la cause de l'incendie ? Ne devait-il pas y avoir eu plusieurs foyers presque simultanés, pour que tous les bateaux fussent atteints en même temps ? S'agissait-il vraiment d'un incendie accidentel ? On sautait de déduction en déduction comme de marche en marche, et le questionnement et la colère montaient en intensité. Lorsque le premier noyé, lamentable, roula sur le rivage, on se précipita, et on accusa. Qui ? Cela n'était pas clair encore, mais le Palazzo figurait en haut de la liste des suspects. Le Palazzo ne voulait pas que les Marsiliens quittassent Marsilia, les Petites Mains le savaient; elles avaient entendu leurs maîtres imprudents parler entre eux. Et n'avait-on pas exilé le gros Calbi, le héros qui leur avait ouvert les yeux et qui leur avait conseillé de partir ?

La Guarda Reale arriva sur les lieux très peu de temps après le lever du soleil. Les gardes, dans leur uniforme neuf, étaient en nombre. Leur arrivée fit sortir beaucoup de riverains de leurs maisons; Marsilia, après quelques heures de sommeil, ressortait au point du jour pour compter ses pertes. Au début, les habitants furent contents de voir la Garde.

- Vous venez pour nettoyer le port ? demanda le voisin de Fiammetta.

Mais les gardes ne répondaient pas. Ils se dirigeaient vers le port, impassibles, et y furent accueillis par les jeunes gens assemblés.

- Dispersion ! cria l'un des officiers. Les rassemblements sont interdits sur la place publique !

La plupart des Petites Mains, qui n'étaient pas habituées à ce ton d'autorité, et qui partageaient pour beaucoup l'insolence des Artocrates, éclatèrent de rire. Certains même imitèrent l'accent martial de l'officier. Les gardes regardaient droit devant eux, et s'ils éprouvaient quelque chose en voyant la scène de désolation qui leur apparaissait, ils n'en montraient rien. Ils avaient reçu des ordres stricts : disperser la foule, prévenir les risques d'émeute, faire en sorte que les Marsiliens rentrent chez eux. Et ils répétèrent leurs consignes, surpris qu'on ne leur obéit pas. En effet, les Marsiliens ne voulaient pas rentrer chez eux - des pères de famille commençaient à se retrousser les manches et à déblayer le rivage; des jeunes gens, mûs par la curiosité et le désir d'agir, se jetaient à l'eau pour gagner les épaves noircies à la nage; d'autres tentèrent de passer par l'embarcadère, qui céda sous leur poids. On avait dénombré trois morts parmi les débris; dont un méchamment calciné. Une horreur sourde circulait parmi le peuple, et l'on avait besoin d'agir, de s'entraider, pour mettre fin à la torture que constituait le spectacle de cette baie ravagée.

Mais lorsque les gardes se rendirent compte que leurs ordres n'avaient aucun effet, que leurs cris n'étaient pas audibles, et que les Marsiliens ne leur accordaient en fait aucune attention, et continuaient tranquillement malgré leurs directives ce qu'ils avaient commencé, ils durcirent le ton, et se mirent à jouer des coudes et du bâton. A partir de là, les choses allèrent très vite. Fiammetta fut bousculée sévèrement par un garde et elle tomba. Sa tête heurta le sol, et elle resta à terre un moment, sonnée. Orso, Niccolaio, Beneta et plusieurs autres s'étaient mis en position de combat, et il y eut des jets de pierre. Alors, Fiammetta entendit distinctement l'Officier dire à ses gardes : « Prenez le plus grand, avec le pantalon rouge, on va faire un exemple. »

Elle ne comprit pas tout de suite de qui il parlait, mais lorsqu'elle vit les Gardes fondre sur Niccolaio, avec une parfaite coordination, et s'emparer de lui, elle remarqua qu'il portait, en effet, un pantalon de nuit de couleur rouge. Orso et ses compagnons continuaient à jeter des pierres, mais la foule, tout autour, s'était comme figée, dans l'attente du dénouement. L'Officier donna alors l'ordre d'amener Niccolaio jusqu'à la place des Cent Couturiers, et un cortège nombreux, médusé et furieux, suivit la colonne de la Guarda Reale.

- Lâchez ce jeune homme ! Il n'a rien fait ! cria quelqu'un.

- Aidez-nous plutôt à sortir les noyés !

Fiammetta avait été relevée par Orso qui la soutenait à présent, et la forçait à marcher d'un pas rapide.

- C'est le Palazzo qui a mis le feu aux navires ! hurlait-il. Le Prince veut nous empêcher de partir !

Ce fut l'étincelle d'un nouveau feu. Les cris résonnèrent de proche en proche; l'amertume, le deuil et la désolation furent les combustibles de la colère qui s'alluma dans tous les coeurs et se déversa par toutes les bouches. Mais, tandis que les Marsiliens croyaient comprendre, confusément, que le Palazzo leur avait coupé toute retraite, la Guarda Reale avait atteint la Place des Cent Couturiers, où la fontaine centrale formait une sorte d'estrade, qu'on utilisait souvent pour les discours publics. Niccolaio résistait des quatre fers, mais sans succès; on le hissa de force afin que tous puissent le voir. Jeune, torse nu, l'oeil flamboyant, il formait une victime expiatoire parfaite.

- Nous vous donnons ordre de vous disperser ! tonna le Capitaine de la Garde.

Fiammetta, qui l'avait souvent vu au Palazzo, ne le reconnaissait pas.

La foule, obstinée, se tut, mais ne bougea pas.

- Vous avez ordre de retourner à vos occupations journalières, et interdiction de vous rassembler sur la place publique ! cria-t-il à nouveau.

Des personnes âgées, des gens qui ne voulaient pas d'ennuis, des mères de famille qui avaient laissé leurs enfants à la maison, amorcèrent un mouvement de repli. Mais il fut bientôt évident que la moitié des badauds au moins ne comptaient pas bouger.

- Toute désobéissance caractérisée sera considérée comme une forme d'insubordination au pouvoir royal ! hurla le Capitaine.
- Où est la Régente ? demanda quelqu'un. Nous devons obéissance à la Régente. Où est-elle ?

Le Capitaine se remémora les consignes expresses de Fabio.

« S'ils contestent mon autorité, s'ils en appellent à la Reine ou à la Régente, durcissez le ton. Passez au cran supérieur - et surtout, surtout, ne répondez pas. »

- Nous procéderons à l'arrestation des meneurs pour prévenir le risque d'émeute ! cria encore le Garde.

Il y eut des murmures choqués. Une émeute ? À Marsilia ? C'était à peine si le mot faisait partie du vocabulaire marsilien. Les Albaregno avaient toujours régné par le charme et le prestige, par le faste et la maîtrise des Arts. Depuis quand y avait-il autant d'hommes d'armes ? Et pourquoi étaient-ils venus en nombre ? Un malheur populaire comme ce

grand incendie, ces trois noyades, n'aurait-il pas dû attirer la compassion et le soutien du Palazzo, plutôt que ces paroles dures et ces ordres aboyés ?
Bien que cette idée ne fût pas clairement formulée dans leur conscience, ils sentaient malgré tout que quelque chose était en train de basculer, que leur univers avait changé de couleur, de ton, de texture - le feu n'avait pas seulement détruit des navires, il avait surtout détruit leur liberté, et c'était elle qui avait volé en éclats, elle dont les mille débris jonchaient la mer et s'échouaient sur la grève.
Il y eut un mouvement de foule en direction des gardes; on voulait reprendre Niccolaio, qui s'était mis à crier lui aussi des exhortations à la révolte.

- Ils nous empêchent de partir ! Ils nous empêchent de nous réunir ! Depuis quand les Albaregno sont-ils des tyrans ? Nous en appelons à la Régente !

Le Capitaine sentait la situation le déborder, et il fit ce qu'il avait été mandaté pour faire depuis le tout début : il ordonna à ses gardes d'agenouiller le détenu. Il y eut un moment d'hésitation - la foule faillit se calmer, les gardes faillirent renoncer à la violence. Mais le moment passa, et Niccolaio fut roué de coups, méthodiquement et pendant plusieurs minutes.
Les premiers coups firent fuir de nombreuses personnes; d'autres restèrent, fascinées, incapables de détourner le regard, incapables de ne pas y prendre un plaisir malsain; d'autres encore, plus lucides, restèrent pour voir jusqu'où les choses iraient. Et il apparut bientôt qu'elles iraient jusqu'au bout - jusqu'à ce que Niccolaio ne fût plus qu'un corps désarticulé, ensanglanté et plus mou qu'une poupée de chiffons.
Ce fut dans cet éblouissement de violence, dans cette suspension de la pensée, qu'apparut le prêtre de la Mère. Faisait-il partie des badauds, ou son arrivée était-elle orchestrée ? Nul n'y prit garde, mais la silhouette sévère de Servius se pencha avec compassion sur Niccolaio pour le bénir et l'allonger dans une position digne d'un mort. Les marsiliens crurent un instant que le Capitaine de la Garde allait l'en empêcher, ou s'en prendre à lui, mais les gardes reculèrent, et lui laissèrent le champ libre. Servius fit durer le silence, à la façon d'un virtuose qui retient sa main au-dessus de l'archet.

Marsiliens,

Mes yeux transpercent la chair tendre de votre poitrine, pour saisir votre coeur qui palpite de souffrance. J'en entends vibrer les cordes les plus douloureuses; je sais que vous

pleurez de pitié pour ce pauvre jeune homme étendu à mes pieds, que vous tremblez de peur et de colère, que vos yeux ont bu la désolation salée, amère, d'un rivage qui, hier encore, brillait d'azur et d'or. Je sais que vous pleurez votre Roi, et aussi votre Reine qui a quitté votre rivage. Je sais que vous avez peur du Zoccolo, de son feu ailé et de la mort qui le chevauche.

Et vous avez raison d'avoir peur. Le volcan est la bouche de la Déesse, et à travers cette bouche ardente, vous avez entendu une menace qui vous a fait trembler jusque dans vos tréfonds. Oui, la Déesse est en colère, vous le sentez confusément, vous sentez qu'elle a retiré de l'île sa bénédiction, comme un astre vous retirerait sa lumière. Vous ne regardez plus le paysage qu'avec crainte, avec suspicion, vous écoutez les bruits de la terre, vous regardez les mouvements du ciel, vous scrutez la silhouette du volcan, comme jamais vous ne l'avez fait, car le monde ne vous paraît plus aussi sûr, plus aussi bienveillant. Pourquoi, vous demandez-vous, pourquoi ne sommes-nous plus les enfants chéris de la chance ? Pourquoi notre île, qui était autrefois un corps radieux, est-elle aujourd'hui saisie de convulsions et de fièvre ? Vous prétendez ne pas le savoir. Vous prétendez vouloir le savoir. En réalité, vous le savez déjà, mais vous n'avez aucune envie de l'entendre.

Fiammetta n'avait jamais été religieuse. Elle était entrée très jeune au service de Gemma, et il régnait parmi les Artocrates des principes de libre pensée si profondément ancrés que nul ne pouvait demeurer parmi eux s'il ne les partageait pas peu ou prou. Les prêtres de la Mère étaient souvent moqués, imités par les acteurs, contrefaits par les Erotistes. Parmi les Petites Mains, elle n'en connaissait presque aucune qui se rendît au temple de la Mère - à vrai dire, seule Agnese montrait quelques dispositions religieuses, qui allaient bien avec sa pudibonderie, mais Fiammetta l'avait toujours soupçonnée de vouloir se racheter, par cette conduite exemplaire, de la réputation sulfureuse de sa Strega de mère. Fiammetta, au début du discours de Servius, était prête à s'en aller; elle se défiait de lui et avait trop envie de pleurer pour être d'humeur à écouter ses sermons. Il lui semblait qu'elle avait besoin de silence et de solitude pour verser toutes les larmes qui s'accumulaient depuis la nuit. Pourtant, malgré cette prévention extrême qu'elle ressentait à l'endroit du prêtre, elle se sentit happée par le discours. Les images employées par cette voix profonde, aux intonations étranges et hypnotiques, s'adressaient à une part inconnue de son esprit.

Et c'est aujourd'hui le moment pour vous d'infliger à vos oreilles cette vérité nue. Le premier coup de semonce a été donné le soir de la mort du Roi. Le Roi-Comédien que nous aimions tous, que nous avons tous suivi dans ses frasques les plus folles, impuissants à résister à son charme, le Roi-Comédien nous a entrainés vers le gouffre. Voilà la vérité que vous préférez engloutir avec lui dans l'Abisso. Nous l'avons suivi dans ses folies de dépenses et de débauches, d'excès et d'Oubli, dans l'adultère et la division. Et sa mort, loin de mettre un terme à cette déraison, n'a fait que l'accentuer.
Nous nous livrons, depuis trop d'années, à la luxure et à l'oisiveté. Nous honorons de fausses idoles et nous nous détournons de la religion. La Mère, qui a toujours aimé les Arts, s'exprime aujourd'hui on ne peut plus clairement, et reprend ses droits : les Arts doivent servir la paix, l'ordre et l'harmonie sociale. La Mère est en colère contre vous, Marsiliens, qui ignorez sa sagesse, ses préceptes, et vous entêtez à lui tourner le dos. Sa colère bouillonne dans ses veines de lave, sa puissance frémit dans son dos de basalte, et son haleine brûlante a déjà soufflé.
Vous vous demandez sans doute ce qui a provoqué l'incendie des navires - vraiment, vous posez-vous encore la question ? La Mère vous donne un avant-goût de sa fureur, et j'espère qu'il laisse dans votre bouche toute la sècheresse de la cendre et toute l'amertume de la défaite. Car la prochaine fois qu'elle se mettra en colère, vous ne serez pas spectateurs de cette ruine.

Fiammetta se surprit à éprouver un sentiment qu'elle n'avait jamais éprouvé auparavant, et peut-être même jamais nommé. Une forme de révérence sacrée, une envie de s'agenouiller, de s'en remettre à une puissance supérieure. La Mère lui apparaissait maintenant, sous les traits synthétisés de sa propre mère, de sa maîtresse Gemma et de la Reine Lorenza. Elle avait le sentiment d'être infiniment coupable envers elles, de les avoir toutes trahies, d'avoir provoqué leur courroux. Elle se sentait faible, humble, et trouvait dans son coeur le germe d'un désir de réparation, qu'elle sentait croître jusqu'à l'efflorescence.

Voulez-vous vraiment vous retourner contre le Palazzo, Marsiliens, et l'accuser de tous les maux ? Mais le Palazzo ne désire qu'une chose, mes frères, le Palazzo désire apaiser la Mère, repousser la menace de sa fureur, rentrer dans ses bonnes grâces. Nous sommes allés trop loin dans la licence, dans le mépris de la morale. Il nous faut aujourd'hui amender nos moeurs et nos coeurs, retrouver la voie de la sagesse, de la tempérance et de du travail. Quand le Palazzo vous ordonne de retourner à vos activités journalières, il

vous guide vers la seule voie que vous devriez désirer… Au lieu de cela, vous tournez à l'émeute ? Vous vous récriez ? Vous vous comportez comme des enfants inconséquents qui refusent les conséquences de leurs actes ?
Regardez ce pauvre jeune homme, car son corps étendu est un drapeau. Le drapeau d'une révolte stérile et dangereuse, le drapeau d'une fuite en avant, d'un abandon de l'ordre social, que la Mère réprouve. N'a-t-elle pas soufflé son haleine ardente sur vos navires ? Ne vous a-t-elle pas signifié son désir de vous voir rester, de vous voir vous remettre à l'ouvrage, avec courage, le dos droit, la tête haute, les mains propres ? Plaignez ce jeune homme, mais faites que sa mort ne soit pas vaine, et qu'elle vous ramène à la raison.

Fiammetta n'avait plus en son coeur aucune distance critique envers le discours qui l'inondait, qui se répandait en elle par tous les interstices de ses blessures. Elle ne faisait plus qu'un avec le récit qui lui était conté. Et ce récit était doté d'une puissance confondante : celle de rassembler en une seule direction tous les éléments épars de cette journée de désastre. Comme si une force reconstituait les formes brisées.

Il est encore temps, mes frères, de détourner le feu du volcan, que la Mère peut éteindre d'une seule de ses larmes d'amour. Il est encore temps d'attendrir son coeur immense. Il n'est que de vous repentir, de vous plonger dans la piété et le travail. Il n'est que de se détourner de la débauche, de cesser d'honorer les symboles outrageux de la luxure, de l'Erotisme, de la jouissance stérile.
Alors, alors seulement, les larmes de la Mère éteindront les incendies. Alors, alors seulement, la Cité de Marsilia retrouvera sa prospérité et sa chance. Il n'y a pas d'autre route à suivre, que celle du repentir et de la rédemption.

Les larmes, finalement, avaient trouvé leur chemin. Fiammetta se sentait pleine d'espoir et d'humilité, elle éprouvait pour le prêtre un sentiment de piété muette. Lorsque la voix magique se tut, cette sensation reflua un peu. Fiammetta s'étonna de se retrouver dans cet état, et de voir dans les yeux de ses concitoyens les mêmes larmes de honte et la même lueur de gratitude.
Alors qu'elle étreignait Orso et Beneta, en songeant à leur camarade tombé, ils entendirent le Capitaine tonner à nouveau :

- Vous avez ordre de vous disperser.

Et cette fois, sans protester, la population marsilienne se dispersa.

Fiammetta, hagarde, fut ramenée par Orso jusque chez elle. Elle ne pouvait, même en fermant les paupières, même en se frottant les yeux, laver son âme de toutes les horreurs qu'elle venait de voir. Sur les conseils de sa mère, elle monta se recoucher. Mais avant de s'allonger, elle regarda par sa fenêtre, et demeura une minute devant l'étendue désolée et mouvante de la mer. Il lui semblait, à chaque objet rouge que ses yeux rencontraient, revoir le pantalon rouge de Niccolaio - et son corps mou, sans vie, teinté de sang, lui semblait dériver horriblement sur toutes les vagues.

@@@@

Cette nuit-là, Fiammetta fut tourmentée de cauchemars. Elle rêva que sa révolte contre Gemma lui valait d'être rouée de coups; elle rêva que sa propre mère l'envoyait brûler sur le volcan en expiation de sa luxure; elle rêva qu'elle s'enfuyait de son travail et qu'un dragon ailé la poursuivait pour la violer de sa langue de feu. Elle s'éveilla rongée de remords envers Gemma, prise d'une impatience presque compulsive à reprendre son travail auprès d'elle.

Lorsqu'elle en parla à ses parents, ils ne la comprirent pas.

- Mais que s'est-il passé, Fiammetta ? Tu étais si déterminée à sauver tout le monde !

- Le Manifeste nous a poussés à la révolte, et ce n'est pas la bonne direction, dit-elle d'un air buté.
- Quelle chanson nous chantes-tu là ? lui dit son père. La menace est toujours là, cela ne me plaît pas de te savoir sur le volcan.
- Si nous faisons tous notre travail, si nous reprenons tous notre vie d'avant, le volcan se calmera.
- Excuse-moi, ma fille, je sais que tu aimais bien ce Niccolaio, mais tu ne sembles pas dans ton état normal. Pourquoi ce revirement ?

Elle ne le savait pas elle-même, mais elle savait que sa place était auprès de Gemma, qu'elle était une Petite Main, qu'elle n'aurait jamais dû quitter son service, et que c'était à cause de tout ce désordre que la nature sombrait dans le chaos.

Elle accepta de manger, et d'emporter quelques vivres préparés par sa mère, puis elle se mit en route pour sortir de la ville. Elle était guidée par une idée fixe, qui marchait devant elle comme pour la guider. Retourner auprès de Gemma, c'était remettre de l'ordre. Elle ne parvenait pas à réfléchir plus avant.

La route qui traversait l'île du Nord au Sud, et qui menait donc de la ville de Marsilia jusqu'aux pentes du Zoccolo, était cependant barrée à une demi-lieue de la ville. La vue de la Guarda Reale, de ces uniformes rutilants, frappés des armoiries des Albaregno, la plongea dans un profond malaise.

- Vous ne pouvez pas passer, Mademoiselle, lui dit un garde.
- Je dois me rendre à la Villa Lorenziana, protesta-t-elle humblement. Je suis la Petite Main de la Régente.
- Vous avez un sauf-conduit ?
- Non, balbutia-t-elle. Non, je ne sais pas ce que c'est.
- Vous ne pouvez pas y aller, Mademoiselle. Question de sécurité.
- Mais comment vais-rejoindre la Régente ?
- Je vous conseille de vous rendre au Palazzo pour demander un sauf-conduit, Mademoiselle. Ou de changer votre programme. Mais nous ne vous laisserons pas passer.

Le souvenir des mêmes hommes - étaient-ce eux, ou bien leur collègues ? Ils se ressemblaient tous avec cet uniforme effrayant - en train de s'acharner sur Nicolaio, le souvenir du corps qui semblait désossé, lui firent rebrousser chemin.

Ses parents, lorsqu'ils la virent revenir perdue et désoeuvrée, ne purent s'empêcher de se réjouir qu'elle demeurât ici, dans la baie, près d'eux, à l'abri.

CHAPITRE 21 : LES AMANTS DU SOLSTICE

Margherita Barberigi essaya pour la millième fois de calmer Pippo, mais le gros chat couleur crème qui avait arpenté le Quartier Dell'Arte avec toute la majesté dédaigneuse de son espèce n'était plus aujourd'hui que l'ombre de lui-même. Après avoir reniflé, avec une expression d'horreur indignée, les moindres recoins de la chambre qu'il devait partager - pour comble de disgrâce - avec Appollonio Vitteli, il s'était replié contre le mur, derrière le coffre qui contenait les robes de sa maîtresse, dans un interstice si étroit que Margherita se demandait si ses organes internes étaient solides ou liquides, pour parvenir à s'y couler. Margherita lui fit mille invites, lui tendit un petit morceau de goéland, dont il raffolait, l'appela de tous les petits noms tendres et ridicules dont elle avait l'habitude de l'affubler. Mais le « gros amour de chat », le « petit fiancé moustachu », le « tendre poilu », ne répondait à aucune sollicitation, et se contentait de darder intensément sur la jeune femme, depuis son coin de ténèbres, ses gros yeux ronds perpétuellement effarés. Lorsqu'enfin, après le départ de Vitelli, il se risqua à mettre, avec une lenteur exaspérante, le bout des pattes dehors, Margherita se recula légèrement, et lui versa du lait dans une soucoupe. Le chat, aplati, rampa jusqu'à l'écuelle, qu'il entreprit de vider goulument. Mais, juste au moment où Margherita espérait pouvoir l'attraper et le câliner, il y eut un de ces grondements telluriques qui déchiraient régulièrement l'atmosphère. Un bruit semblable au tonnerre, mais assourdi, étouffé par la terre, qui, chaque fois, vibrait très légèrement. Le chat fit valser l'écuelle de lait dans un mouvement si brusque que Margherita ne put le retenir. Il replongea derrière le coffre, et émit un petit son plaintif. Margherita, en se contorsionnant, parvint à passer une main derrière le coffre et tenta de le rassurer en lui caressant la tête. Mais il recula, rétif même à cette main adorée, et, après avoir essuyé le lait répandu, elle dut le laisser là, le coeur serré.

Apollonio était allé à la Loggia, et elle décida d'y faire un tour avant de se rendre à l'invitation de la Régente. Ce portique était ouvert sur deux côtés qui donnaient sur la mer, et possédait sur les deux autres côtés des portes qui permettaient d'entrer dans la Villa. Des étudiants de Vitelli, Ernesto et Vittoria, étaient en train de colorier les trompe-l'oeil que le Maestro avait rapidement esquissés, tandis qu'Apollonio, grimpé sur un échafaudage, effaçait et modifiait des tracés de craie sur les voûtes du plafond.

- Ah, te voilà Margherita, lança-t-il des hauteurs où il régnait, seul. Que penses-tu de ce nouveau tracé ?

Margherita essaya de comprendre ce qu'il avait en tête. La voûte centrale, immense, serait consacrée à un seul grand motif; mais ses quatre coins étaient occupés par des formes d'écusson, et il y avait un grand cercle en son centre. Les voûtes latérales, quant à elles, étaient encore vierges.

- Que penses-tu du cercle central ? Je me demande si cela ne va pas tout gâcher.
- Que veux-tu peindre à l'intérieur ?
- D'abord une riche bordure dorée, double ou triple, avec des motifs antiques, et peut-être des rayons comme si le rond était un miroir en forme de soleil. Puis, je pensais reproduire l'Autoportrait en fin du monde.
- Mais le tableau original n'est pas rond.
- Justement, je modifierais le cadrage. Je retirerais peut-être la partie gauche, avec la chambre et la femme au miroir. Je ne garderais que le singe fixant les spectateurs, et en arrière plan, le théâtre en flammes.
- Mais quel sera le rapport avec ton projet pour la voûte principale ?
- L'ensemble formera une Vanité. L'Autoportrait en fin du monde porte sur la vanité de l'Art; je placerai aux quatre coins un symbole de mort associé avec chacun des quatre éléments. Pour l'eau, je représenterai l'Abisso, avec un sarcophage royal en train de couler. Pour l'air, je représenterai un paysage orageux, avec une large partie de ciel, et des arbres couchés par le vent; pour la terre, bien sûr, le Zoccolo - je ne sais pas encore si je le représenterai avec ou sans le Dragone - et pour le feu… Un tableau en train de se consumer. Il faudra que je réfléchisse à quel tableau.
- Et au milieu ?
- Nous sommes dans une Loggia, le plafond doit être beau. À première vue, pour le passant qui ne jettera qu'un rapide coup d'oeil, cela représentera un jardin avec une source, des fleurs, des papillons, des myriades d'enfants nus se poursuivant parmi des animaux dociles.
- Et si l'on regarde mieux ?
- Je veux faire une grotte dont l'entrée aura la forme dissimulée d'une tête de mort. Et il y aura un enfant d'une affreuse maigreur, aux yeux caves, parmi les bambins joufflus, et peut-être du sang qui dégouline des babines de certains animaux. Le corps des papillons, trop petit pour être vu de loin, sera également à l'effigie de démons et de monstres; mais le passant innocent, d'en bas, ne verra que la magnificence de leurs ailes.
- Où vas-tu trouver des enfants pour poser ? Il n'y en a pas beaucoup ici…
- Je sais. Il faut que je réfléchisse à cela.

Margherita sourit.

- J'ai hâte de voir ça, dit-elle, mais en attendant, je vais y aller, car Gemma doit nous attendre… Il me semble que ton cercle central est trop petit par rapport à la taille des écussons.

Appollonio sauta à bas de l'échafaudage et jaugea ce qui venait de lui être dit.

- Tu as raison, approuva-t-il.

Au nom de Gemma, comme piqué par un taon, Ernesto avait relevé la tête. Margherita lui fit un sourire gracieux, qu'il lui rendit, un peu confus.

Elle jeta un dernier regard circulaire à la Loggia, qu'elle imagina achevée… Lorsque viendrait l'heure des couleurs, elle proposerait son aide à Appollonio, ou au moins à Ernesto. Elle avait des idées pour obtenir le vert particulier des feuilles d'agrumes, et l'or pâle, mêlé de bleu timide, qui constituait le fond du ciel, le matin, à cette hauteur.

Mais elle n'avait pas menti; Gemma les attendait; et si elle s'intéressait sincèrement au projet de son amant, elle était beaucoup plus excitée par l'opéra que Gemma devait leur présenter. Peindre les décors d'un opéra, c'était là un ouvrage trop éphémère et trop vulgaire pour Apollonio, mais pour elle, qui avait besoin d'idées extérieures auxquelles accrocher son talent, c'était une opportunité magnifique.

Elle traversa d'un pas léger la moitié de la Villa. On retrouvait ici certains des bruits familiers du Quartier Dell'Arte - les instruments qu'on accordait, les morceaux de musique qui éclataient sans prévenir, et s'arrêtaient au milieu d'une mesure, les bruits des talons des Ballerinas claquant sur le sol; les coups de ciseaux des Hauts Couturiers et les coups de pelle des Jardiniers… sans oublier les soupirs des Erotistes, qui se mêlaient inextricablement à la rumeur joyeuse des autres Arts. On mangeait bien, à la Villa, les Gastronomes étaient en veine; et, n'étaient ces grondements terribles qui secouaient régulièrement le sol et couvraient de leur vacarme tous les bruits de la vie, on vivait une période bénie, de fougue créatrice et d'exaltation collective. On était à la fois dans une oeuvre d'art - car la Villa était, de fait, une oeuvre d'architecture éblouissante - et en train de la créer, ou plutôt de l'achever, comme Apollonio qui y ajoutait des fresques. Même l'opéra projeté par Gemma semblait appartenir à la Villa Lorenziana; il était la justification du théâtre qui la couronnait comme un joyau; il serait l'expression lyrique collective de ce palais; la synthèse de tous les Arts qu'il abritait. C'était une expérience esthétique inédite, totale, où l'on était à la fois créateur et spectateur, où l'on baignait en permanence dans l'Art comme dans cet air de la montagne pur et embaumé, voisin de l'éther, qui semblait tout droit descendu des astres.

@@@@

Gemma avait retrouvé son rayonnement. Elle était arrivée comme une fleur froissée, à demi desséchée, et, replantée dans ce terreau fertile, elle avait redressé sa tige gracieuse et déployé ses pétales délicats. Une vie intérieure, secrète, l'inondait comme une sève, et ici, sur la scène de ce théâtre si près du ciel, elle paraissait mériter son sang royal et son titre de Régente. Elle accueillait tous les Artocrates concernés par l'opéra, dont le titre avait été murmuré déjà, et qui circulait sur toutes les lèvres : *Les Amants du Solstice*. Compositeurs, chanteurs, musiciens, peintres, Hauts-Couturiers, architectes, poètes, comédiens, librettistes, dramaturges, danseurs, se coudoyaient sur les gradins du théâtre, et prenaient la mesure de ce lieu exceptionnel. Aucun théâtre de Marsilia, et même le mythique théâtre d'été de la Villa Ridolfina, ne pouvait rivaliser avec la majesté antique de cet écrin de pierre et d'azur. La Beauté semblait avoir suspendu son vol surnaturel pour se poser là, dans ce nid d'aigle, et ils avaient l'impression de pouvoir la toucher.

- Mes amis, commença Gemma d'une voix claire. Je ne peux exprimer le bonheur que j'ai d'être ici, avec vous, à l'aube d'un projet si exaltant. Je veux parler évidemment des *Amants du Solstice*, dont le livret, en cours d'écriture, va vous être révélé. Une grande histoire d'amour et de mort, de passion et de sacrifice, un grand mythe que nous allons servir de toutes nos forces, et qui deviendra, j'en suis sûre, le Grand-Oeuvre de Marsilia!

Les sourires sur les visages se figèrent imperceptiblement lorsque la terre gronda. Gemma attendit, impassible, que cette onde passât.

- Je vais maintenant laisser la place à ma chère Maddalena d'Albano, qui saura vous conter mieux que moi l'histoire qu'elle a imaginée, et que nous allons tous développer et enrichir de nos arts respectifs.

Maddalena s'avança, et, dans sa joie, Gemma ne put s'empêcher de l'embrasser sur les lèvres avant de s'éclipser. Elle était moins brillante et moins extravertie que Gemma, et n'avait pas l'habitude de parler en public. Elle fit donc signe aux Artocrates de la rejoindre sur la scène, et s'assit au milieu d'eux. Gemma, toujours debout, contemplait cette scène amoureusement. Elle trouvait tous ces jeunes gens merveilleusement beaux - en effet, la séparation entre les Artocrates qui avaient accompagné Gemma et ceux qui étaient restés avec Fabio correspondait peu ou prou à une rupture entre générations. À quelques exceptions près, les Artocrates qui l'entouraient aujourd'hui étaient jeunes, ou dans la force de l'âge, et leurs silhouettes lui inspiraient un vague désir, qui s'adressait à eux tous, universellement, hommes et femmes, chacun lui paraissant parfait dans son genre.

- Acte I, commença Maddalena avec une certaine coquetterie. Un Prince destiné à succéder à son père sur le trône. Le père, se sachant malade, veut lui transmettre sa sagesse et les clés du royaume, et le Prince lui promet de suivre au mieux sa trace. Mais pendant la nuit, des rêves le hantent, et il se réveille agité. Il rêve d'un autre monde, un monde de beauté, qu'il essaie de reproduire à ses heures perdues dans des tableaux qu'il cache à tout le monde. Son père en effet méprise les Arts, et punit même les rêveurs, les bateliers, les comédiens qui détournent ses sujets de leurs devoirs de citoyen.
- J'imagine déjà un duo, murmura un compositeur. Le Père parlant Raison, avec une ligne mélodique en do majeur, et un rythme binaire - et le Fils faisant un contrechant inattendu, qui s'échapperait sans cesse de la gamme majeure pour dériver sur un mi ou un sol mineur…
- Oui, ajouta un autre; la ritournelle du Père devenant peu à peu presque rythmique, répétitive, tandis que les ornements du fils produiraient une ligne mélodique qui se détacherait.

Maddalena sourit et continua.

- Un jour, alors qu'il est envoyé par son Père dans le Royaume voisin en ambassade, le Prince fait halte dans une clairière, au bord d'une source, et s'y dirige pour se désaltérer. Là, il rencontre une nymphe, une Fée belle comme l'aurore, enveloppante comme de l'eau fraîche, qui danse autour de lui.
- Un ballet ! coupa une chorégraphe, avec les filles des eaux évoluant en cercle autour du Prince, et lui faisant tourner la tête.
- Avec un thème musical cascadant, aquatique, ajouta un compositeur, que le Prince aurait pu déjà entendre en rêve…

Maddalena continua.

- Le Prince et la Fée tombent éperdument amoureux l'un de l'autre, et se séparent à regret, car le Prince doit poursuivre sa mission d'ambassade. Ils se jurent fidélité et promettent de parler à leurs pères respectifs.
- Quelle tessiture pour le Prince ? demanda un chanteur.
- Un ténor, pour le Prince, et une voix de basse pour le père ?
- Il faut un canon, à cet endroit, suggéra un compositeur.
- Un canon sera parfait pour la fin de l'Acte I, dit Maddalena. Acte II : nous sommes dans le Royaume Voisin, et le Prince comprend qu'il s'agit d'une tentative de mariage arrangé. Le beau-père ne cesse de vendre les beautés et les qualités de sa fille, qui, malgré sa beauté, se déplace gauchement et avec froideur.

- Nicolina ! lança un impertinent, qui fit rire tout le monde.
- A son retour, le Prince retrouve sa Fée en larmes. Son père lui a ordonné de renoncer à son amant mortel. La Fée essaie de dire au-revoir à son Prince, mais un amour invincible la jette à tout moment dans ses bras. Il la supplie de demander audience, pour lui, à son père le Roi des Fées. Elle le quitte et lui donne rendez-vous pour le lendemain, au clair de lune, à cette même source. Le Prince rentre chez lui et annonce à son Père que son ambassade a échoué, car il ne désire pas épouser la Princesse; il dit qu'il en aime une autre, et que son choix est définitif. Le Père se lamente sur l'inconséquence et l'égoïsme de la jeunesse, incapable de se sacrifier pour le bien-être du royaume. Il suit son fils dans l'espoir de le convaincre, mais le trouve en train de peindre le visage de sa Fée. Le Père, en voyant d'abord qu'il enfreint son interdiction de peindre, puis en voyant ce visage, commence une vive dispute, mais il est victime d'une sorte d'attaque, qui le mène sur son lit de mort. Sa femme vient le voir et il lui confie que dans sa jeunesse, il a été ensorcelé par une Fée des eaux semblable à celle-ci, qui s'est jouée de lui, et qu'il considère le royaume des Fées comme un royaume ennemi. Le Père, resté seul, attend son fils qui ne vient pas. Fin de l'acte II.
- Musique sombre, solo de basse funèbre…
- Acte III : au Royaume des Fées. La présentation du royaume devra être riche de fantaisie et de magie.
- J'imagine déjà un décor avec des jets d'eau, dit un architecte.
- Et un fond à dominante bleu-vert.
- Il faudra un choeur des Fées à ce moment là !
- Et une chorégraphie qui rappellera celle de l'Acte I.
- Le Roi reçoit le jeune homme, mais le laisse à peine parler. La voix du Père alterne avec les supplications et les conseils de la fille.
- Pourquoi pas un contralto pour le Père ? Cela donnerait de l'étrangeté.
- Nous n'avons plus de haute-contre, protesta un autre. Bascio s'est retiré.
- Quoi qu'il en soit, reprit Maddalena, la remontrance ne se termine pas bien : le Père ordonne aux deux amants de profiter l'un de l'autre jusqu'au Solstice - passée cette date, s'ils n'ont pas renoncé l'un à l'autre, il commandera à l'eau de frapper le royaume des mortels, et ce fléau les emportera tous. Heureux de cette permission temporaire, ils se retrouvent dans la forêt et échangent baisers et serments. Mais un messager vient chercher le Prince : le Roi se meurt. Le Prince donne à nouveau rendez-vous à la Fée, et le Roi, sur son lit de mort, maudit son fils et ordonne à son peuple de tuer la Fée. Le Prince exprime alors son dilemme dans des stances tragiques : renoncer à son

royaume, ou renoncer à son amour. Acte IV : Les deux amants se sont réfugiés en haut d'une montagne, d'où ils contemplent la mer et le ciel. Ils se consacrent à leur amour, en guettant dans le ciel la progression des astres qui indique l'approche du Solstice. Pendant ce temps, le Roi des Fées prépare son fléau.

- J'imagine une description détaillée des ravages qu'il projette, dit un librettiste.
- Sur une musique violente, tragique, avec des roulements de tambour et des cymbales.
- Le Roi est mort, et le Royaume humain se retrouve privé de dirigeant - les mortels, dans leur rage, retournent tout le royaume pour retrouver le Prince et massacrer la Fée.
- Avec un choeur inquiétant, une mélodie répétitive, presque psalmodiée…
- Les deux amants, lorsque le Solstice semble proche, ressassent leur dilemme : le Prince conjure la Fée de retourner dans son royaume et de renoncer à lui. Ainsi, elle aura la vie sauve, et le royaume des mortels pourra survivre, mais il annonce qu'il ne survivra pas à leur séparation. Elle le supplie de se marier avec la Princesse, et propose de continuer à se voir en secret, à chaque nouvelle lune, lorsque la nuit est noire. Ils entendent la rumeur des soldats qui ont trouvé leur cachette; ils n'ont plus que quelques minutes pour s'aimer et se jurent de se retrouver dans l'au-delà, lorsque, délivrés des violences paternelles, libres de leurs peuples respectifs, ils pourront atteindre ce pays de beauté et de lumière que le Prince a toujours vu dans ses rêves. Le Solstice approche, la Fée ne veut pas que le Royaume du Prince soit détruit par leur faute, elle crie pour appeler ses poursuivants. Ils attendent la mort sereinement, dans un dernier embrassement, en se décrivant les merveilles de l'au-delà.

Le Zoccolo, comme pour se joindre au récit qu'elle achevait, cracha une longue fumerolle noire, qui s'enroula comme un serpent dans le ciel d'azur. Un tonnerre lointain gronda dans les profondeurs, suggérant l'existence d'un monde souterrain inconnu, où des choses incompréhensibles se tramaient.

- Et nous finirions sur la note paisible de l'attente, ou sur la mort tragique des amants ?
- C'est à vous de voir ce qui dégagera le plus d'émotion.

Gemma, légèrement en retrait, assise sur les gradins, souriait en écoutant les propositions de chacun. Les *Amants du Solstice* était en train de prendre forme dans les coeurs, dans les songes, dans les mains de tous ces artistes. Il était sorti du néant, et sa naissance miraculeuse était une fête. Qui voulait écrire telle scène, qui chorégraphier telle autre, qui avait des idées pour un quatuor magnifique, qui se proposait pour interpréter un rôle. Peu importaient le tonnerre souterrain, et la mort presque certaine qui rôdait autour d'eux, sous forme de volutes noires. Qu'en avaient-ils à faire, après tout ? L'Art était souverain; il était leur phare éblouissant dans cet abime. Ils s'en remettraient à lui, et ils seraient sauvés.

@@@@

Lucrezia appréciait de plus en plus la compagnie de la Dottoressa. La vieille dame disait souvent des phrases insolites, qui l'amusaient, comme : « L'avantage quand on est si proche de la mort, c'est qu'on peut espérer ne jamais revoir certaines personnes. Par exemple, je suis bien contente de ne jamais revoir ton père, Lucrezia » ou « Je me demande parfois si tous ces gens, parmi lesquels nous nous trouvons, sont totalement fous, totalement idiots, ou totalement indifférents à leur sort », ou encore : « Ma petite fille, les neuf dixièmes de mon existence ont été parfaitement inutiles. La longévité n'est qu'un marché de dupes. »

Rigarda philosophait à coup de petites phrases aigres qui tintaient dans son silence comme des grelots. Lucrezia ne cherchait jamais à la distraire de son grand sujet, la mort, et aimait d'ailleurs en parler avec elle. Rigarda ne se dérobait pas aux questions de l'enfant; pas plus sur la mort - la décomposition des cadavres, le rituel de la plongée dans l'Abisso - que sur d'autres sujets que les adultes avaient toujours évités avec elle: le sexe, l'argent, le pouvoir, la haine. Mais s'il y avait un sujet sur lequel la vieille dame était incollable, c'était celui des éruptions volcaniques. Lucrezia, qui avait été frappée par ce qu'elle avait entraperçu dans le mémoire des savants étrangers, demanda à la vieille dame tous les détails qu'elle n'avait pu comprendre. Et Rigarda n'édulcora rien, expliqua tout ce qu'elle savait, raconta tous les récits d'éruption qu'elle avait pu lire des Anciens. Lucrezia, qui, lorsqu'elle quittait sa grand-tante, se mêlait aux Artocrates, était ainsi ballotée entre deux extrêmes. Immobile et absolument digne de confiance, la vieille dame la préparait à une mort qu'elle considérait comme certaine. Virevoltants et beaux-parleurs, les Artocrates, quant à eux, l'entrainaient dans leur tourbillon, l'enveloppaient du voile irisé de leur déni, de leurs illusions, de leur silence. Ils parlaient beaucoup du Zoccolo, pour en admirer la forme, pour en vanter la puissance, mais ils n'évoquaient jamais directement la possibilité de son éruption. C'était un volcan littéraire, un volcan pictural, une forme symbolique qui ne menaçait pas leurs corps. Même lorsque grondait la foudre souterraine, ou lorsque crépitait une explosion de soufre, ils demeuraient impassibles. Qui avait raison ? Lucrezia savait que c'était sa grand-tante qui raisonnait le mieux, et que les Artocrates ne faisaient ici que réitérer ce qui l'avait tant blessée le soir où ils l'avaient appelée l'Intranquille : la vérité était nue devant eux, les surplombait de sa masse, les assourdissait de ses menaces. Mais ils se contentaient de jeter sur elle un voile charmant, et de la déguiser. Valait-il mieux se préparer à la mort à la façon de Rigarda, en gardant

les yeux ouverts ? Ou valait-il mieux, comme eux, se plonger dans un rêve éveillé qui les maintenait, avec une puissance presque magique, dans un état de joie et de créativité permanent ? Finalement, ne mourraient-ils pas tous de la même manière, et l'important n'était-il pas ce qu'ils faisaient, les uns et les autres, des instants qui leur restaient ? Considérée sous cet angle, la question n'appelait plus la même réponse.

Aujourd'hui, cependant, Lucrezia quitta précipitamment le théâtre de la Villa sans écouter la fin de l'histoire des *Amants du Solstice*. L'un des Artocrates s'était moqué de sa mère, et tous avaient ri - et l'enfant ombrageuse avait disparu sans prévenir personne. Elle n'avait pas envie de retourner à sa chambre et d'expliquer à Rigarda pourquoi elle revenait si tôt. Elle se dirigea donc vers le bureau qu'occupait Lazzaro Calbi. Le Consigliere avait toujours des bonnes choses à manger par devers lui, et lui non plus ne la traitait pas comme une enfant. Elle le trouva en train de donner des ordres à des Petites Mains assemblées. Elle attendit quelques minutes que cette réunion fut terminée, et s'approcha de lui d'un air hésitant.

- Tiens, la piccola principessa, dit-il d'un air fatigué. As-tu besoin de quelque chose ?

Lucrezia le considéra un instant.

- De ma mère, d'une place dans un bateau pour quitter l'île avant l'éruption, et peut-être d'une pâtisserie.

Lazzaro sourit et lui tendit une assiette de friandises.

- Sers-toi, dit-il. Je mange trop. Cela me fera le plus grand bien que tu me soulages de quelques gâteaux.
- Pourquoi dites-vous que vous mangez trop ? demanda-t-elle. Cela n'a plus d'importance, maintenant, si ?

Lazzaro cligna des yeux.

- Tu as raison.
- La Dottoressa me dit qu'elle se demande si les Artocrates sont totalement fous, totalement idiots, ou totalement indifférents à leur sort. Qu'en pensez-vous ?
- Je pense que c'est plus compliqué que cela.
- Gemma a-t-elle conscience d'avoir entrainé tous ces gens vers la mort ?

Lazzaro soupira. Il hésita un instant, puis il dit :

- Oui, je le crois. Ne le lui as-tu pas dit ?
- Peut-être qu'elle ne m'a pas cru.
- Ou peut-être qu'elle a jugé que cela n'avait plus d'importance.
- Comme de manger trop.

Lazzaro sourit à nouveau.

- Si vous étiez plus petit, plus léger, plus jeune, plus mobile, si vous aviez un avenir plus grand que votre passé, est-ce que vous essaieriez de vous échapper d'ici ?

Lazzaro redevint grave.

- Oui, sans aucun doute. Mais sois prudente. Je suis presque sûr que notre liberté n'est qu'apparente. Ils nous laissent évoluer à notre guise dans cette prison dorée, mais je ne pense pas qu'ils veuillent que nous en sortions.
- Les petits poissons ne passent-ils pas à travers les mailles du filet ?
- Je te le souhaite, Lucrezia.
- Croyez-vous qu'il reste beaucoup de temps ?

Lazzaro secoua la tête en signe d'impuissance.

- Je n'en sais rien. Par moments je me dis que cela peut durer indéfiniment, et puis…
- Et puis le volcan gronde.
- Et je me dis que nous aurons de la chance si nous arrivons à voir cet opéra.

Lucrezia termina son gâteau d'un air pensif.

- Je vais aller jeter un coup d'oeil, Consigliere. Et je vous dirai si les mailles du filet sont vraiment serrées.

La petite fille redescendit les étages de la Villa, passa par des portiques, des galeries, et traversa même la loggia où travaillait Apollonio Vitelli. Puis elle se retrouva sur le chemin de ronde, et, de là, elle se mit à suivre le sentier à quelque distance, comme on suit le lit d'une rivière, sans jamais mettre le pied dedans. Ce sentier bordé d'arbres et d'arbustes en fleurs serpentait entre le précipice, plus ou moins proche, qui s'ouvrait à gauche, et la montagne, plus ou moins escarpée, à droite. Et malgré la fragilité de son avenir, et les deuils de son passé, malgré sa solitude, Lucrezia éprouvait une liberté qui l'enivrait. Marcher dans cette nature sublime, sur ces sentiers aériens, sans personne pour la surveiller, avec les senteurs des pins exaltées par la chaleur, et le chant merveilleusement paisible des oiseaux d'altitude - cette sensation présente envahissait son jeune corps, et touchait jusqu'à son coeur. Il y avait, dans ses douze ans, un irréductible plaisir de vivre, une lumière que rien ne paraissait pouvoir entamer.

Au bout d'environ deux heures de marche, alors qu'elle commençait à ressentir un peu de fatigue et de soif, elle entendit des voix, en contrebas, sur le sentier, et elle se mit à couvert pour progresser discrètement. Le sentier passait, non loin, par une sorte d'étranglement rocheux; sur la gauche, il était dangereusement proche de la falaise; sur la droite, une vaste clairière avait été débroussaillée, de sorte que la seule possibilité pour contourner cette passe était de marcher à découvert, ou d'escalader, au péril de sa vie, le contrefort escarpé du Zoccolo. Et le goulot était gardé par plusieurs hommes d'armes.

Silencieusement, Lucrezia rendit hommage à la lucidité du Consigliere. Elle était en train de rebrousser chemin, en essayant de ne pas se faire repérer, lorsque, dans un bosquet situé à quelques centaines de mètres du goulot, elle tomba nez à nez avec une femme étrange qu'elle n'avait jamais vue, ni à la Villa, ni à Marsilia. C'était une femme plus âgée que sa mère, mais moins que Rigarda, qui avait une singulière prestance malgré des vêtements usés et poussiéreux, et des yeux verts qui vous entraient dans l'âme. Elle était debout, haletante.

- Petite, je suis fatiguée, peux-tu me donner la main pour m'aider à m'asseoir sur cette pierre ?

Lucrezia n'hésita pas, et lui donna la main. Il se passa alors quelque chose d'un peu étrange; la main de la femme pressa la sienne, avec ardeur, et, de même que certains regards échangés possèdent une intensité particulière, et font circuler entre ceux qui se regardent des informations muettes, ce contact de leurs mains les lia d'une façon mystérieuse.

- Assieds-toi près de moi, invita la femme en souriant. Tu ne me connais pas ? Je m'appelle Santa.
- Et moi, Lucrezia, dit la petite fille intriguée. Que faites-vous ici ? Je ne vous ai jamais vue à la Villa Lorenziana.
- C'est la première fois que j'y viens.
- Par où êtes-vous passée ? Les gardes vous ont-ils laissée passer ?
- Non. Ces imbéciles n'ont rien d'autre dans la tête que leurs ordres. J'ai dû trouver une autre voie. Il existe, dans la montagne, un sentier praticable lorsqu'on a un guide sûr.

Lucrezia tourna la tête de tous côtés, mais ne vit que le bleu de l'azur, le bleu plus sombre de la mer, le vert des arbres et le jaune des fleurs.

- Votre guide est-il parti ?

Santa eut un petit rire moqueur, mais sans malveillance.

- Voici mes guides, dit-elle en tendant ses mains. Je suis dotée de mains particulières, petite. Mes mains savent plus de choses que moi.

Cette remarque était intéressante, mais Lucrezia préféra la laisser de côté.

- Je ne sais pas ce que vous cherchez du côté de la Villa, dit-elle, mais je vous conseille de vous en aller par où vous êtes venue. Ce lieu va probablement être détruit dans peu de temps.
- Non, dit Santa. Pas: « probablement ». Certainement.

Lucrezia la dévisagea.

- Ce sont vos mains qui vous l'ont dit ?

- Mes mains n'ont fait que confirmer ce que je savais déjà. Je suis à la recherche d'un homme qui m'écoutera peut-être. On l'appelle Lazzaro Calbi, le Consigliere. Je crois qu'il est ici.
- En effet, je lui ai parlé il y a deux heures.
- Peux-tu me mener à lui ?

Santa se leva, et Lucrezia se mit en marche à ses côtés.

- Vous n'avez pas besoin de moi pour le trouver, le sentier mène directement à la Villa.
- En effet, mais j'espérais avoir le plaisir de te parler.
- De quoi voulez-vous me parler ?
- Tu es trop jeune pour mourir.

Lucrezia fut piquée au coeur, parce que c'était la première fois que quelqu'un le lui disait. Son père l'avait envoyée pour mourir. Rigarda lui disait de s'y préparer. Lazzaro Calbi lui disait qu'avec un peu de chance, elle ne mourrait pas. Gemma lui disait de ne pas y faire attention. Mais aucun, à part sa mère, n'avait essayé de la sauver.

- Je crains de ne pas avoir le choix, dit-elle avec prudence.

Santa fit claquer sa langue.

- Ne dis pas de sottises. On a toujours le choix, et je suis venue vous le rappeler.

Lucrezia resta silencieuse un long moment, se laissant bercer par le rythme de la marche. Elle s'arrêtait parfois pour attendre Santa, qui s'essoufflait beaucoup plus vite qu'elle dans cette ascension. La petite fille s'attendait à ce que cette mystérieuse femme reprît la parole, mais il n'en fut rien. Contrairement aux autres adultes, qui essayaient toujours de meubler la conversation avec les enfants, Santa économisait ses mots et son souffle. Mais une petite aiguille verte venait de percer la carapace de Lucrezia. Avec l'espoir, renaissaient la peur et la révolte. L'intranquillité.

@@@@

- Et où avez-vous trouvé l'entrée de ces grottes ?
- Réfléchissez, Consigliere. Où y -a-t-il des grottes si profondes qu'elles communiquent, par le bas, avec la mer ?
- La Grotta dei Morti ?
- Tout juste. Je m'étonne que personne n'y ait pensé plus tôt.
- C'est vrai, reconnut Lazzaro, troublé. Dans le manifeste que j'ai écrit, j'ai même parlé de la nécessité de trouver des grottes. Mais je n'ai pas pensé à celle-là.

- Je suppose que vos coutumes et votre peur stupide de la mort ont verrouillé cette porte dans votre esprit. Et cette Grotta dei Morti pourrait bien devenir la Grotta dei Vivi.
- Vous y êtes descendue ?
- Oui, avec difficulté, car je ne suis plus une jeune fille. Il faut d'abord marcher dans le Canale Funerale, presque jusqu'à la chute. J'avais de l'eau jusqu'à la poitrine, à peu près. Le courant est un peu fort, mais il est possible d'y résister, en s'accrochant sur les côtés. Juste avant la chute, il y a un passage sur la gauche, qui mène à un réseau de galeries.
- Il doit faire noir, là-dedans…
- Comme dans le cul d'un prêtre de la Mère, dit Santa sans sourire. Mais je n'ai pas besoin de lumière.

Elle agita ses mains devant elle.

- Vous faites de la lumière avec les mains ? demanda Lucrezia.
- Mais non, voyons, ne sois pas ridicule, petite. Personne ne fait de la lumière avec ses mains.

Lucrezia n'insista pas.

- Ces grottes sont-elles vastes ? demanda Calbi.
- Oui, si nous vivions dans un monde de science et d'entraide, une grande partie de la population pourrait s'y réfugier.
- Une grande partie ?
- Oui. Le chemin n'est pas tracé par la main, ni pour le pied de l'homme. Il faut sauter, se hisser, passer par des orifices étroits.

A ces mots, une étincelle s'éteignit dans les yeux de Lazzaro.

- Mais nous pourrions sauver les enfants, les jeunes gens, et tous ceux qui sont assez valides pour entreprendre cette descente.
- N'y a-t-il pas un risque d'engloutissement de la grotte ?

Santa soupira.

- La mer sera houleuse, et son niveau va monter. Mais certaines grottes sont à la fois protégées et largement au-dessus du niveau de la mer. Je suis presque sûre qu'on peut s'y tenir à l'abri.

Lazzaro croisa le regard de Lucrezia, qui brillait de mille questions informulées.

- Ne serait-il pas plus raisonnable de se réfugier simplement à Marsilia ? Après tout, le Prince y reste bien, lui. Il doit estimer que le risque n'est pas trop grand.
- Vous conviendrez avec moi que tous les mâles Albaregno sont des crétins, affirma sentencieusement Santa. Le Père de la petite ne fait pas exception à la règle. Il se croit

très malin, mais sa soif du lucre le perdra. Marsilia peut être balayée en un seul souffle du Dragone. Le seul endroit où il faudra se trouver, lorsque l'heure viendra, c'est à mes côtés, dans la Grotte, près des Morts qui nous protégeront dans leur ombre.

- Vous savez quand ?
- Je saurai. Mes mains sentiront les signes. Je viendrai chercher ceux qui veulent être sauvés. Mais je n'aurai pas le temps de convaincre ceux qui veulent mourir.

Santa tourna la tête vers Lucrezia.

- Ma petite, j'aurais bien besoin de quelqu'un pour m'aider. As-tu quelque chose qui te retienne ici ?

Lucrezia songea, absurdement, qu'elle ne connaissait pas la fin des *Amants du Solstice*. Qu'elle ne verrait jamais la fresque d'Apollonio Vitelli. Elle hésitait.

- Lucrezia, tu devrais suivre Santa, dit Lazzaro.
- Ne serais-je pas utile pour vous aider à convaincre les autres ?
- Je me fais fort de convaincre les Petites Mains, dit Lazzaro. Au besoin, je leur en donnerai l'ordre.
- Et les Artocrates ? demanda Lucrezia.
- Tu as déjà essayé de les prévenir, fit remarquer Lazzaro d'un air sombre.
- Peut-être une fois qu'ils auront fini leur opéra, ils accepteront d'y réfléchir… suggéra Lucrezia. Et la Dottoressa ? Et vous, Consigliere ?
- Petite, chacun doit faire face à la mort, un jour ou l'autre, dit Santa. Te semble-t-il que la Dottoressa et le Consigliere manquent de force d'âme ? De courage ?
- Non, dit Lucrezia.
- Alors ne t'inquiète pas pour eux.

Santa jeta un rapide coup d'oeil à Calbi, qui la dévisagea sans rien ajouter sur ce sujet.

- Qu'allez-vous faire entretemps ? demanda-t-il.
- Il y a beaucoup d'autres petits à essayer de sauver, à Marsilia.
- Surtout, ne vous faites pas attraper, Santa.
- Je vais essayer. Et si le Prince des Crétins m'attrape, ne vous inquiétez pas. Ils ne me retiendront pas longtemps. Et puis, si Lucrezia vient avec moi, quelqu'un d'autre connaitra le passage.

Lucrezia avait la gorge serrée, mais elle sentait que le destin la poussait, une fois encore, dans une nouvelle direction.

- Je vais dire au-revoir à ma grand-tante, dit-elle. Attendez-moi ici.

Elle sortit précipitamment, pour que le Consigliere ne vît pas ses larmes. Il était bien près de pleurer, lui-même, et s'empara d'un *Baiser du Prince*.

- Promettez-moi de la sauver, dit-il, une fois que le sucre eut calmé son angoisse.
- Je vous le promets, Consigliere. Elle aura une vie plus belle que ne l'aura été son enfance. Et je compte sur vous pour les Petites Mains. Elles ne doivent pas payer pour les crimes de leurs maîtres.
- Vous n'aimez guère les Artocrates…
- Ils sont un peuple de petits singes qui jouent avec des babioles colorées et des bouts de miroir, qui se les disputent, qui se les arrachent parfois avec une grande violence, qui passent à côté du monde dans lequel ils vivent, et qui tyrannisent des gens plus sensés qu'eux.

Cette description laissa Lazzaro rêveur. Sans doute, Lorenza ne l'eût pas appréciée, mais elle ne manquait pas d'une certaine vérité. N'étaient-ils pas, en ce moment-même, en train d'user toutes leurs forces vives, en pleine apocalypse, pour un spectacle ?

CHAPITRE 22 : LES EROTISTES

Quirina, Grande Prêtresse du Temple des Erotistes, était soucieuse. Son art avait développé chez elle une sensibilité particulière au non-dit, au langage du corps, à la présence ou à la dérobade du désir d'autrui. Elle était souvent capable de deviner ce que les autres voyaient en elle, lorsqu'ils la regardaient. Et, que ce fût au Palazzo ou dans le bourg de Marsilia, elle n'aimait pas ce que ce sixième sens lui disait. Ce n'était pas de l'indifférence - non, l'indifférence eût été reposante et bienfaisante. Ce n'était pas non plus l'agressivité ludique et sexuelle qui n'était qu'une autre forme du désir. C'était une hostilité profonde et radicale, qui faisait planer une possibilité de douleur, d'exclusion ou de destruction. C'était léger, presque impondérable, comme un gaz incolore répandu dans l'atmosphère; c'étaient des regards détournés, ou trop appuyés, des mouvements raides, des conversations arrêtées. Ses amis érotistes n'étaient pas tous d'accord avec elle; mais elle était sûre de sentir cette chose impalpable monter en puissance depuis plusieurs jours.

Elle prenait un thé au jasmin avec Prospero dans le patio du temple, à l'abri des regards.

- Tu délires, Quirina ! dit le jeune homme. Imagines-tu un instant les habitants de Marsilia se passer de notre art ?

- Je n'imaginais pas qu'ils accepteraient d'obéir aux ordres d'un prince qui n'a aucune légitimité, et pourtant, que font-ils ?
- Pourquoi veux-tu qu'ils écoutent le vieux Servius ? Qui croit à la Mère, à Marsilia ?
- Son discours a été très écouté, après l'incendie. Le temple de la Mère reçoit de plus en plus de visiteurs, et ses prêches attirent la foule.
- Mais qui croit réellement qu'une grande femme géante se préoccupe du sort de milliers de petits humains ?
- Les gens croient ce qui les arrange, ce qui nourrit leur désir, tu devrais savoir cela, Prospero, c'est la base de notre art.

Le jeune homme ferma à demi ses beaux yeux aux longs cils noirs. Sa désinvolture faisait partie de son charme, sans doute. Mais Quirina songea qu'il ferait mieux, par les temps qui couraient, d'avoir moins de charme et plus de plomb dans la cervelle.

- Nous déjeunons à *la Plume de Thon*, continua-t-il. Tu viens avec nous ?

Quirina secoua la tête.

- Je n'ai pas faim, et je n'ai pas envie de m'amuser. Allez-y sans moi.
- Tu te fais vieille, Quirina…Tu seras bientôt assez sage pour le Prince Fabio.

Il éclata de rire et la laissa siroter son thé d'un air anxieux. Le thé au jasmin l'aidait à réfléchir.

Les Erotistes avaient toujours été en marge des Artocrates. Leur art, jugé improductif, était sans doute le plus mineur des arts mineurs, puisqu'il ne donnait lieu à aucune oeuvre. Ils étaient également les seuls à oeuvrer indifféremment pour les habitants du Palazzo et pour ceux de la ville. Un pied dans chaque monde, ils ne vivaient pas, comme les peintres ou les musiciens, en vase clos, coupés du monde réel. Si les plus grands Erotistes n'exerçaient guère qu'au Palazzo, beaucoup d'entre eux naviguaient dans toutes les eaux. N'était-ce pas d'ailleurs leur devoir, de s'adapter à tous les imaginaires, à toutes les esthétiques ? Et puis Quirina n'était pas appelée une « Maestra », ni même, le plus souvent, une Artocrate. Elle était la Grande Prêtresse d'un temple, et cette terminologie, qui remontait à des temps très anciens, la mettait en concurrence avec l'Eglise de la Mère. C'était ridicule, évidemment. Le seul dieu révéré dans ce temple était le plaisir, et la similitude entre la ferveur amoureuse et la ferveur religieuse avait ses limites. Mais Quirina devait bien admettre que, d'une certaine façon, les Erotistes prenaient au sérieux leur art, et le considéraient comme sacré. Ils se considéraient eux-mêmes comme des passeurs, des intercesseurs, capables de donner la paix de la chair comme d'autres donnent la paix de l'âme. Il y avait de la spiritualité dans le don d'eux-mêmes, dans le sacrifice de leurs propres désirs. Il y avait dans l'orgasme la puissance transcendante d'une absolution. Et cette conscience était ce qui lui faisait dire, aujourd'hui, que l'Eglise de la Mère irait jusqu'au bout. La déclaration de guerre avait été soudaine, totalement inattendue, et d'une violence déconcertante. Quirina avait d'abord attendu la réaction du Palazzo, persuadée qu'un Albaregno, fût-ce Fabio, ne laisserait jamais une Eglise s'en prendre à des Artocrates. Mais lorsqu'elle avait compris que son attente était vaine, et que le mieux qu'elle pût espérer de Fabio était l'inaction, elle s'était mise à redouter le pire.

Elle avait assez lu pour savoir comment se passeraient les choses - car ce récit était toujours le même, d'une civilisation à l'autre, d'une époque à l'autre. On désignait une catégorie de personnes comme coupables du malheur des autres. Cette idée, une fois énoncée par une autorité jugée légitime, se développait comme une tumeur, se répandait, contaminait les esprits de proche en proche, à une vitesse foudroyante. La violence ne tardait jamais. Elle venait toujours après les mots - la violence sociale, d'abord : les coupables étaient déchus, dépossédés, destitués. Puis la violence physique. Quirina frissonna. Elle ne savait pas vers qui se tourner pour essayer de gagner du temps - il était impossible de se rendre à la Villa Lorenziana, dont l'accès était défendu par la Guardia Reale. Les Artocrates qui demeuraient au Palazzo étaient fuyants et évasifs. Elle avait

demandé une audience à Fabio, mais cette audience était sans cesse reportée. A chaque fois qu'elle se rendait au Palazzo, Fabio envoyait une Petite Main pour l'excuser et la congédier - jamais, au grand jamais, une Grande Prêtresse du temple des Erotistes n'avait été traitée ainsi par la Couronne.

@@@

La *Plume de Thon* était une taverne du bord de mer, assez chère, où l'on servait des mets fins, préparés par des gastronomes, et où l'Artocratie se mélangeait avec une clientèle aisée de marchands et d'artisans parvenus. Les Erotistes y avaient leurs quartiers. Aujourd'hui, comme à l'accoutumée, Prospero et ses amis, qui formaient une bande joyeuse et nombreuse, se présentèrent à l'heure d'affluence. Ce décor familier, dans lequel ils évoluaient depuis des années, n'était cependant plus tout à fait le même. Une servante, l'air gêné, vint leur dire que le patron acceptait de les servir dans l'arrière-salle, mais pas dans la salle principale.

Prospero la fit répéter, puis éclata de rire.

- C'est une excellente plaisanterie, dit-il, mais nous préférons prendre notre table habituelle.

La table était inoccupée, et paraissait les attendre.

- Elle n'est pas libre, dit la jeune fille en rougissant.
- Comment ça, pas libre ? Est-elle occupée par une assemblée de fantômes invisibles ? Ou par des idées abstraites ?
- Elle est réservée, bafouilla-t-elle, en se tournant désespérément vers le patron pour obtenir son soutien.

Le patron, à qui rien n'échappait dans sa taverne, n'avait pourtant rien remarqué, et s'occupait ostensiblement d'un groupe de marchands, de l'autre côté de la salle.

- Nous pouvons nous asseoir par terre, dit Prospero en élevant insensiblement la voix, comme un comédien sur scène. Organiser un pique-nique à l*a Plume de Thon* - ce serait charmant… Mais dans la salle principale. Regardez-nous, nous sommes trop beaux pour être remisés par derrière.

La jeune fille fut sur le point de se mettre à pleurer, puis elle trouva la force de dire :

- Si vous voulez bien me suivre dans l'arrière-salle…

Mais Prospero l'ignora et se mit à crier en direction du tavernier.

- Hola, Oste !

Le patron, de guerre lasse, tourna la tête vers eux. Prospero fut frappé par son expression, qu'il décrirait longuement à ses amis par la suite. Contrairement à la servante

qui suintait de honte, le tavernier, lui, exprimait du mépris. Cet homme qui leur avait servi ses spécialités et ses plaisanteries, presque quotidiennement, pendant des années, cet homme qui s'était répandu en civilités commerciales, avait, d'un seul coup, tombé le masque. Il était impossible de jouer un tel mépris, et ce mépris frappa Prospero comme une gifle.

- Le Tesoriere nous a prévenus que le Palazzo ne réglerait plus vos dépenses en ville, dit-il sèchement. De surcroît, nos clients souhaitent un peu plus de calme et de tenue.
- De tenue ? se moqua Prospero. Nous accusez-vous, Oste, d'en manquer ? Comparés à vous ?

Il éclata de rire. Des têtes froides, figées, se tournèrent dans leur direction depuis l'ensemble de la taverne. Prospero sentait avec acuité leur différence. Ils étaient beaux, épilés, maquillés, parfumés, vêtus d'atours de prix aux textures soyeuses, ils étaient des oeuvres d'art ambulantes qui rehaussaient de leur présence la tristesse et la banalité de ces lieux. Comment osait-on leur dire qu'ils manquaient de tenue ?

- Vos excès et votre débauche souillent les lieux que vous fréquentez, lança un marchand, attablé à quelque distance.
- Rentrez dans votre soi-disant temple ! conseilla une femme plus près d'eux.
- Nous souhaitons vivre en paix avec la Mère ! cria un autre.

Prospero avait rarement ressenti une telle rage. Les autres Erotistes, avec un souverain dédain, l'entrainaient dehors.

- Viens Prospero, laissons-la ces béotiens.

Palmira, dans un élan de provocation, dégrafa sa tunique, qui dénuda soudain sa poitrine. Des murmures outrés s'élevèrent, et Prospero en fut comme galvanisé. Le flot de paroles qui sortait de sa bouche, clair et fort, comme au théâtre, semblait ne jamais devoir s'arrêter.

- Ce ne sont pas des béotiens, mais des lâches. Des lâches qui sont venus nous voir sans discontinuer au temple, afin que nous les aidions à vivre… et qui aujourd'hui nous tournent le dos parce qu'on leur dit de le faire. Des girouettes incapables de penser par elles-mêmes. Vous savez quoi ? Toutes ces années, nous avons réchauffé vos froides solitudes, nous avons apaisé vos désirs lancinants, nous vous avons caressés, embrassés et pénétrés avec le respect sacré de notre art, et vous avez gémi, et versé des larmes, et souri. Vous avez témoigné votre gratitude, encore et encore, jour après nuit, dans le secret des alcôves, et maintenant, ça ? Mais comment osez-vous ?
- Notre débauche a provoqué la colère de la Mère.

- Mais que racontez-vous, quelles sont ces fariboles ? Qu'est-ce que c'est que cette « Mère » que vous invoquez à tout bout de champ ? Croyez-vous vraiment que vos petits pénis provoquent l'éjaculation d'un volcan ?

Cette fois, personne ne lui répondit.

- Que l'exultation fugitive de vos pauvres corps trouble la paix cosmique d'une Déesse immatérielle, intemporelle et inexistante qui n'est que le personnage d'un récit ? Comprenez-vous à quel point c'est absurde ?

Le tavernier s'avança et se planta devant Prospero.

- Les Erotistes ne sont plus les bienvenus à *la Plume de Thon*, articula-t-il. Vos propos iconoclastes troublent le bien-être de mes clients.
- C'est votre laideur, votre bêtise et votre lâcheté qui troublent notre bien-être ! Que la Mère crève ! Qu'elle soit maudite, elle et son châtré de Fils ! Que vous soyez engloutis sous ses vomissures sacrées ! Et que le vieux Servius crève lui aussi, étouffé dans son fanatisme et dans sa haine de l'Art !

Plusieurs clients firent le signe de la Mère. Les Erotistes étaient en train de partir, et tiraient Prospero par la manche.

- Maudits soient ceux qui nous assassinent ! cria-t-il encore avant de les suivre.

Derrière la porte, le changement d'atmosphère les dégrisa. L'odeur de la mer et le cri des goélands leur donna une soudaine bouffée de joie. Ils se regardèrent, et éclatèrent de rire. Les clients de *la Plume de Thon,* quant à eux, ne riaient pas. Par les fenêtres de l'établissement, ils gardaient leurs yeux fixés sur ces créatures qui paraissaient d'une autre espèce qu'eux-mêmes. Plus grandes, plus colorées, plus souples, plus belles, plus légères. L'écho de leurs rires parvenait jusqu'à eux; et ils éprouvaient un sentiment ambigu, où se mêlaient la rancune et la pitié. Comme des poissons irisés s'ébattant joyeusement, les Erotistes n'avaient pas encore compris que la nasse s'était refermée sur eux, et que la beauté scintillante de leurs écailles, et la grâce de leurs nageoires délicates, ne les sauveraient en rien de leur destin.

@@@

Fiammetta se promenait beaucoup dans la ville, ces jours derniers. Depuis l'incendie, l'exécution de Nicolaio et sa tentative avortée pour rejoindre Gemma, elle se sentait à la fois désoeuvrée et prisonnière, et elle avait pris l'habitude de parcourir les rues en compagnie d'Orso. Se tenir informée de tout ce qui se passait lui paraissait indispensable; et elle avait pu constater de ses propres yeux les nombreux changements qui s'étaient

opérés en peu de jours dans la société marsilienne. L'insouciance d'autrefois avait disparu; une attitude générale d'anxiété et de contrition prévalait aujourd'hui, aussi bien dans les boutiques que sur les places. On avait nettoyé le rivage, et il ne restait des bateaux incendiés que le grand vide qu'ils laissaient sur le quai. Entrer dans le Palazzo était devenu plus difficile; les Petites Mains qui y travaillaient étaient maintenant munies de laisser-passer officiels. Le Palazzo, d'ailleurs, semblait presque mort - comme une grosse bête prostrée qui ne remuait plus. Aucune musique, aucune odeur de pigment, aucune déclamation ne s'échappait plus de ses fenêtres ouvertes. La Bête ne créait plus.

En revanche, le Temple de la Mère semblait rayonner d'un vert plus étincelant. Des Marsiliens dévorés d'inquiétude ou de remords venaient s'entasser pour écouter les sermons de Servius. Le prêtre ne cessait d'appeler à la décence, à l'abstinence, à la sobriété, pour enrayer la fureur de la Mère. Les Artocrates avaient heurté la Mère - le plus célèbre et le plus adulé d'entre eux, Gabriello Bascio, scandaleusement surnommé l'Ange de Marsilia, avait profité de sa position pour abuser d'un enfant sans défense. La Mère protégeait ses Fils. La Mère désirait mettre un terme à la débauche de Bascio; elle jugeait l'âme du défunt Ridolfo à l'aune de sa folie et de sa démesure passées; elle condamnait l'adultère et le stupre, elle haïssait le faux temple et la fausse prêtresse qui insultaient son auguste face, et appelait les Marsiliens à se détourner des Erotistes. Il n'était pas nécessaire de partager le sort que leur réservait la Mère - se désolidariser des Erotistes était la voie du salut.

Comme ce discours était simple, et comme il entrait aisément dans l'esprit des Marsiliens… Il expliquait l'inexplicable, et vainquait l'invincible angoisse. Et tout cela, pour la modique somme d'un tout petit sacrifice. Après tout, qu'étaient les Erotistes ? Une ou deux centaines d'Artocrates qui avaient toujours vécu bien au-dessus de la modeste sphère où évoluaient la plupart des habitants. On en connaissait bien un ou deux, certes, un cousin, une petite nièce, une tante, mais ce n'étaient pas des piliers de la famille. Ils avaient décidé de rompre en visière avec la vie du bourg, le jour où ils s'étaient enrôlés dans le temple; ils avaient dormi dans la soie, s'étaient nourris des mets les plus délicieux, avaient frotté leur peau contre celle des Princes. Avaient-ils partagé leur richesse lorsque tout allait bien pour eux ? Et puis, que diable, on n'allait pas les mettre à mort, mais simplement retirer leurs privilèges. N'étaient-ils pas depuis longtemps les parents pauvres de l'Artocratie, de toutes façons ? Avait-on encore les moyens, dans ces temps de catastrophe et de fléau, de songer au bien-être de ces oisifs improductifs, qui ne pensaient qu'au plaisir, et dont l'existence même était un outrage à la Déesse ?

Les discours précèdent toujours le bras armé dans les actions politiques. Les mots sont lâchés, en ordre de bataille, à la conquête des peuples sans malice, qui les accueillent sans coup férir. Les mots franchissent les lignes, s'insinuent à l'arrière, préparent le terrain, amollissent les défenses. Les mots colonisent. Et lorsque les armes sortent, leur cliquetis militaire est devenu presque inutile, car les peuples sont déjà conquis. Lorsque, par un beau crépuscule, une compagnie entière de la Guardia Reale descendit les marches de la Porta Prima, les uniformes rutilants attrapant les derniers rayons du ciel assombri, la population marsilienne ne réagit pas. Des badauds suivirent les soldats jusqu'au Temple des Erotistes, et se tinrent immobiles. Fiammetta et Orso se trouvaient parmi eux, fascinés par ce déploiement irréel. Ils entendirent des protestations, des cris, des bruits de bottes, des bruits de coups. Puis les Erotistes commencèrent à être jetés dehors, sans ménagement. Fiammetta ne put s'empêcher de songer à des rats débusqués, enfumés et chassés, car ils semblaient sortir des mille et une portes du Temple, et s'entassaient dans la rue, désorganisés, piteux, acculés, comme une pauvre vermine dont le refuge est en train de brûler.

Aucun marsilien ne leur vint en aide - Fiammetta elle-même, les larmes aux yeux, demeura pétrifiée. Elle reconnaissait nombre d'entre eux. Claudia, Alesso, Romigi, Gianetta, Leonello, Prospero… Elle avait dansé et parfois couché avec eux; elle avait été aux Bains en leur compagnie, elle avait partagé leur vin et leurs folles plaisanteries. Elle avait admiré leur sens de la fête, du plaisir et de la beauté. Elle avait béni l'apaisement qu'ils procuraient à Gemma.

Il était douloureux de les voir ainsi humiliés, mais elle ne bougea pas.

Quirina fut délogée la dernière, et elle sortit la tête haute, un air de défi sur le visage. Tous ces Artocrates n'emportaient que les vêtements et les bijoux qu'ils avaient sur eux - leurs possessions devaient être confisquées avec leur temple. Certains étaient nus.

La Guardia Reale les fit ranger devant le bâtiment, et le Capitaine de la Garde sortit un papier qu'il lut à haute et intelligible voix.

- La Ville de Marsilia et la Couronne des Albaregno ont promulgué, pour le salut public, le décret suivant : L'Erotisme à dater de ce jour n'est plus considéré comme un Art. A ce titre, les Erotistes perdent leur titre d'Artocrates, ainsi que tous les privilèges afférents à ce titre : accès au Palazzo, jouissance des prébendes de la Couronne, usufruit du palais faussement désigné sous le nom de « Temple de l'Erotisme ». Nul honneur, nulle reconnaissance publique ne leur sera plus rendu.

Dans un ballet parfaitement orchestré, certains Gardes se placèrent aux entrées du temple, tandis que le reste de la compagnie, en ordre rangé, faisait demi-tour pour

rejoindre le Palazzo. Les badauds assistèrent à la retraite de la Garde, puis il y eut un face à face pénible. Les Artocrates déchus, depuis la bassesse où ils venaient de tomber, levaient les yeux vers leurs concitoyens. Leurs yeux, dont le maquillage coulait, scintillaient de révolte, de stupeur, de doute, de honte, de défi, de supplication. Ils attendaient quelque chose qui ne vint pas - et tandis qu'ils demeuraient immobiles, comme sur la scène d'un théâtre improvisé, fixant leurs spectateurs dans un silence complet, les Marsiliens se débandèrent. Même Fiammetta suivit le mouvement général et rentra chez elle. Le spectacle était terminé, et il n'y aurait pas d'applaudissements. Ces oiseaux de nuit, dont le plumage chatoyait encore dans l'obscurité du soir, avaient dégringolé du ciel et se débattaient lamentablement à terre, piétinant leurs propres ailes brisées. Prospero, qui avait été particulièrement bousculé par les Gardes, pleurait de rage.

- Essayez de retrouver vos familles, dit Quirina. Et si on vous ferme la porte au nez, surtout, restez ensemble. Donnons-nous rendez-vous sur la grève, nous y passerons cette nuit.

Ils s'entraidèrent de leur mieux; les plus vêtus donnèrent de quoi s'habiller à ceux qui ne l'étaient pas; ils échangèrent des mots de compassion, des larmes, des éclats de rire nerveux. Puis ils s'égayèrent, par petits groupes. Beaucoup d'entre eux espéraient être accueillis dans leur famille; mais certains n'essayèrent même pas, et préférèrent aller grelotter ensemble sur la grève. Ils avaient faim.

Fiammetta bondit hors de sa maison et se précipita vers eux dès qu'elle les vit arriver sur la grève.

- Gianetta ! Leonello ! C'est moi, Fiammetta !

Elle et ses parents leur trouvèrent du pain, des fruits, du vin et des couvertures, et ils s'installèrent tous ensemble autour d'un grand feu, qui tint un moment en respect le froid, la nuit, et la peur de l'avenir.

@@@

Prospero traversa presque toute la ville pour frapper à la porte de son frère aîné, qui lui refusa le gite et le couvert. Sa femme était devenue très dévote, expliqua-t-il, et ils s'étaient tous convertis au culte de la Mère. Prospero demanda quelques ducats, mais son frère, d'un air navré, secoua la tête et referma la porte.

Le jeune homme s'éloigna. Il marchait en reniflant et en donnant des coups de pied dans tout ce qu'il pouvait. La grève était encore bien loin, et il sentait sa colère le dévorer de

l'intérieur. Perdu dans les souvenirs du jour, qu'il ressassait amèrement, il ne vit pas le danger s'approcher. Un homme corpulent, peut-être un docker ou un marin laissé pour compte par l'incendie - un homme qui sentait l'alcool et la sueur - l'attrapa par le bras.

- Regardez-moi qui va là, susurra l'homme d'un air menaçant.

Prospero se cabra.

- Lâchez-moi, espèce de brute.
- Ce serait dommage, non ? On s'entendrait bien, tous les deux.

Prospero le regarda à travers ses larmes et fit une moue dégoutée. A cet instant encore, il n'avait pas peur. Il n'avait jamais été contraint, ni humilié, dans l'exercice de son Art, et il ignorait ce qu'était le viol.

- Lâchez-moi, je ne suis pas d'humeur.
- Si tu es gentil avec moi, je te donnerai une pièce. Je t'ai suivi tout à l'heure, je sais que tu n'as pas un ducat en poche.
- Vous êtes fou ! murmura Prospero avec horreur. Jamais je n'exercerai mon art pour de l'argent.
- Ah non ? Comme tu voudras.

L'étau se resserra sur le bras de Prospero, et il commença à avoir peur. Mais il était trop tard. Il tenta de crier, mais une main lui écrasa la bouche, un coup de genou dans le dos l'allongea à terre, et il sentit, dans un frisson de terreur, ses vêtements soyeux arrachés, et son corps brutalement pénétré. Comme il se débattait violemment, sa tête fut cognée contre le sol, et il perdit connaissance.

Quand il revint à lui dans la venelle déserte, la lune était déjà haute dans le ciel. Le contact du pavé contre sa bouche fendue était douloureux, et quand il essaya de bouger, tout son corps lui fit mal. Une crampe terrible le crispait. Il rassembla ses vêtements déchirés, maculés, et se mit à sangloter comme un enfant.

Il pensa à Quirina, sur la grève.

Mais il n'avait plus le courage de se rendre jusque là. Ni même le courage de se lever.

Il n'était plus très sûr, à vrai dire, d'avoir envie de continuer à vivre.

Etaient-ce ses sanglots qui attirèrent la femme jusqu'à lui ? Ou l'écho de sa douleur s'était-il répercuté à travers le pavé des rues ? Toujours est-il qu'une femme s'arrêta tout près de lui. Elle le dominait de sa hauteur, et ne se penchait pas pour le secourir; cependant son attitude n'était pas menaçante. Quand il la regarda, il crut reconnaître Agnese, l'ancienne Petite Main de Margherita Barberigi, à cause des yeux verts, semblables à ceux d'un chat, qui brillaient étrangement dans l'obscurité. Mais il rajusta vite son jugement; il ne s'agissait pas de la jeune fille mais de sa mère. La Strega.

- Qu'est-ce que tu fais par terre ? Tu attends qu'une autre brute vienne profiter de ta faiblesse ?

Le ton était légèrement ironique, et eut sur Prospero l'effet d'un filet d'eau glacé. Il se releva avec difficulté.

- Ou qu'une Strega vienne me jeter un mauvais sort… Je ne sais ce que je préfère.
- Ne te repose jamais dans le rôle de la victime, petit. Relève la tête quand on te frappe. Accroche-toi à ton insolence.

Prospero cracha par terre et s'essuya la bouche du revers de sa manche.

- Que me veux-tu, Strega ? Si tu as de l'Oubli, ou, mieux, un charme maléfique pour tuer quelqu'un, je suis preneur.
- Tu as de la chance, tu n'as pas besoin de tuer ton violeur.

Prospero la dévisagea.

- Ton violeur sera la proie d'une pluie de flammes, il mourra dans un hurlement de terreur. Et tous les autres aussi. Tous ceux qui t'ont fermé leur porte.

Le jeune homme se sentait bizarrement relevé, revigoré par cette conversation bizarre.

- Je ne serai malheureusement pas là pour le voir, car je hurlerai sans doute de terreur avec eux, mais tu as raison, c'est tout de même une forme de consolation.

La Strega resta un moment silencieuse. Son regard vert était difficile à soutenir.

- Je viens sauver ceux qui sont capables de m'entendre. Tant pis pour les autres, ils méritent leur sort. Dis à ta grande prêtresse de venir me trouver à la Grotta dei Morti. Et à d'autres, si tu veux, ceux qui n'écoutent pas les fariboles de ce prêtre stupide. Mais soyez discrets, et cachez-vous. Personne, au Palazzo, ne doit savoir.

Prospero détourna un instant le regard, pour changer de position et se mettre en marche.

- Es-tu la sainte patronne des parias ? lui demanda-t-il quand il fut prêt.

Il ne reçut aucune réponse. La venelle où, quelques minutes auparavant, il gisait désespéré, était à nouveau déserte. Il se demanda s'il avait rêvé cette rencontre, car il lui semblait impossible que Santa se fût ainsi fondue dans la nuit, sans faire plus de bruit qu'un songe. Il s'arma d'une pierre, et s'éloigna du quartier de son frère, en direction du rivage. Tandis qu'il claudiquait, le poing serré sur sa pierre, il sentit que le pire était derrière lui. « Accroche-toi à ton insolence », avait dit la Strega. Et il se dit que, malgré les apparences, ce n'était pas lui qui portait la pierre, mais la pierre qui le soutenait.

CHAPITRE 23 : LES DERNIERS JOURS

Depuis que Lucrezia était partie, Rigarda connaissait une sorte de seconde jeunesse. La petite fille, si gentille et si émouvante qu'elle fût, n'en avait pas moins été un poids pour elle, un trouble dans sa chère solitude. Et puis, il était merveilleux de savoir que la petite pourrait être sauvée - cette pensée réconfortait la vieille dame. Elle n'avait nul besoin d'emporter qui que ce fût dans sa chute; l'expiation lui était nécessaire, à elle, et à elle seule. Elle seule portait son crime, elle seule aspirait à s'en libérer. Les autres - tous ces Artocrates dégénérés qui étaient aussi futiles dans la mort qu'ils l'avaient été dans la vie - n'étaient que des idiots et des égoïstes qui méritaient leur sort, et elle s'appliquait d'ailleurs à ne pas penser à eux.

Elle faisait une exception toutefois pour Lazzaro Calbi, qui était décidément un bon garçon, et que ses cent livres de trop condamnaient injustement à mort. Cependant, pour ce qui la concernait elle-même, et paradoxalement, la situation lui paraissait avoir du bon. Comme le disait Cécilius dans ses *Réflexions sur un lit de mort*, « on cesse de désespérer quand on cesse d'espérer. » Elle n'espérait plus rien, et se sentait plus légère que depuis de nombreuses années, déchargée de toute responsabilité, enfin libre. Et de surcroît, aux premières loges d'un événement qui l'intéressait hautement - car le volcanisme l'avait toujours passionnée. Et le Zoccolo n'était pas avare de phénomènes à observer, tous plus curieux et singuliers les uns que les autres. Tout naturellement, ses marches solitaires avaient croisé celles des Zoccoleristes les plus acharnés, que l'opéra n'intéressait pas, et qui bravaient la nuit, l'altitude et le danger avec une équanimité admirable. Leurs carnets d'esquisse sentaient parfois le roussi; leurs pigments fondaient dans leurs fioles dans de hideux précipités, mais ils voulaient voir - voir de leurs propres yeux, et toujours de plus près, cette force brute, chthonienne, surdimensionnée, qui les fascinait, et dont ils espéraient recueillir une couleur, une lumière, pour illuminer leurs oeuvres. Ses deux compagnons principaux étaient un homme à peine moins âgé qu'elle, nommé Gianfrancesco - à qui elle se retenait de dire tout le mal qu'elle pensait de ses tableaux - et un jeune homme taciturne, nommé Spinello, de loin le plus agile, mais aussi le plus imprudent, de leur petit groupe. Rigarda s'attendait sans cesse à le voir tomber dans une crevasse, ou disparaître dans un nuage de soufre; et estimait que, malgré son âge, il était sans doute le prochain sur la liste funeste. Un étrange dialogue se nouait entre cette austère physicienne et ces peintres illuminés; tandis qu'ils attiraient l'attention de la vieille

dame sur des effets esthétiques dont ils étaient saisis, elle leur en expliquait les causes avec un vocabulaire qui leur paraissait infiniment poétique.

- Regardez, Dottoressa, ce nuage irisé qui vient de surgir de cette bouche, comme il se dissipe vite !
- Ne vous approchez pas, cher ami, il s'agit sans doute d'une explosion phréatique, cette vapeur vous cuirait comme un cochon de lait.

L'un des phénomènes les plus remarquables auxquels ils assistèrent fut l'exode des fourmis et des serpents. Après un tremblement de terre particulièrement important, qui les avait laissés un peu pantelants, assis sur le rebord d'une roche, et tandis que la poussière soulevée par l'événement se dissipait peu à peu dans l'atmosphère, ils avaient entendu un bruit singulier, fait du glissement de centaines de peaux écailleuses sur le sol, et de la cavalcade minuscule, entendue comme à une grande distance, de milliers de petites pattes. Les fourmis se bousculaient, se passaient les unes sur les autres. Leurs files étaient comme autant de lignes droites tracées par un mathématicien fiévreux, qui eût été incapable de respecter les parallèles; elles étaient tragiquement sécantes, et à chaque intersection, un monticule vivant se formait, par-dessus lequel deux nouvelles lignes se formaient et changeaient de direction. C'était une géométrie mouvante et grouillante, de lignes noires et de vecteurs fous, sur laquelle les serpents, d'espèces différentes et de toutes tailles, ondulaient comme sur une rivière, et ce flot descendait, inexorablement, vers la mer.

Dans un murmure extatique, Gianfrancesco dit :

- Nous sommes en plein mythe, mes amis… Quel tableau, quel tableau !
- Le sol a dû devenir trop chaud pour eux, répondit Rigarda. C'est fascinant, cet instinct de survie collectif. Vous noterez que sur ce point, vous autres Artocrates êtes moins évolués que les serpents.
- Je suis si heureux d'avoir vu cela, soupira Spinello en se levant tout à coup.
- Admirez de loin, et n'allez pas vous faire piquer, jeune homme. La morsure de ce Bothrops Atrox est particulièrement douloureuse, et nous n'avons pas d'anti-venin sous la main.

Spinello, fasciné, remonta tout de même sur le rocher. Et ils demeurèrent là, pendant un quart d'heure, à admirer cette houle animale qui s'amortit aussi mystérieusement qu'elle avait commencé.

Le clou du spectacle, le centre de gravité de leurs explorations, était cependant le Dragone. Ils exploraient des chemins qui leur permettaient de le voir d'un peu plus près - Rigarda ne pouvait pas toujours les suivre, et demeurait parfois en contrebas d'une pente

rude, à calculer le risque que ses deux compagnons fussent emportés, soit par un jet de gaz brûlant, soit par un éboulement sismique, soit par un arrêt cardiaque - risque auquel Gianfresco lui paraissait particulièrement exposé. Mais, même d'un peu loin, le bouchon était impressionnant, et occupait son esprit. Quand les deux peintres, le visage en sueur et couvert de cendres, redescendaient pour lui montrer leurs esquisses, Rigarda les abreuvait de commentaires scientifiques.

- Le bouchon a dû se former lors de la première éruption, le soir de la mort de mon frère. Les matières en ébullition se sont brutalement refroidies et solidifiées au contact de l'air - et cela referme le couvercle de cette marmite infernale.
- Le Dragone nous protège, alors ? demanda Gianfrancesco, dont l'expression d'adoration n'eût pas été plus complète s'il avait parlé d'une divinité.
- Très temporairement, n'en doutez pas. Lorsque la cuisson diabolique sera terminée, le bouchon sautera. Vous pouvez compter dessus.

Et les journées, les semaines, passèrent, sans que leur fascination faiblît. Le développement, quantitatif et qualitatif, des phénomènes volcaniques, les entrainait dans une sorte de spirale. Plus le temps passait, plus ces phénomènes prenaient de l'importance, et plus ils prenaient de l'importance, plus ils étaient intéressants. Cela les menait, tous les trois, au désir trouble, presque à la hâte, d'assister au bouquet final. Le fait qu'ils n'y survivraient pas semblait de plus en plus secondaire - cette apothéose, ils l'imaginaient, la caressaient du bout de l'esprit, la peignaient, la décrivaient, ils la désiraient, enfin, plus qu'ils n'avaient désiré aucun autre événement de leur vie.

@@@

Le Consigliere, quant à lui, était rongé par la peur. Il sursautait à chaque craquement, flageolait à chaque séisme, et passait un temps considérable à ratiociner pour éviter d'admettre que ces alarmes augmentaient dans d'inquiétantes proportions. Ses fonctions de super-intendant faisaient de lui l'interlocuteur favori de tous les habitants de la Villa lorsqu'ils découvraient une lézarde ou un effondrement consécutifs aux tremblements de terre. Invariablement, Lazzaro déplaçait sa carcasse pour constater les dégâts, puis s'appliquait à les minimiser.

Devant la grande fissure noire, pareille à un éclair, qui zébrait la voûte, déjà partiellement peinte, de la loggia, et sous le regard sceptique d'Apollonio Vitelli, Lazzaro dit :

- Vous exagérez, Maestro, cela se voit à peine.

- Calbi, vous plaisantez, j'espère ! Ne vous faites pas plus béotien que vous n'êtes… On dirait qu'un dieu vengeur a raturé mon oeuvre de son doigt ténébreux.

Lazzaro se tut un instant et contempla l'ensemble.

- C'est une vanité, non ? Une fissure dans la fresque, n'est-ce pas l'ultime avertissement de la précarité des choses et des oeuvres ?

Apollonio avait hésité entre l'indignation et l'amusement.

- Vous avez plus d'humour qu'il n'y parait au premier abord, Consigliere. J'aurais vraiment aimé vous peindre.
- Pourquoi donc utilisez-vous le conditionnel passé, Maestro ? Le conditionnel passé, c'est plein de regrets. Vous aimeriez me peindre, au présent, et si d'aventure un jour je me trouve n'avoir rien d'autre à faire que de poser pour vous pendant des heures, je ferai de mon mieux pour satisfaire votre désir. La seule faveur que je vous demanderai sera de me peindre en train de manger.

Apollonio fut définitivement vaincu par cette saillie, et accepta la fissure pour ce qu'elle était, la marque sensible de la malédiction qui semblait vouloir prendre les Artocrates de vitesse. Pendant que ces derniers faisaient oeuvre de création, un autre principe, aussi occulte que manifeste, faisait oeuvre de destruction. Et il s'agissait presque d'une course entre ces deux puissances. Les Artocrates, ces grands oisifs, ceux dont les horloges ne marquaient, selon le proverbe, que les heures de retard, se dépêchaient, ne dormaient plus, se consacraient presque tout entiers à leur gestation accélérée, dans la crainte perpétuelle d'un avortement brutal.

Lazzaro les écoutait toujours, puis il les abandonnait, avec quelques bonnes paroles, à leur corps à corps avec la matière. Une énergie farouche les habitait, les poussait à tout vivre, à tout pondre, à tout extérioriser, avant que le rideau ne tombe.

Le pâtissier Filippo, qui trouvait en Lazzaro un adepte passionné, lui préparait maintenant spécialement des tartes et des friands. Il en faisait une consommation si immodérée qu'il ne pouvait piocher dans les victuailles communes. Lazzaro, lorsque sa vieille culpabilité le prenait devant un *Voile de Marbre* ou une *Larme du Dragone*, repensait souvent à la phrase de la petite Lucrezia « Pourquoi dites-vous que vous mangez trop ? Cela n'a plus d'importance, maintenant ». Il écrivait à sa mère, parfois, et à sa Reine, des lettres qu'elles ne liraient jamais, et qu'il imaginait découvertes des siècles plus tard, sous plusieurs mètres de cendres. Il les rangeait, sitôt écrites, dans un coffret d'ivoire, et retournait à l'opium le plus puissant qu'il connût : le travail. Et du travail, il y en avait tant qu'on pouvait s'en abrutir, s'en donner des orgies. Gemma continuait, comme au Palazzo, à le solliciter sans cesse, pour tous les problèmes en tous genres qui se posaient

à elle, et dont la tendance à proliférer semblait exponentielle. Les Hauts-Couturiers demandaient des étoffes qu'on n'avait pas à la Villa, et qu'il fallait commander d'urgence; il y avait un escalier qui s'écroulait dans la partie ouest du théâtre; les peintres manquaient d'azurite et de cinabre; la chanteuse Carlotta était malade; les machinistes ne savaient pas comment transporter les décors; le chat de Margherita était perdu; les Petites Mains n'étaient pas assez nombreuses, et Gemma ne supportait pas ce nouvel Oubli qu'on lui envoyait du Palais, qui lui donnait d'insupportables migraines…

- Principessa, lui disait Lazzaro avec douceur, il n'a pas été dit que votre rôle de Régente serait facile.
- Heureusement que cela n'a pas été dit, Lazzaro, car j'eusse fait pendre le scélérat auteur d'un tel mensonge. Je suis épuisée.

Lorsque Gemma cessait de le harceler - c'est-à-dire, au moment où elle s'enfermait avec Maddalena, ou s'attablait avec les autres Artocrates, ou décidait de soigner sa fatigue par une dose d'Oubli - Lazzaro reprenait un rythme un peu moins soutenu, et pouvait vaquer à ses autres occupations. Diriger les Petites Mains, les conseiller, leur donner des consignes claires, les réaffecter, écouter ce qu'elles avaient à dire, lui prenait beaucoup de temps. Et à chaque fois qu'il était en face de l'un de ces jeunes gens, son cerveau se mettait en branle pour réaliser *l'autre tâche* - celle que lui avait confiée Santa - la seule importante, à vrai dire. Sauver les Petites Mains. Il y en avait 48 ou 49 à la Villa, mais Lazzaro savait qu'il serait impossible de les faire toutes passer par le chemin de montagne qui contournait le poste de garde . Alors, il les observait à la dérobée. Il repérait celles qui avaient peur, comme lui, de chaque soupir du Zoccolo, celles qui paraissaient abattues, celles qui se révoltaient. Incidemment, il leur posait des questions.

- Et toi, Daniela, si tu avais le choix, où serais-tu en ce moment ?
- Je suis heureuse là où je suis, Consigliere. Le Maestro Nunzio est très bon pour moi.

A de telles réponses, Lazzaro répliquait intérieurement : « Toi, ma petite, tu viens de signer ton arrêt de mort. »

- Fort bien, Daniela, disait-il. Et toi, Taddeo ? Crois-tu que le volcan soit bien dangereux ?
- Ne m'en parlez pas, Consigliere, à chaque fois qu'il rugit, je voudrais être à mille lieues d'ici.

Et Taddeo, sans le savoir, rejoignait la liste des élus. Au fur et à mesure des semaines, cette liste s'affina. N'y figuraient que des Petites Mains suffisamment intelligentes et égoïstes pour comprendre en une demi-minute qu'il était question de vie ou de mort, qu'il fallait partir sans rien emporter avec soi, sans prévenir personne, et laisser mourir les autres. Des Petites Mains suffisamment conscientes de l'extraordinaire force d'inertie des

Artocrates pour savoir qu'il ne faudrait pas chercher à les convaincre. Des Petites Mains qui avaient suffisamment confiance en Lazzaro pour obéir, le jour venu, à un ordre aussi contre-nature que celui qu'il s'apprêtait à leur donner. Des Petites Mains suffisamment fortes, souples et jeunes, pour escalader une montagne parmi les tremblements de terre et la menace de la Guardia Reale. La liste évolua beaucoup les premiers jours, puis se stabilisa. Une vingtaine de Petites Mains y figuraient - dont Lazzaro connaissait l'emploi du temps par coeur. Il les affecta à des tâches communes, pour les détacher le plus possible des Artocrates. Il les considérait comme son troupeau, ses ouailles virtuelles, même si elles ignoraient leur pasteur. Il était heureux de les sauver.

La nuit, lorsqu'il était trop seul, il allait voir une érotiste qu'il ne connaissait pas avant d'arriver à la Villa, une dénommée Ghita, un peu trop jeune et un peu trop rustique pour lui, mais qui avait le don de l'apaiser. Ghita était folle de la Villa, passionnée par l'opéra, dont elle racontait les répétitions à Lazzaro une fois leur rituel accompli.

- Ghita, tu ne trouves pas que Gemma vous fait prendre des risques ?

L'érotiste avait eu l'air choqué.

- Comment peux-tu dire cela, toi, Lazzaro, qui sers les Albaregno depuis plus de vingt ans ? Gemma est la perle de cette famille; au diable les risques ! Nul ne doit penser aux sacrifices que l'on fait pour l'Art.

Lazzaro, confus, s'était ingénié à donner à ses paroles une autre signification que celle qu'elles avaient eues, et n'avait plus jamais abordé le sujet. Ghita ne lui en voulait pas. Mais Ghita ne figurait pas sur la liste.

Pendant des nuits entières, Lazzaro avait soupesé l'idée d'essayer lui-même de rejoindre Santa et de suivre les autres lorsque l'heure serait venue. Certaines personnes manifestaient des capacités physiques extraordinaires en cas de danger. On avait déjà vu des mères soulever des charges terribles pour sauver leur enfant. Il fantasma ce sauvetage, et se réserva cette porte de sortie à la fin. Mais plus les jours passaient, plus il comprenait que toutes ses actions ne tendaient pas vers ce but, mais vers l'autre but - assurer aux Artocrates la mort paisible, inconsciente et belle, qu'ils appelaient de leurs voeux, et qu'ils méritaient. Les *Amants du Solstice* ne verrait jamais le jour sans Lazzaro; et leur communauté prendrait l'eau de tous côtés, s'il n'était pas là pour écoper sans cesse et colmater les brèches. Il était indispensable à leur projet dément. Il avait parfois l'impression qu'il était l'âme et le ciment de la Villa Lorenziana. Lui parti, l'édifice sublime et fragile s'écroulerait comme un château de cartes, et les Artocrates égarés connaitraient une fin dérisoire et pathétique.

Il fallait savoir, en fin de compte, pourquoi l'on mourait, cela permettait de mieux affronter les dernières marches à gravir. Pourquoi mouraient les Artocrates ? Ils mouraient de leur mépris du réel et de la vie. Lazzaro, lui, mourait d'avoir aimé Lorenza, de l'avoir sauvée de son époux, d'avoir trahi Fabio pour rester fidèle à la vision de sa Reine. Puisqu'il n'avait pas pu les sauver, il mourait pour permettre aux Artocrates, comme elle l'aurait voulu, de tirer leur révérence avec toute la grâce dont ils étaient capables. Et toutes ces raisons, finalement, valaient bien que l'on meure pour elles.

@@@@

Pendant ces quelques semaines, les Artocrates firent corps avec le Zoccolo, en ce sens qu'ils épousèrent son rythme. Lorsque le volcan paraissait s'endormir dans la chaleur de l'été, et que ses bruits et trémulations, momentanément, se calmaient, les Artocrates semblaient sortir d'une sorte de transe, et relâchaient la tension épuisante qui les tenait tous arc-boutés sur leur oeuvre. Ce n'étaient que dans ces moments, dans ces plages de temps vides et étales, qu'ils s'autorisaient à dormir et parfois, à réfléchir. Mais ils étaient rappelés à l'ordre par l'urgence d'un sifflement, d'un craquement, d'un coup de tonnerre incompréhensible dans l'azur, et ils retournaient, comme des esclaves soumis, à leur tâche.

L'opéra avançait à grands traits; les auteurs s'étaient partagé les scènes, et travaillaient directement avec les compositeurs; les décorateurs et les Hauts-Couturiers harmoniaient leurs couleurs et leurs formes; les musiciens, les acteurs, les Ballerines, répétaient des morceaux dont l'encre n'était pas sèche, et qu'ils devaient parfois recommencer entièrement parce qu'une erreur s'était glissée dans la partition, ou tout simplement parce qu'une idée meilleure venait de supplanter celle qu'on avait écrite. Aucun ne se plaignait. Tous connaissaient l'urgence de la création; mais il s'agissait cette fois d'une urgence incomparable, presque vitale. *Les Amants du Solstice* naitraient au forceps, mais ils naitraient, et chanteraient, et danseraient, avant qu'il ne soit trop tard. Personne n'ignorait qu'il s'agissait d'une question de vie ou de mort, de création ou de destruction, de sens ou d'absurdité.

Les Petites Mains, quant à elles, étaient aussi fébriles qu'épuisées. Les Artocrates se montraient plus tyranniques et plus dépendants que jamais; mais ils suscitaient aussi un paroxysme d'admiration et de dévouement chez elles. Lorsque, par un matin identique à tous les autres - à peine sentait-on l'accélération des séismes - le Consigliere fit appeler une vingtaine d'entre elles toutes affaires cessantes, ce fut un concert de récriminations

de la part des Artocrates, et de cris, de chuchotements, de la part des jeunes gens concernés. On faillit ignorer l'ordre donné par Calbi - mais le Consigliere jouissait encore d'une aura d'autorité qui les fit rentrer dans le droit chemin après une seconde d'hésitation. En entrant dans le bureau de Calbi, trop petit pour les contenir tous, ils furent surpris de trouver la petite Principessa qui avait disparu depuis des semaines, et que certains croyaient rentrée auprès de son père au Palazzo. Lucrezia, cependant, était plus sauvage encore que dans leur souvenir; les cheveux emmêlés au-delà de toute possibilité de rédemption, presque en haillons. Cela ne l'empêchait pas d'avoir le petit air royal et buté des Albaregno, et quand elle parla, nul ne songea à faire autre chose que l'écouter.

- Le volcan est sur le point d'exploser, dit-elle d'une voix grave. Je suis venue vous chercher pour vous montrer le chemin qui nous mènera dans le seul abri possible contre le feu qui va pleuvoir du ciel.
- Quel abri ?
- Nous trouverons refuge dans la Grotta dei Morti, sous la protection de la Strega, qui a réussi à organiser le sauvetage d'une poignée de personnes.
- La Strega ? Ne va-t-elle pas nous ensorceler dans la Grotte des Morts ?
- Nous n'avons pas une minute à perdre, coupa sèchement Lucrezia. Ceux d'entre vous qui ont peur d'elle et qui souhaitent demeurer ici peuvent tout de suite retourner à leurs occupations; nous ne les retenons pas.

Personne, cependant, ne prit la porte. Et Lucrezia, silencieusement, avec un sérieux qui eût été comique à son âge si les temps avaient été moins tragiques, serra la main de Lazzaro.

- Je ne suis pas mécontent de ma liste, lui dit-il avec un sourire.
- C'est la liste d'un homme juste et sage, dit-elle. Et secourable. Et très courageux.

Lazzaro frissonna.

- Ca, on verra, petite, on verra le moment venu.
- Promettez-moi une chose, Lazzaro.
- Oui ?
- Restez avec ma grand-tante, jusqu'à la fin. Je veux l'imaginer avec vous.
- Je te le promets.

Et, sans un mot d'adieu, la petite fille s'élança dehors.

- Qu'attendez-vous, fit Lazzaro d'un ton rogue. Elle s'en va, vous devez la suivre ! Elle n'attendra pas les trainards, si vous voulez mon avis.

Certaines Petites Mains semblaient vouloir lui dire au-revoir, mais il les découragea.

- Je n’ai vraiment pas le temps pour les pleurnicheries, aboya-t-il. Avec 20 Petites Mains de moins le jour de la première… la journée sera rude.

CHAPITRE 24 : VOYAGE DE RETOUR

Le Second, au début de la dispute, avait fait semblant de ne rien entendre, et avait intimé au reste de l'équipage l'ordre de vaquer aux occupations habituelles. Mais, au fur et à mesure que la tempête grossissait dans la cabine du capitaine, tout le monde finit par prêter l'oreille ouvertement aux cris qui s'en échappaient. Alamano Bellini, qui n'avait jamais aimé Agnese, la maudissait triplement aujourd'hui. Elle avait immobilisé la Libertà pendant de longs jours - et les conséquences de ce retard, si elles n'étaient pas encore connues, menaçaient d'être très graves. Le vent avait tourné depuis cinq jours; c'était maintenant le Vent du Nord, la Burrasca, qui dominait, et les traversées, sous sa férule, n'étaient jamais tranquilles. Les marins avaient tous entendu parler de l'éruption prochaine du Zoccolo, et se montraient de plus en plus inquiets pour leurs familles et leurs biens à Marsilia. Certains parlaient de l'urgence d'organiser un sauvetage. Devant de si sérieuses considérations, attendre une jolie blonde aux yeux verts avait été, de la part du capitaine, la preuve d'une irresponsabilité et d'un égoïsme absolus. Et maintenant, alors que la Burrasca était en train de forcir, alors que le moral des hommes était déjà au plus bas, alors que leur estime pour le capitaine était déjà très entamée - ce qui était l'une des pires avaries morales qui pussent se produire sur un navire - la jeune fille faisait montre d'une insubordination caractérisée. Si le Capitaine avait eu deux sous de bon sens, il l'aurait fait mettre à fond de cale pour lui apprendre les usages de la mer.

- Tu es fou, Guasparre. Tu as perdu la tête. Je t'avais dit de retourner à Marsilia dès que possible !
- C'est moi qui ai perdu la tête ? C'est moi, peut-être, qui ai disparu sans prévenir personne, pour suivre l'initiation d'une église douteuse ?
- Ne dis pas de mal de l'Eglise de Porphyre.
- J'en dirai tout le mal que je veux. Ces gredins t'entrent dans la tête sans prévenir. Tu n'es plus la même depuis que tu es revenue, on dirait qu'ils sont entrés dans ton crâne et qu'ils parlent à ta place.
- Ne t'inquiète pas pour moi, mon crâne va très bien. Evite de juger ce que tu ne peux comprendre.
- Ce que je peux comprendre, Agnese, c'est que tu es avide de pouvoir, que tu l'as toujours été, que même dans le feu le plus tendre de notre passion, tu ne cessais déjà de penser à cette magie maudite que ta sorcière de mère t'a léguée.

- Je ne m'étonne pas que tu manques de respect à ma mère - vue la manière dont tu as traité la tienne.
- Ah, nous y voilà !
- Oui, nous y voilà. Ton absence de compassion pour elle, ton absence de compassion pour ton peuple, pour ton équipage, voilà exactement ce que je te reproche !

Sur le pont, les marins n'osaient faire aucun commentaire, car l'oeil sévère de Bellini les surveillait. Mais ils se sentaient partagés - cette fille outrepassait certainement les droits d'une drôlesse à bord. Mais ses paroles ne manquaient pas de vérité. Et, entre la solidarité masculine et cette autre solidarité, qui consistait à soutenir celui qui rivait son clou à une autorité défaillante, ils se sentaient tiraillés.

- Mais c'est toi qui m'as ensorcelé ! Toi, toi seule, qui as pris possession de moi, et tu me l'as avoué, intentionnellement, par un philtre ! Comment peux-tu me reprocher ce que tu as créé de tes propres mains ?
- Aimer quelqu'un ne veut pas dire qu'on cesse d'aimer tout le reste.
- Tu dis cela parce que tu n'as jamais aimé, Agnese.
- Je t'ai aimé, Guasparre, et je t'aime encore, mais pas au point de m'aveugler.
- Ah ! La grande clairvoyance de tes yeux verts ! Si pénétrants, si sages… Et que préconises-tu, aujourd'hui, dans ta grande sagesse, ô vénérable novice ?
- Nous avons perdu un temps précieux, Guasparre. Tu n'as pas entendu ton Second ? Le vent a tourné, notre traversée sera difficile, je sens que nous arriverons trop tard.
- La faute à qui ? Nous avons perdu 9 jours à cause de ta stupide Déesse.
- Tu as perdu 9 jours, moi je les ai mis à profit. Tu aurais très bien pu retourner sans moi à Marsilia et commencer à déplacer la population. Tu aurais dû le faire.
- Oui, nous aurions dû le faire. J'ai préféré t'attendre, par amour, mais toi, tu as préféré remettre ton voyage par ambition. Qui est le plus coupable des deux ?
- Cette initiation n'était destinée qu'à sauver Marsilia !
- Et comment serais-tu arrivée là-bas si je ne t'avais pas attendue ?

Il y eut un silence.

- Nous devons cesser de nous disputer et nous hâter le plus possible.
- Cela ne dépend pas de nous, dit Guasparre. Comme tu l'as dit, nous sommes soumis aux aléas de la mer et du vent.
- Détrompe-toi. La Mère a donné son corps à la Terre, l'Océan est constitué de ses Larmes, et le vent de son Souffle. Si tu me laisses faire, je puis aider la Libertà.

- Tu veux que je te laisse lancer des sorts devant notre équipage, sur la foi de cette mythologie délirante ? Que nous nous en remettions à cette magie étrangère, dont nous nous sommes toujours défiés ? Mais tu vas déclencher une mutinerie!
- Il n'y aurait pas de mutinerie si tes hommes pouvaient te respecter, Guasparre. Mais tes hommes voient bien que tu t'es transformé en lâche et en ivrogne.

Cette fois, il y eut un murmure parmi les marins. Elle allait trop loin - le capitaine Guasparre avait certes dérapé, mais il ne méritait pas des paroles aussi dures. Et il avait raison - cette magie leur inspirait la plus grande méfiance.

- C'est toi qui m'as transformé en lâche et en ivrogne, c''est toi qui as fait de moi ce que je suis.
- Laisse-moi le champ libre à la proue.
- Et après ? Si nous arrivons à temps ? Nous ne pourrons pas prendre toute la population de Marsilia à bord de la Libertà, tu le sais. Allons-nous faire un tri ? Prendre les enfants ? Les arracher à leurs mères ?
- Il faudra que j'essaye, Guasparre. C'est pour cela que j'ai suivi cette initiation.
- Que tu essayes quoi ?
- D'étouffer l'éruption.

Guasparre éclata d'un rire amer.

- Toi ? Toi, la Petite Main du Palazzo, la fille de la Marchande d'Oubli, toi toute seule, du haut de tes 17 ans, tu vas étouffer l'éruption du Zoccolo ?
- Je pense que j'en suis capable.
- Tu as perdu la raison, Agnese. Tu as la folie des grandeurs, tu te prends pour la Mère qui se sacrifie pour sauver ses enfants… Mais tu ne vois pas que c'est de la folie ? Tu es sans doute capable de percevoir des choses que les autres ne perçoivent pas, et je ne doute pas de la qualité de tes drogues; tu peux avoir appris à manipuler les foules par ce Verbe que je déteste, mais tu n'es pas devenue une déesse, Agnese. Tu es une pauvre fille de chair et d'os, et ta chair et tes os sont fragiles. Tu te feras dévorer par le volcan. Je refuse de te laisser te monter la tête avec ce projet suicidaire.
- Nous en reparlerons si nous arrivons à temps, Guasparre. Ce dont je doute fortement. Mais je t'en prie, je t'en supplie, laisse-moi utiliser mes pouvoirs pour hâter la marche du navire.

Alamanno Bellini tressaillit en entendant ces mots, car ils avaient été prononcés d'une manière étrange, ou plus exactement, avec une voix différente de la voix habituelle de la jeune fille. C'était un ton si particulier que Bellini sut, avant même d'entendre la réaction de Guasparre, qu'il céderait à celle qui était devenue, à tous points de vue, sa maîtresse.

@@@@

Les semaines qui suivirent parurent durer des mois, et aucun membre de l'équipage ne s'en souvint par la suite autrement que comme d'un long cauchemar éveillé. La Burrasca était un vent violent et capricieux, qui exerçait sa tyrannie nuit et jour. Il fallait sans cesse affaler ou tendre les voiles; car le vent changeait de force à tout instant, et prenait des directions légèrement différentes, variant du Nord-Est au Nord-Ouest avec une brusquerie de bête folle. La mer ne s'aplatissait pas; une houle croisée, particulièrement traîtresse, avait transformé le roulis régulier du bateau en des mouvements imprévisibles et désordonnés. Des vagues heurtaient l'étrave, dans toutes les directions, provoquant des secousses incessantes et des chutes. Le barreur avait le plus grand mal à garder le cap; la moitié des marins souffrait d'un mal de mer sévère; on était obligé de réduire la vitesse et l'équipage devait fournir une concentration accrue avec un état général affaibli.

Alamano Bellini et Guasparre se relayaient. Leurs différends étaient tacitement mis de côté, et Bellini, qui avait craint que le Capitaine ne fût pas en état de commander le navire dans ces circonstances, se sentit rassuré lorsqu'il vit qu'au contraire, Guasparre passait presque toutes ses journées sur le pont, à exercer une supervision attentive et à réconforter l'équipage. Depuis la fameuse dispute avec Agnese, il semblait être redevenu lui-même, et les hommes étaient soulagés de pouvoir compter sur lui. La jeune fille, en revanche, contribuait au malaise général.

Guasparre l'avait d'abord laissée s'installer à l'avant du navire. Là, plus immobile et plus glacée que le lion ailé qui ornait la proue, elle regardait l'horizon, les nuages, le vent, les vagues, et faisait parfois des gestes étranges dans l'air. Il lui arrivait aussi de s'agenouiller pour toucher le bois du navire avec ses mains nues. Elle demeurait sans bouger, sans manger, sans s'asseoir, et sans parler, pendant de longues heures. Les marins la contournaient s'ils devaient passer par là, comme on contourne un meuble encombrant. Ils ne pouvaient s'empêcher de la regarder avec effroi, et nombre d'entre eux faisaient les cornes, dans leur dos, pour conjurer le mauvais sort. Elle était passée du statut d'objet vaguement sexuel à celui d'objet sacré, qui suscitait chez eux une peur

mêlée de respect. Elle dormait, comme le capitaine et le second, par tranches de trois heures, toujours dans la cabine de Guasparre.

Au début, on murmurait à bord que ses gesticulations étaient ridicules et vaines. Puis, on constata que lorsqu'elle revenait à son poste après une pause, la navigation devenait significativement moins inconfortable.

Au bout du sixième jour, personne n'arriva à la réveiller au moment où elle devait reprendre son quart; et Guasparre ordonna qu'on la laissât dormir. Elle dormit plus de 18 heures, et s'éveilla dans un état de grande faiblesse. Guasparre la força à manger, et, tandis qu'elle reprenait lentement quelques forces et quelques couleurs, il lui demanda :

- Essaie de m'expliquer ce que tu fais, quand tu es à la proue.
- C'est difficile de le traduire avec des mots. J'utilise alternativement plusieurs pouvoirs, et c'est cela qui m'épuise.
- Que fais-tu quand tu restes immobile ?
- Je projette mon esprit hors de moi-même, j'essaie de faire corps avec la Mère, de diriger son souffle, ses larmes, sa respiration.
- Que veux-tu dire ?
- J'essaie de diriger le vent, les vagues, et de modifier le rythme de la houle.

Guasparre la regarda, interdit. Elle n'avait pas l'air de plaisanter, et, si elle semblait épuisée, elle ne semblait pas non plus avoir perdu la raison.

- Tu arrives à contrôler les éléments ?

Agnese le dévisagea. Son regard n'était plus le même qu'auparavant - et il regretta, de manière poignante, la jeune fille sensible et innocente dont il était tombé amoureux seulement quelques mois auparavant. La femme qui était en face d'elle ne paraissait plus jeune, mais étrangement hors d'âge; son regard lui parvenait comme à travers une fabuleuse distance, à travers des épaisseurs qui amortissaient, étouffaient tout sentiment personnel. Elle était toujours aussi belle - davantage, même, s'il était possible. Mais ses yeux verts, qui l'avaient jadis éclaboussé de fraîcheur et de vie, lui apparaissaient maintenant comme des fanaux surnaturels, traversant l'espace depuis une source étrangère et inhumaine. La désirait-il encore ? Ou lui était-il désormais seulement *soumis* ?

- J'y parviens très imparfaitement, dit-elle. De manière intermittente, au prix d'immenses efforts.
- Et que fais-tu quand tu touches le pont de tes mains ? Utilises-tu le toucher ?
- Oui, dit-elle. J'essaie de guider la Libertà.

Guasparre détourna les yeux - il ne supportait plus de la regarder longtemps.

- Ce n'est pas à la proue mais à la poupe que tu devrais t'installer, alors. Au poste de barre, sur la dunette. Le timonier s'occupera de la barre quand tu ne t'en occuperas pas; mais lorsqu'il s'agira de diriger la Libertà, tu seras beaucoup plus puissante à la barre.

Agnese avala machinalement quelques cuillerées du gruau que Guasparre lui avait apporté. Puis elle dit, d'une voix terriblement impersonnelle :

- Vous avez tous abandonné Marsilia. Ridolfo a tout abandonné pour l'Oubli. La Reine a préféré sa propre survie à celle de son peuple. Tu as préféré ta liberté et ton amour aux chaînes du pouvoir. Ta soeur n'a jamais pensé qu'à l'Art et ton frère n'a jamais pensé qu'à l'argent. Aucun de vous n'a fait passer l'intérêt général avant sa propre destinée. La destruction de Marsilia est votre faillite. Le nom des Albaregno devrait être maudit - mais hélas, il ne restera personne pour le maudire.

Guasparre baissa la tête. Personne, sans doute, ne lui avait jamais parlé aussi durement.

- Et toi, Agnese ? Quelle est ta part de responsabilité ?

Fugitivement, une étincelle d'humanité se ralluma dans les yeux verts.

- Tu avais raison de m'accuser de vouloir le pouvoir. J'aurais pu, lorsque ma mère m'a prévenue de la catastrophe à venir, peser de tout mon poids pour te faire rentrer à Marsilia. Là, nous aurions pu sauver, modestement, quelques vies, aider ceux qui, j'en suis sûre, ont tout essayé pour limiter les dégâts. Mais je voulais davantage. Je voulais une destinée unique. Je sentais le pouvoir se développer en moi, m'appeler à lui, et je me suis bercée de l'illusion que j'emmagasinais le pouvoir pour sauver Marsilia. Mais je me mentais à moi-même. Je savais que je n'aurais pas le temps. Je savais que tu allais m'attendre, et que je privais aussi Marsilia de ton soutien. Et je l'ai fait quand même.

Guasparre se sentit touché au coeur par cette confession.

- N'as-tu aucun espoir que nous arrivions à temps ?

Agnese le fixa de ses yeux insondables.

- Non.
- Quel est le sens de tout cela ? demanda-t-il encore.
- Je ne sais pas. Parfois, j'espère simplement qu'il est encore temps de mourir avec eux et de partager leur destin.

Guasparre ne répondit pas, et médita quelques instants sur ces paroles terribles.

- Es-tu suffisamment remise pour reprendre ton poste ?
- Oui.
- Alors ne perdons pas de temps.

Et il fut fait comme Guasparre l'avait dit. Agnese s'installa sur le pont arrière, et la navigation, qui avait été extrêmement chaotique durant cette dernière journée, reprit un rythme plus supportable. Guasparre obligea Agnese à respecter des plages de sommeil de cinq heures au lieu de trois, et ne ménagea pas ses propres efforts pour soutenir l'équipage. Il participa aux réparations, aux manoeuvres les plus délicates, aux soins des hommes blessés par les chutes.

Alamano Bellini fut l'un des derniers à lui pardonner ses errements. Tous les hommes s'étaient déjà rendus lorsque Guasparre, un soir relativement calme, vint le trouver à son poste.

- Lieutenant, m'accorderez-vous un bref entretien ?
- Vous êtes le Capitaine, répondit Bellini.
- Il ne s'agit pas d'ordres à vous donner, dit Guasparre en souriant.
- Je vous écoute, dit le Second avec un peu de raideur.
- Je vous demande pardon, Lieutenant, pour le comportement indigne que j'ai eu lors de notre traversée en direction de Port-Kharis, et là-bas également. Vous m'avez toujours prodigué de sages conseils, que je n'ai pas écoutés. Contrairement à moi, vous avez eu la patience et la discipline d'un veritable officier.
- Il ne m'appartient pas de vous pardonner, mon Capitaine, dit Bellini. Ce n'est pas moi que vous avez personnellement offensé.
- Si. Je vous ai personnellement offensé, et j'en suis désolé. Pour le reste de mes manquements, il est vrai qu'il n'existe probablement pas d'absolution.

Bellini était surpris. Guasparre semblait avoir retrouvé ses manières de jadis depuis plusieurs semaines; mais il l'avait toujours cru trop fier pour admettre ses torts.

- Votre lucidité vous honore, Capitaine.
- Alamano… Appelez-moi Guasparre, juste pour ce soir.
- Comme vous voudrez.
- Je veux vous entendre me dire ce que vous avez sur le coeur.

Le jeune homme tourna sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler, mais les rancoeurs accumulées, dissimulées, muselées, avaient désespérément besoin de s'exprimer.

- Vous risquez de ne pas apprécier ce que j'ai à vous dire, Capitaine Guasparre.
- Je ne mérite pas le titre de Capitaine. Si je le pouvais sans provoquer une inquiétude dans l'équipage, je vous confierais le commandement.
- Vous m'avez terriblement déçu, Guasparre. Je vous faisais confiance; je vous tenais pour un homme soucieux du bien-être de son équipage, intelligent, et capable de

prendre des décisions difficiles avec le sang froid nécessaire. Je pensais que vous aviez des principes, des principes que je partageais. C'est ce que m'avait appris l'expérience des 18 mois passés en mer à vos côtés. Et puis, soudain, vous avez perdu la tête. Vous vous êtes dégradé à mes yeux, et aux yeux de tout l'équipage, pour une femme qui n'était même pas votre épouse. Vous avez renié toute prudence, toute tenue, vous avez fait courir des risques inconsidérés à la Libertà. Vous auriez dû rentrer à Marsilia immédiatement après avoir déposé votre mère, Guasparre, toutes voiles dehors. Mais vous avez préféré la chercher, puis l'attendre. Vous nous avez exposés tous aux dangers de la Burrasca, en toute connaissance de cause.

- Vous pouvez ajouter à cela que lorsque j'étais à Marsilia, j'ai négligé d'écouter les savants étrangers qui voulaient déjà me prévenir de l'activité du Zoccolo. Et que je me suis servi de la maladie de ma mère pour fuir mes responsabilités, alors que je savais très bien, en mon âme et conscience, que ni mon frère ni ma soeur n'étaient capables d'exercer le pouvoir.
- Ne vous accablez pas tant, dit Alamano après un silence. Vous ne pouviez pas savoir, au moment de partir.
- Il y a pire encore. Quand j'ai appris que Marsilia risquait la destruction, ma première réaction a été de me révolter contre l'obligation morale que j'avais de lui porter assistance.

Bellini baissa la tête, puis la releva et regarda Guasparre droit dans les yeux.

- Nul n'a le droit de vous reprocher vos sentiments, Capitaine. On n'a le droit de vous reprocher que vos actions. Et vous ne ménagez pas votre peine, à présent, pour rejoindre notre île.

Guasparre lui fit un sourire triste.

- Avez-vous déjà poursuivi votre propre bonheur, Alamano ? L'avez-vous déjà vu de si près que vous aviez l'impression de pouvoir vous en saisir ?

Bellini réfléchit.

- Le bonheur est un rêve d'enfant, finit-il par dire. Bien sûr, il y a des moments de joie, souvent quand on ne les attend pas, et le sentiment plus durable du devoir accompli. Mais le bonheur, comme un rivage sur lequel on accosterait un jour, tout seul - non, je n'y ai jamais cru.
- Vous avez sans doute raison. J'ai renoncé à être heureux, quant à moi. Cette quête a non seulement échoué, mais elle elle m'a égaré.
- Et je suis heureux que vous vous soyez retrouvé.

- Je vous proposerais bien une gorgée d'eau de vie, Lieutenant. Mais je pense que nous ferions mieux de garder la tête froide. Je vais me reposer pendant votre quart. Je vous relèverai dans trois heures.

Bellini le salua.

Il regarda Guasparre, avec sa barbe en bataille et son uniforme déboutonné, quitter le pont, non sans avoir dit une parole d'encouragement à tous les marins devant lesquels il passait.

Et Bellini se sentit, malgré le danger, la Burrasca et le mal de mer permanent qui le tenaillait, profondément apaisé.

CHAPITRE 25 : LE GRAND SOIR

Rude, la journée l'avait été. Lazzaro se sentait si épuisé et avait si mal aux pieds que lorsqu'il prit place, enfin, sur les gradins du théâtre, aux côtés de Rigarda, dans cette nuit d'altitude d'un bleu profond, il ne ressentit rien d'autre qu'un indicible soulagement. Les Artocrates s'installaient calmement autour d'eux; on allumait les torches tout autour de la scène, que la lune éclairait comme elle éclairait le public. Il y avait des bouffées de jasmin et de citron, qui alternaient avec des remugles de soufre; et les violes qu'on accordait couvraient à peine, par moments, les grondements du volcan. La nature semblait pleinement participer au spectacle; le public, qui baissait la voix, admirait sans distinction le décor artificiel et la silhouette massive du Zoccolo, qui ressemblait si fort à lui-même, et à tous les tableaux qu'on avait peints de lui, qu'il semblait ce soir une sorte d'immense décor apprêté pour l'occasion. Cette indistinction entre l'oeuvre et le monde avait pour corollaire une mélange des rôles. Il n'y avait pas, ce soir, de séparation bien nette entre acteurs et spectateurs; tous étaient partie prenante; tous jouaient leur va-tout, vêtus de leur plus riche parure. Tous avaient participé, qui à l'écriture, qui à la mise en scène, qui à la confection des costumes. C'était peut-être cet entresoi qui donnait à cette représentation, plutôt que le caractère inaugural d'une première, le charme mélancolique d'une dernière - lorsqu'une troupe, soudée par les aléas, les efforts, et surtout par l'oeuvre qu'elle interprétait, faisait flamber une dernière fois son énergie collective, avant de se séparer.

Gemma et Maddalena étaient installées aux meilleures places, au centre, à quelques pas de la scène. Gemma était d'une humeur très tendre et très calme. Des cernes violets creusaient ses yeux, témoins de ses longues insomnies. Elle avait encore un peu mal à la tête, à cause de cet Oubli frelaté qui ne valait pas celui de la Strega. Mais elle était heureuse, profondément heureuse, car elle avait réussi à les emmener tous là. Et le grand soir était finalement venu. Elle se moquait de ce qui adviendrait ensuite - il lui semblait qu'elle avait joué son rôle à la perfection.

Ce soir, des éclairs silencieux zébraient le ciel à intervalles irréguliers. L'atmosphère était immobile et lourde comme à l'approche de l'orage; pourtant, aucun nuage n'encombrait le

ciel. Seules, les fumées intermittentes du Zoccolo dessinaient leurs volutes noires sur la voûte illuminée d'étoiles.
Rigarda n'avait pas lutté très longtemps, quand elle avait pris la mesure de la détermination de Lazzaro à passer cette soirée en sa compagnie. Elle avait bien, pour la forme, critiqué le « livret invraisemblable » et la distribution « d'amateurs » des *Amants du Solstice*, mais quelque chose l'attirait dans ce théâtre. Au pied du volcan, dans son ombre, elle avait l'impression d'être aux premières loges. D'avoir un fauteuil d'orchestre pour l'éruption. Et il ne lui déplaisait pas d'être assise aux côtés de ce garçon dont elle pouvait sentir la peur, qui sourdait de temps en temps. Le visage du Consigliere blêmissait, et des perles de sueur ruisselaient sur son visage. Elle se plaisait alors à lui tapoter le genou de sa main maigre, et il lui souriait, avec courage et reconnaissance.

Quand les musiciens s'installèrent dans la fosse, il y eut une série de petites secousses rapides, juste assez fortes pour que les spectateurs eussent l'impression fugitive de se trouver dans un bateau qui tanguait.

Margherita et Apollonio étaient assis, avec Ernesto et Vittoria, du côté du volcan. Ils avaient, par-dessus la scène, une vue dégagée sur la mer, dont on ne devinait que la ténébreuse immensité. De loin en loin, des éclairs illuminaient la surface lointaine de l'eau. Quand ils levaient la tête pour regarder derrière eux, le Zoccolo formait comme une muraille.

- Je regrette de ne pas avoir terminé la fresque pour aujourd'hui, dit Apollonio.
- Pourquoi ? Tu auras tout le temps les jours qui viennent, dit Margherita d'un ton distrait.

Secrètement, elle pensait à Pippo, son chat, qui était introuvable depuis trois jours, et qu'elle imaginait seul et terrifié quelque part. Cela la contrariait plus qu'elle n'eût osé l'avouer à son amant.
Elle ressentait, au fond de sa poitrine, une sorte de trac. Le décor qu'elle avait peint se trouvait sur scène, et faisait un bel effet - mais il ne s'agissait pas de ce trac personnel qui entoure le dévoilement d'une oeuvre au public. Il s'agissait d'une angoisse plus diffuse, qui augmentait à mesure que l'heure approchait.

Juste au moment où l'un des comédiens vint frapper le sol de la scène de son baton, le Zoccolo rougeoya comme si un incendie s'était allumé dans ses entrailles, dont chaque interstice laissait passer les lueurs. Ce coup de projecteur formidable ne dura pas; et lorsque les trois coups résonnèrent, l'obscurité était revenue, et tout le monde se tut. La

musique commença - miraculeuse comme toutes les ouvertures. Elle fit traverser aux Artocrates une frontière nébuleuse et subtile, et ils respirèrent tous plus largement, au bout de quelques mesures, acclimatés comme par magie à ce monde toujours renouvelé de l'art, où l'on vogue de surprise en merveille, et où la violence et la mort sont elles-mêmes transfigurées.

Lazzaro ferma les yeux pendant une longue minute - qu'elle était belle, cette musique… Bien plus belle ce soir que lors des innombrables répétitions où elle avait été écorchée, répétée et apprivoisée. Elle était enfin pure, et Lazzaro songea au sourire d'extase que Lorenza eût fait flotter sur ses lèvres, si elle avait été là, ce soir.

Rigarda, quant à elle, se remémorait les plus grandes pièces de Ridolfo. Le Roi-Comédien avait toujours exigé de la musique pour ouvrir ses pièces de théâtre; sa voix inoubliable surgissait encore plus forte lorsqu'elle s'était trempée dans ce bain d'harmonies. Si elle se concentrait suffisamment, la Dottoressa arrivait presque à imaginer, et à croire, que c'était son frère aimé qui ferait dans un instant son entrée en scène - jeune, beau, royal. Vivant.

Le volcan se tint tranquille pendant tout le premier acte - pendant si longtemps, à vrai dire, que presque tous les spectateurs, même les plus anxieux, parvinrent à l'oublier. L'acoustique du théâtre était parfaite. La scène où le vieux Roi, malade, réfléchit à sa succession, toucha Gemma au coeur. Le duo entre le Père et le Fils, entre la Raison avec son entêtante mélopée répétitive, et l'Art, qui s'exprimait par les envolées audacieuses et pleines de grâces du fils, fut une réussite. La première apparition de la Fée fut un moment de pure apesanteur, la voix miraculeusement rétablie de Carlotta plongea tous les auditeurs dans le ravissement, avec un aria d'une extrême beauté… Les Ballerines paraissaient voler, sans plus se soucier aucunement de la gravité, et le canon qui clôtura l'acte, où les amants s'échangèrent des promesses mutuelles, s'acheva dans un tonnerre d'applaudissements.

Durant l'acte II, toutes les émotions des spectateurs furent encore tendues vers l'opéra - ils y retrouvaient tous leurs propres sentiments : l'amour inconditionnel qu'ils vouaient à l'art, et à ce mode de vie qu'ils avaient choisi envers et contre tout, la fierté qu'ils en éprouvaient, l'excitation propre à la découverte d'un chef d'oeuvre, mais aussi l'angoisse de mourir qui montait inexorablement, qui les faisait presque pleurer lorsque le fracas du volcan couvrait momentanément les musiciens, toutes ces émotions d'une insupportable

violence étaient canalisées, et comme sublimées, par le spectacle, qui les captivait pour mieux les en délivrer.

L'acte III fut un combat. On ne se demandait pas : quand l'explosion aura-t-elle lieu ? On se demandait : « combien de temps le spectacle pourra-t-il durer ? Aura-t-on la chance d'entendre les scènes poignantes qu'on se promettait dans l'acte IV ? » Le Zoccolo semblait, comme un fauteur de trouble, vouloir gâcher la représentation. Ou plutôt, c'était un régisseur devenu fou, qui ne respectait plus le texte, et qui balançait au petit bonheur ses sifflements , ses fumigènes, ses roulements de tambour et ses aveuglantes lumières. Tous mirent un point d'honneur à continuer. Et ils continuèrent à jouer, à chanter, à danser, à regarder, à écouter, à applaudir, à exercer leurs talents et leur imagination, sans jamais s'interrompre plus de quelques instants.

Le Dragone explosa au début de l'acte IV. Dans son royaume de sombre fantaisie, le Roi des Fées se livrait aux préparatifs magiques de la fin du monde qu'il comptait déclencher pour les humains. Il chantait d'une voix si grave que cela faisait vibrer des cordes inconnues du coeur; et les danseurs, dans leurs costumes étranges, se livraient à des circonvolutions fascinantes. Et tout à coup, le bouchon céda, et une colonne de feu de plusieurs dizaines de mètres s'éleva dans le ciel, à la verticale du cratère.

La mort des Artocrates fut instantanée. Miséricordieuse et grandiose. Le Dragone, en explosant, avait libéré une onde de choc qui se déplaçait plus vite que le son, et qui tua tout sur son passage.
Ils furent fauchés en plein vol.
Gemma n'eut pas le temps d'embrasser Maddalena. Rigarda n'eut pas le temps de finir de calculer la hauteur de la colonne de feu. Lazzaro n'eut pas le temps de penser à sa mère. Le Roi des Fées n'eut pas le temps d'attendre le Solstice; les musiciens n'eurent pas le temps de résoudre la mélodie qu'ils avaient commencée. Les Amants du Solstice n'eurent pas le temps de mourir.

Mais le Zoccolo ne s'arrêta pas après avoir tué ses plus proches spectateurs.

Des blocs cyclopéens se fracassèrent dans la mer, provoquant une houle démesurée. Dans le ciel étouffant, des nuées ardentes de roches pulvérisées et de gaz enflammés s'envolèrent comme un bataillon de dragons. L'air brûlant, épaissi, incendia tout ce qu'il

touchait. Des coulées de lave rougeoyante et des trainées de flammes défigurèrent l'île. Il plut des pierres et des cendres.

On sut plus tard qu'on avait entendu l'écroulement du Dragone et vu la colonne de feu à plus de cent lieues à la ronde.

@@@@

Le banquet était donné dans la cour d'honneur du Palazzo. Fabio avait tenu à une cérémonie gastronomique fastueuse, pour toutes les personnes qu'il lui importait de flatter, de réconcilier ou de remercier. Les Artocrates qui étaient restés à Marsilia, malgré les bons offices de Duccio Fiesi, avaient été ébranlés par la purge des Erotistes, et Fabio sentait toute la nécessité de les couvrir d'honneurs. Les plus en vue occupaient donc la place centrale de la table principale, à ses côtés. Sofia Calvenzano, dont on lui avait signalé les errances et les comportements imprévisibles, était à sa droite, et Duccio Fiesi, à sa gauche. Sofia n'avait pas émis d'objection; elle semblait très heureuse d'être à nouveau admise aux côtés d'un Albaregno, et regardait parfois Fabio comme s'il était son père. Elle jouait incessamment avec ses cartes de Tarot, dont il n'avait pu la convaincre de se défaire pour le temps du banquet; elle les battait machinalement, et tirait une carte du paquet, de loin en loin. La Mort. La Mort. Toujours la Mort. Fabio pensait qu'il devait s'agir d'un jeu truqué où toutes les cartes étaient identiques. A chaque fois que la Mort faisait son apparition entre les doigts habiles de la Chorégraphe, et qu'il voyait briller sa petite faux couleur d'argent, il ressentait une pointe désagréable. Mais Sofia, quant à elle, réagissait toujours par le même petit sourire lointain et presque extatique.

- C'est pour ce soir, lui dit-elle à l'oreille, presque amoureusement, lorsqu'il l'invita à s'asseoir.

Duccio Fiesi se félicitait des dispositions généreuses qui avaient contribué à étouffer dans l'oeuf la colère des Artocrates. Tous ceux qui emboitaient le pas de Fabio se voyaient attribuer des commandes publiques juteuses, ou des sinécures magnifiques. Très peu d'Artocrates manifestèrent publiquement leur désaccord, et avec quelques ducats, on en vint à oublier, avec une étonnante facilité, que les Erotistes avaient un jour fait partie intégrante de l'Artocratie. Cela n'était guère étonnant, car les ducats de Fabio faisaient couler l'oubli à flots dans les mémoires. Le nom de Gemma n'était presque jamais prononcé; non plus que le mot de « Régente ». La Villa Lorenziana semblait avoir été déjà rayée de la carte depuis des semaines.

Le grand prêtre de la Mère, Servius, occupait, en face de Fabio, presque la place d'un homologue. D'autres prêtres et prêtresses, cheveux huilés et toges vertes, prenaient place parmi les convives; et s'abouchaient avec les Marchands. C'était la première fois que Miniato Lego et sa famille étaient reçus au Palazzo, pour un dîner gastronomique. La splendeur de la cour d'honneur l'écrasait un peu, ainsi que la fierté d'avoir réussi à se trouver là, au sommet, au coude à coude avec les Artocrates, avec le Prince, mêlant sa famille aux plus nobles rejetons de Marsilia. Quand les Petites Mains des Gastronomes, avec force cérémonies, apportèrent le premier plat, dans une chorégraphie parfaite, il crut défaillir de plaisir.

Le Maître Queux, vêtu d'un costume d'une opulence extravagante, vint se placer aux côtés de Fabio et déclama sa présentation d'une voix forte :

- Bienvenue, mes chers convives, dans notre Odyssée des Sens. Après notre amuse-bouche, où vous aurez reconnu une perle de caviar impérial sur son nuage de crème iodée, sublimée d'une feuille d'or, je vous invite à goûter cette merveille : *le Frisson du Crépuscule Marin*. Carpaccio d'ormeau finement tranché et nacré, parsemé de croustillants de salicornes et humecté d'une rosée d'huile de criste.

Dès qu'il eut fini de parler, les Petites Mains, dans une unisson remarquable, soulevèrent les cloches des assiettes et quittèrent la table en une rapide procession. Dans la fine porcelaine, des couleurs vives, des textures contrastées éclataient dans des lignes épurées. Miniato Lego n'avait jamais vu pareille assiette, jamais humé pareils parfums. Il échangea avec sa femme un regard mouillé de larmes; car ce tableau comestible, déposé devant eux, était le symbole de la réalisation ultime de toutes leurs ambitions.

Des sourires satisfaits et reconnaissants fleurissaient sur toutes les lèvres, et Fabio donna le signal du départ en saisissant ses couverts pour manger.

- Encore ces saletés de salicornes, grommela-t-il à mi-voix. N'avais-je pas précisé que je les déteste ?

Corrado, qui se tenait debout derrière lui, ne réagit pas. Les convives poussaient des soupirs presque obscènes, tant ils appréciaient le *Frisson du Crépuscule Marin*. Au moment de l'entrée chaude, intitulée *Les Murmures de l'Abysse Profond*, un incident survint qui contraria beaucoup Fabio. Parmi les Petites Mains s'étaient glissées des éléments pertubateurs, qui profitèrent de la procession des assiettes pour peinturlurer l'un des murs de la Cour - si bien que lorsque les convives commencèrent à s'extasier sur le velouté onctueux, d'un bleu outremer, qu'on venait de leur servir, Corrado fit signe, discrètement, à Fabio, pour qu'il regardât de ce côté.

Trois mots étaient inscrits à la hâte, en rouge sang, sur les fresques centenaires. Trois mots d'une langue inconnue. Mané. Thécel. Pharès.

- Que signifie ? s'emporta Fabio. Corrado, va chercher Batista, qu'il retrouve les plaisantins qui s'amusent à perturber notre banquet.

Mais les convives, dans leur ensemble, prirent cette intervention pour une sorte de jeu, ou d'événement artistique. On se demanda ce que signifiaient ces trois mots, et la conversation générale tourna autour de ce mystère. Au bout d'un assez long moment, quand les plus folles interprétations eurent été livrées - certaines pour rire, d'autres avec le plus grand sérieux - une prêtresse de la Mère prit la parole d'une étrange voix qui imposa silence à tous.

- Ces mots proviennent de l'araméen. Ils signifient : « Compté. Pesé. Divisé. » Dans une légende très ancienne, ils apparaissent mystérieusement au cours d'un festin, et préfigurent la chute du royaume.
- Pourquoi ?
- Le temps est compté; le Roi est pesé; le royaume sera divisé.

Fabio, à ces mots, blêmit de colère. Sofia Calvenzano, dans un geste très étrange, lui mit un doigt sur les lèvres, comme on ferme la bouche à un enfant capricieux.

- Chut, mon petit. Le temps de la colère est passé, dit-elle. Il ne faut pas perdre une miette de ce festin. Pense à ton père, Fabio. Il eût présidé ce dernier banquet avec tant de panache.

- Lâchez-moi, espèce de folle, grogna Fabio entre ses dents.

L'incident des inscriptions fut cependant oublié, noyé dans les délices qui éveillaient, chez les marchands, des sens dont ils ignoraient l'existence. Les prêtres de la Mère, eux, se tenaient silencieux. La prêtresse qui avait déchiffré les inscriptions tenait une conversation à voix basse avec Servius; ils semblaient tous attendre quelque chose, et ne prêtaient que très peu d'attention aux plats splendides qu'on servait et desservait devant eux. Fabio, le vin aidant, finit par surmonter sa colère, et porta un toast à « la Nouvelle Marsilia ».

Sofia, de plus en plus souvent, fermait les yeux. Les senteurs appétissantes et les bruits du festin - voix humaines joyeuses, tintement des verres et des couverts, musique lointaine - lui rappelaient si intensément sa jeunesse, que l'illusion, les yeux fermés, était presque parfaite. Et c'est ainsi qu'elle voulait mourir, dans le passé qu'elle chérissait, aux côtés de Ridolfo.

@@@@

Fiammetta et Orso avaient couru à perdre haleine. Ils avaient failli tomber plusieurs fois en dévalant les escaliers de la Porta Ultima, et s'étaient, par jeu, barbouillés de peinture rouge. Dès qu'ils reprenaient leur souffle, ils riaient, et ne redevinrent sérieux que lorsqu'ils eurent atteint la grève, à côté de la maison de Fiammetta. C'était là qu'ils avaient trouvé refuge, depuis des semaines. Là qu'ils avaient pleuré Nicolaïo, là qu'ils avaient soutenu les Erotistes, là qu'ils s'étaient embrassés et avaient fait l'amour pour la première fois. Leur incartade du soir avait été préparée de longue date - et son succès les emplissait d'une joie adolescente. Ils étaient si jeunes et si amoureux qu'ils ne pensaient pas aux lendemains; l'instant présent les happait, les enveloppait, et avait supprimé les autres dimensions du temps. Leurs corps, leur passion, leur révolte, ne se conjuguaient qu'au présent. C'est pourquoi ils avaient décliné l'offre de Prospero et de Santa. La perspective d'une survie misérable au fond d'une grotte, en attendant une explosion qui ne viendrait peut-être que dans très longtemps, et qui pouvait provoquer leur noyade, ne l'avait pas emporté sur l'attrait de leur bonheur présent si puissant.

Orso était en train de déshabiller Fiammetta, sur le sable, à la belle étoile, et les traces de peinture rouge sur sa peau excitaient encore plus son désir. La jeune femme ne riait plus, et se laissait aller à la vague qui montait en elle; les baisers ardents d'Orso et ses caresses profondes la mettaient au bord d'un abime délicieux; quand il entra en elle, doux et puissant comme il l'était toujours, elle se sentit soudain beaucoup plus grande qu'elle-même. Elle était la grève sur laquelle elle était allongée, elle était la vague et l'eau, elle était l'île, et le visage d'Orso lui apparaissait sur fond de nuit étoilée, nimbé de lune. La colonne de feu jaillit dans le ciel, dans un fol embrasement, au moment où Orso se perdait en elle. Le bruit fut si fort qu'il les assourdit presque aussitôt. Et pendant une longue minute suspendue, dans le silence surnaturel et la paix profonde de leur chair assouvie, la colonne de feu ne signifia rien pour eux.

Et puis, après cette lumière surhumaine, l'obscurité tomba sur le monde. Les étoiles s'éteignirent, des ténèbres volantes voilèrent l'horizon, et le nuage d'étouffement, le nuage d'asphyxie, immense comme une cité entière, se mit à dévaler le ciel dans leur direction.

@@@@

Dans la Cour d'honneur, on ne voyait pas le Zoccolo, mais le bruit fut si énorme que tout le monde se leva en sursaut. On accourut à toutes les fenêtres du palais, et l'on vit, tout au bout de l'île, le déferlement du feu.

Fabio songea d'abord à sa soeur, qui venait de payer le juste prix de son inconséquence et de son orgueil, puis il pensa à sa fille. Il espérait que Nicolina lui pardonnerait le choix qu'il avait fait. Elle et ses fils, du moins, étaient à l'abri. Des considérations matérielles se bousculaient dans sa tête - il se ferait nommer Régent officiel, peut-être avec une cérémonie de sacre - il faudrait aussi prévoir des cérémonies funéraires de grande envergure, et un deuil national. L'agriculture de l'île allait pâtir de cette destruction, dont, il l'avouait, la puissance le surprenait - peut-être faudrait-il consacrer une part du trésor à l'importation de denrées pendant une longue période.

Sofia Calvenzano était demeurée à ses côtés, et regardait dans le lointain avec un visage exalté. Ridolfo venait la chercher, elle le sentait - elle fut la première à remarquer les nuages opaques, d'un noir sale sur le noir scintillant de la nuit.

Miniato Lego, recroquevillé avec sa femme et ses enfants derrière le parapet du balcon, fermait les yeux. Son âme était incapable de se concentrer sur autre chose que sur l'idée qu'il avait misé sur le mauvais cheval, que Fabio était un inconscient, un aventurier qu'il n'aurait jamais dû suivre.

Quand tout le monde eut compris que le nuage de ténèbres épaisses, qu'on voyait se déplacer à une vitesse terrifiante, engloutirait Marsilia, les prêtres de la Mère s'agenouillèrent et se mirent à entonner des prières, de leur voix envoûtante. Beaucoup de Petites Mains et de convives les imitèrent, et s'agenouillèrent. D'autres coururent comme des fous, dans un sauve-qui-peut erratique; d'autres encore se tinrent debout, face au cataclysme, les yeux grands-ouverts.

Le nuage les étouffa tous. On établit par la suite qu'il demeura plus de dix minutes sur la ville - dix minutes pendant lesquelles chacun inhala la poussière encore brûlante de l'explosion. On ne peut qu'imaginer les quintes de toux mortelles, les yeux exorbités, les gestes désespérés des marsiliens piégés. Ils moururent tous, chacun dans leur attitude particulière, qui fut figée pour l'éternité.

Sur le rivage, la houle enfla, enfla démesurément, jusqu'à atteindre des vagues plus hautes que le sommet de la Grotta dei Morti.

CHAPITRE 26 : LA PART DE L'EAU

L'explosion du Dragone résonna dans toute l'île. Lucrezia sursauta, puis ce grand fracas aérien fut suivi d'un fracas aquatique plus violent encore - car le Dragone, du haut de sa montagne, s'était abîmé dans la mer. Santa avait obligé ses protégés à grimper le plus haut possible, dans la cavité centrale de la grotte. Lucrezia pensait qu'ils se trouvaient juste de l'autre côté des sculptures funéraires, à une certaine altitude, bien qu'ils fussent dans un espace caverneux. Son poids de plume, sa souplesse, son agilité enfantines, lui avaient permis d'escalader cette paroi concave, et elle se tenait en équilibre instable, dans une minuscule anfractuosité. Un seul de ses pieds reposait complètement dans le trou où elle s'accrochait; l'autre pendait dans le vide. Elle s'appuyait de tout son corps contre la paroi, et se retenait de ses deux bras. Lorsqu'une crampe la prenait, elle changeait légèrement de position. Elle ne savait pas combien de temps il lui faudrait tenir ainsi; mais elle était déterminée à survivre.

Non loin d'elle se trouvait Prospero, également stabilisé dans une position très inconfortable. Santa n'avait pas réussi à aller aussi haut; mais elle avait trouvé une crevasse qui la maintenait plus fermement, presque assise, en face du vide. La trentaine d'autres qui les avaient suivis, Petites Mains et Erotistes confondus, s'égayaient comme d'étranges chauves-souris colorées le long de la paroi - certains plus audacieux, plus lestes, étaient montés tout en haut, tandis que d'autres, épuisés, se contentaient d'une position plus basse.

Quand ils virent que l'eau, au fond de la grotte, se retirait, ils ne purent s'empêcher de pousser un cri de soulagement, mais Santa les avertit d'une voix réverbérée par l'écho de la grotte.

- Prenez garde, malheureux. Plus la mer se retire, plus nous sommes en danger. Si vous voyez le fond de la grotte, je ne donne pas cher de notre peau.

Tandis qu'elle parlait, tous les yeux étaient rivés sur le fond; mais l'obscurité rendait l'évaluation difficile.

- Reste-t-il de l'eau au fond ? demanda Lucrezia.
- C'est tout noir, on n'y voit rien ! protesta quelqu'un.
- Lancez un caillou, dit Santa.

Quelqu'un obéit, et on entendit distinctement le caillou tomber sur la roche, tout en bas.

- Si la mer s'est retirée de plusieurs mètres, c'est qu'il se fait un grand mouvement d'eau. C'est le point de départ de ce que je vous avais annoncé : le premier mouvement de la houle. Ceux qui sont en bas, essayez de grimper encore.

Certains l'écoutèrent, d'autres protestèrent et ne bougèrent pas. Et lorsque le silence de la grotte creuse s'emplit tout à coup de trombes d'eau, et que l'eau se mit à monter inexorablement, il fut trop tard pour trois d'entre eux. Lâchant un cri, ils furent cueillis par la vague comme par une gigantesque main. Des jeunes gens se mirent à sangloter et à crier, mais Santa ne les écoutait pas. Elle tâtait désespérément de ses mains les parois de la grotte, afin de sentir la puissance et le rythme de la houle. L'eau monta, monta, jusqu'à un niveau très élevé. Plusieurs personnes durent s'accrocher plus fort pour résister au mouvement de l'eau, et durent tendre la tête pour ne pas être submergées.

- Tenez bon ! cria Santa, l'eau va bientôt redescendre !

Puis, comme si la mer respirait, l'eau, en effet, commença à refluer.

- Remontez autant que vous le pourrez, cria Santa. Nous n'en sommes qu'au début. La houle montera beaucoup plus haut la prochaine fois.

@@@@

On était arrivé en vue des côtes de Sapienza - du moins, Guasparre les avait-il aperçues avant le crépuscule. Il lui semblait entrevoir le phare, mais sa lumière était le plus souvent voilée par les embruns. A la faveur d'un éclair qui stria le ciel nocturne, il reconnut cependant la forme familière de cette île voisine. Pendant quelques heures, des éclairs lointains se multiplièrent. Le Capitaine de la Libertà était inquiet. Agnese se reposait, et il regrettait qu'elle ne fût pas à son poste, car il eût aimé l'interroger sur le risque d'orage. A défaut, il s'adressa à Bellini qui s'était réveillé plus tôt et se tenait à ses côtés.

- Lieutenant, pensez-vous qu'il faille faire escale à Sapienza ? Ou devons nous passer au large et maintenir le cap vers Marsilia ?
- La mer sera mauvaise dans le canal, dit Bellini. Si le temps se gâte, il serait plus prudent de nous abriter au port de Sapienza.
- Mais le temps est-il en train de se gâter ?

Comme pour répondre à sa question, dans un coup de tonnerre assourdissant, un immense trait de feu vertical déchira le ciel.

- Une comète ? demanda Bellini.

Guasparre ne put retenir ses larmes, car il avait compris tout de suite, en une fraction de seconde, que ce qu'il redoutait depuis des semaines était en train de se produire.

- Non. Cela monte vers le ciel.

Bellini blêmit.

- Le Zoccolo… murmura-t-il.

Les deux hommes restèrent un instant fascinés par cette gigantesque colonne de feu.

- Nous sommes encore à presque trente lieues, dit Bellini.

Et la pensée de tout ce qu'ils étaient en train de perdre, d'un seul coup, les glaça. Guasparre eut un sanglot bref, comme un cri, dans lequel se comprima tout le vertige de son deuil. Les visages de Gemma, de Margherita, de Rigarda, de Lazzaro Calbi, de Fabio. Les Artocrates, les Petites Mains, les anonymes qui habitaient le Palazzo et la ville, qui déambulaient parmi les boutiques et assistaient aux spectacles, et qui constituaient son peuple. Les lieux eux-mêmes. Les oeuvres d'art. Le Foudroyé. Cette colonne de feu, qui illumina le ciel de sa puissance pendant plusieurs minutes, avait dû tout emporter.

Bellini eut une faiblesse dans les jambes, et dut s'adosser au bastingage. Mais la mer ne faisait pas de sentiment, et, dans les instants qui suivirent l'explosion, la houle commença à forcir.

- Cap sur le port de Sapienza ! hurla le Capitaine au timonier. Vitto, Pietro, allez ranger tout ce qui peut tomber à bord ! Lieutenant, dès que nous aurons viré, mettez le navire à mâts et à cordes !
- Capitaine, appelez votre dame ! cria le timonier. On aura bien besoin d'elle!

La manoeuvre fut difficile. Il fallait faire virer le bateau à tribord, mais la houle était devenue si forte que le moindre mouvement menaçait d'aboutir à la submersion. La grand voile, qui n'avait pas encore été affalée, se déchira dans un craquement sinistre. En peu de minutes, d'ailleurs, le cap devint un problème secondaire pour la plupart des hommes d'équipage, aux prises avec l'une des mers les plus terribles qu'ils eussent jamais connues. Leur horizon, soudain, était borné à quelques mètres, et leur avenir, à quelques minutes.

Agnese s'était réveillée au moment de l'explosion. Elle était sortie de la cabine, en chemise, terrifiée. Quand Guasparre la vit, il la prit dans ses bras, et lui murmura à l'oreille des paroles que tout d'abord elle ne comprit pas. Ses yeux fondirent en pleurs d'émeraude lorsqu'ils se posèrent sur le ciel, du côté de Marsilia.

La Libertà tanguait, l'équipage tentait une manoeuvre désespérée, l'enfer s'était allumé dans le ciel, des éclairs illuminaient le paysage d'apocalypse d'une façon intermittente, et Guasparre la tenait fermement, l'empêchait de s'effondrer, de perdre l'équilire, de disparaître.

- Mon amour, disait-il. Mon amour, il faut te couvrir. Tu vas avoir froid, à la barre. Mais tu vas nous ramener au port.

Ces mots répétés en litanie ricochèrent pendant plusieurs minutes à la surface de son esprit hébété. Puis, pour une raison obscure, les syllabes se détachèrent les unes des autres pour former des mots, et elle revint à elle.

- Guasparre, Guasparre, qu'avons-nous fait ? demanda-t-elle d'une voix enfantine.

Guasparre, dont le visage était mouillé d'embruns et de larmes, lui prit le visage dans les mains et lui dit :

- Je t'en supplie, Agnese, va te couvrir, parce que même si nous avons envie de mourir, nous pouvons encore sauver l'équipage.

Cette parole, entre toutes celles qu'il aurait pu dire, étaient les seules capables de trouver un chemin jusqu'au courage d'Agnese. Elle hocha la tête et se laissa conduire jusqu'à la cabine; elle se laissa vêtir, elle se laissa accompagner jusqu'à la barre, où elle s'assit. Puis, de sa main droite dans laquelle la peur et le deuil imprimaient un pouvoir immense, elle prit en main le navire.

@@@@

Dans la grotte, les survivants, trempés et grelottants, avaient du mal à rester accrochés aux parois les plus hautes. Lucrezia ne savait pas exactement combien étaient tombés; mais il lui semblait qu'il ne restait plus qu'une poignée d'entre eux. Il faisait si noir, de toutes façons… Et puis elle ne voulait pas y penser - il lui suffisait d'entendre la voix de Santa, et de s'assurer, dans sa vision périphérique, de la présence de Prospero.

- Nous sommes au plus fort du phénomène, disait Santa. Cela va encore durer un moment, mais l'eau ne montera pas beaucoup plus haut. Vous pouvez y arriver.

Il était difficile d'exprimer la terreur que Lucrezia ressentait lorsqu'elle entendait l'eau remplir la grotte - avec ce glouglou énorme, sinistre, de plus en plus aigu à mesure que la cavité se remplissait. L'eau montait vite, et ne se contentait pas de monter - elle avait aussi une force d'entrainement, une poussée, un poids. Il était si facile de se laisser déstabiliser que chaque vague était mortelle. Lucrezia était, de tous ses compagnons, celle qui avait grimpé le plus haut, et sa tête n'avait jamais été immergée. Mais elle devinait que Santa, en contrebas, devait retenir sa respiration à chaque crue pendant un temps qui lui paraissait infini, car elle l'entendait hoqueter douloureusement à chaque reflux de cette houle immense.

- Prospero ? appela-t-elle quand l'eau commença à grimper le long de ses jambes.

- Je suis toujours là, dit le jeune homme.
- Accrochez-vous, d'accord ?
- J'ai froid, se plaignit le jeune homme.
- Je suppose qu'en pleine éruption volcanique, on peut considérer que c'est un luxe, dit Lucrezia.

Prospero eut un rire nerveux, qui fut interrompu par la houle. Lucrezia ne le voyait pas, mais elle supposait qu'il devait lui aussi retenir sa respiration et se promit de ne plus lui parler, afin de ne pas perturber son souffle.

Cette fois, cependant, la houle monta encore un peu plus haut, et engloutit sa poitrine, ses épaules, son cou, sa bouche. Lucrezia prit une grande inspiration par le nez et attendit. Mais, fort heureusement, l'eau ne monta pas plus haut, et entama bientôt sa descente, presque aussi dangereuse que sa montée, car la vague vous aspirait de toute la force de cette extraordinaire marée.

Combien de forces lui restait-il ? A combien de ces coups de boutoir était-elle encore capable de résister ? Soudain, le silence et le noir de la grotte lui firent peur.

- Santa ! Santa ! cria Lucrezia.

Il lui semblait que sa voix résonnait dans un vide immense. Elle se mit à pleurer, de peur, de fatigue, de découragement. Son imagination lui peignait le tableau de sa chère Santa, si intelligente et si secourable, emportée par le flot noir, au fond de l'Abisso. C'était plus qu'elle n'en pouvait supporter.

- Petite, dit une voix faible, derrière elle.

Ce n'était pas la voix de Santa. C'était la voix de Prospero.

- Petite, ne pleure pas. On respire mal quand on pleure… Tu dois te souvenir de ce qu'a dit la Strega. L'eau ne montera pas plus haut. Nous pouvons y arriver.
- Je ne sais pas, gémit Lucrezia.
- Si, petite. Je vais survivre pour toi, et toi, tu vas survivre pour moi.
- Je n'y arriverai pas sans elle, dit-elle. J'ai des crampes dans les doigts, et ma jambe n'arrête pas de sortir de l'anfractuosité…
- Qui t'a mise dans cette situation, petite Principessa ? demanda Prospero sur un autre ton.
- Mon père, dit-elle avec rage.
- Que t'a-t-il fait ? demanda Prospero.

Ils entendirent l'eau qui commençait à revenir, et Lucrezia poussa un cri d'angoisse.

- Que t'a-t-il fait ? insista Prospero.

- Il m'a frappée. Il m'en envoyée à la villa Lorenziana pour que j'y meure. Il m'a éloignée de Maman.

Sa voix se raffermissait un peu à chaque phrase.

- Et quoi d'autre encore ?
- Il savait que le Zoccolo allait rentrer en éruption, et plutôt que d'essayer de sauver son peuple, il a préféré sacrifier les Artocrates, pour leur prendre leur argent et leur pouvoir. C'est lui qui est responsable de tout cela. Sans lui, nous pourrions être tous partis.

L'eau montait, elle allait recommencer sa terrible étreinte.

- Santa m'a donné un conseil, un jour, dit Prospero. Elle m'a dit : « Ne te repose jamais dans le rôle de la victime, petit. Relève la tête quand on te frappe. Accroche-toi à ton insolence. »

Lucrezia ne put s'empêcher de verser deux grosses larmes en entendant cette phrase qui ressemblait tant à ce que pouvait dire Santa. Mais une énergie nouvelle la réchauffait de l'intérieur.

- Tu es en colère, Lucrezia ? demanda Prospero d'un ton triomphant.
- Oui, cria la petite fille.
- Tu détestes ton père ?
- Oui !
- Moi aussi je le déteste. Alors accrochons-nous à notre insolence.

Lucrezia ferma les yeux très fort, comme pour nier la réalité environnante. Elle se remémora, volontairement, la scène où son père l'avait rouée de coups, en répétant « Lucrezia l'Intranquille ». Et chaque souvenir de chaque coup lui fortifiait le coeur. Elle devait vivre, elle devait vivre pour le haïr, pour le dénoncer. Tandis que l'eau poussait à bout leurs muscles tétanisés et leurs poumons suffoqués, le jeune homme et la petite fille, enveloppés dans leurs rêves de vengeance, s'accrochèrent à la paroi de toutes leurs forces, comme des bêtes blessées et butées, qui ne survivent que pour rendre les coups.

@@@@

Ils ne la virent pas tout de suite, quand elle se forma. Ils la découvrirent à la faveur d'un éclair. Une montagne d'eau, à quelques centaines de mètres à peine. Un mur. Une vague de cauchemar, comme un horizon révolté qui s'avançait pour tout engloutir.

Guasparre eut, devant ce chaos incommensurable, la tentation de lâcher prise et de s'abandonner - mais il vit que les hommes, de tous les postes du navire, regardaient dans sa direction. Même Agnese regardait vers lui, attendait quelque chose.

- Le seul moyen de survivre est d'essayer de mettre à la cape, cria-t-il. Agnese, il faut placer la proue face à la vague, pour la prendre de front, et tenter de monter sur elle. Hissez la brigantine à l'arrière, pour essayer de stabiliser la position ! Et jetez une ancre flottante à l'avant !

Le lieutenant Bellini se joignit à lui.

- Pietro, cours chercher une voile de rechange pour l'ancre flottante, Ottavio, il faudra la lester avec les plombs ! Vittorio, déroule l'aussière pour l'attacher !

A mi-voix, Bellini demanda à Guasparre, en hochant la tête vers la vague :

- Combien de temps, pour la manœuvre ?
- Deux minutes au plus.
- Vous avez une minute pour stabiliser la Libertà face à la vague ! Dépêchons !

Agnese, en voyant la vague, avait ressenti une décharge de pouvoir affluer dans ses mains. La barre était devenue comme un membre de son propre corps; la Libertà elle-même se mouvait selon sa volonté. Elle pensait avoir compris la manoeuvre que l'on attendait d'elle; elle ferma d'abord les yeux pour sentir toutes les forces qui agissaient sur son grand corps de bois. Elle sentit la portance changer lorsqu'on hissa la brigantine; elle sentit la pesanteur, la poussée, la résistance de l'air, les courants marins, les vents tourbillonnants, la houle, mais aussi des forces moins palpables, d'origine magnétique, qui semblaient déchaînées depuis le début de l'éruption. Elle sentit aussi, comme s'il se fût agi d'une queue, la grande pale articulée à l'étambot du navire par des ferrures qui permettaient sa rotation autour d'un axe vertical. Tout ceci n'était pas pensé par elle, mais ressenti. Lorsqu'elle fut parfaitement maîtresse de la Libertà, elle rouvrit les yeux, et regarda bien en face la terrible vague qui grossissait à chaque seconde. Alors, sans trembler, elle ajusta la barre, afin de se positionner à la perpendiculaire parfaite du mur d'eau qui continuait inexorablement sa progression. Si la vague déferlait, ou si le bateau chavirait, c'était la mort assurée. Mais il existait un chemin possible à travers tous ces avenirs d'écrasement et d'engloutissement - le bateau pouvait être soulevé de plusieurs dizaines de mètres, escalader la vague, presque à la verticale, mais sans chavirer, et la redescendre brutalement derrière. C'était ce chemin qu'elle s'efforcerait de prendre, coûte que coûte, car elle refusait qu'un seul marin de la Libertà fût encore sacrifié par sa faute.

- Que tous ceux qui le peuvent s'attachent au navire ! cria Guasparre quand la manoeuvre sembla réussie.

Il alla lui-même, avec difficulté, attacher Agnese aux montants de la dunette, et il s'y attacha avec elle.

Lorsqu'il eut fini, la vague était sur eux. Il n'y avait plus de ciel, plus de haut ni de bas, il n'y avait plus qu'un abîme vertical, comme si la mer était sortie de ses gonds, et avait soudainement, par un caprice cosmique et cruel, changé de plan.

@@@@

Lucrezia ne devait conserver qu'un souvenir confus des dernières crues. Comment ses petites mains engourdies firent-elles pour ne pas lâcher prise ? Comment son corps maigre, battu par l'eau pendant des heures, trouva-t-il la force de ne pas s'évanouir ? Quelle force vitale mystérieuse l'empêcha de céder à sa faiblesse grandissante ? Elle ne put jamais répondre à ces questions, car son esprit, quant à lui, l'avait lâchée depuis longtemps. Elle se souvint que Prospero avait essayé de lui parler, presque jusqu'à la fin, mais qu'à partir d'un moment, elle était incapable de lui répondre ou même de comprendre le sens de ce qu'il lui disait.
Pourtant, ce cauchemar de flux et de reflux, de crues et de décrues, au bout d'un très long moment, prit fin. Les crues furent de moins en moins hautes. La petite fille, épuisée, relâcha sa tension, et sa jambe cessa de porter son corps. Elle perdit l'équilibre et amorça une chute - que Prospero, légèrement au-dessous d'elle, arrêta.
Il lui dit par la suite qu'il l'avait mise sur son épaule comme une poupée de chiffon, et qu'il avait redescendu en tremblant les quelques mètres qui les séparait d'une surface plane. Là, il l'avait jetée par terre et s'était lui-même écroulé, à demi-mort, sans même se poser la question de savoir s'il y avait d'autres survivants.

@@@@

La Libertà atteignit la crête en quelques brèves secondes. La poupe était encore immergée, et la proue pointait vers le ciel comme la corne désespérée d'un insecte emporté par le courant. Agnese utilisait une partie de son pouvoir pour maîtriser la nausée intense qui mettait son estomac sens dessus dessous; elle luttait contre les dérapages du navire pour maintenir la barre dans un axe parfait, et s'efforçait de ne pas prêter attention à tout ce qu'elle percevait alentour - les chocs incessants; les chutes de caisses, d'hommes, de cordages; les hurlements de terreur, le bruit assourdissant de l'eau qui emplissait ses oreilles et son âme.
Elle sentit très vivement le moment du basculement - dès que le centre de gravité de la Libertà franchit la crête, le poids de la proue les entraina immédiatement dans une chute

vertigineuse. Elle se sentit tout à coup soulevée, lâcha la barre, et s'agrippa à Guasparre qui était tout contre elle. Tandis que la proue du navire piquait droit vers le creux de la vague scélérate, sa poupe s'était soulevée, sortant le gouvernail de l'eau. Dans un instant, la proue allait heurter la surface de l'eau et plonger avec une violence terrible; la coque risquait de se rompre, les mâts risquaient de se briser sous la force de l'impact, et si d'aventure le navire ressortait de l'eau, il serait devenu ingouvernable, et risquait de se mettre de travers et de chavirer. Agnese, en cette seconde suprême, projeta son esprit hors d'elle-même. Ce fut douloureux, presque comme une mort - elle fut, soudain, la masse d'eau furieuse et inhumaine, qui jouissait de sa propre démesure - et, in extremis, elle aplanit ses flots pour amortir la violence du choc.

Au même instant, la proue plongea de plusieurs mètres, Agnese perdit conscience, le beaupré se fendit et s'écroula dans un craquement sinistre, assommant plusieurs hommes attachés sur le gaillard d'avant. Puis, fidèle, solide, protectrice, résistante, maternelle, la Libertà émergea, et tous les hommes d'équipage lui rendirent un hommage fervent dans le silence de leur coeur éprouvé.

Guasparre se saisit de la barre abandonnée par Agnese, et mit le cap sur Sapienza.

Bellini, à quelques mètres, sanglotait de soulagement, mais il se reprit presque aussitôt.

- Détachez-vous ! cria-t-il. Ecopez les paquets de mer ! Portez secours aux hommes qui étaient à la proue ! Dégagez le beaupré du pont avant !

Dans les bras de Guasparre, Agnese semblait morte. Sa peau était d'une blancheur de lune, presque phosphorescente. Son corps trempé et glacé gisait, inerte. Mais Guasparre, de sa main libre, la détacha et la blottit contre son coeur. Et là, à travers la mince et fragile cloison de chair et de tissu qui les séparait, son coeur affolé perçut le battement timide, incertain, irrégulier, de la jeune fille.

La traversée vers Sapienza parut durer des heures, parmi les cendres épaisses et chaudes qui voltigeaient, comme des lambeaux de ténèbres, dans la nuit rouge.

CHAPITRE 27 : LES SURVIVANTS ET LES RUINES

Nicolina, heureusement, avait déjà couché Puccio et Dino lorsqu'elle entendit le fracas assourdissant de l'explosion. Elle courut sur le balcon de l'hostellerie que Fabio avait réservée pour sa famille - une petite maison coquette et confortable à quelques rues seulement du port de Sapienza, dans un quartier calme. Le balcon étroit donnait sur le Sud, et elle ne vit rien - mais des lueurs étranges lui paraissaient se réverbérer dans la nuit, depuis le Nord. Sandra, la Petite Main qui était à son service personnel, était accourue également.

- Que se passe-t-il, Altezza ?

Nicolina ne lui répondit pas, et courut, avec Sandra sur ses talons, dans la rue, jusqu'au port, où la vue sur le Nord était plus dégagée. La colonne de feu, immense, illuminait Marsilia - les lueurs sidérales semblaient avoir été soufflées, et, pendant quelques minutes, on vit la silhouette noire de l'île presque comme en plein jour. Nicolina tomba à genoux, ses jambes ne la portant plus. Sandra fit le signe de la Mère, plusieurs fois, avant d'essayer, balbutiante, de remettre sa maîtresse debout.

Mais Nicolina ne pouvait détacher ses yeux du phénomène qui était en train d'incendier son monde. Elle se remémorait les paroles de sa fille - douce, intelligente petite Lucrezia - à qui elle n'avait cessé de penser depuis six semaines.

« Nous n'avons pas le temps, Maman. Il a dans son bureau un mémoire, écrit par des savants étrangers, un mémoire qui explique sans le moindre doute possible que le Zoccolo va rentrer en éruption dans un futur très proche. Ce qui importe, c'est que Gemma va mourir, avec tous ses amis, avec tous les jeunes Artocrates de Marsilia. Ils vont tous mourir dans cette éruption. Et Père le sait. Il le veut. Nul ne peut prévoir ce que détruira le volcan, Mère. Il peut très bien détruire le lieu-même où nous sommes. Tu dois lui demander de partir. Avec nous. Nous sommes tous en danger, Mère. J'espère qu'il nous laissera nous éloigner du danger. J'ai si peur… »

La voix de Lucrezia résonnait dans son oreille comme si son fantôme était là qui la poursuivait; elle ne pouvait pas la voir, ni l'étreindre, elle ne pouvait pas lui parler, mais elle ne pouvait éviter de l'entendre, encore et encore, la prévenir du danger qui, sous ses yeux, déferlait en réalisant ses plus noires prédictions. Elle ne pouvait éviter de l'entendre murmurer « J'ai si peur » - et elle imaginait son enfant chérie, qui lui avait été arrachée, éclaboussée de lave ou prenant feu comme une torche.

Sandra essayait de la faire réagir, mais Nicolina balbutiait des paroles sans suite, comme si elle avait perdu la raison.

« Père le sait. Il le veut. J'ai si peur. Tous les jeunes Artocrates de Marsilia. J'ai si peur. Gemma va mourir. Nous sommes tous en danger. Père le sait. Il le veut. »

- Altezza, altezza, hurla Sandra en pleurant.
- J'espère qu'il est mort, murmura Nicolina, d'une voix soudain plus ferme.
- De qui parlez-vous, Altezza ?
- Du Prince, Sandra. Je parle du Prince, mon mari.
- Vous délirez, Madame…
- Non. Regarde cette colonne de feu. Elle est moins haute, elle flambe moins fort que ma haine.

La population de Sapienza s'était précipitée sur le port, qui grouillait à présent d'une foule nombreuse. Les gens avaient lâché leurs repas du soir, leurs danses, leurs veillées. Tout autour de Nicolina et de Sandra, des gens criaient, se déplaçaient pour mieux voir. Les éclairs qui striaient le ciel, à intervalles irréguliers, dévoilèrent bientôt la vague scélérate qui se déplaçait à vive allure sur l'eau - il y eut un mouvement de panique quand on craignit qu'elle ne se dirigeât vers le rivage; mais on comprit bien vite qu'elle faisait route vers l'Ouest. Nicolina s'était relevée et, tenant la main de Sandra serrée dans la sienne, elle jouait des coudes pour se frayer une place parmi les badauds.

- Là, devant la vague ! N'est-ce pas un navire ?

Il fallut attendre un autre éclair pour en être sûr.

- Oui, c'est un galion !
- Un Cinq-mats !
- Par la Mère, il va naufrager sous nos yeux !

Nicolina poussa un homme de haute taille qui se trouvait devant elle.

- La Libertà ! murmura-t-elle.

Et tout à coup, abandonnant l'île de Marsilia dont le destin paraissait déjà scellé, les spectateurs se tournèrent tous en direction du grand navire.

- Mais que font-ils ? Ils sont fous ? Ils vont prendre la vague de plein fouet !
- Ils essayent de mettre à la cape, cria un marin. C'est ce qu'ils ont de mieux à faire. Le Capitaine connaît son affaire.

Nicolina, qui avait du mal à voir quoi que ce soit à travers le rideau de ses propres larmes, pensa à Guasparre, et se prit, irrationnellement, à miser sur lui tout l'espoir qui lui restait.

- Sandra, je ne peux pas regarder, dit-elle en fermant les yeux. Dis-moi ce que tu vois.

La jeune fille, qui tremblait dans son vêtement léger, obéit du mieux qu'elle put.

- Ca y est, la vague est sur eux, Altezza… La Libertà monte presque à la verticale - je discerne sa figure de proue qui se découpe dans le ciel… Et la voilà qui plonge !

On entendit, dans le vacarme environnant, le bruit d'un corps énorme s'effondrant dans l'eau. Sandra ne put continuer, la voix étranglée par l'émotion, et Nicolina rouvrit les yeux. Au début, les éclairs ayant momentanément cessé, on ne vit rien. Puis un éclair zébra à nouveau le ciel - et on vit la Libertà, le beaupré brisé, qui faisait cap avec difficulté vers le rivage.

Des hommes accoururent de partout, et, malgré le mauvais temps, attendirent pour aider de leur mieux la Libertà à s'arrimer au quai. Nicolina, qui venait de perdre la chair de sa chair, regarda pourtant avec reconnaissance s'approcher, dans les lumières du Port, la figure de proue familière de la Libertà, le fameux lion ailé sculpté par Caliara, qui fendait la tempête, fier encore, malgré une aile brisée.

C'était un peu de Marsilia qui venait d'en réchapper.

@@@@@

Nicolina avait tenu à installer Agnese dans sa propre chambre. La jeune fille était livide. On eût dit que son sang s'était déjà glacé dans ses veines. Mais bientôt elle fut parcourue de longs frissons et la fièvre monta. Guasparre, malgré ses blessures, ne laissa personne la transporter, ni la veiller. Il embrassa ses paupières, frotta son corps avec de l'alcool de violette, étancha sa sueur. Puis, recru de fatigue, encore tout gluant d'eau salée, il s'endormit contre elle.

Au matin, elle avait retrouvé des couleurs et une respiration paisible, mais ne se réveillait pas. Il la confia à Nicolina, embrassa ses neveux, et écouta, le coeur serré, le récit de ce qui était arrivé à Lucrezia.

- Quand tu partiras là-bas, lui dit-elle, peu m'importe le danger. Je viendrai avec toi. Je veux voir comment ils sont…

Elle ne finit pas sa phrase, et Guasparre lui sourit. Il avait suffisamment pris la mer pour savoir que les caractères se révélaient dans le danger; et il était tout prêt à réviser son jugement sur sa belle-soeur. Elle et ses neveux étaient probablement la seule famille qui lui restât.

Après une toilette rapide, il mangea avec appétit et retrouva Bellini. Ils étaient convenus de se mettre en quête d'un navire pour se rendre le plus tôt possible à Marsilia. Mais, à la Capitainerie, personne ne voulut rien savoir. Les marins et les armateurs étaient tous

d'accord sur un point : il n'y avait pas d'urgence. Sapienza s'était réveillée avec une couche de cendre d'un demi-centimètre, qui répandait sa couleur grise et uniforme sur toute chose. La mer était encore grosse; et une pellicule grasse et sombre en salissait la surface, à perte de vue. Des poissons crevés, dont la chair paraissait étrangement cuite, flottaient en nombre dans le port. La vague scélérate avait refroidi les ardeurs; les marins voulaient attendre une semaine, au moins, et les armateurs, plus encore. Guasparre finit par se demander s'il ne serait pas plus rapide de faire sur la Libertà les réparations les plus urgentes. Bellini trouva un charpentier de marine et un calfat qui acceptèrent de travailler pour une grosse somme d'argent. Guasparre ne marchanda pas, et il fut convenu que la Libertà tenterait d'accoster à Marsilia le troisième jour qui suivit la catastrophe.

@@@@

Parmi les 17 hommes d'équipage de la Libertà, trois avaient été grièvement blessés lors de la redescente de la vague, et trois autres furent trop terrifiés pour reprendre la mer. Guasparre partit donc avec onze matelots, en plus de Bellini, d'Agnese - dont les mains étaient devenues si sensibles et si douloureuses qu'elle ne pouvait retirer ses gants - de Nicolina et de Sandra, du jeune Lucca qui s'était immédiatement présenté à lui, en compagnie de son père, et d'Adrieyn, qu'il fut heureux et surpris de trouver à Sapienza. Lucca se chargea de lui narrer l'héroïsme du Consigliere, lui parla du manifeste écrit en une seule nuit, des lettres qu'il avait fait envoyer, de son arrestation. Guasparre vit que Lazzaro Calbi avait amplement mérité la confiance de sa mère, et qu'il avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour protéger les Marsiliens en son absence. Un sentiment de honte le fit presque défaillir, à la pensée que cet aimable fonctionnaire avait très probablement péri en accomplissant la tâche que la famille Albaregno lui avait confiée. Tous les Albaregno s'étaient toujours reposés sur lui - son père, sa mère, sa soeur, et lui-même. Ils l'avaient laissé se débrouiller avec les soucis de l'Etat, pendant qu'ils s'adonnaient à leurs scandaleuses futilités. Quant à Fabio, il l'avait sciemment envoyé à la mort. Et, au moment suprême, Lazzaro avait mis, sans se plaindre, la Signora Calbi, sa propre mère, dans un bateau, mais ne l'avait pas accompagnée. Une telle fidélité envers une Couronne qu'il ne porterait jamais, envers un peuple dont il n'était pas responsable, confondait Guasparre. Il lui semblait qu'il aurait pu tuer de ses propres mains le prince désinvolte et arrogant qu'il avait été, encore si récemment.

Le paysage marin désolé qu'ils traversèrent s'accordait parfaitement à cet état d'âme. Aucun membre d'équipage ni aucun passager n'avait jamais vu semblable mer. Au lieu de

la belle transparence verte à laquelle ils étaient accoutumés, la surface de l'eau ressemblait à un gigantesque pot d'eau sale dans lequel un peintre colossal aurait trempé des pinceaux maculés de brun, de noir et de jaune. Parmi ces nuances glauques, des débris flottaient, dont certains étaient grands comme des récifs ou des îlots. En s'approchant, Bellini suggéra qu'il devait s'agir de pierre ponce. Partout, des cendres noires épaississaient l'eau; les oiseaux marins qui essayaient de se poser à la surface se souillaient les ailes et se débattaient lamentablement pour s'envoler. Par endroits, on voyait des filaments d'eau plus claire, comme des ruisseaux aquatiques - et ces ruisseaux bouillonnaient. Des gaz putrides s'échappaient parfois des bulles; mais, le plus souvent, c'était une vapeur d'eau qui s'élevait, maléfique, et rasait les vagues avant de se dissiper dans l'air. Les goélands, qui semblaient ivres, faisaient un festin sanglant des tortues mortes et des poissons crevés qui flottaient partout. L'étrave de la Libertà, qui naviguait très lentement, parmi les écueils innombrables, heurtait sans cesse des cadavres de bêtes déchiquetés.

Marsilia était en vue, depuis le début. Guasparre ne comprit pas tout de suite ce qui avait changé dans son aspect - car sa forme, familière, n'avait pas changé. Mais, au fur et à mesure qu'ils s'approchaient, et que la silhouette vague se précisait, il comprit d'où venait son malaise. Marsilia, și vivement colorée, si étincelante dans le soleil du matin, Marsilia aux flancs verdoyants, cité fleurie aux maisons peintes de couleurs vives - cette Marsilia n'était plus. Elle avait cédé le pas à une autre Marsilia, entièrement minérale et grise. C'était une côte morte dont on s'approchait; en dehors des oiseaux qui planaient, sinistres, on ne voyait qu'une île de pierre, au relief tourmenté. Où était passée la ligne qui démarquait la plage de la ville ? Où étaient les rues, les maisons, le Palazzo ? Il n'y avait plus que du gris, comme si la Libertà, traversant un Styx maudit, se dirigeait vers les rivages immobiles des Enfers.

A bord, tout le monde se tenait sur le pont dans un profond silence, et se soutenait au bastingage. Les plus jeunes, Adrieyn et Lucca, ainsi que le mousse Pietro et la Petite Main Sandra, sanglotaient convulsivement. Nicolina, qui avait tenu à porter sa robe de cérémonie, rouge, noire et or, était comme une morte-vivante cousue dans son linceul royal, les yeux fixes, la bouche et le nez pincés. Agnese, trop faible pour se tenir debout, était assise sur des cordages, muette, aux côtés de Guasparre et de Bellini qui se passaient la longue vue et échangeaient des regards accablés, brillant de larmes contenues.

Il n'y avait plus de quai, plus de port, et le Capitaine ordonna qu'une équipe restreinte descendît avec le canot. Il y sauta le premier, puis aida à descendre Agnese et Nicolina.

Bellini et Lucca les suivirent, et commencèrent à ramer. Le bruit des rames qui frappaient la surface résonnait dans le silence morne. Même le ressac paraissait assourdi, comme ralenti par les flots de cendre que charriait la mer. Guasparre mit pied à terre le premier, et fit quelques pas sur la grève. Ses bottes s'enfonçaient dans une poussière humide, mais à certains endroits, le sol paraissait dur et presque vitrifié. Il fit signe aux autres de le suivre et de faire attention à ce sol dangereux, qui montait en pente raide depuis le niveau de la mer. Et ils entamèrent une très pénible progression vers la ville. En passant près de l'emplacement du quai, Bellini murmura :

- Nous sommes à au moins trois mètres au-dessus du sol.

Tous regardèrent leurs pieds, et comprirent. La cité n'avait pas brûlé, elle avait été enterrée, et ils marchaient sur les morts comme sur une immense fosse commune. Neuf pieds au-dessous d'eux, les corps de Fiammetta et d'Orso célébraient dans l'obscurité leurs éternelles noces de cendre.

@@@@

Guasparre et Bellini portaient des sacs très lourds, chargés de petites pelles, de vivres, de brancards pliables et d'outres d'eau. Ils s'étaient longuement concertés avant de partir, et avaient décidé que l'objectif de cette première visite serait d'abord de rechercher d'éventuels survivants. Mais le degré de dévastation de Marsilia leur faisait craindre davantage à chaque pas la vanité d'une telle quête.

- Comment survivre à cela ? murmura Bellini d'un air sombre, devant le Palazzo.

Le premier étage du splendide édifice, ainsi que la crypte, étaient enterrés, mais les étages supérieurs émergeaient de la cendre, méconnaissables. Des morceaux de structures architecturales se reconnaissaient encore - des escaliers, des voûtes, des balcons, dont les lignes géométriques transparaissaient derrière l'épaisse couche grise qui les recouvrait. Certains étages étaient littéralement emplis de cendre, du sol au plafond, et l'on voyait des portes s'ouvrir sur le plein de cette matière amassée.

Ils étaient tous saisis d'horreur devant ce spectacle funèbre. Nicolina murmura d'un ton presque détaché :

« Mon mari est quelque part là-dessous ».

- La question n'est pas de savoir comment survivre à cela, mais où survivre à cela, dit Guasparre. Il n'y aura pas de survivant dans le Palazzo.
- Dans des pièces souterraines ? suggéra Bellini.

- Oui, vous avez raison, Lieutenant. Nous allons nous concentrer sur les lieux souterrains et protégés où des habitants auraient pu se réfugier. Lucca, tu me disais que c'était ce que conseillait le Signore Calbi, dans son manifeste ?
- Oui, Capitaine. Il conseillait de s'abriter dans les grottes. Et de mettre les oeuvres d'art dans la citerne.
- La citerne !

Guasparre ressentit une pointe d'espoir, qui lui fit l'effet d'une fleur fragile poussant dans un désert.

- Nous allons commencer par la Crypte. Peut-être que ma tante, par extraordinaire, s'y trouve encore…

Tandis qu'ils entreprenaient de déblayer l'escalier qui descendait - ce qui leur prit très longtemps - Agnese sentit ses mains la démanger. Il y avait quelque chose en elle qui la poussait à enlever ses gants et à plonger les mains dans la cendre - mais elle s'efforçait de lutter contre cette impulsion. Son pouvoir lui faisait peur, à présent. Lors de la tempête, elle l'avait poussé si loin qu'elle avait failli y rester. Le pouvoir était comme un chemin qui descendait d'abord en pente douce, puis en pente très raide, et pour conserver l'équilibre, on était obligé de courir sans savoir où l'on dévalait. Il était impossible de faire demi-tour ou de s'arrêter - on était pris dans l'avalanche qu'on avait soi-même déclenchée.

De temps en temps, Guasparre levait les yeux de son travail pour la regarder et lui sourire. Elle lui avait promis de ne pas retirer ses gants. Mais l'idée lui vint que le pouvoir lui permettrait peut-être de détecter, dans cet océan de poudre, l'endroit où la vie palpitait encore. Avait-elle le droit, pour se protéger elle-même, de ne pas utiliser les moyens qu'elle avait à sa disposition ?

Précautionneusement, elle retira ses gants, et les posa sur le sol. Puis elle s'approcha du Palazzo, et, avant que Guasparre l'eût seulement remarqué, elle toucha, à pleines mains, l'un de ses murs.

Elle s'attendait à revivre le terrible assaut qu'avait déclenché le contact du caillou envoyé par sa mère, mais elle était loin du compte. A la violence naturelle et physique à laquelle elle s'était préparée, et qui avait décuplé d'intensité, s'ajoutait maintenant le flot incommensurable de la souffrance humaine. Agnese reçut d'un seul coup l'énergie affolée contenue dans ces milliers d'agonies simultanées. L'effroi, l'instinct de survie horriblement défait, la douleur physique des particules de cendre envahissant les poumons, la sensation d'étouffement, dans un temps dilaté, interminable. Des sensations, enfouies mais pas tout à fait détruites par la souffrance, lui apparaissaient dans ce maelström; des des goûts exquis, des psalmodies de prières à la Mère, la légère ébriété d'un repas de

fête. Bien que réunis, ils étaient tous morts dans la solitude de leurs organes assiégés et de leur souffle obstrué. Dans la terreur sans nom, sans forme, qui avait saisi indistinctement les animaux et les hommes. Agnese poussa un gémissement et défaillit.

- Il n'y a plus rien de vivant dans la Crypte, murmura-t-elle à son amant, tandis qu'il l'entourait de soins éperdus, lui remettait ses gants, la forçait à boire de l'eau fraîche.

Guasparre eut un pincement au coeur en songeant à sa tante. Parmi les milliers, les dizaines de milliers de marsiliens qui étaient enterrés sous ces cendres, il lui était soudain insupportable d'imaginer le corps raide de Rigarda, ses vieilles dentelles noires et son visage émacié. Chaque vie soufflée lui paraissait avoir eu une valeur infinie, chaque mort lui semblait un gâchis irrémédiable. Et il eut un mouvement spontané vers sa belle-soeur, qui, les yeux rivés au sol, cherchait, dans cette couche de plusieurs mètres de cendres qui s'étalait à perte de vue, l'impossible trace de sa propre fille.

La Citerne se trouvait de l'autre côté du Palazzo. Construit à flanc de falaise, l'antique bâtiment disposait de quelques pièces troglodytiques, qui avaient toutes une fonction strictement utilitaire. Vastes celliers et caves à vin attenants aux cuisines, remises où l'on entreposait des meubles et des oeuvres surnuméraires, salle des coffres - toutes ces pièces s'ouvraient sur le Palazzo, et constituaient la plupart du temps un renfoncement plus ou moins profond d'autres pièces plus passantes. Seule la Citerne était réellement à part. Une grotte naturelle, dotée d'un lac souterrain d'eau douce, avait été découverte dans la falaise cent cinquante ans auparavant, et des travaux pharaoniques avaient été entrepris pour la relier au Palazzo. On y accédait par un étroit boyau creusé dans la roche, et les torches grossièrement accrochées aux parois n'étaient jamais allumées. Guasparre ne s'y était rendu qu'une seule fois, en compagnie de son père et de son frère, lorsqu'il était petit. Ridolfo lui avait présenté ce passage à demi-secret comme l'une des particularités les plus excitantes du Palazzo. La grotte souterraine, très difficilement accessible, d'en haut, par une crevasse, était un lieu de silence et d'immobilité, où l'eau dormait comme un cristal. Pas un souffle de vent ne dérangeait la surface du petit lac, dont on ne devinait pas entièrement les contours. Pas une vie animale, pas un bruit, ne s'exprimait dans ce tombeau - sauf l'écoulement régulier et lent d'une goutte d'eau, résonnant comme une horloge sonnant, pour les morts, les heures identiques de l'éternité. Très peu de personnes connaissaient l'existence de la Citerne, et ceux qui en avaient entendu parler l'avaient oubliée presque aussitôt, car ce peuple héliotrope, qui n'aimait que la transparence et la lumière, et qui vivait toujours avec des milliers de fenêtres ouvertes sur l'azur, s'était totalement désintéressé de cet espace primitif et obscur.

Il fallut à Guasparre, Bellini et Lucca plusieurs heures pour accéder au boyau qui menait à la Citerne. Ils avaient laissé Adrieyn et Pietro avec les femmes, au bord du rivage, à proximité du canot. Agnese se reposait sur les genoux de Nicolina qui, muette et obstinée, lui caressait les cheveux tout en regardant du côté de la Grotta dei Morti.

Dans le couloir souterrain dont les parois, vaguement taillées près de la porte d'entrée, devenaient de plus en plus brutes et caverneuses à mesure que l'on descendait vers la Citerne, un espoir se mit à croître dans le coeur des trois hommes. Ce passage n'était pas ignoré par l'intendance du Palazzo; le Consigliere y avait fait explicitement allusion dans son manifeste, et les traces d'un passage récent se laissaient deviner - n'était-il pas possible, et même probable, qu'une partie au moins des résidents du Palazzo eussent pensé à y trouver refuge le moment venu ?

- Capitaine, vous allez voir, quand on va arriver, ce foutu silence va cesser, et on entendra tous les survivants vous acclamer.
- Tais-toi, Lucca, lui dit Bellini d'une voix douce.
- Mais, mon Lieutenant, si vous aviez été là, est-ce que vous n'auriez pas eu l'idée de prendre ce satané boyau ? Moi j'aurais tout fait pour sauver ma peau.
- Ils n'ont peut-être pas eu le temps, dit Bellini.
- Ils ont peut-être reçu des consignes contraires, ajouta Guasparre.

Ils continuèrent leur chemin en silence, jusqu'à ce qu'un souffle d'air glacé les prévint qu'ils approchaient du but.

- Ce foutu silence, comme tu dis, Lucca, n'a pas l'air de cesser, murmura Bellini.

Guasparre s'engagea le premier, et promena sa torche allumée autour de lui. Des silhouettes immobiles étaient dressées entre eux et le lac; des visages blancs étaient tournés vers eux; mais aucun ne frémissait. Les trois torches, à présent, balayaient l'obscurité humide. Il y avait bien des hommes et des femmes debout, tout autour d'eux - mais c'étaient des hommes et des femmes de marbre, de bronze et d'ébène. Et, adossés aux parois, tous tournés vers le centre de la grotte, des centaines de visages peints, aux regards étincelants, aux robes chamarrées, revenaient à l'existence sous le pinceau lumineux des torches.

- Drôles de survivants, commenta Lucca.
- Il a bien fallu des bras pour porter tout cela, dit Guasparre. Faisons le tour.

Belliini acquiesca et ils s'engagèrent dans le dédale des statues, à la recherche d'êtres vivants. Il y avait quelque chose d'angoissant dans cette exploration précautionneuse, parmi ces formes humaines aux regards aveugles. Loin de la lumière des musées, les statues, dans l'ombre, pesaient d'une présence hostile, presque maléfique. Leurs visages

impassibles, ou figés dans des expressions outrancières, étaient froids, durs, décolorés, comme des cadavres horriblement mis en scène. Ce fut au bord du lac, par terre, que Lucca découvrit le Conservatore, gisant sans connaissance.

- Celui-là n'est pas de marbre, dit-il en le tâtant du pied.
- Lucca, un peu de respect ! le tança Bellini, qui s'agenouilla pour voir s'il était mort ou vif. « Il respire », dit-il à Guasparre.

Ils essayèrent de le ranimer, de l'hydrater, de frotter ses gencives de confiture, de lui faire respirer des sels, mais ils n'obtinrent que de faibles mouvements, qui n'aboutirent jamais au réveil. Ils passèrent beaucoup de temps à chercher s'il y avait d'autres âmes dans la grotte, mais ils n'en trouvèrent pas.

- Capitaine, je propose que nous retournions à la Libertà, suggéra Bellini, quand leurs efforts se révélèrent infructueux.

Guasparre réfléchit. Il fallait transporter le Conservatore, et il voulait également emporter quelques tableaux pour subvenir immédiatement aux besoins des quelques Marsiliens qui restaient, et que l'île de Sapienza ne garderait pas ad vitam par pure bonté d'âme. Il fit rapidement un tour, armé de sa torche, pour trouver quelques petits formats suffisamment précieux. Il aperçut, dans un vaste renfoncement de la grotte, des milliers de livres entassés, et la même quantité de partitions. Il continua sa ronde et trouva toute une collection de Vitelli entassée à côté du rivage immobile du lac. *Le Prince Prodigue*, qui représentait sa soeur et son frère en train de disputer une partie d'échecs, lui fit monter les larmes aux yeux. Il s'en saisit, ainsi que de deux ou trois autres, et fourra le tout sous les pieds du Conservatore, que Bellini et Lucca avaient chargé sur le brancard.

Guasparre donna l'ordre de remonter, et les deux autres, avec beaucoup de difficultés, emportèrent l'homme inanimé dans le boyau étroit et accidenté. Il jeta un dernier regard sur cette étrange foule ensevelie dans le silence. Puis il éclaira résolument le chemin vers l'extérieur, et guida ses compagnons du mieux qu'il le put. Tout en progressant, cependant, il songeait à l'inexplicable folie qui s'était emparée du Conservatore, qui avait préféré sauver des oeuvres d'art plutôt que des gens de chair et d'os. Il espérait que l'homme se réveillerait pour répondre de ce choix. Il éprouvait envers lui une immense colère - puis la honte s'abattit sur lui comme un couperet. Le Conservatore avait du moins sauvé des oeuvres - lui, Guasparre, qu'avait-il sauvé sur Marsilia ? Qui était-il pour le juger?

@@@

L'air était si saturé de poussière qu'il était possible de regarder le soleil en face, et de suivre sa descente. Adrieyn s'était mis à chanter, et la mélodie qui s'envolait au-dessus de cette île-cimetière faisait couler les larmes de Nicolina. Il y avait un réconfort dans cette effusion - et dans l'hébétude de l'attente, de l'immobilité forcée, de l'inquiétude, du coup terrible qui n'en finissait pas de résonner dans sa chair, ce chant était le frêle élément de beauté et de pureté qui lui permettait de supporter tout le reste.

La Grotta dei Morti l'attirait, elle ne pouvait en détacher les yeux. Le chant d'Adrieyn lui rappelait les funérailles de Ridolfo, la lente flottaison de la barque funéraire, l'accusation lancée par la Calvenzano, la tenue noire extravagante de Gemma. Où étaient-ils, tous, à présent ? Son mari gisait probablement, étouffé par sa propre gloire. Et Sofia, et Gemma… Tous morts. Cette grotte, pourtant, avait peut-être été épargnée. Il lui semblait avoir entendu le jeune Lucca dire que Lazzaro Calbi avait évoqué ce refuge dans son mémoire. Lazzaro Calbi… ses poches n'étaient sans doute plus pleines de pâtisseries, mais pleines de cendres. Elle faisait des efforts de mémoire pour retrouver les traits du visage de tous ceux auxquels elle songeait - et ces efforts lui permettaient, tout comme ses doigts qui caressaient les cheveux d'Agnese, d'éviter de penser à la plaie ouverte de son coeur saignant. À sa petite, sa toute petite Lucrezia.

Elle avait tant et tant repensé à cette dernière scène, et à la façon dont Fabio l'avait trompée, pour l'arracher à elle. Elle avait imaginé mille scènes alternatives. Elle avait imaginé qu'elle se jetait à l'eau pour rester avec sa fille; qu'elle commandait au navire de faire-demi tour pour retourner la chercher; qu'elle faisait empoisonner Fabio; qu'elle se déguisait pour revenir incognito à Marsilia. Mais elle n'avait jamais pu se résoudre à agir, ni à laisser Dino et Puccio. Elle n'avait jamais eu le courage de se dresser devant son mari, et de cette lâcheté, elle ne se laverait ni ne se relèverait jamais. Que Marsilia tout entière eût brûlé lui était presque indifférent; il n'y avait qu'une morte, ici, et c'était sa petite fille, sa Lucrezia, qu'elle n'avait jamais su protéger de son père. Elle eût donné sa vie à l'instant pour la voir sauvée. Mais elle savait que sa vie ne valait plus rien, et qu'elle aurait dorénavant l'amertume, la couleur grise et la texture poisseuse du remords.

Le retour des hommes, après des heures d'attente stuporeuse, ne provoqua aucune joie chez elle. Agnese, elle, se releva et se précipita auprès de Guasparre.

- Vous n'avez trouvé qu'un seul survivant, dit-elle.
- Oui. Il s'était enfermé dans la Citerne avec une quantité d'oeuvres d'art.
- Qu'allons-nous faire maintenant?

Guasparre regarda le soleil qui descendait, lointain, à travers une brume jaunâtre.

- Il reste la Grotta dei Morti. Mais aurons-nous le temps ce soir ?

Nicolina, mue par une énergie surprenante, s'écria :

- S'il y a ne serait-ce qu'une chance sur un million d'y trouver un survivant, nous n'avons pas le droit de ne pas la saisir. Regardez l'état de ce pauvre homme - qui sait s'il eût été encore vivant demain ?

Guasparre s'inclina.

- Elle a raison, dit-il. Nous allons nous rendre tout près de la grotte en canot, et nous essaierons d'accoster à proximité.
- N'est-il pas possible d'entrer dans la grotte avec le canot ? suggéra Lucca.
- C'est un lieu sacré, qui a toujours été interdit à la navigation, dit Bellini.
- Mais les survivants sont plus sacrés que les morts, s'indigna Nicolina.
- Cette interdiction n'était peut-être pas uniquement religieuse, dit Guasparre. Il y a un gouffre qui s'ouvre là-dessous. La navigation peut s'avérer dangereuse.
- Je me suis reposée, dit Agnese. Je vous guiderai.

Guasparre la regarda, révolté mais déjà résigné. Adrieyn et Lucca remontèrent à bord avec le Conservatore, qui fut hissé par le reste de l'équipage. Puis le canot, piloté par Agnese, s'approcha, par la mer, de la Grotta dei Morti.

@@@@

Par la Mère, qu'il faisait froid dans cette grotte des morts… Prospero avait encore la force de songer à l'ironie qui les avait fait survivre dans ce lieu où Marsilia avait engouffré tous ses cadavres. Il lui semblait parfois, dans l'obscurité striée de rayons de soleil ou de lune, discerner un manège de fantômes, tournoyant comme des astres autour d'eux. Ils n'étaient plus vraiment sur terre - dans le bruit entêtant de l'eau, le froid et l'ombre les enveloppaient. Lucrezia était inconsciente depuis plusieurs heures, maintenant, et son pouls paraissait s'alentir, comme si elle retournait au silence. Il essayait de la frotter de temps en temps pour la réchauffer, mais bouger lui demandait une telle énergie qu'il s'arrêtait bientôt à mi-chemin, à mi-mouvement. Si Lucrezia retournait au silence, il retournait, lui, à la pierre.

L'extérieur de la grotte se perdait dans l'inimaginable. L'intérieur de son corps occupait la quasi-totalité de son esprit - les sensations de faim, de soif, de froid, les crampes, les vertiges. Seuls quelques éléments extérieurs se frayaient encore un chemin jusqu'à lui - l'odeur nauséeuse de la mer qui infiltrait son être tout entier; les infimes variations dans l'obscurité de la caverne; la température du corps de Lucrezia contre le sien.

Aussi, quand il discerna, à travers le clapotis du ressac, la cadence régulière de rames, et quand il crut entendre résonner sous la voûte des voix humaines, il mit un temps très long à comprendre ce qui arrivait. Ces informations parvenaient à son cerveau, mais celui-ci était trop épuisé pour les interpréter; et le canot était presque à portée de voix lorsqu'il comprit enfin qu'on venait les secourir.
Il eut une décharge d'adrénaline qui lui donna la force de se lever et de crier. Il usa toutes ses dernières forces à cette gesticulation désespérée. Le canot s'approchait; des voix affolées se donnaient la réplique; il tomba à genoux et se mit à sangloter.
Il ne se souvint jamais précisément du sauvetage - si ce n'est de la voix poignante d'une femme, qui hurlait sans discontinuer le nom de Lucrezia, et abreuvait la Mère d'actions de grâces insensées.

Malgré l'obscurité, le mouvement du bateau et la confusion de la scène, Nicolina avait reconnu la forme de sa fille à une grande distance, comme si l'enfant était reliée à elle par d'invisibles fils que ni les hommes, ni le volcan, ni la mer, n'avaient en fin de compte réussi à trancher.

@@@@

La Libertà, silencieuse, s'éloignait du rivage. Agnese avait administré aux trois rescapés une potion nutritive et fortifiante qu'elle avait concoctée en assez grande quantité, la veille, dans l'espoir de retrouver des survivants. Tandis qu'elle aidait plus particulièrement Nicolina avec Lucrezia, la Petite Main Sandra et le jeune Adrieyn s'occupèrent du Conservatore et de Prospero avec une grande sollicitude. Ce dernier put boire et se nourrir seul, et se montra volubile pour raconter tous les événements dont il se souvenait. Bellini était à la manoeuvre, et Guasparre se retrouva seul, à la poupe, effondré plutôt qu'appuyé sur le bastingage.
À cette distance, il discernait encore de légers creux à l'endroit où avaient été les rues, et des reliefs irréguliers là où s'étaient trouvés les clochers et les tourelles des bâtiments les plus hauts. Le Palazzo, plus qu'à-demi enterré, exhibait encore des bouts de mosaïque, des colonnes orphelines, des escaliers brisés. C'était comme un grand cadavre, le grand corps mort de la Cité hier si fière et si brillante. Une odeur inconnue, inhumaine, se dégageait de l'île. Dans l'air opaque, empesté de vapeurs, les formes étranges des concrétions volcaniques heurtaient partout le regard. À l'art humain, que Marsilia avait porté à un si haut degré de perfection et de séduction, s'était substitué un art chthonien,

brutal et hostile. Penché au-dessus du bord, les yeux clairs de Guasparre cherchaient une réponse dans le chaos.

Sa blessure béante était encore engourdie - comme ces marins dont les requins avaient amputé un membre, et qui ne ressentaient pas la douleur, il savait qu'il venait de faire une perte incommensurable, mais ne parvenait pas à la sentir dans toutes ses multiples dimensions. Cette perte l'avait assommé, anesthésié, il parvenait à la penser comme un objet extérieur, mais il redoutait le moment où elle pénétrerait réellement dans son âme. Où chacune des mille déflagrations de son deuil crépiterait dans sa chair pour le meurtrir. Il se demanda si le coeur humain était capable de cela - capable de ressentir la somme astronomique de toutes les pertes qui eussent suffi, chacune à son tour, à assombrir une saison, une année, peut-être toute une vie. Tous ces deuils simultanés atteignaient, dépassaient, le seuil de la souffrance morale possible. Ils fusionnaient, marquant irrémédiablement une ligne de fracture dans le cours du temps. Ils ne vous faisaient pas pleurer, mais vous altéraient en profondeur.

Et devant le spectacle de la Cité des Artocrates qui gisait sur la mer comme une bête crevée, Guasparre, qui n'arrivait pas à pleurer, se perdait, malgré lui, en réflexions philosophiques. Comment avaient-ils pu en arriver là ? Comment tout un peuple avait-il pu détourner les yeux de la vérité, sous prétexte que cette vérité était angoissante ? Comment était-il possible que, pour des raisons diverses, multiples, et même contradictoires, tout le monde se soit détourné du salut ? Y avait-il un désir de mort dans ce déni ? Y avait-il une folie collective, un aveuglement social imparable par chaque individu ? Y avait-il une profonde indifférence au réel ?

Cette dernière question l'arrêta un moment. Les Artocrates avaient tant vécu dans le rêve, dans la fiction et dans l'artifice, qu'ils admettaient eux-mêmes n'avoir aucun intérêt pour la nature ou pour la réalité. Etait-ce cette forme ultime d'hybris qui les avait perdus ? Fallait-il seulement voir un sens dans cet anéantissement ? Ou n'étaient-ce que les derniers soubresauts de la conscience humaine face à la terrible indifférence du monde ?

Le mousse Pietro eut quelque mal à le tirer de sa noire rêverie.

- Capitaine, vous aviez demandé de vous prévenir si le Conservatore reprenait conscience.
- J'arrive, dit Guasparre.

Sans regret, il abandonna ses questions sans réponse, ainsi que le spectacle affligeant de Marsilia, et s'avança vers l'avant du navire, où le Conservatore était toujours couché sur son brancard.

- Altezza, murmura-t-il. Ai-je réussi ? Ai-je réussi à les sauver ?

Guasparre maîtrisa un accès de colère.

- Oui, dit-il. Il y a un grand nombre de statues, de livres et de tableaux intacts.
- Grâces soient rendues à la Mère. Il faudra sécuriser l'accès, Altezza. Des pillards ne vont pas tarder à venir. La réputation de richesse de Marsilia va attirer toute la pègre de la mer.

Guasparre frissonna, en se souvenant des Kornogans.

- Ne m'appelez pas Altezza, dit-il d'une voix blanche. Il n'y a plus de royaume, plus de famille royale.
- Vous êtes toujours là, Altezza. Un royaume, ça se reconstruit.

Guasparre fixa sur lui des yeux étonnés.

- Vous rendez-vous compte de ce que vous dites ? Toute la ville a péri sous les cendres, et elle était le foyer de population le plus éloigné du volcan. Nous ne sommes qu'une poignée de survivants.

Le Conservatore hocha la tête.

- Toute la ville, répéta-t-il tristement… Mais notre civilisation est encore là, murmura-t-il en désignant sa tête.
- En êtes vous si sûr ?
- Oui, Altezza. On repeuplera le royaume.

Guasparre hésita longuement, devant l'apparence pitoyable de cet homme qui avait l'âge d'être son père.

- Comment avez-vous pu sauver des oeuvres d'art plutôt que des enfants ? finit-il par lâcher, à mi-voix.
- Il est si facile de faire des enfants, et si difficile de faire des oeuvres d'art… Les hommes, et moi tout le premier, ne sont que des animaux fragiles et périssables, destinés à mourir un jour ou l'autre. Mais leurs oeuvres, elles, sont immortelles.
- Fallait-il vraiment choisir entre les deux ?

Le vieil homme haussa les épaules en signe d'impuissance.

- Je suis le Conservatore, Altezza. J'étais en charge des collections du Palazzo. Je n'étais pas en charge de son peuple.
- Je sais.

Il avait parlé presque avec rudesse, puis il ajouta, sombre :

- C'est moi qui aurais dû l'être.

Le Conservatore avait les yeux qui brillaient.

- J'aurais donné ma vie, Altezza, pour sauver ces oeuvres d'art. Elles sont la quintessence de notre civilisation. Elles représentent toute notre culture, notre langue,

notre harmonie, notre tradition, notre savoir-faire, notre vision du monde, notre apport à la beauté universelle. J'aurais donné ma vie sans la moindre hésitation.

- Et qu'allez-vous faire, aujourd'hui, Conservatore, de votre vie inutile et de tout cet art mort ?
- Mort ?

Une flamme d'indignation ranima le visage fatigué. Le Conservatore se souleva et attrapa, avec d'amoureuses précautions, le premier tableau qui se trouvait sous ses pieds, sur le brancard. Il s'agissait du *Prince Prodigue.*

- Regardez ce tableau, Altezza. Et dites-moi qu'il est mort, si vous l'osez.

Guasparre, hypnotisé par le tableau où le visage chéri de Gemma semblait l'attendre, le prit dans ses mains et y confronta ses yeux. Elle était là, charmante, espiègle, nimbée de toutes ses afféteries, dans toute la fraîcheur de son incarnation délicate; ses yeux semblaient plonger dans les siens pour y trouver sa fraternelle complicité. Sa grâce, son maintien princier, sa beauté, étaient l'esprit de Marsilia, que Vitelli avait capturé, encapsulé, et dont Guasparre s'imprégnait maintenant désespérément. Fouler le sol défiguré de Marsilia n'avait pas réussi à provoquer en lui le millième de l'émotion qu'il ressentait à présent, exposé à ce rayon d'art. La figure de Gemma, depuis l'autre côté de la toile, par-delà la mort et le désastre, lui adressait ce demi-sourire ironique, ce regard tendre et moqueur, par lesquels elle avait toujours, depuis sa plus tendre enfance, touché son coeur. Et ce fut comme une écaille qui tombait de ses yeux, comme une bonde lâchée. Ses larmes et ses souvenirs affluèrent, intarissables, inconsolables - et tout l'équipage fit semblant de ne pas voir le Capitaine Guasparre, titubant, éperdu, étreindre ce petit tableau carré et s'y accrocher furieusement, comme s'il se fût agi, dans la tempête où il se noyait, de son unique planche de salut.

EPILOGUE

Lettre de Guasparre à Lorenza Albaregno, Albâtre

Mère,

Ce que je vais t'écrire, j'aurais voulu pouvoir te le dire de vive voix, afin de te serrer dans mes bras et de t'empêcher de tomber, afin de recueillir ma part de l'immense chagrin que je vais te faire, et dont je me sens irrémédiablement responsable.

Je sais par Agnese que tu savais, depuis longtemps, qu'une grave menace de destruction pesait sur Marsilia. Je sais que tu te doutes de ce que je m'apprête à t'écrire, de ce que je donnerais tout au monde pour n'avoir pas à t'écrire. Marsilia n'est plus qu'un champ de ruines et de cendres. Nous n'avons trouvé dans le Palazzo qu'un seul survivant, le Conservatore, et, dans la Grotta dei Morti, notre petite Lucrezia, avec l'érotiste Prospero. C'est Santa qui les a sauvés, mais elle n'a pas survécu. Non plus, sans doute, que Lazzaro Calbi, qui a tout essayé en vain pour convaincre Gemma et Fabio de renoncer à leur folie respective. Il a été impossible, jusqu'à présent, de nous rendre à la Villa Lorenziana, où Gemma avait déménagé la fine fleur des Artocrates et de la Cour. Tous les contreforts du Zoccolo sont agités par des coulées de boue et de lave; l'air y est si toxique que même les oiseaux ne s'y rendent pas. J'aimerais te dire qu'il reste un espoir de retrouver ma soeur. Mais il ne fait aucun doute que, si proches du foyer de la destruction, Gemma ait été tuée sur le coup avec tous ses compagnons, parmi lesquels, selon mes informations, se trouvaient le Consigliere et la Dottoressa. Fabio, quant à lui, se trouvait au Palazzo et donnait un festin dans la cour d'honneur ce soir-là.

La Cour d'honneur est enterrée sous trois mètres de cendres.

De Marsilia, en plus de toi, il reste les 19 personnes qui se trouvaient à bord de la Libertà, dont Agnese et moi, ainsi que mon second Alamano Bellini; les trois rescapés de l'éruption, et les treize personnes qui ont fui Marsilia pour se réfugier à Sapienza : Nicolina, ses deux fils, ses deux petites mains; un jeune homme nommé Lucca, avec ses deux frères et ses parents; le jeune Cantatore Adrieyn et sa Petite Main Graziella, que tu connais bien; la Signora Calbi, que Lazzaro a mise en sûreté. Il y a, en plus, les marins qui ont conduit en bateau quelques dizaines de Marsiliens inconnus, qui ont bénéficié de la mise en garde du Consigliere avant que celui-ci ne soit réduit au silence. En tout, nous sommes cent quarante trois.

Le Conservatore, suivant lui aussi les recommandations du Consigliere, a sauvegardé des milliers d'oeuvres d'art dans la Citerne. A l'heure où je t'écris, à Sapienza, je me trouve à côté du *Prince Prodigue,* qui est tout ce qui me reste de ma fratrie. Tu te souviens ? Vitelli te l'avait offert pour ton anniversaire… nous avions ri lorsque tu m'avais expliqué qu'il ne signait plus ses tableaux, parce que la signature défigurait son oeuvre. Gemma est là, en face de moi, rayonnante. Elle me sourit, de son indéfinissable sourire mi-séducteur, mi-moqueur. Intacte.

J'ai beaucoup médité sur ce titre, *Le Prince Prodigue*. Car en effet j'ai dépensé de la vie et du temps qui ne m'appartenaient pas. Un prince prodigue est un assassin, et je devrai me lever chaque matin en me le rappelant. Si j'étais resté à Marsilia, aurais-je fait mieux que Gemma et que Fabio ? Aurais-je épargné mon peuple, plutôt que de l'offrir, comme eux, en holocauste ? Je ne le saurai jamais. La honte est le lot de tous les survivants. Mais j'en mérite une double part, parce que j'étais prince.

Enfin, mère, je pense à toi. Je prends la mesure de tout l'héritage que tu as essayé de me transmettre, et que j'ai constamment, obstinément, refusé. L'Art. L'exercice du pouvoir. Le sens du devoir. C'est toi qui étais mon Père; mais je ne le vois qu'aujourd'hui. Je prie pour que nos amis d'Albâtre aient réussi à te guérir, car rien au monde ne me ferait plus de bien que d'être là pour toi, au moins une fois dans ma vie.

Lettre d'Aelenor à Guasparre Albaregno, Sapienza

Cher Capitaine Guasparre,

C'est avec beaucoup de tristesse que j'ai dû décacheter et lire la lettre que vous avez envoyée à votre mère. Je vous demande pardon pour cette indiscrétion, que j'ai jugée nécessaire. C'est avec une tristesse plus grande encore que je suis obligée de vous répondre moi-même. Votre mère s'est éteinte voici déjà quatre jours, et elle n'aura pas eu l'occasion de lire vos bouleversantes nouvelles.

Mon amitié pour elle, débutée lors de la traversée à votre bord, n'a fait que croître depuis lors. Ni les médecins d'Albâtre, ni mon fils, n'ont réussi à circonvenir la tumeur très avancée qui la rongeait de l'intérieur. Lorenza a accepté l'annonce de sa mort prochaine avec un courage et une sérénité admirables. Elle a mis à profit l'énergie qui lui restait pour

faire deux choses : découvrir le monde qui l'accueillait, et dont le fonctionnement l'emplissait sans cesse d'étonnement et d'admiration; et vous écrire. Elle a noirci un rouleau de vélin qu'elle m'a instamment demandé de ne pas vous envoyer; elle tenait beaucoup à ce que vous veniez le chercher en personne, en même temps que ses cendres. Je crois qu'elle souhaitait que vous fassiez, vous aussi, la découverte de notre Cité.

Je l'ai accompagnée jusqu'à la fin, et j'ai utilisé l'Esprit pour l'aider à museler sa douleur. Elle n'a pas souffert. Nous avons, avec son accord, pratiqué sur elle nos rites funéraires d'Albâtre. J'ai moi-même apposé sur son beau visage apaisé le maquillage rituel; une moitié du visage recouverte de blanc, l'autre de noir, pour la lumière et l'ombre qui ont régné dans chaque homme. Et les paupières et les lèvres enduits d'or, pour les merveilles qui ont été vues, et les paroles qui ont été prononcées. Puis nous avons brûlé son corps, à la nuit tombée, et recueilli ses cendres.

Lorenza était une femme d'une rare intelligence, qui n'a eu de cesse de découvrir, de connaître et de comprendre ce qui l'entourait, jusqu'à son dernier souffle. Elle a été, je crois, une souveraine sage, dans une Cité qui ne l'était pas. Sa curiosité envers nos pratiques sociales, nos hiérarchies, nos instances de décision, paraissait sans limite. Mais elle a aussi été mère, et elle m'a beaucoup parlé de vous.

Sachez, Guasparre, que les mots que vous lui adressez à la fin de votre lettre lui auraient fait très plaisir, mais qu'ils n'étaient pas nécessaires. Elle savait - ou du moins, elle espérait avec beaucoup de confiance - que vous lui reviendriez, et ses dernières pensées ont été pour vous. Elle espérait que vous ne partageriez pas le destin funeste de Marsilia. « S'il fallait choisir entre ma Cité et mon fils », m'a-t-elle dit, « je choisirais mon fils. »

Je ne me targue pas d'être assez sage pour vous réconforter dans la douleur immense qui vous frappe. Je ne puis que vous exprimer toute ma compassion pour les nombreux amis, camarades et parents que vous avez brutalement perdus. Et toute l'horreur que m'inspire la disparition de votre merveilleuse Cité, dont la beauté paraissait surpasser celle des rêves, et ne semblait devoir exister dans la réalité que par l'effet d'une incomparable magie.

Mais peut-être puis-je hasarder quelques mots pour vous permettre de vous départir un jour de ce sentiment de honte qui vous hante. Lorsque Keller et moi vous avons rencontré, vous avez très vite gagné notre estime. Vous êtes un homme sage, capable de vous mettre en retrait pour veiller à l'intérêt général. Vous l'avez prouvé à de multiples occasions, lors de notre vie en mer, à bord de la Libertà. Mais Marsilia n'était pas un navire. C'était une société complexe, dotée de croyances et de traditions fortes, de

principes sacrés, d'institutions, de symboles, de rituels sociaux. Si sages que nous puissions être individuellement, nous menons d'abord une existence sociale, et la société à laquelle nous appartenons nous forme, nous informe, nous déforme, d'une manière si profonde et si subtile que nous n'en avons d'abord pas conscience. Etait-il possible, pour un prince Marsilien, fût-il doté de toutes les qualités que vous possédez, d'aller à l'encontre, à contre-courant, du gigantesque mouvement impulsé par une Cité entière ? Pour être ce qu'elle était, la sublime Cité des Artocrates devait placer l'individu au centre de ses valeurs. Il n'était pas besoin d'être coupable pour négliger l'intérêt général, Guasparre. Il suffisait d'être Marsilien.

Je me souviens du festival, de cette foule communiant dans la pureté du chant, dans le chatoiement des tableaux… Je venais d'entendre une phrase, prononcée par l'un des Artocrates, qui m'avait marquée : « On ne doit pas mesurer les sacrifices faits au nom de l'art ». Cette phrase m'avait d'abord choquée, puis, au sommet de l'extase esthétique, je suis parvenue à en comprendre la portée.
Que cette question reste à jamais ouverte, Guasparre.
Car Marsilia a fait flamber la Beauté plus haut que toutes les autres Cités. Et la Beauté, en dernier ressort, mérite peut-être que l'on meure pour elle.